REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXV[e] ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME LIX. — 1[er] SEPTEMBRE 1865.


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXXVe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME CINQUANTE-NEUVIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,

RUE SAINT-BENOIT, 20

1865

LE ROMAN

D'UNE

HONNÊTE FEMME

DEUXIÈME PARTIE (1).

VI.

Je crois avoir souvenance, monsieur l'abbé, qu'au lendemain de mon mariage je partis pour l'Angleterre, où je séjournai deux mois; mais ne me demandez pas comment le pays est fait, ne me questionnez ni sur les parcs ni sur les châteaux. Je suis à peu près certaine qu'on y trouve des Anglais; mes informations ne vont guère plus loin. Il est des momens où le cœur est si occupé que sentir est toute la vie; tout autre exercice de l'âme est suspendu, notre passion seule a des yeux et des oreilles, les choses de ce monde défilent confusément devant nous comme les visions d'un songe, et nous n'apercevons nettement que ces fantômes qui sont en nous.

Je ne veux pas dire que mon esprit demeurât inactif, mais il ne travaillait qu'au service de mon cœur. Que m'importait l'Angleterre? J'étudiais Max. Étrange situation que d'ignorer ce qu'on aime! Cette obscurité plaît d'abord; le cœur s'y promène comme à tâtons, se promettant mille surprises, agité de l'attente de perpétuelles nouveautés; l'inconnu, n'est-ce pas l'infini? Mais, si l'amour est un enfant de la nuit, la nature l'a condamné à chercher

(1) Voyez la *Revue* du 15 août 1865.

tôt ou tard la lumière, dût la lumière le tuer. L'heure a sonné, et le charme du mystère se change en tourment; on s'effraie de son bonheur, il faut à tout prix s'assurer de ce qu'il vaut, et savoir ce qu'on possède, et compter pièce à pièce son trésor, quitte à gémir de son indigence et à contempler tristement ses mains vides. Qu'elle est vraie l'histoire de la Psyché! Elle s'est levée, elle allume sa lampe d'une main timide, le cœur lui bat. A qui s'est-elle donnée? Devra-t-elle rougir de ses joies? N'ont-elles point laissé sur son front quelque souillure secrète?... Elle s'avance en tremblant, elle frissonne, elle se penche... Oh! que le dieu s'évanouisse, pourvu qu'il reste un homme!

Et voilà comme il se fit qu'après huit jours de paisible, de délicieux sommeil, mon âme s'éveilla, et dans son inquiétude scruta jusqu'au fond le mystère de son bonheur. Je fus bientôt rassurée; je pouvais admirer ce que j'aimais. J'eus beau chercher, je ne découvris dans mon seigneur et maître rien qui démentît la noblesse de son visage. Il était, comme dit le sage, « de cette race dont les regards sont altiers et les paupières élevées. » Il avait de l'orgueil et point de sottes vanités, il était généreux dans ses dégoûts comme dans ses goûts; en toutes choses, il aimait le grand et n'appréciait dans l'art comme dans la vie que ce qui lui donnait l'idée d'une force qui se déploie. Peut-être regardait-il avec trop d'indulgence les grands vices qui s'avouent, les passions de haut vol et qui ont des serres pour s'attacher à leur proie; mais autant il admirait les audacieux, les combats à outrance, les grands coups d'épée, fussent-ils frappés dans l'eau, autant il méprisait les petits hommes, les petits calculs et les petits moyens. Le plus souvent il s'en exprimait sur le ton d'une ironie dédaigneuse; mais parfois je sentais percer dans son accent comme un frémissement de colère qui rendait son regard un peu farouche; dans ces momens, je l'adorais. N'affectant rien, il condamnait le mensonge comme une bassesse. J'aurais pu lui faire toutes les questions du monde, il m'eût répondu sans déguisement et sans détour; mais je n'avais garde, j'avais juré dans ma sagesse que jamais je ne serais jalouse du passé.

Vous m'avez souvent dit, mon père, que s'il est quelque chose de divin dans l'Évangile, c'est cette foi dans la vie nouvelle que la terre avait ignorée pendant des siècles et qui a rajeuni comme par miracle son vieux cœur desséché : « Pierre, Pierre, dit à l'apôtre une voix céleste, ne regarde pas comme souillé ce que Dieu lui-même a purifié! » Heureux assurément qui s'élance de plein vol à la vérité! Heureux aussi et plus cher peut-être à l'éternelle bonté celui qui n'atteint les sommets sacrés qu'après avoir gravi en trébuchant cet escalier sombre, étroit, taillé dans l'âpre rocher de la vie et dont chaque degré est une erreur! Moi, jalouse du passé!

Non! j'étais résolue à mourir sans avoir connu cette sotte maladie, ce tourment des âmes vaines qui se font une idole de leurs chimériques ennuis. Que pouvais-je craindre? Max était d'un caractère trop bien trempé pour que les désordres et les déceptions de sa jeunesse eussent abaissé ou flétri son âme. Son sourire en faisait foi, son sourire fier et doux, et ses grands yeux dont le regard était demeuré limpide, yeux de faucon qui ont lié amitié avec le soleil et qui semblent boire la lumière. Par instans, j'y voyais passer un nuage de mélancolie, et, l'entendant soupirer, je lui disais à part moi : « Je te comprends, tu te plains tout bas de tes années perdues et des chimères qui t'ont séduit; ce qu'il t'en a coûté d'efforts pour contenter tes caprices d'un jour eût suffi à l'accomplissement d'un grand dessein, peut-être d'une grande destinée, et tu pouvais employer à vivre le temps que tu dépensas à rêver la vie. Rassure-toi, regarde, me voici; je ne suis rien, mais je t'aime et je t'apporte l'espérance d'une seconde jeunesse. »

O mon père, quelle confiance j'avais dans l'avenir! Je croyais à un pacte scellé dans le ciel et je ne doutais pas que l'ordre éternel des choses ne fût d'intelligence avec nous. Nos deux âmes, me semblait-il, avaient été créées l'une pour l'autre; depuis longtemps elles se cherchaient, elles s'appelaient à travers l'espace; une main divine l'avait amené dans mon désert, où je l'attendais sans le connaître. Et maintenant il allait goûter auprès de moi les délices pures d'un sentiment tout nouveau pour lui, je veux dire cette sorte de passion tranquille ou de calme passionné qui est la perfection du bonheur, car je n'exigeais de lui ni transports ni adorations, et je me gardais d'envier aux idoles qu'il avait encensées leurs triomphans autels et ces hommages dont se repaît l'orgueil des déesses. Non, non, je ne me souciais pas d'être adorée, et l'amour que je réclamais de son cœur est celui que ressent le voyageur poudreux et altéré pour l'humble source de montagne qu'il découvre à l'un des tournans du chemin; il y trempe son front et ses lèvres, et, se sentant renaître, il bénit en silence cette onde fraîche que le creux d'un rocher réservait à sa soif.

Je me souviens qu'un soir (c'est mon plus cher souvenir de Londres) Max se préparait à sortir; nous étions attendus je ne sais où, mais, me trouvant lasse, je le priai d'aller seul. Il fit quelques pas, puis se ravisant, ordonna qu'on dételât, et revint s'asseoir près de moi. La neige tombait à gros flocons; nous avions clos volets et rideaux; un bon feu flambait dans l'âtre. « On est bien ici, » dit-il en me regardant, et, le bien-être déliant sa langue, il devint expansif et parla plus en un soir qu'il n'avait fait en huit jours. Il me conta les aventures de son enfance. Sa franche gaîté me dilatait le cœur. Quels bons rires! Bientôt plus sérieux, mais toujours

serein, il se prit à rêver tout haut, discourut de la vie, de ses illusions, de ses orages, de la sagesse qu'il avait apprise à cette rude école, et qu'il faisait consister dans l'art d'oublier et le courage d'espérer. Je l'écoutais avec ravissement, et tout en écoutant je pensais à ces grands sapins de mon Jura que l'effort des tempêtes n'a pu courber, ou, remontant plus haut dans mes souvenirs, à ces falaises escarpées des bords de l'Océan qui, insouciantes de la vague qui les ronge, contemplent fixement l'immense horizon et semblent respirer des douceurs inconnues dans le souffle amer et agité des flots. Notre entretien se prolongea bien avant dans la nuit; nos genoux se touchaient, nos yeux se cherchaient sans cesse, nos deux cœurs avaient pris l'accord et le tenaient; par intervalles, enivrée de ma joie, je croyais entendre au-dessus de nos têtes le battement d'ailes et le chant d'une hirondelle, douce messagère qui nous annonçait les grâces d'un éternel printemps.

A la vérité, cette soirée fut unique en son espèce; on ne peut toujours entendre chanter l'hirondelle, mais je savais qu'elle n'était pas loin. Et, puisqu'il faut que le bonheur ait toujours une ombre, je n'avais qu'un souci, encore n'était-il pas cuisant. Si j'étudiais Max avec une infatigable attention, j'aurais voulu que de son côté il fût plus curieux. Je lui reprochais un excès de confiance; il était trop sûr de son fait : on eût dit qu'il me connaissait de longue date, que j'étais déjà pour lui une aimable habitude, qu'il n'avait plus de découvertes à faire, plus de secrets à deviner, plus de surprises à espérer ou à redouter, et j'étais tentée de lui dire : — Seigneur, Isabelle est une femme, et c'est une chose assez compliquée qu'un cœur de femme. Souciez-vous un peu plus de l'inconnu!

Que vous dirai-je? Je lui reprochais aussi de respecter trop ma liberté. Il ne me contraignait sur rien; son consentement, son approbation, m'étaient acquis d'avance. Tout ce que je faisais était bien fait, je ne pouvais lui déplaire. Ni questions, ni exigences, c'était pousser trop loin la discrétion, et ma liberté me gênait. Je désirais moins de complaisance et qu'il trouvât parfois à redire à mes caprices, à mes manières ou même à la couleur de mes robes. Le véritable amour est avide de servitude : la dépendance est si douce quand on se sait aimé!

Un soir que je le consultais sur ma coiffure, il me répondit : — Faites ce qu'il vous plaira; vous êtes une femme accomplie.

— N'est-ce pas un fait accompli que vous voulez dire? lui repartis-je en souriant.

Il me prit la main, la baisa et me dit : — Gardez votre esprit pour le monde; je ne veux avoir affaire qu'à votre cœur.

Nous retournâmes à Paris dans les premiers jours de janvier. A

peine arrivée, je me sentis enlever par un tourbillon dont je fus étourdie, et je regrettai les longues heures de désœuvrement dont j'avais joui en voyage. Le monde ne convient pas aux cœurs sérieusement occupés, car il est lui-même une occupation et une affaire, et c'est ainsi qu'il faut le prendre quand on veut véritablement s'y plaire. Ceux qui ne lui demandent que d'amuser leur ennui et de les distraire d'eux-mêmes ne tardent pas à s'en lasser; ses plaisirs sont monotones, ses fêtes se ressemblent toutes : elles tournent toujours dans le même cercle que leur tracent les conventions et la tyrannie de la mode. Une imagination vive trouve plus de ressources dans les circonstances les plus ordinaires de la vie domestique : libre de toute gêne, elle s'en empare pour les varier à l'infini, et se livre au bonheur de faire de rien quelque chose. J'avais huit ans quand on me fit présent d'une belle poupée de ma taille qui représentait une princesse chinoise. Superbement attifée, elle m'enchanta pendant quelques jours; mais ce beau zèle se refroidit, le sourire chinois était toujours le même, et je reportai toutes mes tendresses sur un méchant bâton que j'enveloppais dans un vieux châle et que je berçais en chantant, complaisante poupée avec laquelle je ne connus jamais l'ennui, car elle avait à toute heure l'âge et la figure que je voulais. La princesse ne savait que le chinois, le manche à balai parlait toutes les langues, me donnait des nouvelles de tous les pays, et dans sa société je faisais tout le tour du monde et de la vie. Ce que nous aimons dans les choses, mon père, c'est ce que nous y mettons.

De ceci je conclus qu'il ne faut pas demander au monde de nous amuser; ce n'est pas son métier, et il a raison de prétendre qu'on le prenne au sérieux. Pour l'aimer, il faut regarder ses fêtes comme des joutes à fer émoulu, il faut porter dans ces mêlées toutes ses passions avec soi, il faut y courir des hasards, il faut que l'ambition, la vanité, le désir de plaire, se chargent d'intéresser la partie, il faut en toute rencontre avoir quelque chose à perdre ou à gagner. Je conviens que pour l'observateur désintéressé le monde est encore un spectacle fort captivant; mais c'est à la condition que ce curieux qui ne veut pas jouer connaisse toutes les règles du jeu, qu'il puisse suivre toutes les parties, qu'il devine d'un coup d'œil les enjeux engagés, que sa clairvoyance ne soit dupe d'aucune grimace, qu'elle déchiffre les visages à livre ouvert, démêle à travers l'indifférence affectée les inquiétudes et les prétentions, et sache découvrir sous les grâces du sourire les amertumes d'un désir condamné ou le désespoir d'une vanité aux abois. Une telle science demande au moins un léger apprentissage, et l'état d'apprenti n'a rien qui flatte l'amour-propre. Dans la première jeunesse, la naïveté d'une novice est un charme de plus; à vingt-quatre ans, elle touche

au ridicule. Tant de petits propos et de petites ruses de guerre, tant de secrets à deviner, tant de riens qui pour les adeptes étaient des événemens, tant de demi-mots qu'un sourire achevait, tant d'allusions détournées, de sous-entendus et de sous-ententes me faisaient tourner la tête; je déplorais mon ignorance et gémissais profondément sur mon néant. A vrai dire, je sentais bien que mon noviciat ne serait pas long et que j'aurais bientôt appris une langue qu'on m'avait parlée dans mon enfance. J'avais de la facilité, du talent naturel; mais que peut l'aptitude sans le zèle? S'il était dans mon caractère d'aimer quelque jour le monde, qui sait? peut-être de l'aimer trop, car je suis curieuse et j'ai le goût des spectacles, le moment n'était pas encore venu; mes pensées m'entraînaient ailleurs : je rêvais d'hirondelles; les va-t-on chercher dans les salons?

Ajoutez qu'à bonne intention Mme de Ferjeux n'avait rien négligé pour accroître l'embarras de mes débuts. En me quittant, elle m'avait promis de donner du cor; elle avait tenu parole et annoncé mon existence à son de trompe; l'univers n'en pouvait ignorer, et Dieu sait comme elle avait surfait sa découverte! Jugez si la prétendue merveille fut dès l'abord analysée, discutée, et passa par l'étamine! Quelle était donc cette étonnante personne qui avait su se faire épouser du plus beau et du plus désiré des marquis? Par quels attraits vainqueurs avait-elle dompté ce cœur rebelle? A quel mérite transcendant avait-il sacrifié ses répugnances bien connues pour le mariage...? « Ah! la voilà! C'est donc elle! Sans contredit, elle n'est ni difforme ni contrefaite : accordons-lui de beaux yeux, de belles mains, une jolie taille; mais après tout... »

Je vous épargne, monsieur l'abbé, le détail de tous ces *mais;* la liste, je pense, en était longue. Songez d'ailleurs que, dans le cercle de personnes que je fréquentais d'ordinaire, mon bonheur excitait plus d'une secrète jalousie. Par sa naissance, sa fortune, la supériorité de son esprit, l'éclat même de ses aventures, qui l'avaient mis en vue, M. de Lestang était un trop grand et trop brillant parti pour n'avoir pas été le point de mire de bien des ambitions, et, parmi les femmes influentes de qui dépendaient mes premiers succès dans le monde, il était deux ou trois mères en quête de gendre qui avaient tout mis en œuvre pour faire tomber ce beau coq de bruyère dans leurs filets. Quelle bienveillance pouvais-je attendre de ces convoitises déçues? N'étaient-elles pas intéressées à prendre ma plus juste mesure, sans me faire grâce sur rien? Les vraies Parisiennes ont des rapidités de coup d'œil que rien n'égale; je m'en apercevais à mes dépens, plus d'une fois je me sentis comme enveloppée tout entière dans un regard qui, en une seconde, me parcourait des pieds à la tête et me réduisait en cendre et en fumée.

Je sais bien qu'il est toujours permis d'en appeler de ces prompts jugemens, mais je n'ai jamais aimé à plaider ma propre cause; les malveillans me resserrent en moi-même, et mon premier mouvement est de me retrancher dans une froide réserve et dans mon insouciance naturelle à l'égard de l'opinion. « Il en sera ce qui vous plaira. » Cette réponse est bientôt faite, un regard suffit. Toutefois la marquise de Lestang avait plus sujet qu'Isabelle de Loanne de se soucier des impressions de la galerie; il pouvait lui importer que le monde la jugeât digne du choix auquel elle devait son bonheur. Chez les hommes, l'amour est toujours lié à l'orgueil de la possession, et il ne m'eût pas fâché que Max se sentît flatté dans sa vanité de propriétaire. Qu'en pensait-il? Bien habile qui l'eût deviné, bien audacieux qui eût osé le lui demander. Au spectacle, dans les bals, partout, il portait sur son front le mystère d'un cœur impénétrable, et tenait toutes les curiosités à distance par les grâces de son ironie ou par les hauteurs presque orientales de son indifférence. Dans le tête-à-tête je le retrouvais aimable, affectueux, gai par éclairs, le plus souvent un peu grave, mais toujours attentif à mes désirs et empressé à les satisfaire.

Un matin Mme de Ferjeux vint me surprendre presque au saut du lit. Elle était dans une agitation si extraordinaire que je crus à un malheur. — Avait-on attenté à ses jours? Son banquier était-il en fuite?

— Ma pauvre enfant, s'écria-t-elle d'un ton tragique, le péril est en la demeure, avisez au plus tôt, ou tout est perdu. Vous avez manqué votre entrée. Dieu sait pourtant si j'avais plaint mes peines pour vous ménager un triomphe! Avec votre beauté de l'autre monde, avec vos airs de Galatée, vous pouviez faire fureur, et il ne tenait qu'à vous d'être l'une des reines de la saison; mais qu'est-ce que la beauté sans la manière de s'en servir? J'en conviens, tout ce qui a des yeux d'artiste râcle la guitare en votre honneur, et vous avez un petit groupe d'admirateurs très fervens. En revanche, les puissances et les dominations sont contre vous; on vous discute, on vous accommode de toutes pièces. Bref, il s'est formé une cabale à laquelle par malheur vous vous plaisez à donner prise. De grâce, ma chère, secouez un peu votre indolence. Je vous observais l'autre soir : pas un geste, pas un regard qui marquât l'envie de plaire... Mais de quoi vous servent mes conseils? Je vous avais prévenue que c'est par les vieilles femmes qu'on réussit le plus sûrement dans le monde; il faut à tout prix en avoir une dans sa manche; c'est une règle infaillible, retenez-la pour votre gouverne. Voyons, répondez-moi, n'avais-je pas recommandé à vos empressemens Mme de C...? Cette bonne vieille duchesse a l'esprit d'intrigue, et elle a passé sa vie dans les sapes; mais elle exige avant tout qu'on ait l'air de croire

à ses sentimens. Quelques chatteries auraient suffi pour la gagner; d'un petit air contrit, avec quelques larmes dans la voix, vous lui auriez peint vos embarras de débutante, vos mortelles inquiétudes, le besoin pressant que vous aviez de ses bons avis, de ses bons offices... Je l'entends vous répondre de son ton mielleux : Ma belle enfant, je suis toute à vous. Et une fois sous son aile vous pouviez tout braver. C'est une clé de meute; elle s'entend à faire valoir ses protégées et les défend comme son bien; malheur à qui y touche! Cette bonne femme a des épigrammes qui, comme les remords de lady Macbeth, tuent le sommeil.

— J'en suis désolée, madame, interrompis-je; mais la duchesse ne me plaît pas.

— Qu'elle vous plaise ou qu'elle ne vous plaise pas, est-ce là la question? repartit-elle en bondissant sur sa chaise. Voyez un peu le beau raisonnement! Ne dirait-on pas qu'on est dans ce monde pour y chercher son plaisir? Voilà de ces enfantillages qui me feraient douter de votre bon sens. Sachez, ma chère, qu'il n'y a que les sots qui voient le bonheur dans l'absence des peines.

Il me fallut subir une rude mercuriale dont Max, qui survint, entendit les derniers mots. Il dit à la baronne d'un ton narquois :

— Je vous prie, madame, ne grondez pas Isabelle. Est-ce sa faute si elle ne saisit pas comme vous la vie par ses côtés héroïques?

— A mon tour, je vous prierai de ne pas gronder Mme de Ferjeux, lui dis-je en riant. On excuse le dépit d'un auteur dramatique qui vient de faire un *four*.

— Moquez-vous l'un et l'autre tant qu'il vous plaira, répondit-elle. J'aime votre femme, mon beau monsieur; je veux son bonheur, et je sais que si elle ne plaisait qu'à vous seul, elle ne vous plairait pas longtemps.

Pour me débarrasser de ses conseils et de ses remontrances, je passai humblement condamnation, et je lui promis de faire tout ce qui lui plairait, et que ce jour même j'irais voir la duchesse de C....

Dès qu'elle fut partie. — Eh bien! qu'en pensez-vous? demandai-je à Max. A-t-elle tort? a-t-elle raison?

— Tout dépend du point de vue, et j'estime que, selon les cas, tous les points de vue sont bons.

— Voilà une réponse qui ne vous compromettra pas.

Quinze jours plus tard nous étions à un bal d'ambassade. Je ne sais si la duchesse de C... avait abaissé sur moi des regards propices; mais depuis quelque temps j'étais plus entourée, plus fêtée, et je voyais grossir le petit groupe de mes admirateurs. Ce soir-là, vers minuit, je quittai pendant un quadrille la galerie où l'on dansait, et je me réfugiai dans un petit salon. J'y fus suivie par un

artiste célèbre qui, de prime abord, avait pris rang parmi mes plus chauds partisans. L'entretien s'engagea; peu à peu quelques personnes s'y joignirent; un petit cercle se forma autour de nous. J'étais gaie, animée; on paraissait me trouver de l'esprit, je crois vraiment que j'en avais; le bruit lointain d'une musique douce excitait mon imagination et la berçait d'idées riantes et flatteuses; sur tous les visages qui m'environnaient, je lisais une vive curiosité mêlée d'admiration; j'eus un petit triomphe dont je savourais la douceur, quand soudain, à quelques pas derrière moi, une femme qui traversait la chambre pour sortir prononça d'une voix aigre ces mots dont je ne perdis pas une syllabe : — Le beau marquis a l'humeur sombre; il est occupé à faire des comparaisons.

Quel était ce marquis? A qui en voulait cette voix aigre? J'eus assez d'empire sur moi-même pour ne pas me retourner, pour continuer à causer et à sourire. Le quadrille fini, je rentrai dans la galerie, et après quelques pas je découvris Max appuyé contre un pilastre. Il avait effectivement l'air sombre et les sourcils contractés; il était absent du bal; à quoi pensait-il? Dès qu'il m'aperçut, il changea de visage et vint au-devant de moi en souriant.

— Je suis fatiguée, lui dis-je, partons.

En voiture, il s'aperçut que j'avais des frissons. J'alléguai le froid qui m'avait saisie et le laissai m'envelopper dans mes fourrures. Après un silence :

— Vous êtes-vous amusé ce soir? lui demandai-je.

— Moins que vous, je pense. Il m'a paru que vous étiez fort recherchée. Mme de Ferjeux sera contente de vous; pour la première fois vous avez été brillante.

— Vous êtes bien bon; mais vous me regardiez donc?

— Vous n'en douteriez pas si vous aviez eu le loisir de vous occuper un peu de moi; mais le tourbillon vous emporte, et je commence à craindre que Mme de Ferjeux ne vous ait trop bien catéchisée.

— N'en croyez rien, lui répondis-je. Il est possible que l'hiver prochain le monde me plaise, mais pour le moment je n'ai que faire de lui. Oserai-je vous dire à quoi je rêve nuit et jour? Au château de Lestang. Je ne sais qu'y faire, mais je meurs d'envie de le voir.

Il fit un geste de surprise — En février, dit-il, y pensez-vous? Et le mistral!

Il y avait tant de douceur dans son accent, qu'entourant son cou de mes deux bras : — Que m'importe le mistral? lui dis-je, là-bas tu m'appartiendras tout entier.

Il me regarda un instant en silence, se décida à sourire et me dit : — Je ferai ce qui vous plaira.

Je renonce à vous peindre l'étonnement profond et la violente

indignation qui s'emparèrent de la baronne quand elle eut vent de nos projets. Elle refusa d'abord d'y croire. Avait-on jamais ouï pareille extravagance? Quitter Paris au cœur de l'hiver pour aller s'enterrer en province! Ce n'était pas une retraite, c'était une fuite, une déroute. Qu'en dirait-on? J'allais me perdre sans retour... Lorsqu'elle eut reconnu que ma résolution était prise, elle s'emporta tout de bon; pour la première fois je la vis vraiment en colère. Elle me déclara sur son ton de fausset que ma folle équipée aurait les suites les plus funestes, que Max ne tarderait pas à deviner mes secrets motifs, qu'il ne verrait plus en moi qu'une petite fille sauvage à qui le monde fait peur, qu'il n'en avait pas pour trois mois à m'aimer, que c'en était fait de mon bonheur, que pour sa part elle me retirait à jamais son affection, et qu'elle serait contente, très contente de me savoir la plus malheureuse des femmes.

Là-dessus, quand elle eut bien exhalé sa bile, elle me tourna le dos sans vouloir me donner la main, et partit comme un coup de vent. On eût dit Mme Pernelle sortant de chez Orgon.

VII.

Tout est si incertain dans la vie qu'on n'est jamais sûr d'avoir raison. A peine fus-je montée dans le wagon qui allait nous emporter vers le midi qu'il me vint des doutes, des inquiétudes. Nous partîmes; la nuit fut humide et froide, je ne pus dormir; j'avais beau faire, les sinistres prédictions de Mme de Ferjeux me trottaient dans l'esprit. Je croyais voir ses grands gestes, ses yeux étincelans de colère; j'entendais sa voix glapissante... « Une fuite, une déroute! » avait-elle dit. Oui, ce brusque départ était une fuite, je fuyais les comparaisons. Quoi! sur un mot?... Heureusement Max ne se doutait de rien; mais n'était-il pas homme à tout deviner? Une voix intérieure m'avertissait que la peur est une mauvaise conseillère, et qu'en toute rencontre le meilleur parti à prendre est celui qui coûte le plus.

Il fallut nous arrêter à Lyon. Max comptait y trouver des lettres de son intendant, qui devait le prévenir que tout était prêt pour nous recevoir; elles se firent attendre deux jours. Enfin le 8 février de bon matin nous nous remîmes en route; partout régnait un brouillard épais et glacé. Malgré les assurances de Max, je ne croyais plus au soleil du midi, mon imagination découragée se représentait Lestang comme un autre Louveau, elle l'entourait des brumes, des sapinières et des mélancolies du Jura. Je voyais un château sombre, froid; cernés par la neige ou la pluie, nous passions nos longues journées au coin d'une grande cheminée qui fumait; nulle distraction, pas un sourire de la nature. Que serait-ce si quelque jour, à

un geste, à un regard, j'allais découvrir que Max regrettait Paris, et que je visse s'amasser sur son front un nuage d'ennui? Cette idée me faisait frémir; je déplorais mon imprudence, et une phrase de roman me revenait à l'esprit : « toutes les années de la vie dépendent d'un jour. »

A quoi tiennent souvent nos espérances et nos craintes! Insensiblement le temps s'éclaircit; à Vienne plus de brouillard. Sur le revers d'un fossé, j'aperçus de grandes touffes d'ajoncs marins qui étalaient leurs fleurs jaunes. Je n'eus que le temps de les saluer; mais il me sembla que du fond de ces belles corolles le printemps me regardait, et je crus entendre chanter l'hirondelle. « Te voilà donc! pensai-je. Ne me quitte plus! » Max lisait, sommeillait, ou de temps en temps me regardait d'un air railleur. Je détournais la tête et reportais les yeux sur les eaux grises du Rhône qui coulait à notre droite, sur les peupliers et les oseraies de ses rives, sur ses îles sablonneuses, sur ses villes fièrement campées ou coquettement assises au débouché de chaque étroite vallée qui apporte au grand courant un affluent de plus, torrens obscurs que leurs vieilles tours et leurs vieilles églises voient accourir du fond des montagnes pour chercher, en se mêlant au fleuve, de plus grandes destinées; fier de ses conquêtes, le fleuve les accueille avec majesté et les emporte en triomphe à la mer. D'instant en instant, les contours des objets devenaient plus distincts; les montagnes de l'Ardèche avec leurs rochers, leurs vignes dépouillées et leurs forêts de chênes, promenaient devant mes yeux des paysages blonds d'une douceur charmante. Les rochers attendaient avec confiance le soleil, comme on compte sur une vieille amitié d'enfance. Enfin il parut; son premier regard éclaira un bouquet de pins et un berger qui s'en allait le long d'un chemin creux, poussant ses moutons devant lui. Au-delà de Valence, le ciel se découvrit entièrement, et comme par un coup de baguette les nuages se replièrent de toutes parts sur la ligne de l'horizon. Tout m'annonçait que nous avions changé de zone et de climat. L'air avait cette douceur caressante que dans le Jura juin seul peut lui donner; la campagne semblait se réjouir dans la clarté. Mes yeux et mon cœur se baignèrent dans cette lumière limpide; il se fit en moi un rassérénement subit, et je recommençai à m'applaudir de ce voyage, dont je m'étais repentie pendant deux jours.

— Le monde, me disais-je, s'était mis trop tôt entre lui et moi. Max ne me connaît pas encore, il ne sait pas tout ce que je peux pour son bonheur. Je veux qu'il apprenne à sentir le prix de l'amour véritable dont il n'a connu que l'ombre, de cet amour qui seul est complet, parce que seul il met tout en commun, les destinées comme les sentimens, qui seul aussi sait allier la dignité à la pas-

sion, et qui est d'autant plus avide de dévouement qu'il est plus jaloux de ses droits. Dans la retraite et le silence, nous nous rendrons nécessaires l'un à l'autre, la vie intime nous dira tous ses secrets, nous amasserons heure par heure un trésor de souvenirs qui ne seront qu'à nous, et nos deux âmes se lieront d'une si étroite habitude que rien ne les pourra désunir.

Nous quittâmes à Donzère le chemin de fer et le Rhône. Pendant que nous déjeunions, je vis arriver devant l'auberge deux chevaux mais qu'un domestique nous amenait de Lestang. Je ne fus pas longtemps à ma toilette, et m'élançai au galop sur la grande route blanche qui déroulait devant moi son ruban. Cette route, qui remonte la rive droite de la Berre, court au pied de roches buissonneuses dont elle accompagne les contours. Ivre d'air, de soleil et de je ne sais quelle gaîté sauvage que je n'avais jamais ressentie, je faisais caracoler mon cheval, je le forçais de franchir les échaliers et les fossés. Plus d'une fois Max s'effraya de mes témérités. — Sur mon honneur, me cria-t-il, vous êtes une incomparable écuyère! — Incomparable! c'était bien le mot que j'espérais.

En passant au galop le long du monticule qui domine Valaurie, je vis courir à ma gauche comme un nuage de gaze argentée : c'était un verger d'oliviers, les premiers que j'eusse vus. Ce fut une date dans ma vie, et dès cet instant je pris en affection cet arbre dont le feuillage aux teintes changeantes reflète fidèlement l'humeur du ciel : par un temps couvert, l'ombre qu'il répand est pesante, couleur de plomb et d'ardoise; mais que le soleil paraisse, il revêt soudain une légèreté aérienne et semble s'imprégner, selon les heures, d'une poussière d'or ou d'argent. Ce jour-là, les oliviers de Valaurie étaient gais comme moi, et je les vis répondre à mon sourire.

Au-delà de Valaurie, le pays devient plus aride; à droite, sur le bord de la rivière, on aperçoit des plantations de ces grands roseaux dont on fabrique les claies pour les vers à soie, à gauche des friches couvertes de bruyères que dominent d'étranges collines formées de marnes blanches et rayées de bandes vertes et rouges du plus vif éclat, étincelante corniche qui se détachait sur le ciel bleu. Après avoir franchi la Berre, nous gravîmes une côte; enfin Grignan se montra avec la singulière beauté de son rocher circulaire et taillé au ciseau, dont la vaste plate-forme est occupée par le magnifique débris du château seigneurial, et dont les flancs abrupts sont embrassés de tous côtés par la ville, qui les ceint comme d'une écharpe de rues grimpantes et de toits en désordre; mais Grignan ne nous arrêta pas : tournant bride vers le nord, nous nous hâtâmes de repasser la Berre pour nous engager dans les collines marneuses. Un chemin montant, encaissé, raboteux,

nous conduisit à Bayonne, silencieux village dont les maisons blanches semblaient dormir au soleil comme des lézards, et, après avoir cheminé entre des champs d'un brun rougeâtre et un coteau boisé, je vis se dresser devant moi, sur la crête méridionale des collines, une butte arrondie couronnée de vieux murs d'enceinte et ombragée d'yeuses qui mariaient leur velours émeraude à la verdure luisante du buis et au sombre vert des genêts. Par endroits, le sol, pétri de chaux, paraissait à nu, et ces grandes écorchures formaient au milieu des buissons des plaques du plus pur argent. — Voilà Lestang! me dit Max.

Nous arrivons. Comme nous passions près d'un abreuvoir dont l'eau claire repose sur un lit de mousses aquatiques, d'une petite tour que masquaient les arbres se fit entendre un bruit argentin de cloches dont le gai carillon annonçait ma venue à ces beaux lieux. L'émotion me gagna; je me laissai glisser de mon cheval, et, m'appuyant contre un arbre, demeurai quelques instans immobile. Quel tableau s'offrait à mes regards!

Au premier plan, entre deux promontoires de collines boisées, de grands champs en pente douce plantés de beaux amandiers, les uns fleuris, les autres tendant de toutes parts vers moi leurs bouquets de boutons roses impatiens de s'ouvrir; plus bas, un bois de chênes verts que des massifs de chênes blancs, couverts encore de toutes leurs feuilles sèches, marquaient de larges taches d'un rouge cuivré; plus loin la Berre verdâtre, au lit sinueux, dont les falaises ravinées ressemblaient à une grande fraise plissée; au-delà de la Berre, le vaste plateau de Grignan, terminé à l'ouest par le Rhône, dont une vapeur argentée faisait deviner le cours à l'horizon, et commandé au levant par les monts de la Lance, avec leurs chênaies rougeâtres, leurs croupes tachetées de neige et leurs enfoncemens où s'amassaient des ombres d'un bleu suave et profond. Sur ce plateau, que rayent de longues rangées de cyprès, se dressent sur la même ligne le rocher de Grignan, et à droite le monticule que surmonte la tour carrée de Chamaret, antique tour de signaux que virent bâtir des temps de trouble, sentinelle perdue qu'on a oublié de relever, et qui continue d'observer la plaine en comptant les heures et les siècles. Sur un plan plus reculé coule le Lez entre ses berges escarpées et ses peupliers; une ligne allongée de collines l'accompagne dans sa fuite, et plus loin ondulent d'autres collines encore, auxquelles succèdent les monts mamelonnés de Valréas; toutes ces hauteurs courent en demi-cercle du levant au couchant, et s'étagent comme les gradins d'un prodigieux amphithéâtre. Enfin, dominant tout de sa tête altière, le Ventour, à la cime chenue et neigeuse, le Ventour, pareil, selon le mot du poète de la Pro-

vence, à un grand et vieux pâtre assis parmi les hêtres et les pins sauvages, contemple à ses pieds son troupeau de montagnes. Derrière tous ces sommets, au-dessus de la mer invisible, flottaient de gros nuages blancs et roux semblables à des outres gonflées de lumières, tandis qu'au sud-est, dans l'échancrure où se dessinaient les coteaux du Rhône, je voyais la tour de Chamaret se profiler en noir sur un ciel de nacre, nuancé de rose et d'orange.

La magnificence de ce spectacle, le contraste de cette campagne découverte et riante avec les sites austères qu'avaient contemplés mes yeux pendant tant d'années, la douceur du ciel et de l'air, la beauté des teintes, la grandeur des lignes et la grâce des détails, ces lointains, ces espaces, cette immensité que mon cœur s'efforçait d'embrasser et de posséder, ce bruit interrompu des clochettes d'un troupeau qui broutait dans la chênaie, les fleurs naissantes des amandiers, premier sourire du printemps, des pervenches entr'ouvertes qui me regardaient, un subtil parfum de lavande, le frémissement des cloches qui me souhaitaient la bienvenue et m'appelaient doucement par mon nom; toute cette scène m'émut jusqu'aux larmes, et je dus m'appuyer sur le bras de Max pour traverser la cour et atteindre ce seuil après lequel j'avais soupiré.

Digne de la vue qu'il commande, le château est une villa de la renaissance couronnée d'un attique; la façade, percée de fenêtres cintrées que surmontent des mascarons et des guirlandes sculptés, est précédée d'un perron à double rampe, à demi masqué par un massif de cyprès et de lauriers. Max me fit faire le tour des appartemens et finit par me conduire dans la galerie où m'attendait la Némésis, installée sur son socle de porphyre. Cette galerie vitrée, qui parcourt toute la largeur du château, a vue au midi sur la plaine, au nord sur les hauteurs d'un aspect plus sévère, dont Lestang occupe un poste avancé, et que recouvrent dans toute leur étendue d'épais taillis de chênes.

— Je prévois, me dit Max, que cette galerie vous sera chère. Que vous soyez triste ou gaie, vous trouverez toujours ici des paysages selon votre cœur.

Je m'assis près de la statue; j'étais heureuse de la revoir. La déesse ne semblait point dépaysée; rien de ce qu'elle voyait ne pouvait l'étonner, les dieux sont partout chez eux. — On m'a confiée à ta garde, lui dis-je; accorde-moi souvent des journées semblables à celle-ci.

Que vous raconterai-je des premiers jours qui suivirent mon arrivée? On a dit que les bons règnes sont les pages blanches de l'histoire. A ce compte, l'amour heureux serait comme les bons princes; il tient les événemens à distance, il lui plaît que le temps soit vide,

il a en lui-même de quoi le remplir; tout ce qu'il demande à la vie, c'est de fournir des circonstances à son bonheur, et ce bonheur se réduit le plus souvent à la joie de se sentir et de respirer.

Le temps fut beau; par momens le ciel se brouillait, mais notre soleil de Provence, ce grand mangeur de nuages, dévorait en un instant toutes ces brumes, ou, s'il pleuvait pendant quelques heures, je ne tardais pas à voir l'horizon s'éclaircir et une bande de lumière glisser au loin sur le penchant d'une colline dont elle détachait les contours. Nous étions souvent en course. Max me fit visiter en détail tout son domaine, qui est considérable. Dans ce pays, les fermes, qu'on appelle des *granges*, sont d'ordinaire bien situées, toutes bâties en pierre, couvertes en briques, et quelques-unes, avec leurs tourelles et leurs portes voûtées, ont une assez grande tournure; pas une chaumine, pas une cabane de bois; les carrières abondent, et les matériaux sont à pied d'œuvre. Tout dans nos excursions me plaisait; je ne savais que préférer, les taillis et les landes qui entouraient Lestang et nos belles collines blanchâtres ombragées de chênes-kermès, de genévriers grisâtres, d'yeuses, et qui sont si bien tapissées de lavande, de thym, de mélisse, qu'on n'y peut faire un pas sans parfumer l'air autour de soi, — ou au-delà de la Berre le grand plateau onduleux et accidenté avec ses mûriers, ses vignes basses sans échalas, ses champs de garance relevés en billons, ses buttes de molasse noire ou jaunâtre toute fendillée et crevassée que décorent à l'envi le buis, le narcisse, la violette et la fraîcheur des mousses, ses bouquets de chênes au sombre couvert sous lesquels on voit s'enfuir un chemin poudreux qui semble chercher aventure, ses ruisseaux au large lit caillouteux dont l'eau paresseuse se traîne en murmurant parmi les oseraies, ses granges éparses encadrées de figuiers et de lauriers, ses villages en pierre aux toits plats qui se donnent des airs de ville, tous perchés sur des rochers ou des terrasses, tous ceints de murailles délabrées, surmontés d'une vieille tour, et où tout retrace le souvenir d'anciennes franchises, d'antiques fiertés bourgeoises qui savaient se garder et se défendre.

Mais ce qui me plaisait plus que tout le reste, c'est la beauté de la lumière, qui est l'âme d'un paysage et donne à tout la vie et le charme. Pour mes yeux accoutumés aux grisailles du Jura, à ses fonds tour à tour trop voilés ou trop crus, cette limpide lumière du midi était une révélation pleine d'enchantemens. Unissant la douceur à la force, elle accentue les formes, et du même coup les pénètre d'une grâce aérienne; elle se dégrade par des passages insensibles, s'enrichit de mille reflets, module à l'infini sans sortir du ton et fond tous les contrastes dans une divine harmonie où chaque objet, chaque couleur fait sa partie de concert. En même

temps cette magicienne multiplie les plans, les détache, les découpe, les nuance, met le regard en possession de l'immensité. Par ses prestiges, un charme indéfinissable s'attache à un rocher nu, à un maigre buisson des premiers plans dont elle accuse le relief et dont l'ombre portée ajoute une nuance de plus à la teinte générale; par elle aussi, les lointains se détaillent, s'animent, et les contours des montagnes, comme les nuages, au lieu de s'appliquer sur l'horizon, en ressortent et laissent entre le ciel et eux de l'air, du vide et comme une profondeur où le rêve peut déployer ses ailes. Il est facile d'agir par le vague sur notre imagination; mais trouver dans l'harmonie le secret de l'infini et nous faire rêver en nous montrant tout, c'est l'effort suprême de l'art et le triomphe des grands poètes du midi. Leur premier maître fut leur soleil.

Quelquefois Max me raillait doucement sur mon enthousiasme.

— Ne vous croyez pas en Grèce, me dit-il un jour. Nos ruisseaux ne coulent point entre deux haies de lauriers-roses; nos orangers sont des mûriers, et le buis nous tient lieu de myrte. Par un temps calme, nos jours d'hiver ont une douceur printanière; mais craignez le mistral, vous savez ce qu'en pensait Mme de Sévigné. Quand de petits nuages blancs flottant sur les monts de la Lance vous annonceront l'approche de l'ennemi, croyez-moi, enveloppez-vous dans vos fourrures. Voyez plutôt nos maigres oliviers; ils ne se hasardent à croître que dans des lieux abrités; timides et souffreteux, ils se tapissent derrière des buttes; remarquez aussi comme tous les arbres de ce pays s'infléchissent vers le midi, preuve sans réplique des insultes qu'ils essuient du mistral; on dirait des écoliers dont le gouverneur a la main prompte, et qui, en l'entendant venir, se cachent le visage dans leurs mains. Après cela je conviens que ce plateau est superbe, d'un admirable modelé, que ces hauteurs en gradins produisent un grand effet, et que Mme de Sévigné avait raison de vanter ce qu'elle appelait *tous ces grands théâtres*. J'ajoute que nos montagnes sont dans une juste proportion avec la plaine. Ce n'est pas comme vos étroites vallées du Jura et de la Suisse, où il faut se rompre le cou pour voir l'horizon. Ici l'on respire, et la bordure n'écrase pas le tableau. J'aime aussi nos forêts de chênes-verts, bien que Mme de Sévigné prétende qu'il vaut mieux reverdir que d'être toujours vert, et comme vous j'aime surtout notre lumière. Si l'Italie et la Grèce ont plus d'éclat, en revanche toutes nos teintes rompues offrent une douceur et une délicatesse de nuances qu'on ne se lasse pas d'étudier. C'est ici que commencent la Provence et le midi, et le charme de tous les commencemens est unique. Enfin je déclare qu'exquis sont nos lapins sauvages, exquis nos moutons nourris de thym, de marjolaine et de lavande, exquises aussi les truffes qu'on récolte au pied

de nos chênes... Oui, ajouta-t-il en souriant, les truffes et les demi-teintes, voilà les merveilles de la Drôme.

— Défiez-vous de votre goût pour l'analyse, lui dis-je. Il faut admirer trop pour admirer assez, et un peu d'illusion est nécessaire au bonheur.

— Il n'est pas besoin de s'en faire, me répondit-il galamment, pour être heureux auprès de vous.

Ce fut ce même jour, je crois, qu'une nouvelle imprévue le força de partir pour Nîmes. Il apprit par une lettre la mort d'un ami de sa famille, M. de R... qui lui laissait une terre de quelque valeur. Sa présence sur les lieux était nécessaire. En partant, il me pria très sérieusement de ne pas m'envoler pendant son absence. Sa nouvelle vie, disait-il, l'étonnait encore. — Est-il bien sûr, me dit-il, qu'à mon retour je vous retrouverai à votre place accoutumée, dans votre bergère, près de votre fenêtre favorite?

J'eus peine à prendre mon parti de cette absence. Ne sachant comment tromper mon ennui, j'imaginai de faire construire au bout du jardin un pavillon dont Max avait lui-même dessiné le plan. Je lui avais donné à ce sujet des conseils dont il s'était loué, conseils, disait-il, de maîtresse-femme. Je mis aussitôt les ouvriers à l'œuvre, et plusieurs fois le jour j'allais donner un coup d'œil à leur travail. Je désirais que tout fût achevé avant le retour de Max; j'avais à cœur de lui donner cette preuve de mon savoir-faire. Mes soucis d'architecte me furent une utile distraction; mais un incident inattendu se chargea de m'en procurer d'autres.

VIII.

Un matin, étant en humeur de courir, je sortis escortée du fidèle Baptiste, vieux valet de chambre né dans la maison et l'âme damnée de son maître qui me l'avait laissé pour me servir d'écuyer dans mes promenades. Je passai la Berre et me dirigeai du côté de Saint-Paul. Je contemplais tour à tour le Ventour encapuchonné de nuages et au couchant une cime lointaine de l'Ardèche qui découpait sur l'horizon ses rochers glacés d'un lilas pâle et fin. Après bien des détours, au-delà de Montségur, je trouvai un site qui me ravit par ce mélange de douceur et de sauvagerie que le midi offre seul.

Au-dessus du chemin qu'encaissent de petits murs moussus en pierres sèches garnis de cades et de genêts, s'élève une colline aride, âpre, effritée, toute recouverte de cailloux et de blocs en désordre. Parmi ces rocailles croissent de jeunes oliviers dont la chevelure grisâtre se détache sur le vert foncé d'un bouquet de chênes de haute futaie. Le bois dévale jusqu'au-dessous de la route qui

s'enfonce sous des arceaux de verdure dont les ombres profondes étaient tachetées d'une lumière mate. Au travers d'une percée j'apercevais des bruyères, une cannaie aux quenouilles frissonnantes et un toit rustique d'où s'échappait un mince filet de fumée. Sur la lisière du bois paissait un troupeau de moutons noirs et blancs; à leurs bêlemens répondaient les cris d'une troupe de pies perchées sur la cime des arbres. Un vieux pâtre barbu qui portait en bandoulière une poche de serge verte, était occupé à la recherche des truffes et poussait devant lui sa laie en la harcelant de sa gaule. Je descendis de cheval, et j'arrivai à l'instant où l'animal commençait de fouiller le sol avec son groin. Le pâtre le suivait de l'œil dans son travail; dès que la truffe fut à découvert, il écarta la pauvre bête en lui assénant un coup sec sur le nez et lui jeta quelques glands qu'elle dévora, faible salaire de ses peines, maigre consolation pour ses appétits déçus. Ce pâtre avait l'humeur enjouée et causante, et nous liâmes conversation. Le caractère de nos paysans de Grignan, comme leur pays, tient à la fois du Dauphiné et de la Provence; ils ont la plupart une dignité douce et fière qui se met à l'aise avec tout le monde et que relève une pointe de vivacité méridionale. En apprenant qui j'étais, le cœur du vieux berger s'épanouit; il connaissait les êtres de Lestang, où il avait été jadis en service; dans son français mêlé de patois, il me parla de Max, me conta quelques anecdotes de son enfance; j'aurais passé des heures à l'écouter.

— Oh! le beau garçon que c'était! me dit-il, mais vif, ardent; quand la colère le tenait, on eût dit une rafale de bise. Je vous parle d'autrefois; ne craignez rien, belle dame; si bien marié, il ne se fâchera plus.

Et là-dessus il me récita ce couplet d'une romance célèbre :

Emai fugue duro
L'oulivo, lou vènt
Que boufo is Avènt
Pamens l'amaduro
Au pouli que counvèn.

« Si dure que soit l'olive, le vent qui souffle à l'avent ne laisse pas de la mûrir au point qui convient. »

J'allais lui répondre que j'étais fort rassurée, que l'olive avait mûri; mais une figure extraordinaire qui parut entre les chênes, au bout du sentier, détourna mon attention. Imaginez un long corps sec et décharné, tout d'une venue, dont la maigre échine porte un long cou surmonté d'une petite tête pointue. A sa figure, à sa démarche, on eût pris ce personnage pour un hidalgo castillan, pour une façon de don Quichotte rongé de mélancolie et en quête d'aventures : ce n'était qu'un honnête gentilhomme campagnard

des environs, lequel ne rêvait point de moulins à vent. Il s'avançait gravement, suivi de deux domestiques vêtus de gris et précédé d'un caniche noir qui, l'oreille basse, paraissait prendre sa part des soins de son maître.

— Voilà M. de Malombré, me dit le berger, avec ses deux grisons et son vilain chien truffier que la fièvre étouffe! Tant le chien que le maître, on a dîné quand on les voit.

Et à ces mots il s'en fut rappeler un de ses moutons qui s'écartait. M. de Malombré vint droit à moi, me fit un profond salut et m'adressa un petit compliment fort ampoulé où il me comparait à la belle Herminie retirée parmi les bergers, car il se pique de littérature. Au bout de chaque phrase, il souriait et soupirait, et son sourire était plus lugubre encore que ses soupirs. Quand il eut fini, il redressa sa petite tête au haut de son long corps et me considéra avec attention; il semblait délibérer, se consulter.

— Madame la marquise, reprit-il enfin, béni soit le hasard qui m'a fait vous rencontrer! Oserai-je vous demander la faveur d'un instant d'entretien? J'ai des choses de la dernière importance à vous dire.

Je pensai qu'il avait quelque vigne à vendre. — Je n'entends rien aux affaires, monsieur, lui répondis-je. M. de Lestang est absent; dès qu'il sera de retour, je l'avertirai de votre désir.

Le ton froid dont je lui répondis le troubla; il poussa quatre soupirs coup sur coup.

— Vous ne m'avez pas compris, madame. J'ai à vous révéler certaines choses... C'est à vous seule que je dois les dire... Sans doute il vous paraît singulier... ici, dans un bois... Hélas! on ne peut toujours choisir ses momens. Croyez-moi, il est nécessaire... Il y va, madame, oui, madame, il y va de votre bonheur.

Je ne savais à qui il en avait. Heureusement un incident tragi-comique fit diversion à son embarras et au mien. Le caniche, alléché par quelque secrète émanation de son gibier favori, s'était mis à fouiller au pied d'un chêne. Soit que sa figure lui deplût, soit jalousie de métier, la laie grogna, lui chercha noise. Peu endurant, le chien se fâcha; d'un bond il se suspendit à l'une des oreilles du pesant animal, qui poussait des cris lamentables, et qui en se débattant réussit à saisir entre ses dents la queue touffue de son ennemi. Le berger accourut, et administrant aux deux combattans, sans acception de personne, de vigoureux coups de gaule, il parvint à les séparer. Puis, un peu fâché :

— Monsieur, libre à votre chien, dit-il au gentilhomme, de déterrer, s'il lui plaît, toutes les truffes de nos bois; mais apprenez-lui à respecter les oreilles de nos cochons. Bien mal acquis ne profite guère.

Cette remontrance piqua au vif M. de Malombré, dont le visage se colora légèrement; mais il savait commander à ses passions.

— Brave homme, se contenta-t-il de répondre, si vous considérez froidement le cas, vous reconnaîtrez que les torts étaient au moins partagés. Sans doute mon chien Amadis a l'humeur trop prompte, mais en revanche votre laie a eu le tort de jalouser bassement ses incomparables talens... Mon Dieu! continua-t-il en me regardant, il y a place au soleil pour le bonheur de chacun; pourquoi faut-il que personne ne se contente de ce qu'il a, tant le bien d'autrui, tant le fruit défendu a d'appas? Le monde ira mieux, madame la marquise, quand la chèvre broutera où elle est attachée.

A ces mots, il soupira profondément, me salua et s'éloigna en adressant à son chien des consolations marquées au coin de la plus sage philosophie. Je pris congé du berger et remontai à cheval. Quel homme était-ce que M. de Malombré? Qu'avait-il donc à me dire?... « Il y va de votre bonheur... » Avait-il toute sa tête? battait-il la campagne? Ce qui est bien certain, c'est que la mélancolie flegmatique du personnage avait fait impression sur moi. Il me semblait qu'une apparition sinistre venait de traverser ma vie, et je me surpris à presser la marche de mon cheval, comme si j'avais voulu fuir un danger. Fuir, toujours fuir! Je crus entendre la voix de Mme de Ferjeux qui criait : « Une fuite! une déroute! » Je mis mon cheval au pas, et quand Baptiste se fut rapproché : — Qui est M. de Malombré? lui demandai-je.

— Un franc original, madame, qu'on a surnommé dans le pays la *grande chauve-souris*.

— Mais encore?

— Un riche propriétaire de vignobles et de mûriers, ce qui ne l'empêche pas de donner la chasse aux truffes dans les bois communaux.

— Je m'explique son sobriquet : il a l'air lugubre.

— Sans compter que, passé la saison des truffes, il ne sort guère de chez lui qu'au crépuscule. Le reste du temps, il observe le pays du haut de sa tour, l'œil collé à une longue lunette qu'il braque sur les maisons et sur les passans... Eh! vraiment, ajouta-t-il, madame peut apercevoir d'ici son château, là-bas, à une portée de fusil de Chamaret.

— Il y a bien trois kilomètres de ce château à Lestang, repris-je naïvement après un silence.

— Oui, madame, à vol d'oiseau; mais M. de Malombré a des enclaves chez ses voisins, et l'un de ses champs s'étend jusqu'aux berges de la Berre, en face de nos bois; c'est la rivière qui fait la séparation entre les deux domaines.

— La bonne idée qu'elle a eue là! me dis-je, et je me remis à

trotter. Le soir était venu. Je réussis à me distraire en contemplant au-dessus de ma tête deux nuages fauves entre lesquels scintillait une étoile, la première qui eût apparu. Les nuages semblaient à tout instant sur le point de se rejoindre et de l'engloutir; mais l'étoile scintillait toujours.

J'espérais trouver en arrivant quelques lignes de Max; mon attente fut trompée. Je dînai tristement; en sortant de table, je pris la plume et commençai une lettre à mon père.

« Comment se porte Louveau? Vos cheminées fument-elles? Je voudrais qu'un peu de cette fumée arrivât jusqu'ici, dût-elle me faire pleurer; elle me parlerait de vous et me tiendrait compagnie. Max est absent; je suis toute seule, mon salon me semble deux fois trop grand. Quand viendrez-vous? Vous dérangeriez, dites-vous, notre lune de miel. Un père tel que vous n'a jamais rien dérangé. Némésis vous réclame; notre dévotion ne lui suffit point : dans le bonheur, on néglige les dieux. Du reste, elle ne regrette que vous et non les brumes du Jura. Notre ciel est doux, et nos paysages vous offriront cette beauté que vous regardez comme le charme suprême de la poésie grecque, la netteté des lointains, la transparence des horizons. J'ai fait tantôt une belle promenade; ce qui me l'a gâtée, c'est la rencontre que je fis d'un original... »

Je posai la plume. — Ah! c'est trop fort! pensai-je. Mon père a bien affaire de M. de Malombré et de son chien truffier!

Je me mis au piano, mais je le quittai bientôt. Je m'assis au coin du feu; je contemplai fixement les tisons. Il est des momens où le sentiment de la fragilité du bonheur est si vif qu'on souhaiterait presque d'être malheureux. Dans ce monde où tout change, il est aisé d'acquérir; mais conserver est presque un miracle. Je me comparais à un enfant qui a pris un oiseau et qui sent dans sa main le battement et l'effort de ses ailes. Que les doigts de l'enfant se desserrent, et l'oiseau s'envolera, — et malgré lui l'émotion lui fait ouvrir la main.

Un domestique entra et me remit un billet encadré d'or et d'azur qu'un petit paysan venait d'apporter. Il était ainsi conçu :

« Madame la marquise, veuillez, je vous en conjure, avoir confiance en moi et me marquer une heure où je pourrai vous entretenir sans témoins.

« Agréez, madame la marquise, les hommages respectueux de votre très humble et très obéissant serviteur,

« HECTOR DE MALOMBRÉ. »

Je répondis sur-le-champ :

« Monsieur, vous faites appel à ma confiance : on ne la donne point à un inconnu, et dans le cas dont il s'agit je ne vois pas quel

sens peut avoir ce mot; mais si vous avez quelque service pressant à me demander, vous me trouverez chez moi demain matin, je serais heureuse de pouvoir vous obliger. »

Le lendemain matin, je me promenais sur la terrasse, jetant par intervalles un regard distrait sur le pavillon dont on posait le toit, quand j'entendis un roulement de voiture et vis entrer dans la cour l'une de ces carrioles à deux places et à deux roues qui sont en usage dans le pays. Bientôt parurent devant moi M. de Malombré et son chien, dont la queue était précieusement serrée dans une compresse nouée d'une faveur rose. Le gentilhomme regardait à droite et à gauche et paraissait ne s'avancer qu'avec précaution. Il portait à sa boutonnière un bouquet de pervenches dont la fraîcheur jurait avec ses joues sèches et son teint olivâtre. Il me salua comme la veille avec une gravité cérémonieuse, et s'asseyant près de moi :

— Le pauvre Amadis a bien souffert! me dit-il d'une voix creuse en me montrant du doigt le dolent animal, et il me fit une vive peinture de ses souffrances, le panégyrique de ses miraculeux talens, le détail de tous les soins qu'il avait donnés à son éducation. Puis, ayant épuisé ce propos, il attacha sur moi ses yeux ternes, soupira et me dit :

— Madame, si intéressant que soit Amadis, ce n'est point de lui que je veux vous entretenir; un sujet plus grave m'amène ici, et je suis sûr que vous excuserez ma démarche quand vous connaîtrez le sentiment qui me l'a dictée. Je suis pour vous un inconnu; mais une bizarrerie étrange de la fortune a voulu que le sort de cet inconnu fût lié au vôtre, et que nous eussions, vous et moi, des intérêts communs à défendre.

— Cela me paraît aussi étrange qu'à vous, interrompis-je, et je vous avoue que vous piquez ma curiosité.

— Ayez un peu de patience, madame, reprit-il en poussant un nouveau soupir, et sachez d'abord qu'à peu de distance de mon château, et tout près de la Berre, se trouve une petite maison de campagne qui resta longtemps inhabitée. M. Mirveil, à qui elle appartenait, fut pendant de longues années consul dans une des échelles du Levant. Il en revint il y a trois ans, ramenant avec lui sa jeune femme, une Levantine d'une merveilleuse beauté. Excusez-moi, madame; je sais bien que toute beauté pâlit auprès de la vôtre, mais j'ose dire qu'après vos yeux ceux de Mme Mirveil sont les plus beaux qui se puissent voir dans tout le monde.

— Passons, passons, lui dis-je, cette question m'intéresse peu.

— Vous êtes vive, madame, poursuivit-il; je ne m'en plains pas: votre vivacité pourra nous être utile; mais, pour reprendre mon récit, je vous dirai que peu de temps après son arrivée M. Mirveil

mourut. Les attraits de sa jeune femme avaient fait sur moi la plus vive impression. Dès que les convenances me le permirent, je me déclarai, j'offris à Mme Mirveil mon château, mon cœur et ma main. Cette femme cruelle... Ah! madame la marquise, j'ai bien souffert. Mon visage n'en dit-il rien?

M. de Malombré s'étendit aussi longuement sur ses souffrances qu'il avait fait sur celles d'Amadis; il les décrivit dans un style fleuri de madrigal; il composait quelquefois des bouquets à Iris. Je crois qu'il aimait Mme Mirveil, je crois qu'il aimait aussi une vigne enclavée dans ses champs; je crois qu'il eût été bien aise d'avoir une jolie femme qui charmât sa solitude, je crois aussi que la vigne... (on aime à s'arrondir, et rien n'est incommode comme une enclave); je crois enfin que M. de Malombré était aussi romanesque qu'intéressé, et que ses intérêts et ses sentimens s'embrouillaient si bien dans son esprit que lui-même ne s'y reconnaissait pas.

— Mme Mirveil, continua-t-il, fut longtemps sourde à mes prières, et j'essuyai d'elle des refus humilians qui auraient rebuté un cœur moins épris. Cependant sa pauvreté plaidait pour moi; son mari, dont les affaires s'étaient dérangées, lui avait laissé presque pour tout avoir une maisonnette entourée d'une vigne de médiocre rapport. On n'est pas belle sans aimer la toilette; on n'est pas Levantine sans avoir tous les goûts coûteux. Elle se radoucit, consentit à m'écouter, me donna quelques espérances; mais ma mauvaise étoile voulut que par un hasard fâcheux elle fît la connaissance de M. de Lestang et qu'elle s'éprît pour lui de la plus folle passion. J'ai trop de tact, madame la marquise, pour m'appesantir sur ce point délicat; je ne sonderai point le mystère de leurs relations; il en courut des bruits qui me percèrent le cœur. Ah! si Amadis, ce cher confident de mes peines, pouvait parler! Ses récits, madame, vous arracheraient des larmes... Mais il suffit de vous dire que Mme Mirveil se berçait du fol espoir d'être épousée. Quand elle vit s'éloigner subitement celui qu'elle appelait le plus beau des marquis, et que peu après on lui annonça son mariage, elle tomba dans un morne désespoir. Pendant un mois, elle demeura enfermée chez elle, défendant sa porte à tout venant, roulant tour à tour dans sa tête, m'a-t-elle dit plus tard, des projets de suicide ou de vengeance. En vain je tentai de forcer la consigne, je ne pus pénétrer jusqu'à elle.

Je ne suis, madame, ni de mon temps ni de mon pays; ma constance a des obstinations dignes des antiques paladins. Après une longue suite d'assauts toujours repoussés, la place se rendit; je fus reçu, je parlai, je me fis écouter. Mme Mirveil me promit de combattre sa douleur, de chercher à oublier. Un jour je crus voir son front s'éclaircir; me jetant à ses genoux, je la conjurai de prendre enfin pitié de mon long martyre, de décider de mon sort.

Elle me pria de lui accorder quelques heures de réflexion, me remit au lendemain.

J'arrive à l'heure convenue : la maison était vide. O retours inattendus d'une passion qu'on croyait morte! C'est une véritable maladie que l'amour, madame la marquise; j'en sais quelque chose. Surprise à l'improviste par une crise de ce terrible mal, Mme Mirveil venait de partir pour Paris : elle voulait revoir son infidèle. Après bien des peines et des pas perdus, elle le revit, paraît-il, dans une fête, et quand, peu de jours après, elle revint ici, tout l'heureux effet de mon éloquence était détruit. Elle me traita avec le dernier mépris, m'interdit de lui reparler de mon amour, me déclara qu'elle ne se remarierait jamais, qu'elle ne voulait plus vivre que pour la vengeance, que le châtiment du perfide qu'elle avait trop aimé pouvait seul adoucir l'amertume de ses regrets, que ce châtiment avait déjà commencé, qu'elle avait lu dans les yeux de M. de Lestang un sombre ennui, le repentir, peut-être le remords. D'autres fois elle prétend qu'il lui a été ravi par d'indignes manéges, et c'est sur vous, madame, qu'elle fait retomber tout le poids de son courroux. Elle saura, dit-elle, humilier sa rivale.

C'est une étrange personne que Mme Mirveil : tour à tour vive ou languissante, emportée ou rêveuse, sujette à de fréquentes bourrasques, insouciante des convenances, incapable de gouverner sa langue et son cœur. Vous voyez, madame, que je ne me dissimule point ses défauts. Hélas! la connaissance que j'en ai ne sert qu'à me la rendre plus chère. Cette pauvre femme vous hait, elle a juré de se venger. Vous êtes sûre, je le crois, du cœur de M. de Lestang; cependant, au nom de notre commun intérêt, empêchez à tout prix qu'il ne la revoie, sinon...

Quoique à plusieurs reprises j'eusse essayé d'interrompre M. de Malombré, il ne s'était point laissé déconcerter comme la veille. Son discours était préparé, il le récitait avec un flegme imperturbable, et je l'écoutai, malgré moi, jusqu'au bout. Étrange avidité de souffrir qui est en nous! Mais à ces derniers mots la révolte que me causait l'indélicatesse de sa démarche l'emporta sur tout autre sentiment : je me levai, le regardai avec hauteur, et j'allais lui exprimer toute mon indignation, quand Baptiste parut, m'apportant une lettre de Max. Dès qu'il l'aperçut, M. de Malombré quitta son siége, et, élevant la voix : — Madame, me dit-il, veuillez recommander à l'attention de M. de Lestang la petite affaire dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir. Le vin de ma vigne de Sainte-Cécile a, je vous le répète, un fumet exquis, vin généreux, plein de séve, vrai nectar. Je peux lui en remettre une feuillette. Quant aux conditions, nous les débattrons avec cet esprit d'équité qui convient entre gentilshommes et entre voisins.

Cela dit, il s'inclina, appela son chien, et s'éloigna de son pas grave et mesuré.

Après m'avoir remis la lettre, Baptiste était demeuré à quelques pas de moi, me regardant du coin de l'œil. Comme il ne quittait pas la place, je lui demandai ce qu'il avait à me dire. — Oserai-je représenter à madame, répondit-il, que M. le marquis a peu de goût pour M. de Malombré, et qu'il serait fâché d'apprendre que madame l'a reçu?

— Ne craignez rien, Baptiste, lui dis-je, et sachez que désormais, quand M. de Malombré se présentera à Lestang, je n'y serai pas.

— Madame y perdra peu, reprit-il avec un sourire. Il n'est reçu chez personne; il a dans le pays la réputation d'être visionnaire, gobe-mouches, méchante langue, et d'aimer à faire battre les montagnes.

J'aurais volontiers serré la main à ce brave Baptiste; il venait en aide à cette partie de moi-même qui se refusait à croire et qui disait : Le bonheur que donne l'amour est une chose noble et sacrée; préservons-le avec un soin jaloux de toute profanation. Que le cèdre de la montagne tombe frappé de la foudre, cette fin est digne de lui; mais que les insectes et les parasites tarissent sa séve généreuse, que des animaux malfaisans fouissent la terre à son pied et dévorent ses racines, une telle indignité lui doit être épargnée.

La lettre de Max était brève; mais il m'y annonçait son prochain retour. Cette bonne nouvelle agit sur moi comme un charme bienfaisant; elle dissipa mon inquiétude, changea le tour de mes idées. Je me promis d'oublier la visite de M. de Malombré ou de la compter au nombre de ces incidens fortuits et burlesques dont on ne se souvient que pour en rire. Et assurément l'étrangeté du personnage, sa tête qu'on eût volontiers coiffée de l'armet de Mambrin, son bouquet de pervenches, ses joues sèches, ses éternels soupirs, son miraculeux Amadis avec sa compresse et sa faveur rose, ce brûlant amour pour une chatte angora compliqué d'une passion malheureuse pour une vigne, tout cela prêtait à rire.

Deux jours plus tard, revenant d'une promenade, je rattrapai sur la route de Chamaret un méchant coupé traîné par un bidet efflanqué, couleur poil de souris. Au moment où j'allais le dépasser, mon cheval fit un écart; le bidet effrayé recula brusquement. Un cri de terreur partit de l'intérieur du coupé, et je vis s'avancer une jolie tête de poupée dont les yeux en rencontrant les miens s'enflammèrent de courroux. La poupée parla :

— Quand on ne sait pas tenir un cheval, s'écria-t-elle d'une voix aigre, on devrait éviter les chemins battus.

Cette voix de perruche, je l'aurais reconnue entre mille. C'était

bien celle qui avait dit un soir : Le beau marquis fait des comparaisons!... Et je m'étais enfuie de Paris. Qu'étais-je venue chercher à Lestang?

Je repartis au triple galop, et tout en galopant je me disais : Ce n'est après tout qu'une poupée.

IX.

Max revint de Nîmes mécontent et irrité. M. de R... avait été mal inspiré en l'instituant son héritier. Des collatéraux, frustrés dans leurs espérances, contestaient la validité du testament. Dans la chaleur du débat, des mots malsonnans avaient été prononcés; on avait osé parler de captation, à quoi Max avait répondu par de hautains défis qu'on n'avait eu garde de relever; mais ses adversaires ne s'étaient point désistés de leurs prétentions, un procès était imminent. Généreux, désintéressé, considérant toutes les affaires d'argent avec une indifférence de gentilhomme, Max tenait peu à cet héritage, dont il se promettait de se dessaisir jusqu'au dernier sou par une donation en faveur de quelque établissement de charité; mais en revanche il tenait beaucoup à son droit, et tout son sang bouillonnait à la seule idée qu'on le pût contester. Dans un entretien que nous eûmes à ce sujet, après qu'il m'eut conté les injurieuses chicanes dont on le menaçait, je l'engageai à y couper court par une renonciation qui ne devait guère lui coûter.

— A quoi bon, lui dis-je, vous exposer aux ennuis et aux aigreurs d'un procès qu'il vous importe peu de gagner? Ce serait compromettre en pure perte votre repos et votre dignité.

Il me répliqua que j'en parlais à mon aise, que je traitais bien légèrement une question grave, qu'il n'était pas dans son caractère de refuser aucune sorte de combat, qu'en renonçant il aurait l'air de douter de la bonté de sa cause, qu'il y allait de son honneur de confondre l'injustice et la mauvaise foi. Peut-être avait-il raison; mais ses reproches me contristèrent : j'y sentis une amertume qui m'étonna, il ne m'avait jamais parlé sur ce ton.

De l'humeur dont il était, la surprise que je lui avais ménagée lui fit peu d'impression. Il tenait à la main un projet de mémoire de son avoué, et n'accorda à mon beau pavillon qu'une attention distraite, y trouva à redire, prétendit contre l'évidence que le plan dont nous étions convenus n'avait pas été suivi. Je fus piquée de ses injustes critiques; il s'en aperçut, et me demanda si je ne me plaisais plus à Grignan, si j'étais déjà revenue de mes adorations pour les demi-teintes. Je lui répondis que toutes les fois qu'il aurait de l'humeur, je me sentirais incapable de rien admirer.

— En ce cas, reprit-il en riant, je crains que vous ne vous con-

damniez à l'admiration intermittente. J'ai le caractère inégal. Avais-je oublié de vous en prévenir?... Heureusement, ajouta-t-il, ce n'est pas un vice rédhibitoire.

Le même jour, nous allâmes dîner à Chamaret, chez Mme d'Estrel. C'est une vieille amie des Lestang. Malgré la différence de nos âges, dès notre première entrevue nous nous étions prises d'amitié l'une pour l'autre. Sans être un esprit brillant, elle a une droiture et une justesse de sens qui en font une femme d'excellent conseil. On peut à la vérité lui reprocher trop d'indolence et une certaine paresse de la volonté; elle a réduit son existence au moindre mouvement possible et redoute tout ce qui pourrait agiter l'air autour d'elle; il semble que son caractère, comme une médaille d'un métal trop mou, ait été effacé et un peu usé par la vie. Elle-même déclare qu'à ses yeux la sagesse consiste dans l'habitude de ne pas vouloir, et que de sa chaise longue elle regarde couler les heures sans leur rien demander. « J'ai longtemps cherché querelle à la vie, dit-elle encore; mais j'ai fini par découvrir qu'elle est sourde, et j'ai juré de ne plus dire un mot. » Mais dans l'intimité son âme a des réveils charmans, et en tout temps la grâce négligée et la simplicité de ses manières lui donnent beaucoup d'attrait. Personne ne possède comme elle l'art d'écouter, le premier des arts libéraux, au dire de mon père.

En voiture, Max fut grave et taciturne, à peine pus-je tirer de lui quatre mots. Je maudissais tout bas les héritages, les collatéraux et les avoués. Nous arrivons. L'instant d'après, un domestique annonce Mme Mirveil. A ce nom, je ne pus m'empêcher de tressaillir; Max ne sourcilla pas et continua de feuilleter négligemment un album qu'il venait d'ouvrir. Mme d'Estrel parut un peu déconcertée; elle cherchait péniblement les mots d'une réponse qu'attendait le valet de chambre, quand la porte se rouvrit, et Mme Mirveil entra, parée comme une châsse. Tout en saluant Mme d'Estrel avec un empressement agité, elle laissa tomber sur Max un regard qu'elle aurait voulu rendre insultant et qu'il soutint avec une froideur impassible. Elle s'assit, débita tout d'une haleine quelques phrases sans suite, où l'on sentait l'effort, après quoi le silence régna, un silence de glace. Je le rompis en disant : — L'autre jour, je vous ai fait grand' peur, madame, je vous en fais toutes mes excuses; vous avez eu raison de me reprocher que je ne savais pas tenir mon cheval.

— C'est à moi de m'excuser, répondit-elle, mes reproches étaient fort injustes; on assure, madame, que vous avez tous les genres d'habileté.

— De l'habileté! interrompit Mme d'Estrel de sa voix lente et un peu traînante. De l'habileté! Y pensez-vous? Mme de Lestang n'a que des dons et point de mérites, tout en elle est involontaire; c'est

le secret de son charme. Aussi ne puis-je pas plus la louer de ses talens d'amazone que de sa beauté; elle est ce qu'elle est, il n'y a vraiment pas de sa faute.

Je ne sais ce que je répondis. Nouveau silence. On annonça que le dîner était servi. Comme Mme Mirveil semblait se disposer à partir, Mme d'Estrel, par politesse, l'invita à rester, mais d'un ton qui provoquait un refus; contre toute attente, elle accepta. Que ce dîner me parut long! Tout le monde était à la gêne; je ne parle pas de Max, dont les regards voilés déconcertaient toute curiosité. Mme d'Estrel mit la conversation sur la maladie des vers à soie, qui, depuis quelques années, exerce des ravages dans nos départemens; elle interrogea Max; devait-elle arracher ses mûriers et planter de la vigne? Ils approfondirent cette question. En vain, à plusieurs reprises, Mme Mirveil tenta de détourner l'entretien; la pébrine, les magnaneries et les nouveaux ventilateurs revenaient toujours sur le tapis. Cette persistance l'irritait; je ne sais ce qu'elle avait préparé, mais on traversait ses plans.

Je l'examinais à la dérobée; son dépit animait son teint et rendait sa beauté plus piquante. Sa beauté! Est-elle belle? Mon Dieu! elle est jolie, cela est certain : une petite tête frisottée, des yeux chinois dont elle fait ce qu'elle veut; mais je vous assure qu'au repos son visage ne dit rien, et que pourrait-il dire? Cette pauvre femme...

Songez, monsieur l'abbé, que lorsqu'elle était petite, sa mère la condamnait chaque jour à se frotter pendant plusieurs heures les bras avec des concombres pour leur donner le poli, et qu'en revanche à dix ans elle savait à peine lire. Sans l'exercice des concombres, son enfance n'eût été qu'un long somme; dans ce temps-là, disait-elle à Mme d'Estrel, il lui arrivait souvent de dormir à poings fermés quatorze heures; le reste du jour, elle dormait à poings ouverts. Ce qui plus tard la réveilla, ce fut le désir de montrer ses bras; elle en avait le droit, ils lui avaient coûté tant de travail! Ajoutez un goût effréné pour la soie et le satin, un amour tout charnel pour le chiffon, amour si extravagant que dans sa pauvreté, pour avoir des valenciennes, elle se condamne à vivre de coquilles de noix et que souvent elle a faim... Mais ce qui la réveilla tout à fait, ce fut le bruit que firent les passions en pénétrant d'assaut dans son cœur. Le retentissement de ces voix dans le vide dissipa pour toujours sa torpeur; elle ne se rendormira plus, elle vit dans la fièvre, dans la tempête, dans la folie, n'ayant ni une idée qui la puisse distraire, ni une conscience qui l'avertisse. Dangereuse aux autres, funeste à elle-même,... Monsieur l'abbé, je ne l'accuse pas, je la plains.

Sur la fin du dîner, Mme Mirveil imagina de se trouver mal. Je ne

prétends pas qu'elle jouât la comédie; plus d'une fois je l'avais vue changer de couleur et j'avais remarqué une expression d'angoisse sur son visage; l'indifférence de Max la mettait au supplice. Quand on ne se résiste pas, on s'aide, et m'est avis que, notre volonté n'étant jamais neutre, elle est secrètement complice des faiblesses qu'elle ne combat pas. Mme Mirveil renversa sa tête sur le dossier de sa chaise, son sein se soulevait à coups précipités, ses lèvres entr'ouvertes semblaient prêtes à exhaler le dernier soupir, tandis que ses cheveux bouclés se répandant sur son visage y formaient un charmant désordre. Était-ce un effet de l'art, de l'habitude? Je me sentais incapable de tant de grâce dans l'évanouissement. Elle prit pour recouvrer ses sens le moment où Max, un flacon de sels à la main, se penchait vers elle. Ses yeux se rouvrirent, elle poussa un faible cri, étendit le bras en se reculant. On eût dit Armide repoussant Renaud. Puis elle fut prise d'un accès de pleurs nerveux. C'étaient de vraies larmes qui tombaient en abondance de ses yeux, et cependant les convulsions ne déformaient point ses traits, — et je pensais à cette héroïne de Mme de Staël qui possédait l'art *de travailler le vrai*.

Mme d'Estrel parvint à l'entraîner dans une autre pièce où elles restèrent quelques instans enfermées, pendant que nous faisions, Max et moi, un tour de jardin. Je ne sais quelles questions il m'adressa; mais il paraît que j'y répondis tout de travers.

— A qui en avez-vous? me dit-il en souriant. On pourrait croire que nous jouons au propos interrompu.

Comme nous revenions sur nos pas, Mme Mirveil reparut, et, s'approchant de moi, me dit d'un ton bref et saccadé qu'elle regrettait d'avoir été un trouble-fête, que depuis quelque temps elle était souffrante, que désormais elle resterait chez elle, et ne romprait plus son vœu de retraite et de silence. Là-dessus elle partit; Max lui offrit son bras qu'elle n'accepta point; il ne laissa pas de la reconduire jusqu'à sa voiture. Je trouvai qu'il était longtemps à revenir; je comptais et je recomptais les secondes; je me souviens que je tenais entre mes doigts une longue herbe, et que je la tordais et déchirais sans pitié.

Mme d'Estrel fut frappée de ma pâleur; elle me regarda fixement.

— Ma chère Isabelle, me dit-elle, sauriez-vous par hasard...

— Oui, je sais, interrompis-je.

— Dans ce cas, poursuivit-elle en me prenant la main, ayez beaucoup d'empire sur vous-même. Vous avez une âme élevée, faites usage de votre supériorité; les sentimens communs vous perdraient. Assurément je ne crains rien pour vous, cette femme ne vous va pas à la cheville du pied; mais, si contre mon attente le

danger se déclarait, surprenez Max par la hauteur de votre caractère et la générosité de votre confiance. Oui, je le connais, il est blasé sur tout, sauf sur l'étonnement. J'ai l'air de dire une niaiserie; il n'importe, croyez-moi : c'est en l'étonnant que vous le dominerez, et vous avez en vous de quoi l'étonner.

Elle n'en put dire davantage. Max parut au bout du jardin, et elle s'empressa de rompre l'entretien.

Nous repartîmes par le plus beau clair de lune. Depuis qu'il avait reconduit en tête-à-tête Mme Mirveil, j'avais cru découvrir dans la physionomie et l'accent de Max une sorte d'animation qui m'irritait. En chemin, il fut gai, causant, revint sur le chapitre du pavillon, s'excusa des injustes critiques qu'il en avait faites, le déclara admirable, irréprochable, me prodigua les complimens. Ses aimables vivacités contrastaient avec la froide réserve où il s'était retranché en venant. Que s'était-il donc passé? Quel intérêt nouveau était venu faire diversion à ses ennuis? Quels souvenirs, quels rêves mettaient en branle son imagination? J'oubliai les conseils de Mme d'Estrel, je ne sus pas me défendre des *sentimens communs*. La jalousie rend toutes les âmes égales, elle les met toutes de niveau.

— Votre belle humeur vous est revenue? dis-je à Max. Cependant vous avez dû souffrir pendant ce dîner, car vous n'aimez pas les scènes.

— Il faut distinguer, dit-il; il y a scènes et scènes.

— Vous conviendrez que celle que nous a donnée Mme Mirveil était fort ridicule.

— Vous êtes bien sévère; je vous jure que je n'ai pas eu envie de rire; la pauvre femme me faisait pitié.

— J'en suis fort aise; si jamais j'ai une attaque de nerfs, je pourrai compter sur votre indulgence.

— Ah! permettez, ce serait bien différent. Vous n'avez pas le droit d'avoir des nerfs; ce serait sortir de votre caractère, et je vous en saurais mauvais gré.

— A merveille! votre femme est tenue d'avoir toutes les vertus romaines, et vous réservez votre indulgence...

— Pour qui donc?

— Pour les femmes à qui vous pensez devoir des consolations.

Il me regarda de travers. — Oh! dit-il en riant, je ne me crois tenu de consoler personne; mais à propos il me vient une idée : si nous mettions des clochettes à notre pavillon?

— Après tout, vous avez raison, repris-je.

— Vous approuvez mes clochettes?

— J'approuve vos distinctions; il est certain que je n'aurai jamais le talent de l'évanouissement ni le secret de cette grâce enchanteresse...

— Oh! ne vous moquez point. Il est certain qu'évanouie ou non, Mme Mirveil est une fort jolie femme. Consultez le premier venu...

— Pourquoi le premier venu plutôt que vous?

— Parce que vous semblez vous défier de mon impartialité.

— Impartial ou non, je vous croyais le goût plus difficile.

— Je vois ce qui vous blesse, répliqua-t-il; vous m'en voulez de mon goût pour les clochettes; je vous assure pourtant que ce n'est point une passion vulgaire : les Chinois...

— Ne parlons plus de ce malheureux pavillon, repris-je sèchement; il est manqué de tout point, nous le ferons abattre demain.

— Mais en vérité, ma chère, s'écria-t-il, il ne tiendrait qu'à moi de m'imaginer que vous me faites une scène de jalousie. Sans contredit, elle serait plus ridicule cent fois que toutes les crises de nerfs de Mme Mirveil.

— Moi, jalouse! lui dis-je; si jamais je le suis, croyez-moi, je saurai m'arranger pour n'être pas ridicule.

Il fit un léger haussement d'épaules, et, regardant la lune, fredonna une ariette d'opéra. Je sentis sur-le-champ la gravité de ma faute, et, regrettant ma promptitude, je cherchai un moyen de renouer l'entretien et de réparer mon insigne maladresse; mais mon esprit troublé ne me fournissait rien : plus le silence se prolongeait, plus il devenait difficile de le rompre, et nous arrivâmes à Lestang avant que j'eusse trouvé un mot.

Retirée chez moi, je repassai dans l'amertume de mes souvenirs toutes les circonstances de cette journée. Je me reprochais d'avoir cherché de gaîté de cœur le danger. Attaquer Mme Mirveil, c'était pousser Max à la défendre; rabaisser une femme qu'il avait aimée, c'était piquer au jeu son amour-propre. J'avais eu le tort plus grave d'irriter son orgueil par un défi, surtout je m'étais rapetissée à ses yeux par mes inquiétudes et mon dépit. Nous nous pardonnons aisément les fautes où nous entraînent nos penchans naturels; mais il nous est cruel de nous être démentis : nous ne croyons plus en nous-mêmes. Je me figurais qu'en sortant de mon caractère j'avais donné des arrhes au malheur.

Un instant j'entendis des pas à l'entrée du vestibule qui conduit à ma chambre, je me levai précipitamment dans l'espérance que Max allait frapper à ma porte; mais les pas s'éloignèrent. Comme je traversais le boudoir pour sonner ma femme de chambre, je vis mon ombre passer dans une glace. Je m'approchai, je la regardai longtemps. J'étais un peu pâle; mes yeux me semblaient plus grands que d'ordinaire; mes cheveux, que je venais de dénouer, tombaient en désordre sur mes épaules. — Serait-il aveugle à ce point? dis-je tout bas. A cette réflexion en succéda une autre; il

me sembla, en me considérant de plus près, que la figure que je voyais là, devant moi, était celle d'une personne destinée à beaucoup souffrir, et que le malheur avait marquée au front de son sceau. Comme pour en appeler de cette condamnation, je m'efforçai de sourire, et la tristesse de ce sourire, reflété par la glace, me fit peur.

Le lendemain... Mais quand aurais-je fini ce récit, si j'entreprenais de vous conter heure par heure les plus longues et les plus vides journées de ma vie? Craindre, attendre, douter, se reprendre à espérer, se dire cent et cent fois : Cela est impossible! et n'en rien croire, soutenir avec la même conviction le pour et le contre, tour à tour tout admettre et tout rejeter, n'avoir qu'une pensée et la retourner de mille façons, lui donner mille formes, lui prêter mille visages, et ne gagner à tant de métamorphoses que de sentir plus vivement la monotonie de la douleur, peser des riens, des atomes, épier des ombres, interroger le vent qui court, commenter un mot, un regard, un sourire, un geste, questionner et les murs, et les chemins, et l'espace, et tout à coup s'irriter contre ses soupçons, les forcer à se taire, assoupir ses défiances, endormir ses angoisses, jusqu'à ce que, s'effrayant de son silence, le cœur se réveille en sursaut et recommence à agiter sa douleur pour la faire parler, comme un enfant qui s'ennuie secoue les grelots de son hochet,— vain passe-temps d'une âme qui tremble pour son bonheur!

Mais du moins pendant ces cruelles journées mon courage ne se démentit pas. J'avais juré de ne faire à Max ni une question ni un reproche; j'eus la force de me taire. J'avais juré de renfermer ma peine en moi-même, et je l'y gardai à vue. J'avais juré que mon visage ne trahirait pas mon secret, et durant quatre longues semaines mon front et mes yeux mentirent. Par instans je me rassurais, je croyais recommencer à vivre, je respirais; mais l'inquiétude et l'oppression revenaient bien vite, un trouble insurmontable me révélait l'approche du danger, et je frissonnais comme un pauvre oiseau qui a deviné, sans le voir, le milan tournoyant dans la nue : son invisible ennemi s'annonce par je ne sais quelle épouvante répandue dans l'air, et lui fait sentir à travers l'espace la pesanteur de son aile.

X.

A la fin de mars et dans la première semaine d'avril, le mistral souffla par violentes rafales auxquelles succéda l'épanouissement du printemps dans sa gloire. Par une belle après-midi, je me rendis à Chamaret. Mme d'Estrel m'avait écrit une lettre de reproches :

je la négligeais, je l'oubliais. Fort souffrante depuis quelque temps, elle n'avait pas quitté sa chaise longue. « Votre vieille et maladive amie, m'écrivait-elle, a découvert qu'elle vous aime un peu comme sa fille. Ne soyez pas ingrate; une telle affection est peu de chose si vous voulez, mais c'est quelque chose enfin. »

Je m'acheminai seule, laissant mon cheval Soliman régler son pas à sa guise. Autour de moi, tout était dans cette fleur de grâce et de vie dont le printemps a le secret. Un esprit de fête régnait dans les bois et sur les collines; le ciel était d'un bleu sans tache, les feuillages d'un vert reluisant. La beauté du jour adoucit ma tristesse; je me sentis renaître quelques instans à la confiance, mon cœur se dilata. Sur tous les visages que je rencontrai, je vis de la gaîté; on me souhaitait la bienvenue avec empressement, personne ne doutait de mon bonheur. L'aspect des campagnes était animé; bêtes et gens travaillaient ou musaient en paix au soleil; j'entendais des voix, des chants, quelques notes de pinsons. Tout me conviait à espérer; tout publiait que la vie est bonne, et je ne pouvais croire que le sort me refusât ma part de ces joies faciles qu'il répandait à pleines mains sur la terre.

Mme d'Estrel m'accueillit à bras ouverts et avec un sourire vraiment maternel. Nous causâmes du mistral, du soleil; elle me regardait avec attention, semblait lire dans mes yeux. Il y avait par instans dans son accent comme une nuance de pitié qui me frappa.

— Je suis restée longtemps sans venir vous voir, lui dis-je. J'étais occupée à me taire; c'est la plus fatigante des occupations. Aujourd'hui je veux me reposer, je veux parler, tout vous dire.

Et je lui contai en détail mes inquiétudes et mes soupçons.

— Les symptômes sont donc bien graves, ma pauvre enfant? me dit-elle.

— Je ne sais, mais il me semble que je cherche à remonter un courant. J'ai beau lutter, me raidir, je me sens entraînée, et quelque chose m'avertit qu'on n'évite pas son destin. Depuis le jour où j'ai eu la faiblesse de lui parler de Mme Mirveil avec quelque amertume, j'ai descendu dans l'estime de Max. En vain, pour réparer ma faute, j'affecte la confiance, la gaîté même; il a d'ironiques sourires qui me glacent le cœur, et je sens percer sous sa politesse (quel affreux mot, grand Dieu!) un fonds de secrète hauteur... Mais sait-il bien lui-même ce qu'il veut? Je le crois partagé, combattu; il a quelquefois l'air irrésolu d'un homme qui voudrait sortir d'un mauvais pas où l'a engagé son imprudence, et qui hésite entre deux issues. Faut-il avancer? reculer?... Quelquefois aussi il cherche à s'étourdir par une activité fiévreuse, par des excès de fatigue. Il passe des jours entiers à la chasse... Oh! madame, je n'ai là-

dessus aucun doute qui m'inquiète : c'est bien dans les bois qu'il demeure depuis l'aube jusqu'au soir; j'en crois le carnier plein qu'il rapporte au retour, j'en crois sa lassitude, j'en crois surtout son orgueil, qui lui fait mépriser le mensonge. Bon Dieu! Max ne s'abaissera jamais à me tromper; quand il m'aura condamnée, je l'apprendrai de sa bouche, et il foulera aux pieds mon bonheur sans pitié et sans remords... Parfois aussi on dirait qu'il a pris son parti, qu'il renonce à tout, se résigne, — autre affreux mot qui lui a échappé l'autre jour, et que je ne puis répéter sans frémir. Le plus souvent il est brusque, agité, et s'efforce de me communiquer son agitation : il voudrait me faire perdre cette supériorité que donne le calme, me mettre dans mon tort, m'arracher quelque parole amère ou violente qui l'irritât. Peut-être se flatte-t-il qu'il puiserait dans sa colère la force de surmonter ses derniers scrupules. En de tels momens, je crois découvrir dans ses yeux une expression funeste qui m'épouvante; il me semble que son cœur vient de décider mon sort, et qu'il va s'en expliquer. Ah! madame, le bonheur était venu trop vite; j'aurais dû m'attendre à la foudroyante rapidité du malheur. Est-il donc possible qu'en quelques mois?... Mais à votre tour qu'avez-vous appris? qu'avez-vous deviné?... Je veux tout savoir!

— Je ne sais rien, répondit-elle; j'en suis réduite comme vous aux conjectures. Je crains, parce que je vous aime; j'espère, parce que je vous connais; si une femme telle que vous perdait son procès, qui pourrait se flatter de le gagner? Mme Mirveil est revenue deux fois ici; quoi qu'il m'en coûtât, je l'ai reçue pour l'acquit de ma conscience; je voulais lui parler, la sermonner. Hélas! mon expérience personnelle m'a appris que nous ne pouvons rien ni sur les choses, ni sur les hommes, que tout va comme il peut, que le mieux est de s'abandonner et de se rendre indifférent à tout, même au bonheur. Une telle sagesse est trop austère, ma chère Isabelle, pour que je vous la prêche, sans compter que, fort bonne à pratiquer pour moi-même, elle me deviendrait odieuse si elle m'empêchait de travailler pour mes amis.

J'ai donc reçu Mme Mirveil, bien que je n'eusse aucun espoir de rien gagner sur elle. A sa première visite, elle fit paraître une gaîté folle et bruyante dont je n'augurai rien de bon; je réussis à la démonter par la froideur de mon accueil, elle me demanda des explications; je lui en donnai qui ne lui plurent point; elle se récria, s'indigna, me reprocha d'avoir laissé surprendre ma bonne foi par d'indignes calomnies, — et tout à coup, changeant de ton et de langage, elle s'écria avec un geste dramatique que les droits de la passion sont sacrés. Une si grande maxime dans une telle bouche

m'aurait fait rire, si je n'avais eu envie de pleurer. On eût dit une perruche s'essayant à répéter un air de bravoure.

Elle revint avant-hier. Quel changement! Elle avait les yeux creusés, les lèvres pâles, elle parlait de se retirer au couvent. Cependant elle était plus parée que jamais, et, me montrant ses dentelles, elle marmottait entre ses dents : Il faudra donc quitter tout cela! A ces mots, elle partit d'un éclat de rire auquel succéda un de ces accès de pleurs que vous connaissez. Elle fut longtemps à se remettre; je la grondai avec douceur, et, tout en lui disant son fait, je tâchai de tirer d'elle quelque éclaircissement; elle ne me répondit pas, se leva brusquement et s'enfuit. La pauvre femme avait deviné la joie cruelle que me causait son désespoir.

Cette joie fut troublée par une visite de M. de Malombré. Mes voisins ont toujours eu la manie de me mettre dans leurs confidences. Je crus voir entrer un foudre de guerre; notre hobereau était tout émoustillé, le sang lui pétillait dans les veines; il avait l'air ravi d'un sot qui vient de faire à son corps défendant une action d'éclat et qui s'est découvert plus de caractère qu'il ne s'en croyait. Je frémis, je connais la maladresse du personnage. Il me conta que la veille au soir il avait rencontré M. de Lestang sortant de chez Mme Mirveil...

— Il l'a donc vue! m'écriai-je en déchirant un de mes gants.

— Fort heureusement pour vous, reprit-elle, témoin les larmes que cette folle est venue répandre ici. Ce qui me chagrine, c'est que dans son dépit M. de Malombré fit une incartade à Max, qui lui répondit par d'insolentes railleries. Piqué au vif,... vous savez que l'avenue qui conduit chez Mme Mirveil traverse le domaine de M. de Malombré. — Je vous préviens que chaque soir, s'écria-t-il, je détacherai mes chiens, mes gros dogues de la Camargue. — Tant pis pour vos chiens, monsieur, repartit Max en lui tournant le dos.

J'ai vivement grondé mon innocent voisin sur son imprudence et sa stupidité; je l'ai conjuré de ne plus se mêler de rien... Oh! ne vous agitez pas, ma chère Isabelle. Je suis bien trompée, ou Max ne prendra jamais cette femme au sérieux; il n'a eu pour elle qu'un caprice, et vous savez ce que vivent les caprices. Un poète a dit qu'il y a deux sortes de femmes, les *poupées* et les *natures*. Les hommes ont un faible pour les poupées; ils peuvent se mettre à l'aise avec elles et les traiter sans façon; sont-ils las de leur jouet, ils le brisent. O les hommes, les hommes! les plus nobles, les plus généreux, les plus délicats, si vous cherchez bien, vous découvrirez en eux je ne sais quel besoin brutal de ne pas respecter ce qu'ils aiment et d'aimer pendant vingt-quatre heures au moins ce qu'ils ne respectent pas.

— C'est ainsi que vous me consolez? lui dis-je en m'efforçant de sourire.

— Je ne vous console pas, répondit-elle. Vous êtes une âme forte, une chère nature, et c'est ce qui vous sauvera, car Max n'estime au monde que la force, et si jamais il vous échappe, soyez sûre qu'il vous reviendra.

— Ma force! ma force! m'écriai-je. Vous en parlez à votre aise. Aurai-je celle d'oublier, de pardonner?...

Je vis deux larmes rouler lentement le long de ses joues amaigries.

— Vous avez bien souffert dans votre vie? repris-je.

— Oh! dit-elle, je serais bien folle de m'en souvenir! — Et, m'embrassant sur le front : J'aurai toujours à votre service des caresses de mère. Dès que le cœur vous en dira, venez les chercher.

Je partis. Pendant mon entretien avec Mme d'Estrel, il s'était levé un vent chaud qui prit bientôt de la force; il ne charriait pas de nuages, mais soulevait de longs tourbillons de poussière. En un clin d'œil la campagne avait changé d'aspect; la lumière était morne, les arbres prenaient des attitudes tourmentées. Ce vent brûlant me donna de l'oppression; respirer, vivre, tout me semblait difficile.

Pendant le dîner, Max fut sombre et d'une taciturnité désolante. Je m'efforçai en vain d'animer l'entretien, il expirait à chaque instant; on ne cause pas longtemps avec une statue, je finis par me taire.

— Combien de temps encore, pensais-je, en serai-je réduite à épier et à questionner les ombres qui passent sur son front? Et pourtant il y a un mois il m'aimait; du moins je pouvais le croire.

Après dîner, il se promena quelques minutes en silence dans le salon; puis, s'adossant à la cheminée, il me dit avec un accent âpre et ironique :

— Avez-vous revu dernièrement M. de Malombré?

A cette question que je n'attendais pas, je demeurai interdite; je ne savais où il en voulait venir.

— Oh! je ne m'étonne pas, reprit-il, que vous l'honoriez de votre amitié; ce n'est pas à vous qu'on peut reprocher de n'avoir pas le goût difficile. M. de Malombré est un homme supérieur qui unit une prudence éprouvée au plus brillant courage. La grande lunette qu'il braque comme une coulevrine sur les passans, ses grisons qu'il charge de battre le pays et de porter ses poulets, ses airs de furet, ses habitudes de limier, son adresse, son étonnante industrie, ses audaces opportunes, tout le recommandait à votre con-

fiance, et le succès d'une campagne est assuré quand on possède à ses côtés un pareil allié.

— Votre plaisanterie est une énigme pour moi, lui répondis-je. M. de Malombré m'a fait une visite pendant votre absence, et je vous assure...

— Vous ai-je interrogée? interrompit-il. Je m'en ferais un reproche. — Rien n'est plus impertinent qu'une question, car répondre est toujours une fatigue et souvent un embarras. Soyez sûre, madame, que je ne vous infligerai jamais ce tourment.

Je dus faire un grand effort pour contenir mon indignation. Je sentais bien que par cette audacieuse offensive il espérait me faire perdre mon sang-froid; je ne voulus pas lui donner ce triomphe; je n'aurais pu lui répondre sans émotion, je gardai le silence. Il attendit quelques instans ma réponse, parut s'irriter de l'attendre en vain, me regarda fixement et sortit.

Je montai dans mon appartement, où je restai trois heures en proie à une indicible agitation. Je me sentais incapable de supporter plus longtemps l'incertitude de mon sort. Las d'interroger sans relâche ses pressentimens et de tourmenter en quelque sorte l'avenir pour lui arracher son secret, mon pauvre cœur appelait à grands cris la lumière; il exigeait que ma vie se fixât, dût-elle se fixer dans la douleur.

Je résolus d'avoir ce soir même avec Max une explication décisive; mais malgré moi mon émotion m'en faisait reculer le moment. Le véritable sirocco qui régnait portait le trouble et la langueur dans tous mes nerfs; j'étais agitée de mouvemens fébriles; par mes fenêtres que j'avais ouvertes pour respirer, il entrait des bouffées d'un air sec et suffocant dont les ardeurs me consumaient. Onze heures sonnèrent: je rassemblai tout mon courage, je me levai, réparai le désordre de mes cheveux. En ce moment, Marguerite, ma femme de chambre, entra; je lui dis que je comptais veiller, que je me passerais de ses soins. Dès qu'elle fut partie, je jetai une mantille sur ma tête et sortis.

L'appartement de Max et le mien, situés l'un au nord, l'autre au midi, communiquaient tous deux à la galerie vitrée qui borde l'une des faces du château, du côté du jardin. Je m'avançai le long de cette galerie. A mi-longueur, la muraille fait retraite entre deux avant-corps et s'arrondit en forme de niche. C'est au centre de cet hémicycle décoré de caissons et de pilastres que trônait la Némésis; autour de son piédestal se pressaient des bustes, des étagères chargées de pots de fleurs, des jardinières d'où sortaient de véritables buissons qui parfumaient l'air; suspendue au-dessus de sa tête par des chaînettes, une lampe d'albâtre brûlait toute la nuit.

Je ne pus retenir un sourire amer en songeant qu'un jour j'avais été jalouse de cette rivale de marbre. « O mes soucis d'autrefois, pensai-je, comme je vous regrette! O mes chagrins de jeune fille, vous étiez le bonheur au prix des tourmens de la femme! » Je hâtai le pas; je craignais que ma résolution ne vînt à faiblir. J'arrive; je frappe un coup, deux coups; point de réponse. Je frappe encore, j'ouvre, j'entre, je regarde; personne. Dans un coin, une veilleuse jetait une faible lueur; je m'emparai de cette veilleuse; j'allai de chambre en chambre, je fis le tour de l'appartement. En rentrant dans le salon, j'avais l'esprit si troublé que je me surpris à fureter sous les tables, sous les chaises, sans savoir ce que je cherchais. Je fis un violent effort pour reprendre possession de moi-même, et je dis à haute voix, comme pour me rassurer : — Il se promène, il va rentrer, je l'attendrai.

J'attendis; je comptais les minutes, les secondes; le temps était un abîme où je jetais une à une mes pensées, sans pouvoir le combler. J'écoutais le tic-tac de la pendule et la voix lamentable du vent; par instans ces bruits étaient couverts par le battement précipité de mon cœur. Je me levai, je m'approchai d'une grande table à écrire où des papiers étaient répandus en désordre; je parcourus ces papiers; j'y cherchais un mot qui me révélât ma destinée. C'étaient la plupart des lettres d'affaires; il me paraissait étrange qu'il y eût des affaires dans ce monde. De quoi s'agissait-il donc, sinon de la grande, de l'unique question?

— Où est Max? L'a-t-on vu sortir? Il est allé dans les bois, n'est-ce pas? Il tournait le dos à la Berre, à Chamaret? Peut-être est-il ici près. On dirait un bruit de pas sur la terrasse. Si en cet instant cette porte s'ouvrait... Le mal est que je ne pourrais m'empêcher de me jeter à son cou en pleurant; mais où sera le mal? Il pleurera aussi, et tout sera dit...

Je parcourais ces paperasses l'une après l'autre avec un étonnement et une impatience croissante. J'allais me rasseoir, mais j'avisai à l'autre bout de la chambre une petite table ronde, et sur cette table un encrier, un buvard. Je traversai la chambre, j'ouvris le buvard, et mes regards tombèrent sur deux lettres inachevées et barrées dont l'écriture était fraîche. Voici ce que je lus :

« Pleurez-vous encore, ma chère Emmeline? Prenez-y garde, vous allez gâter vos beaux yeux. J'ai été dur, j'en conviens; mais vos reproches, qui n'avaient pas le sens commun, m'avaient irrité. Vous m'accusez de m'être joué de vous. Qu'aviez-vous exigé? Que vous avais-je promis? Pendant quelques mois, nous avons trompé par une illusion le morne ennui de la vie. Ne soyons pas ingrats; les illusions sont des grâces dont le ciel est avare.

« Il est vrai que plus tard, un matin, une nuit, que sais-je? il vous vint des remords. Vous êtes trop légère, ma pauvre Levantine, pour être tout à fait vraie; vous êtes trop passionnée pour être tout à fait fausse. Je vous conseillai de bercer votre conscience pour l'endormir; je n'ai jamais pu croire qu'elle vous incommodât bien sérieusement. A des insinuations moins voilées je répondis (vous n'avez pu l'oublier) que je ne comprenais pas qu'un homme épousât sa maîtresse, que c'était folie de vouloir concilier les contraires, que le mariage est une institution et l'amour un reste de la vie sauvage, qu'on ne pend pas la crémaillère dans les bois et que les confusions d'idées blessaient la justesse de mon esprit. Je fus éloquent; je vois d'ici le vieux chêne sous lequel nous étions assis et le mouvement que vous imprimiez à votre éventail.

« Je ne pus vous convaincre; vos insistances me déplurent; vous n'étiez plus dans votre caractère; vous me parliez sans cesse de votre conscience ou plutôt vous la faisiez parler, et je m'apercevais qu'elle savait mal sa leçon; j'entendais la voix du souffleur. Je partis, et quand je revins je n'étais plus libre. Mais ne m'attribuez pas une profondeur de desseins dont je suis incapable. Le hasard est le maître de nos actions. Je vous répète qu'une statue qui me parut belle me fit rester quelques jours dans un coin perdu du Jura où m'avait attiré le désir de vous fuir et de me dérober à vos désolantes litanies. Cette statue est la cause première de ce que vous appelez ma trahison et vos malheurs. Vous devriez la bénir. Il était temps de nous séparer; l'amour ne survit pas à la curiosité, et que nous restait-il à deviner? Mais à quoi bon raisonner? Il faut vous parler comme à un enfant; si je savais une chanson... »

Sa mémoire l'ayant mal servi, faute de chanson, il n'avait pas achevé cette lettre. Sur une autre feuille il avait écrit ce qui suit :

« Vous êtes malheureuse, madame. Pensez-vous que je sois moins malheureux que vous? Nous avons été, vous et moi, bien aveugles. Dans quelle aventure nous sommes-nous embarqués! Vous vous plaindrez, vous me condamnerez; c'est un droit que je n'ai garde de vous contester. Convenez pourtant que j'ai tout fait pour prendre l'esprit de mon nouveau métier: quelque temps je me flattai d'y réussir; vous-même avez pu vous y tromper... Par malheur, comme je commençais à m'habituer, quelques jours d'absence m'ont rendu à moi-même, à mes insurmontables instincts, à ce besoin de liberté qui se confond en moi avec le besoin de vivre.

« Que vous vous croyez habile! Vous imaginez-vous que je ne lise pas dans vos plus secrètes pensées? Vous avez juré de guérir malgré lui votre malade; vous avez profondément réfléchi sur le régime et le traitement à lui prescrire; en médecin prudent, vous

ne brusquez rien, vous m'administrez à petites doses votre sagesse; mais vous ne cachez pas assez votre jeu; plus d'une fois vos regards satisfaits ont témoigné de votre confiance dans vos remèdes; vous vous flattiez qu'ils commençaient à opérer; vos airs de tête, vos sourires, tout m'annonçait votre espoir de changer mon cœur et de gouverner ma vie. Est-ce à moi de vous apprendre que de telles prétentions me révoltent? D'où vous vient, je vous prie, un si hautain courage? Êtes-vous de marbre? êtes-vous de bronze? La statue du commandeur est-elle descendue de son piédestal? La foudre et les éclairs attendent-ils vos ordres?

« Pardonnez-moi de dissiper vos illusions : vous n'avez pour toute arme qu'un cœur de femme dont les faiblesses me sont bien connues; vos inquiétudes, votre fuite précipitée de Paris, vos soupçons, vos terreurs, vos reproches, autant d'inconséquences qui démentent vos étonnantes prétentions. Croyez-moi, mesurez mieux vos forces et ne tentez pas l'impossible.

« Que ne puis-je vous tromper! Un autre s'en serait fait un jeu et vous eût fait goûter ce charme de l'erreur qui est le suprême bienfait de la vie. Mais tromper n'est pas en mon pouvoir; j'ai senti que tout cœur a ses bornes; le mien... »

Il avait rayé ce commencement de lettre et tracé au-dessous quelques lignes d'une écriture tourmentée et à peine lisible. Je sus déchiffrer ces hiéroglyphes.

« A quoi bon lui écrire? Elle ne comprendra pas. C'est à peine si je me comprends. Elle s'imaginera toujours que j'aurais pu m'accoutumer à ma chaîne. Pouvoir! pouvoir! que peut-on? J'étais parvenu à m'assoupir; cette affaire d'héritage, mon honneur offensé, ma colère, m'ont réveillé; mon imagination et mon sang sont entrés en effervescence. En arrivant ici, l'air m'a manqué, et j'ai trouvé à ces murailles une face lugubre de cachot. Elle n'a rien deviné; elle raisonnait paisiblement sur ce procès, elle s'efforçait de me calmer, sans se douter que ce qui m'irritait, c'était elle-même; sa présence, le son de sa voix, me semblaient une effrayante nouveauté; je sentais percer sous ses paroles une tyrannie molle dont je m'étais subitement désaccoutumé. Dans quels espaces avais-je donc voyagé? Je rentrais en étranger dans ma vie. Quel dépaysement! Elle a des yeux qui semblent dire : « Demain comme aujourd'hui; rien de plus simple. » Mais c'en est fait de l'habitude naissante; est-ce ma faute? La plante a été arrachée avec sa racine; elle ne repoussera plus. De ce jour, l'ennui me ronge. Chaque matin, en entendant le bruit de ses pas, je frissonne; aujourd'hui j'ai crié : Voilà l'ennemi! Elle est si persuadée de ses droits! C'est le comble du ridicule; mais je ne ris pas, je frémis. La vie est si longue! Il faut partir. Ce vieux

pêcheur qui me disait : « Défendez-moi de courir au large, je me tuerai... » il avait fini par dormir dans sa barque. Les flots étaient ses frères et les tempêtes ses sœurs. Il faut que ma vie se mette au large; les orages et moi, nous avons un air de famille. Je partirai demain; je lui écrirai de Marseille... »

Puis il avait écrit en travers : « Quel temps! ce sirocco allume mon sang; j'ai la tête en feu. Je ne puis demeurer en place. Écrirai-je toute la nuit? la Berre à traverser, les dogues de M. de Malombré, escalader un balcon... Aventure vieille comme le monde, mais qui me semblera peut-être nouvelle. Et demain? Demain je partirai pour l'Afrique, je chasserai au lion dans l'Atlas. Pauvre invention! J'ai l'esprit aussi usé que le cœur... »

Quand un innocent est condamné à mort, le meilleur service à lui rendre est de rédiger sa sentence en des termes dont l'odieux le révolte; l'indignation lui rend le courage et le préserve du désespoir. Dans l'affreux malheur qui m'accablait, cette faveur du moins ne m'était pas refusée; grâce au ciel, l'arrêt que je venais de lire était assez cruel pour que ma fierté révoltée me donnât la force de supporter et pour ainsi dire de braver ma douleur. Si ce funeste papier m'eût appris seulement que Max ne m'avait jamais aimée, que Max était las de sa chaîne, que Max songeait à me fuir, j'aurais succombé à mon chagrin; mais quel mépris il faisait paraître pour mon caractère, pour mes droits! Cédait-il en me trahissant aux irrésistibles entraînemens d'une passion? Le temps était à l'orage, il faisait du vent, et il recourait à une aventure vieille comme le monde pour tromper sa fièvre et amuser un instant son ennui, car à qui donc étais-je sacrifiée? A une illusion détruite, à un caprice épuisé, à l'une de ces femmes qu'on traite en enfant et qu'on console avec des chansons. Chose étrange, dans le premier moment je détestais plus la faute que le coupable; Max m'inspirait un peu de cette pitié qu'on ressent pour un fou, pour un malade; mais je prenais en horreur la vie et le monde où les événemens qui décident d'une destinée dépendent d'un coup de vent, du nombre des battemens du pouls, d'un accident, d'un frisson, et où nos cœurs sont à la merci des insolentes surprises du hasard.

Quelle nuit! monsieur l'abbé. Tantôt je relisais l'écrit fatal; j'en savourais lentement le poison, je répétais vingt fois un mot, une ligne, et je cachais mon visage dans mes mains en pleurant. Tantôt un nuage se répandait sur mes yeux, tout devenait obscur dans mon esprit; alors je me levais, je marchais, j'allais et je venais, cherchant en vain dans le chaos où elles se perdaient mes pensées disparues, ne retrouvant que le souvenir vague et confus d'un indicible outrage, et sentant le sol se dérober sous mes pas, comme

si l'orage qui grondait en moi eût fait vaciller les murailles et que la terre eût tremblé devant ma colère.

J'étais décidée à attendre Max, mais je ne pus demeurer plus longtemps dans cette chambre pleine d'intelligences secrètes avec mon malheur; les murs qui l'avaient vu écrire, la chaise où il s'était assis, la plume dont l'encre était à peine séchée, tous ces complices de la faute blessaient cruellement mes yeux. Je m'avançai sur la galerie, j'approchai du petit escalier en limaçon qui la termine; c'est par là qu'il avait dû sortir; accoudée sur la balustrade, je croyais le voir descendre, la tête haute, le cœur libre de remords, serein, impitoyable, n'apercevant pas, debout sur le seuil qu'il allait franchir, la justice céleste qui plaidait ma cause et lui criait mon nom.

Pendant des heures. j'errai le long de la galerie, croyant sans cesse entendre un bruit de pas, toujours trompée par le vent, dont les jeux lugubres semblaient insulter à mon angoisse.

— Je souffre, me disais-je. Qui le sait? qui s'en soucie? qui me plaindra?

Je songeai à Mme d'Estrel. Quand je lui aurai tout conté, pensai-je, elle se renversera dans sa chaise longue, me représentera que ces sortes d'aventures sont communes, qu'il faut tout endurer sans se plaindre, que nous ne pouvons rien, que le plus sage est de ne rien vouloir et de se taire, après quoi nous pleurerons ensemble, et quand nous aurons bien pleuré, qu'y aura-t-il de changé ou de réparé dans ma vie?... Comment cela finira-t-il? me disais-je encore, et en vain je cherchais une issue, ma pensée se heurtait partout contre un mur d'airain. Je voyais d'avance mes jours s'écouler dans un éternel tête-à-tête avec une idée fixe et déchirante; je pressentais ces mille détails de la vie réelle qui multiplient la souffrance sans la varier; à ma douleur présente s'ajoutait déjà le fardeau des longs ennuis et des amers dégoûts qui m'attendaient, et je me sentais fléchir sous la pesanteur de mon avenir.

Épuisée de fatigue, je me laissai tomber sur un pliant placé en face de la statue. Je fus quelque temps sans la voir; enfin je levai machinalement les yeux sur elle, et, en la reconnaissant, ma colère, qui s'était changée en une morne tristesse, se ralluma tout à coup. Cette statue n'avait-elle pas servi d'entremetteuse entre le malheur et moi? Mais au bout d'un instant ma colère tomba, je m'attendris. La déesse me transporta dans les lieux qu'elle avait habités avec moi; je revis Louveau, la fumée qui sortait de son toit, la cour où m'attendaient mes pigeons, ma chienne accroupie sur le seuil, l'humble vallon perdu dans la brume, la face triste, mais amie, de mes rochers grisâtres, l'étoile qui se levait sur les

sapins, ces collines qui m'avaient longtemps cachée au monde, ces chênes creux, ces sentiers déserts où j'avais promené mes oisivetés et mes rêveries, et qui m'avaient entendue plus d'une fois soupirer follement après l'inconnu. Que j'avais été ingrate et aveugle! A quelles perfides amorces m'étais-je laissé prendre? D'où m'étaient venus ces rêves, ces désirs insensés qui appelaient tout bas le malheur? Il était enfin venu, et, avide de ses embrassemens, je m'étais élancée d'un bond au-devant de lui; il tenait sa proie, il ne devait plus la lâcher...

Je tressaillis; je venais d'entendre au loin des aboiemens de chiens de garde. — Ah! m'écriai-je en joignant les mains, qu'on me le rapporte blessé, meurtri, sanglant, peut-être aurai-je la force de lui pardonner; mais s'il revenait heureux et triomphant... Je n'en pus dire davantage; ce que venait d'entrevoir mon imagination me rendait muette.

Déjà le jour s'annonçait; une teinte grise se répandait au ciel; je distinguais vaguement les contours des collines et la forme des arbres; les fureurs du vent s'étaient ralenties. Au pied de la maison, des pas firent crier le sable. Tout mon sang reflua vers mon cœur. Bientôt une porte s'ouvrit, un frôlement se fit entendre, une ombre parut au haut de l'escalier.

Je me levai, je m'avançai. Max était resté immobile sur la dernière marche. M'arrêtant à deux pas de lui, la tête penchée, je le regardai. Il avait fait un geste de surprise, puis il s'était accoudé sur la balustrade, et il attendait. Je crus découvrir dans ses yeux un regard d'insulte et de défi. Alors je voulus parler; mais ma langue se glaça, mes jambes se dérobèrent sous moi, et je tombai sans connaissance.

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

MAHOMET

ET

LE MAHOMÉTISME

Mahomet et le Coran, précédé d'une Introduction sur les devoirs mutuels de la Philosophie et de la Religion, par M. J. Barthélemy Saint-Hilaire. Paris 1865.

Il n'y a qu'une morale et il y a plusieurs religions. Tout le monde le dit du moins, et tout le monde a, ce semble, raison. Ce n'est pas que l'une et l'autre proposition aient passé sans observation et manqué de commentaires. Pour ébranler ou obscurcir l'une, on a invoqué la diversité des mœurs nationales, la variété des lois criminelles, l'inégalité des civilisations. On a facilement constaté les exceptions que l'ignorance, le préjugé et la passion avaient apportées dans la pratique aux principes généraux de la morale, de la justice et de l'humanité. On n'en a pu rien conclure de solide contre l'universalité de ces principes mêmes. Violés ou méconnus, ils conservent leur évidence, source de leur autorité, et quoiqu'ils ne triomphent que très imparfaitement dans l'histoire des hommes, une voix unanime a proclamé l'existence d'une loi naturelle. L'effort d'établir la réalité d'une religion naturelle qui dominerait tous les cultes divers a été moins heureux, surtout plus contesté. Ce n'est tout au plus qu'une vérité philosophique qui se fonde par le raisonnement, qui s'obtient par l'analyse, et que n'acceptent pas même tous ceux qui se mêlent de spéculer sur ces matières. La multiplicité des religions établies sur la terre n'est pas seulement une objection à l'unité et à l'universalité religieuse, elle y est un obstacle et comme un perpétuel

démenti. Tandis que les honnêtes gens de tout temps et de tout pays sont les plus empressés à reconnaître qu'il n'y a qu'une morale, les hommes religieux sont à toute époque et en toute contrée les moins disposés à subordonner les religions particulières à la religion naturelle. Ils sont, chacun dans son sens, les gardiens les plus jaloux, les plus obstinés de la diversité des cultes. Ceux-ci ne sont point unanimement regardés comme des fragmens, comme des débris plus ou moins altérés ou des rudimens plus ou moins développés d'une vérité universelle à laquelle arriverait lentement et péniblement l'humanité. Toutes les religions se donnent pour être chacune exclusivement la vérité, et au lieu de se soutenir entre elles comme les parties d'un même tout, comme les applications d'une même pensée, elles se nient réciproquement, et le monde, à l'exception de quelques philosophes rénitens, a donc tout lieu de croire qu'il n'y a qu'une morale et qu'il y a plusieurs religions.

Cette différence, quoique l'expérience nous l'ait rendue familière, ne laisse pas d'être assez extraordinaire. Si la religion et la morale, comme il n'est guère permis d'en douter, reposent chacune sur une idée éternelle, si, pour parler un langage plus simple et plus populaire, elles émanent l'une et l'autre d'un même Dieu qu'elles supposent également, d'où peut venir, pour ceux-là surtout qui aiment à retrouver la main divine dans la disposition des choses humaines, d'où peut venir cette différence de dispensation en ce qui touche l'établissement de la morale et celui de la religion sur la terre? Pourquoi l'une et l'autre n'ont-elles pas été également révélées ou révélées de la même manière? Pourquoi aussi ne seraient-elles point de ces vérités primitives auxquelles la raison humaine, divinement et imparfaitement initiée, remonte de plus en plus, lentement, laborieusement, tantôt secondée, tantôt contrariée par les accidens de la vie sociale, conformément à ce qui paraît être la marche générale de la raison vers la vérité? Comment surtout dans l'hypothèse d'une religion positive, c'est-à-dire surnaturellement établie (et cette hypothèse est celle où se sont placées toutes les sociétés de la terre), comment s'expliquer qu'en ce qui la concerne pour ainsi dire directement, la Providence ait permis des révélations contradictoires, soit toutes également mensongères sans exception, soit plutôt toutes mensongères, contre une seule divine et véritable?

Mais ce sont là des questions qui passent l'esprit humain, comme toutes celles qu'on pourrait élever sur l'ordre de la Providence tel que le conçoit une piété peut-être trop littérale. D'ailleurs osât-on se risquer à dire avec une certaine philosophie que les religions ne sont que des traditions mêlées diversement de vérité et d'erreur, très inégales entre elles, mais dont les pires ne sont pas absolu-

ment fausses, dont les meilleures ne sont pas intégralement vraies, cette solution téméraire laisserait subsister un ordre de choses singulier dans lequel la vérité en matière divine, au lieu d'être livrée aux recherches de la science et découverte par un travail méthodique et désintéressé, est déterminée par des événemens historiques et se résout pour les hommes, non en systèmes, mais en institutions; car telles sont les religions en ce monde, et c'est le seul point qui nous intéresse en ce moment et que nous ayons à considérer en étudiant l'excellente histoire de la fondation du mahométisme récemment publiée par M. Barthélemy Saint-Hilaire. Il est trop évident qu'ici nous avons affaire à une institution, non à une révélation.

I.

L'histoire des religions est à peine commencée. Ce n'est que d'hier qu'on a conçu l'idée et cherché les moyens d'expliquer par l'origine, la nature et la succession des faits, le développement en progrès ou en déclin des grandes choses sociales, comme la constitution des états, l'organisation civile, l'établissement religieux. Plus récemment encore, la critique s'est unie à l'érudition par des liens assez intimes pour recueillir et discerner les monumens primitifs de la naissance de ces grandes choses, monumens obscurs, rares et confus, surtout quand il s'agit des traditions et des coutumes sacrées. Aussi le premier mouvement de l'esprit philosophique aurait-il été d'écarter des recherches incertaines et difficiles, et prenant, sur la foi d'une observation que l'exemple de tous les peuples confirme, le sentiment ou le besoin religieux comme un fait général, comme une des données constantes de la nature humaine, de l'examiner en lui-même, d'en retrouver l'origine, d'en décrire la nature, d'en constater la portée et les conséquences. On aurait ainsi écrit une histoire purement psychologique de la religion. On risquait à ce travail ce qu'on risque toujours, quand on se place exclusivement au point de vue de la psychologie, de réduire la chose qu'on étudie à un phénomène de l'âme. Dans cette hypothèse, la religion pourrait être à la rigueur un état d'esprit qui ne correspondrait à rien de réel en soi et qui n'aurait d'autre objet effectif que les croyances et les institutions arbitrairement enfantées par l'imagination humaine, toujours prompte à donner une forme extérieure aux conceptions abstraites de la raison. Ainsi il y aurait des croyances et des cultes sur la terre, et rien au-delà. Heureusement toute bonne philosophie, même guidée à l'origine par la méthode psychologique, reconnaît dans la raison humaine l'organe de la vérité, et, ne se bornant pas à distinguer et à dénombrer nos

idées comme les jeux d'une fantasmagorie intellectuelle, cherche ce qu'elles contiennent de solide et de nécessaire, ce qu'elles prouvent de réel en dehors d'elles-mêmes. Ainsi de l'existence du sentiment religieux ou de l'idée religieuse attestée d'ailleurs par une grande variété d'institutions on a pu induire l'existence correspondante d'un objet, fondement plus ou moins voilé de toute religion. En d'autres termes, on en a fait la métaphysique, après en avoir fait la psychologie, et c'est cette métaphysique qui s'est appelée la théologie ou même la religion naturelle.

On sait combien nous sommes loin de dédaigner cette manière toute philosophique d'écrire l'histoire de la religion. On ne pouvait guère d'ailleurs la concevoir autrement dans l'état où sont restées longtemps nos connaissances historiques; mais il faut convenir que cette façon tout abstraite de présenter un fait aussi divers et aussi complexe a quelque chose de fictif et de forcé qui risque de ne pas satisfaire entièrement l'esprit. Elle peut, et je crois fermement qu'elle y réussit, conduire à une certaine vérité, à la plus essentielle si l'on veut, mais non à la vérité tout entière. Aujourd'hui c'est une disposition générale que de vouloir unir à l'abstraction philosophique une sorte de réalisme historique. On veut savoir comment les choses se sont passées, expliquer leur nature par leur destinée, et l'archéologie est devenue inséparable de la philosophie de l'histoire. Une simple idée générale extraite des faits pris en gros ne suffit plus à la curiosité, n'obtient pas même une entière confiance, ne contente pas la raison, qui ne se sépare plus aussi aisément de l'imagination. On ne saurait d'ailleurs se dissimuler qu'à négliger systématiquement ou à forcément ignorer les circonstances et les formes qu'a traversées depuis l'origine la croyance religieuse de l'humanité, on s'expose à représenter cette croyance dans son fond d'une manière hypothétique ou partielle, et l'on ne persuade pas les esprits, généralement assez prévenus contre la pure philosophie des choses. Enfin le pli est pris : on veut de la critique et de l'histoire; on prétend ne rien apprendre que par là, et souvent même on tient moins à penser qu'à savoir ce que le monde a pensé.

Mais dans ces nouvelles conditions l'histoire des religions n'est pas devenue, il s'en faut, plus aisée à faire. Nous sommes encore loin du temps où, toutes leurs origines étant bien connues, on aura pu les suivre à la trace dans leurs développemens, dans leurs transformations, et de là inférer la loi ou les lois qui président à ces grandes manifestations sociales d'une pensée apparemment inséparable de l'humanité. C'est alors qu'un chapitre important serait ajouté à la philosophie des religions, — celui de la philosophie de leur histoire; mais ce temps ne viendra peut-être jamais. Du moins,

malgré les précieuses découvertes dont environ depuis un demi-siècle l'étude de l'Orient a enrichi le savoir humain, malgré les anticipations savantes que M. Burnouf a si bien exposées dans ce recueil (1), est-il à craindre que ce ne soit jamais sur des bases inébranlables et complètes qu'on édifiera le monument dont le plan est à peine entrevu. Citez en effet les religions les plus connues en dehors de la nôtre, le paganisme de l'antiquité, qui certainement en contient ou en suppose plusieurs autres dans son sein, le brahmanisme, le bouddhisme; y a-t-il longtemps qu'on sait quelque chose de bien certain sur leur origine? Et dans quel nuage se cache encore leur berceau! Ce qu'on en connaît ne permet pas de résoudre avec une suffisante clarté une question qui ressort des théories les plus répandues sur le point de départ et la marche des sociétés. C'est, on le sait, une thèse souvent soutenue que la civilisation commence par un minimum, et qu'à mesure que les âges reculent, ils nous reportent à un état de plus en plus grossier, de plus en plus sauvage, où tout débute par d'informes essais et de vagues tâtonnemens. Dans cette hypothèse, un fétichisme brutal, une croyance à je ne sais quelle sorcellerie de la nature aurait été la première forme de la religion, et certes c'est compromettre beaucoup cet auguste nom que de le donner à ces assemblages hideux de suppositions forgées d'instinct par l'ignorance et la peur, et dans lesquelles on chercherait vainement l'idée d'un Dieu et celle d'un devoir moral. Cela paraît être cependant la pensée fondamentale de l'ouvrage trop peu connu de Benjamin Constant sur la religion. Cette hypothèse s'ajuste assez naturellement avec la doctrine du progrès ou de la perfectibilité. Il existe encore aujourd'hui des contrées où le fétichisme paraît demeuré voisin de sa forme la plus grossière, et les peuplades africaines en particulier offrent plus d'un exemple de cet état vrai ou prétendu du culte primitif; mais rien n'indique que ces tribus ou ces races soient en voie et en mesure de s'arracher par elles-mêmes à cette barbarie religieuse, et que cet état misérable puisse être la base d'un progrès ultérieur. Faut-il en conclure que toutes les races ne sont pas naturellement et spontanément perfectibles, ou plutôt ne serait-ce pas qu'il est douteux que le fétichisme fût le début nécessaire ou même habituel de la religion? Ce que nous savons de l'âge le plus reculé des cultes de l'Europe et de l'Asie ne démontre pas l'hypothèse que ne repoussait point Benjamin Constant. L'idolâtrie sans aucun doute, et une idolâtrie entachée de fetichisme et de sorcellerie, dépare souvent les croyances même les plus pures et les plus nobles pratiques qui

(1) Voyez la *Revue* du 1er et 15 décembre 1864.

constituent les religions des peuples les plus anciennement civilisés; mais où est la preuve que ce qu'elles ont de plus défectueux ait produit ce qu'elles ont de meilleur, et comment soutenir que les dogmes les plus élevés des Égyptiens, des Perses ou des premiers Hindous ne soient en fait que le développement du fétichisme et une superstition épurée? Ne pourrait-on regarder au contraire tant de grossières ou impures illusions comme l'altération populaire de quelques idées plus hautes, de quelque enseignement plus digne, ou plutôt n'est-ce pas un effet de l'inégalité morale et intellectuelle qui règne dans toute société que cette coexistence et même ce mélange de vérité et d'erreur, d'ignorance et de lumière, de bien et de mal? Le peuple que le christianisme tient pour élu n'a pas su constamment se défendre, malgré les révélations du mont Sinaï, de les altérer par des superstitions idolâtres ou magiques, et les nations chrétiennes, même depuis le moyen âge, offrent des traces reconnaissables de ce besoin misérable d'introduire dans la religion la foi aux talismans. Loin donc de voir dans les fictions vulgaires du surnaturalisme le plus grossier les premiers bégaiemens de la religion, j'y verrais le triste accompagnement et le triste obstacle que l'infirmité de l'esprit humain, égaré par la ruse ou la passion, réserve à la révélation d'une science privilégiée, aux leçons d'une élite mieux inspirée. Bien loin qu'une foi abrutissante dans une magie surnaturelle soit l'origine des religions dignes de ce nom, je pencherais à croire que celles-ci ont plutôt été une protestation diversement heureuse contre les préjugés d'une crédulité de sauvages. On veut aujourd'hui mettre une certaine opposition entre la science et la foi. Je croirais volontiers que la première foi a été l'œuvre de la première science. C'est la réflexion de quelques-uns qui aura éclairé l'inertie intellectuelle des masses. Les révélateurs ont été les philosophes du temps. Il n'est pas besoin de leur attribuer une connaissance parfaite de la vérité qui nous manque encore aujourd'hui. Ces sages pouvaient conserver dans leur enseignement leur part des préjugés de leur siècle; ils pouvaient même y ajouter leurs erreurs propres. Enfin il n'est pas interdit de faire quelque place à l'opinion de Voltaire et de Montesquieu lui-même, qui voulaient que les instituteurs et les gardiens des religions antiques n'eussent pas reculé devant l'imposture sacrée. Accommoder des idées que l'on croit utiles aux préjugés de ceux qu'on en prétend convaincre, mettre la vérité nouvelle sous la protection de l'erreur commune est un artifice que la politique s'est rarement reproché, et que les meilleures intentions peuvent faire trouver innocent, louable même, à des philosophes tout aussi bien qu'à des prêtres. Tromper les hommes à bonne intention n'est pas encore

décidément regardé comme un moyen défendu, et Platon dans ses *Lois* se garde bien de l'imprudence de dépouiller sa sagesse du costume des croyances populaires.

On le voit, nous ne présentons que des hypothèses; il ne nous semble pas qu'aucune soit encore historiquement établie. Par une anomalie singulière, une des religions dont la naissance est le mieux connue est le bouddhisme. Cette origine l'est même mieux, suivant M. Saint-Hilaire, que celle du christianisme. On possède des récits fort détaillés, entremêlés, il est vrai, d'ineptes légendes sur la vie des fondateurs, les succès et les époques de prédication, les phases de propagation de ce culte sans dieu; mais le bouddhisme, outre qu'il n'est pas la plus intéressante des religions fausses, n'est pas même une religion primitive. Antérieur seulement de six siècles à notre ère, il est à quelques égards une réforme, à quelques égards une négation du brahmanisme, qui lui est supérieur par sa métaphysique et sa poésie. Il faudrait donc, pour bien éclaircir l'histoire du bouddhisme lui-même, connaître la situation du brahmanisme à l'époque où Çakyamouni a commencé ses prédications. Que croyait-on, que professait-on au pied des montagnes du Népâl, au nord du royaume d'Oude, dans la région de Benarès, en l'an 700 avant Jésus-Christ? Était-ce un brahmanisme pur ou défiguré? Quelques religions inférieures, obscures, oubliées, ne lui disputaient-elles pas une partie de son empire? Et si le brahmanisme, comme on le doit croire, se rattache à la religion des Aryas, ces ancêtres des grandes races civilisées, est-il la source des religions de la Perse, de l'Asie-Mineure, de la Grèce enfin et de l'Occident, ou n'est-il, comme elles, qu'un rameau du même arbre, le naturalisme panthéistique dont le Rig-Veda serait le plus ancien témoignage? A-t-il quelques rapports possibles avec les croyances magiques qui constituent le chamanisme des Tartares, et des liens communs le rattachent-ils aux doctrines hiératiques de l'Égypte, que l'antiquité distinguait de tout le reste dans sa respectueuse admiration? Ces questions, qu'on indique en passant, sont loin d'être définitivement vidées, et il suffit de les énoncer pour montrer quelle est l'étendue et la difficulté des recherches qui peuvent porter la lumière dans un ensemble immense où, pour se retrouver, il ne faut ni rien confondre ni rien séparer absolument.

II.

En parlant des Égyptiens, nous avons touché aux races sémitiques, que signalent des caractères assez distincts pour qu'on puisse les considérer à part, sans nier les liens obscurs encore qui peuvent

les unir à la race âryenne. Ces sémites, qui ont joué pourtant un rôle important dans l'humanité, offrent un trait particulier : c'est qu'à une seule et grande exception près toutes leurs origines, celle de leurs langues, de leurs religions, de leurs institutions, de leurs littératures, sont très mal et très difficilement connues. On serait fondé à dire que ce sont des races peu historiques. Du moins, toujours à l'exception des Juifs, écrivaient-ils très peu l'histoire, et ce qu'ils en ont écrit s'est mal conservé. Ces peuples, très obstinément attachés à leurs mœurs, à leurs idées, à leur langage, ont été d'assez mauvais gardiens des monumens de leur antiquité. On les rencontre à présent de l'ancienne Babylonie jusqu'au Maroc, de la Syrie jusqu'à l'Yémen, et sur ce champ si vaste et si divers l'histoire trouve à élever une foule de problèmes, sans presque jamais rencontrer les élémens dont elle aurait besoin pour les résoudre.

Nous l'avons dit, il y a une grande exception, et c'est la Bible. Non-seulement le récit biblique nous intéresse parce qu'il contient en quelque sorte l'arbre généalogique de nos religions d'Occident, mais encore parce que, pris simplement comme document historique, il nous offre, dans une conservation à peu près parfaite, l'histoire presque ininterrompue des croyances, des mœurs et des événemens pour une branche importante de la grande famille sémitique ou, si l'on veut, de la grande famille humaine, avec une suite, une réalité, un détail dont on ne trouverait pas d'autre exemple. Je n'ai ni goût ni droit à ces hardiesses de la critique moderne qui de ce texte respecté fait un témoignage à discuter; mais en lui reconnaissant toute l'autorité d'un monument authentique, en remarquant que peut-être la fondation et la destinée d'une religion n'ont jamais été aussi exactement racontées que dans l'Ancien Testament, on doit cependant observer qu'il s'en faut que ce document unique en son genre nous fournisse toutes les lumières nécessaires pour expliquer pleinement soit le début et le mouvement des choses religieuses dans le milieu oriental où le judaïsme était placé, soit la manière dont s'est établie dans la terre de Chanaan d'abord la tradition d'Abraham, puis celle de Moïse, au sein des croyances préexistantes des peuplades phéniciennes antérieures aux Hébreux. Cette insuffisance, qui n'a nulle gravité pour l'interprétation chrétienne de l'Ancien Testament, on ne la relève ici que parce que le judaïsme repose sur la même base que le mahométisme, dont il nous tarde de nous occuper, et parce qu'il importait de montrer de quelles lacunes et de quelles ténèbres sont généralement environnées les antiquités religieuses des nations, même quand on a le bonheur d'avoir devant soi un recueil de traditions aussi explicites, aussi développées, aussi concordantes que la collection des livres saints.

On peut en effet, si je ne me trompe, réduire à trois les grands momens fondamentaux de l'établissement de la religion biblique. Trois noms les désignent : Noé, Abraham, Moïse.

Quoique les scènes que la Genèse place dans le paradis terrestre soient présentées comme des faits, on doit hésiter à les qualifier d'historiques. Elles appartiennent à l'âge merveilleux de la création. L'histoire ne commence véritablement qu'à l'époque où l'homme, déchu d'une existence à nos yeux surhumaine, habite la terre que nous habitons dans la condition connue des derniers des enfans d'Adam. Or à ce moment, lorsqu'Adam et sa triste compagne furent chassés du jardin des délices et condamnés à la culture des champs, quelle était leur religion? Le souvenir du paradis sans doute. La Bible se tait jusqu'au moment où elle dit tout à coup et sans explication « que le fils du troisième fils d'Adam, Énos, fils de Seth, commença le premier d'adorer Jéhovah. » Cependant, avant lui, Abel et Caïn, on ne le sait que trop, avaient offert des sacrifices. Un culte était donc fondé, quoiqu'il ne soit dit nulle part qu'aucune révélation l'eût prescrit. Tel resta probablement le culte simple des neuf générations qui se succédèrent de Seth à Noé; mais il s'altéra avec les mœurs, et fit place apparemment à des croyances et à des coutumes moins pures, puisqu'il fallut qu'avec Noé Dieu fît cette première alliance dont le signe fut l'arc-en-ciel.

Les fils de Noé se partagèrent les *îles des nations*, et de ce premier partage l'Écriture date l'origine des peuples, qui bientôt se dispersèrent au loin. De là probablement la diversité des religions; mais des dogmes, mais des rites de ces temps primitifs, rien ne nous est raconté. On pourrait seulement conjecturer que la foi en un Dieu unique s'était conservée çà et là dans la Chaldée, puisqu'Abraham en était originaire; mais son père lui-même avait adoré de faux dieux. Dix générations s'étaient suivies, lorsqu'une seconde révélation appela Abraham de la Mésopotamie dans le pays de Chanaan. Dieu fit avec lui une nouvelle alliance, dont le signe fut la circoncision, et le nom du patriarche devint celui des Hébreux ou des adorateurs du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Mais quel était l'état religieux des populations au milieu desquelles il était venu s'établir, de la race de Cham, qui, selon le récit sacré, dominait alors dans ces contrées, ou de celle de Japhet, qui avait émigré vers d'autres climats, et que l'on peut, si l'on veut, regarder comme la souche de cette grande famille indo-européenne dont l'Écriture parle si peu? Le texte est muet, et cependant il faut bien supposer que malgré le privilége d'excellence dont Abraham semble revêtu, il n'était pas le seul dépositaire du monothéisme et d'une liturgie conforme, puisque dans la Palestine

même il trouve Melchisedek, *roi et prêtre du Très-Haut*, qui offrait à Dieu le pain et le vin, et il lui rend hommage en recevant sa bénédiction.

C'est une chose singulière et mystérieuse que cette courte apparition de Melchisedek. Sous tous les rapports, il paraît le supérieur d'Abraham, qui s'incline devant lui ; sa religion est tellement pure, tellement haute dans sa simplicité, que non-seulement elle est louée par le récit même, mais qu'elle a plus tard été jugée plus propre que la religion révélée aux Hébreux à servir d'antécédent et de type au christianisme. Il est remarquable en effet que ce Melchisedek, après son entrevue avec Abraham, n'est plus nommé qu'une fois par un psaume qui lui compare David ; mais après un long silence qui ressemble à l'oubli, plus de mille ans étant écoulés, il vient à l'esprit de saint Paul ou de l'auteur de l'épître aux Hébreux de faire du pontificat de Melchisedek l'emblème de celui de Jésus-Christ. Moïse et Aaron sont relégués dans l'ombre, et c'est Melchisedek le vrai précurseur.

Cet épisode est du moins la preuve qu'un monothéisme, célébré par un culte respectable, se rencontrait dans la Syrie occidentale ailleurs que dans la famille d'où vint le peuple de Dieu. Le polythéisme, l'idolâtrie, la confiance aux devins et aux magiciens, peuvent avoir coexisté avec de plus saines croyances : les populations phéniciennes ne se montrent nulle part exemptes de superstitions; cependant la Bible ne dit rien de formel à cet égard. Ce n'est qu'au temps de Moïse qu'elle devient plus positive.

On sait que la race élue d'Abraham jouissait à peine du bienfait divin, quand la fortune extraordinaire d'un fils de Jacob l'attira tout entière en Égypte pour y languir plus d'un siècle dans la servitude, jusqu'à ce qu'une troisième révélation suscitât Moïse, qui ramena ses concitoyens en quarante ans à travers les déserts jusqu'au pied du mont Nébo. Avec Moïse fut scellée par Dieu même l'alliance définitive qui fit du peuple hébreu son peuple, et sur le Sinaï fut instituée la religion qui s'appelle aujourd'hui le judaïsme. Alors finit ce que Bossuet a nommé le « temps de la loi de nature. »

A cette époque seulement, l'Écriture éclate en anathèmes contre les cultes idolâtres des peuples voisins de la maison d'Israël; mais ces cultes sont plus insultés que décrits. Ni les phases, ni les formes, ni les dates de ces religions maudites ne nous sont données avec précision. Là cependant sont les antécédens des cultes et des traditions sémitiques. De même que les Hébreux ont eu souvent des rechutes d'idolâtrie, il est probable que ces nations étrangères, si formellement vouées par Moïse à leur exécration, n'échappaient pourtant pas à tout retour vers l'idée d'un Dieu unique. On sait

que le signe singulier par lequel Dieu voulut marquer son alliance avec Abraham n'était point particulier à sa descendance, et peut-être, chez ces autres peuples qui l'avaient adopté, offrait-il aussi un sens mystique, que l'on peut difficilement déterminer, mais qu'on doit admettre comme possible. Nous sommes donc mal informés des croyances de toutes ces nations qui, environnant les Juifs, devaient les inquiéter ou les scandaliser du voisinage de leur idolâtrie, lorsque la prédication mosaïque vint donner aux douze tribus un symbole plus arrêté, un formulaire plus stable, enfin cette ancienne loi, qui a pu se modifier, s'altérer, mais qui n'a point péri. Le rôle important et prolongé que remplit cette loi depuis trois mille trois cent cinquante-six ans qu'elle a été donnée nous est tracé dans l'antiquité avec de précieux détails par l'Ancien Testament, commenté par l'histoire de Flavien Josèphe. Cependant nous connaissons imparfaitement le nombre, les opinions, les tendances des sectes et des écoles qui s'étaient formées au sein ou aux entours de la nation qui l'avait reçue. Ces divisions devaient offrir un trait caractéristique qui s'est conservé jusqu'à nous : c'est que des liens très visibles de consanguinité ethnographique et d'analogie dans les mœurs s'unissaient à des dissidences opiniâtres et à de mutuelles hostilités. Encore aujourd'hui la guerre civile éclate à chaque instant entre les tribus arabes, ralliées cependant par l'unité musulmane. Une telle unité n'existait pas dans le monde sémite du temps où les Juifs formaient une nation. Des dissensions superstitieuses s'ajoutaient à vingt autres causes de discorde. La connaissance exacte de l'état moral et religieux de ces peuplades servirait beaucoup à dévoiler les causes qui ont humainement contribué ou résisté à la formation du christianisme. Aucune partie de son histoire primitive n'est moins éclaircie que celle qui s'est passée en Palestine et dans les contrées environnantes. Nous n'avons aucune notion des obstacles qu'eut à vaincre, des succès que put obtenir la propagation évangélique aux prises avec les opinions et les coutumes des Syriens, des Phéniciens, des Chaldéens, enfin de tous ceux des Asiatiques qui n'étaient devenus ni Grecs ni Romains. Il est probable que sur ce terrain-là elle ne fit pas ses plus grandes ni surtout ses plus durables conquêtes. Quelle était alors et qu'est devenue depuis la situation intellectuelle et morale de ces nations, au sein desquelles s'étaient de bonne heure implantées les magnificences d'une civilisation destinée dès lors à décliner et à se perdre? On le sait mal, et cependant il le faudrait savoir pour connaître le champ où devaient, cinq ou six cents ans plus tard, germer les semences de l'islamisme.

III.

Avant de parcourir ce champ longtemps inexploré, citons nos guides, ou plutôt les géographes qui nous en ont tracé la carte, car nous ne prétendons savoir que ce qu'ils nous ont appris, et l'opinion que nous pouvons nous former de Mahomet, nous la leur devons.

L'Europe s'est de bonne heure occupée de Mahomet, et le bruit de ses créations et de ses conquêtes a dès le VIIe siècle troublé l'Occident. Cependant il est de sa personne resté longtemps inconnu. Les chrétiens avaient appris en Espagne et dans les croisades à honorer, à respecter plus d'un représentant de la foi musulmane, avant qu'on eût songé à rendre la moindre justice à celui qui l'avait fondée. Le caractère chevaleresque des guerriers arabes n'avait pas été sans influence sur la chevalerie chrétienne, mais il ne profitait nullement à la réputation de celui dont la parole avait épuré et adouci leurs âmes. Mahomet n'est resté jusqu'à la fin du moyen âge qu'un imposteur maudit, un des *tribus impostoribus* suscités par le démon. Dante le vit fendu en deux dans l'enfer. Satan, en l'inspirant pendant sa vie, n'avait pas même pris la peine de lui donner l'erreur pour mobile et pour excuse. Le crime du mensonge avait couronné tous ses autres crimes. Par des motifs opposés, l'esprit philosophique, lorsqu'il commença de s'appliquer à l'histoire, le jugea à peu près comme l'avait fait l'esprit religieux. Bayle parle avec grande pitié *des gens qui s'imaginent que Mahomet a pu croire ce qu'il disait*, et Voltaire ne voit en lui que *Tartufe avec des armes à la main*. Il est vrai qu'il parlait ainsi du Mahomet de sa tragédie, œuvre des moins philosophiques, quoique le pape Benoît XIV l'ait trouvée *bellissima;* mais l'auteur de l'*Essai sur les Mœurs* juge un peu différemment, et ses deux chapitres sur Mahomet ne sont pas des moins bons de l'ouvrage. Là, il lui reconnaît cet enthousiasme de bonne foi si nécessaire à qui se dévoue à conduire les hommes. Aujourd'hui on ne se croirait pas capable d'écrire ou de comprendre une ligne de l'histoire, si l'on ne voyait dans Mahomet un homme supérieur qui, s'il a employé la feinte, ne l'a fait qu'au profit de ce qu'il a cru la vérité. En même temps les progrès de la curiosité et de la critique, ceux de l'étude des langues orientales, ont mis à notre portée les nombreux et précieux documens que les biographes et les annalistes musulmans ont laissés sur la personne et la vie de leur prophète. Quelques-uns de ces auteurs, qui ont écrit dans le IIe siècle de l'hégire, avaient recueilli la tradition orale de la bouche de témoins qui la tenaient des meilleures sources. Ils

citent et discutent leurs autorités, et leurs récits attestent une recherche d'exactitude peu commune dans le reste de l'Orient. On peut dire qu'aucun fondateur de religion n'est plus connu. Aussi presque en même temps M. Weil en Allemagne et parmi nous M. Caussin de Perceval ont-ils tiré de ces monumens originaux les élémens d'une véritable histoire qui suffirait pour jeter la plus vive lumière sur les origines du mahométisme. Le livre français, le seul qui nous soit connu, est un ouvrage excellent où la sûreté du jugement le dispute à celle de l'érudition (1). On doit à M. Reinaud un article biographique savamment composé (2), et avant lui M. Renan, rassemblant dans une vue générale les faits ainsi habilement recueillis et mis en plein jour, avait pu, dans un de ses premiers et de ses plus remarquables essais (3), commencer par un examen des caractères de l'islamisme cette suite de considérations sur l'histoire des religions où se plaît un talent dont l'éclat égale la témérité. Depuis lors, M. William Muir et le docteur Sprenger ont fait de nouvelles recherches, découvert de nouvelles sources, publié de nouveaux ouvrages, et l'on peut dire que la biographie de Mahomet est complète. C'est en présence de cette richesse d'informations, c'est à la suite de tant d'érudits et d'historiens, que M. Barthélemy Saint-Hilaire a cru le moment venu de résumer sous la forme d'un jugement philosophique tout ce qu'on peut savoir et tout ce qu'on doit penser de Mahomet et de son œuvre, et ce dessein, il l'a exécuté avec l'étude consciencieuse, la fermeté d'esprit, l'habileté d'exposition, qui distinguent ses écrits. Aucun ne porte davantage la vive empreinte des qualités éminentes qui recommandent son nom et justifient son autorité.

Nous doutons que Mahomet puisse être mieux apprécié, nous sommes assuré qu'il ne l'a jamais été aussi favorablement. « Je veux, dit l'auteur, m'arrêter au caractère de ce grand homme et l'étudier suffisamment pour bien comprendre, par ce qu'il a été réellement, l'influence extraordinaire qu'il a exercée sur ses contemporains et sur la postérité. Je voudrais prouver, et je crois n'y avoir pas trop de peine, que Mahomet a été le plus intelligent, le plus religieux, le plus clément des Arabes de son temps, et qu'il n'a dû son empire qu'à sa supériorité; je voudrais prouver que la religion nouvelle prêchée par lui a été un immense bienfait pour les races qui l'ont adoptée, et que cette religion, tout inférieure qu'elle est au christianisme, mérite beaucoup plus d'estime qu'on ne lui en accorde généralement. » Ces paroles, si favorables à Mahomet, sont

(1) *Essai sur l'histoire des Arabes*, 3 vol. Paris 1847.
(2) *Notice sur Mahomet*, Paris 1860.
(3) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1851.

plutôt en-deçà de la pensée de M. Saint-Hilaire telle qu'elle ressort de tout son ouvrage; la notice, d'ailleurs très bien faite, de M. Reinaud nous suggérerait bien quelques doutes : M. Saint-Hilaire pourrait sembler trop porté à dégager de leurs défauts accidentels et de leurs erreurs particulières soit les hommes, soit les doctrines du passé, pour les ramener à ce que les uns et les autres présentent de véritablement grand, d'essentiellement bon, d'éternellement vrai, et peut-être lui reprochera-t-on d'avoir trop simplifié Mahomet et sa doctrine. Je sais que sa philosophie le rend bienveillant en général envers toute religion; mais je sais aussi que c'est un esprit droit et solide qui n'aime que le vrai, et en conscience je m'en rapporte à lui. Il sera mon garant. Loin de lui chercher querelle, et en nous aidant de son travail, en nous éclairant de ses lumières, présentons à notre façon les idées générales qui résultent pour nous d'un ouvrage qu'il a su rendre aussi intéressant qu'instructif, et cherchons quelle place Mahomet et l'établissement du mahométisme paraissent devoir occuper dans l'histoire des religions.

On a vu plus haut qu'un retour à quelques-uns des faits les plus connus de l'histoire sainte suffisait pour nous donner une première idée de l'état religieux des peuples de cette partie de l'Asie occidentale que les chrétiens et les musulmans regardent comme la terre natale de la vraie foi. La narration biblique, c'est-à-dire les annales du plus connu et pour nous du plus important des anciens peuples sémites, devait en effet nous indiquer les traits généraux qui caractérisent cette branche de la famille humaine, regardée souvent aujourd'hui comme la gardienne et la propagatrice privilégiée du dogme de l'unité de Dieu. Qu'une telle gloire lui ait constamment et exclusivement appartenu, c'est une assertion dont nous ne pouvons répondre; néanmoins nous accordons aux habiles gens qui l'ont produite que cette race, pleine de disparates, a montré avec de fâcheuses tendances à l'idolâtrie une aptitude particulière à concevoir le monothéisme. Non-seulement le peuple juif l'a sans interruption professé dans ses livres sacrés, et y est revenu sans cesse malgré des égaremens accidentels, mais jusque chez ces nations étrangères qu'il frappait de ses anathèmes l'idée d'un créateur unique et d'un souverain maître se faisait jour à travers toutes les illusions d'une superstition crédule. Il y avait bien autour du royaume d'Israël ce qu'un auteur appelle encore une Palestine païenne. Les Chananéens honoraient la nature ou le soleil dans Baal. Chez eux comme chez les Philistins, et surtout à Sidon, Astarté avait des autels. Moloch était le dieu des Ammonites, et Dagon, divinité syrienne, recevait de pieux hommages dans les murs d'As-

calon; mais la forme de l'idolâtrie recouvre et défigure parfois des idées théologiques saines et pures dans leur principe. Plus d'une idole cache un Dieu. Il y avait par exemple plusieurs Baal, et ce nom paraît avoir quelquefois désigné le Dieu supérieur à tous les dieux. Puisqu'à Salem, dès le temps d'Abraham, un prêtre-roi rendait gloire au créateur du ciel et de la terre, il est permis de supposer que dix-neuf siècles plus tard ces heureuses exceptions au polythéisme général n'avaient pas disparu, et que la nationalité juive n'avait pas confisqué les idées d'unité divine. Si la vue du ciel les avait révélées aux pasteurs de la Chaldée, le génie oriental, qui change si peu, n'avait pas dû les rejeter comme un préjugé d'enfance. Le livre de Job nous les montre répandues dans l'Idumée avant même que Moïse eût écrit. Plus tard, quand les conquêtes d'Alexandre et celles des Romains eurent mêlé les nations, les Juifs eux-mêmes, ce peuple voyageur qui courait de Babylone à Rome et d'Antioche à Alexandrie, ont-ils pu ne pas propager sur leur route quelque chose de leur croyance fondamentale? Enfin les hérésies que le pharisaïsme se vantait de combattre, ces sectes et ces écoles qui se formaient dans l'intérieur ou le voisinage d'Israël, ces prophètes ou ces docteurs qui se produisaient de toutes parts et au-dessus desquels devait s'élever l'enseignement incomparable de l'Emmanuel de Bethléem, ne venaient point prêcher au monde la pluralité des dieux. Ces mouvemens de l'esprit sémitique, réveillé d'un long sommeil, étaient autant d'efforts, soit pour réagir contre la décadence et la corruption des croyances primitives, soit pour tirer de symboles vieillis une théologie plus élevée et plus digne de la Divinité. Le christianisme lui-même, si on le considère un moment comme une simple doctrine, n'était pas autre chose, et quoique le dogme de la trinité mal compris ait quelquefois effarouché un monothéisme étroit et rigoureux, la prédication évangélique, dans sa redoutable guerre au paganisme, devait accréditer l'idée du Dieu unique et suprême parmi ceux mêmes qu'elle ne convertissait pas.

IV.

Si, même en histoire, nous aimons à nous guider par le texte de l'Écriture, ce n'est pas qu'avec sa précision apparente il ne prête à plus d'une équivoque. On ne sait jamais bien si les termes en doivent être pris littéralement ou figurément, si par exemple certains noms propres désignent des individus ou des peuples. N'importe : nous nous en tenons à la lettre, et, suivant le commun usage, nous entendons par sémites les descendans de Sem, le fils

aîné de Noé. Sem fut l'arrière-grand-père d'Héber, trisaïeul de l'aïeul d'Abraham, et de l'un et l'autre est venu le nom des Hébreux. Comme ces dix générations ne se réduisent pas chacune à une tête unique, il y eut, on le conçoit bien, d'autres sémites que la lignée d'Abraham. Ainsi le second fils d'Héber, Yectan, a donné son nom à la tribu des Yectanides, mentionnée dans l'histoire. Cependant les deux grandes et inégales divisions de la race sémitique, du moins les plus connues aujourd'hui, les Juifs et les Arabes, aiment également à tenir Abraham pour leur ancêtre, et la science est d'accord pour regarder l'Arabe du désert comme le véritable sémite, comme le type de cette race nomade, pastorale, poétique, rêveuse, guerrière et déprédatrice, que nous avons si bien appris à connaître en Algérie. Ce n'est pas que l'on puisse prouver que les *Ariba*, habitans primitifs de l'Arabie, aient été tous du sang de Sem : l'Écriture elle-même dissémine jusque sur leur territoire les enfants de Cham; mais ceux-ci ne tardèrent pas à disparaître, soit en se fondant parmi les nouveaux venus, soit en se retirant à l'est, en Éthiopie, ou dans le nord de la Syrie. A la naissance de Jésus-Christ, les races sémites dominaient donc depuis longtemps sur tous les points de l'Arabie; mais, tandis que les Yectanides avaient de bonne heure prospéré et même régné dans l'Yémen, le nord et la région de La Mecque étaient soumis à des tribus réputées de la descendance d'Abraham. Ce sont celles qui ont fini par prévaloir généralement, surtout depuis Mahomet, qui était de la même race.

Ici encore la Bible peut venir en aide à la tradition nationale. On sait qu'elle ne distingue que deux enfans d'Abraham, quoiqu'elle lui en attribue beaucoup d'autres, mais en les vouant à l'oubli. L'un est Isaac, le fils de Sara, le père de Jacob et de tout Israël; David et Marie étaient de son sang. Le second est Ismaël. Ce que l'Écriture raconte de l'enfance de ce fils d'Agar est le sujet d'un double récit, qui aurait probablement besoin d'être réduit à un récit unique pour cesser d'être contradictoire. Toutefois, en adoptant la version la plus connue et la plus touchante, celle que les arts ont si souvent représentée, il reste textuellement établi que l'Égyptienne Agar, forcée de fuir la tente de son maître, alors au sud de la Palestine, dans le voisinage d'Hébron, prit la route de sa patrie, qui, par Kadesch, la conduisait vers le désert de Pharan, au nord de l'Arabie-Pétrée. Soit qu'un ange l'ait sauvé, soit qu'il ait été rappelé par Abraham, Ismaël rentra en grâce auprès de son père, car c'est lui qui, avec Isaac, le mit au tombeau; mais en même temps il épousa une Égyptienne, devint puissant *entre Havila et Schur*, c'est-à-dire dans cette portion de l'Arabie qui sépare la Palestine de l'Égypte, et il fut père de douze chefs qui ont donné dans ces parages leurs noms à des villes et à des châteaux.

Il est encore possible de suivre géographiquement l'histoire d'Agar et de son fils, et il n'y a point de conjecture téméraire à supposer que les ismaélites aient conservé, aussi bien que les enfans de Jacob, le premier dogme de la religion naturelle et révélée tout ensemble qui se personnifie dans Abraham. Sur eux aussi Dieu avait ses desseins. « Levez-vous, prenez l'enfant, disait à Agar l'ange dans le désert, et tenez-le par la main, parce que je le rendrai chef d'un grand peuple. » (*Gen.*, XXI, 18.) C'est la prédiction que les Arabes ismaélites ont prétendu accomplir. Ils savaient que, suivant un autre verset, le fils aîné d'Abraham devait *dresser son pavillon vis-à-vis de tous ses frères* (XVI, 12), et ils ne croient pas avoir fait mentir les livres saints.

Mais d'après eux c'est plutôt par une inspiration intérieure que par une révélation surnaturelle qu'Ibrahim, l'*ami de Dieu*, comme ils le nomment, avait été amené à l'idée du Créateur invisible et tout-puissant. Confirmé dans sa foi par plus d'un miracle, il alla, disent-ils, prêchant la vérité et poursuivant l'idolâtrie en Babylonie, en Syrie, en Palestine, en Égypte. C'est de là qu'il ramena son esclave Agar, dont il eut un fils. Pour satisfaire à la jalousie de Sara, il conduisit, par un commandement divin, la mère et son enfant au lieu où longtemps après fut bâtie La Mecque, et il les y laissa. La solitude était aride et désolée; mais Ismaël frappa du pied, et une source jaillit : c'est la fontaine de Zemzem. Ce prodige désigna Ismaël au respect de tous. Abraham vint le retrouver plus d'une fois, et c'est lui, non Isaac, qu'un jour il fut sur le point d'immoler pour obéir à Dieu. C'est ce fils, personnage élu comme son père, qui fut le chef d'une race ou d'une sorte de dynastie que la science très hasardée des généalogistes conduit jusqu'à un certain Adnan, né moins d'un siècle avant Jésus-Christ, mais ancêtre authentiquement reconnu de Mahomet.

Ces légendes et d'autres plus étranges sont l'œuvre des siècles. L'islamisme a pu les compliquer rétroactivement de détails de plus en plus fabuleux, mais on peut très bien admettre que, lors de l'ère chrétienne et même auparavant, les tribus appelées aussi par l'Écriture *ismaélites*, celles dont une caravane avait acheté Joseph pour le vendre à Putiphar, persistassent à se croire les dépositaires par excellence de la tradition d'Abraham. Cette tradition, qui n'était pas corroborée par une discipline et une institution aussi fortes que l'établissement mosaïque, ne les avait pas préservées des fictions et des pratiques de l'idolâtrie. Les autres tribus arabes en étaient encore moins exemptes, et le christianisme lui-même n'avait fait qu'effleurer les préjugés obstinés de ces nations sœurs de la nation israélite.

Généralement l'Asie s'est toujours montrée rebelle à l'influence

de l'Évangile. On parle souvent des grandeurs de l'église d'Orient; mais, outre qu'elles ont été périssables, et que depuis huit siècles la foi chrétienne a perdu dans ces contrées la domination que six croisades n'ont pu lui rendre, on entend ordinairement par l'Orient chrétien l'Asie-Mineure, qu'avait envahie la civilisation gréco-latine, la Syrie, où la même influence se partageait les esprits avec le néo-judaïsme modifié par l'Évangile, l'Égypte enfin et la côte d'Afrique, où l'hellénisme avait pénétré par la langue et la littérature, où pesait de tout son poids la toute-puissance romaine. Dans aucune de ces contrées, le génie de l'Asie ne dominait pur et sans mélange. Rien dans le Nouveau Testament ne donne une fort grande idée des conquêtes que les apôtres purent accomplir à l'est et au sud de Jérusalem, comparées à celles qui étaient réservées au génie cosmopolite de saint Paul. C'est lui véritablement qui a converti le monde en gagnant les deux maîtresses du monde, Rome et la Grèce. Ses périls et son isolement lors de son dernier séjour à Jérusalem nous montrent, vingt ou vingt-cinq ans après Jésus-Christ, les chrétiens de cette ville comme une minorité faible et tremblante qui feignait le judaïsme pour se sauver. On parle beaucoup dans les premiers siècles des églises de Corinthe, d'Édesse, d'Antioche, de Nicée, d'Éphèse, de Carthage, d'Alexandrie; mais, en admettant même les excursions de propagande un peu légendaire des Pantène et des Barthélemy, on cite au-delà de l'Euphrate peu de siéges épiscopaux qui aient brillé d'un éclat vif et durable. Les prédicateurs de la foi ont assez rarement obtenu en Perse une situation beaucoup meilleure que celle de nos missionnaires en Chine ou au Japon, et quant à ces contrées bordées par le désert, quant à la péninsule arabique, les succès de la propagande apostolique n'y furent ni généraux ni permanens : on y apprit que le christianisme existait, et l'on n'en sut pas beaucoup plus. Ainsi, même après Jésus-Christ, le règne de l'idolâtrie se serait perpétué dans la majeure partie des populations sémitiques, si quelque chose comme une révélation nouvelle n'y eût mis un terme. Heureusement la tradition d'Abraham s'était conservée ailleurs que dans la division juive de cette antique race. Ce que cette tradition renferme d'essentiel et de certain, une critique plus hardie que la nôtre pourra le déterminer. Il y a chez les hommes, et surtout dans les sociétés peu avancées, une disposition qu'on pourrait appeler la tendance à l'incarnation. Elle particularise ce qui est général, met sous le nom d'un individu les forces collectives, et personnifie les époques et les idées. C'est elle qui pousse à l'idolâtrie et au polythéisme, c'est elle encore qui seconde toutes les usurpations et tous les despotismes. Les hommes supérieurs en ont souvent abusé pour exploiter l'humanité. Quelle

part faut-il lui faire dans la tradition de l'Abraham des Juifs et de l'Ibrahim des Arabes? On l'ignore, et probablement on l'ignorera toujours. L'idée exprimée par cette tradition, celle de la croyance et de l'obéissance au Créateur unique, importe seule, et elle s'est perpétuée dans les deux branches du sémitisme. Dans l'une, sans échapper entièrement à des éclipses momentanées, à des déviations accidentelles, elle a prévalu, maintenue par le mosaïsme, modifiée et développée glorieusement par le christianisme. Dans l'autre, elle n'a pas disparu, quoiqu'elle ait été privée de l'appui d'un culte dominant et stable, et qu'elle ait subi le contact corrupteur des fables dont se repaissent l'imposture et la crédulité.

Suivant une des légendes arabes les plus répandues, Abraham, étant revenu voir Ismaël, lui avait dans un de ses voyages communiqué l'ordre reçu du ciel de rebâtir un sanctuaire élevé par Adam, le premier vrai croyant. Lorsqu'ils voulurent, en construisant ce petit édifice, marquer l'angle où devaient commencer à l'avenir de certaines cérémonies, l'ange Gabriel leur apporta une pierre d'une blancheur éclatante. Ce monument est la Caaba, située dans la vallée de La Mecque; cette pierre, noircie par les atteintes du feu, est cette fameuse pierre noire encore aujourd'hui révérée. De temps immémorial, cet oratoire d'Abraham et d'Ismaël, regardé comme consacré au Dieu suprême, *Allah*, était visité par toutes les sectes de l'Arabie. Un respect qui n'est pas sans analogie avec celui des Hébreux pour l'arche et pour le temple de Jésusalem amenait sans cesse dans l'enceinte de ce sanctuaire, comme dans un panthéon, des pèlerins arabes qui venaient là faire leurs prières et ranger les images, objets de leur culte particulier (il y en avait, dit-on, plus de trois cents), autour de la pierre sainte, comme autant de dieux inférieurs et subalternes en présence du Dieu qui n'avait point d'image. Ainsi la Caaba était devenue tout à la fois le monument du monothéisme et de l'idolâtrie, emblème assez fidèle de l'état d'esprit incohérent des populations de la péninsule avant comme après l'ère chrétienne.

La Caaba était restée longtemps isolée dans le désert. Les pèlerins séjournaient sous des tentes. Ce camp devint une ville vers le milieu du ve siècle. Le fondateur de La Mecque, Cossay, essaya d'en faire le siége d'une sorte de gouvernement et de donner ainsi plus d'unité et de prépondérance à la religion de la Caaba; mais la société arabe, divisée en tribus sous des chefs dont quelques-uns ont été assimilés à des rois, demeurait dans un état qui tenait à la fois du patriarcat, de la république et de la féodalité. Parmi ces tribus indépendantes et divisées par de fréquentes guerres, les Coraychites dominaient à La Mecque, et une religion qu'on a nommée

avec raison fédérative réunissait sans les confondre les croyances les plus diverses sous l'invocation vague du grand Allah. Il était cependant difficile qu'éclairés par la tradition, l'exemple et la réflexion, quelques esprits de choix ne prissent pas en dégoût les fables absurdes ou grossières qui défiguraient l'antique foi d'Abraham et de Melchisedek. Si le christianisme ne s'était jamais emparé des masses, il avait touché quelques âmes pieuses et sensées. Après la tentative de Cossay, il parut plus d'un personnage qui rêva une régénération religieuse, un retour au pur monothéisme. On cite quatre de ces réformateurs ou orthodoxes qu'on appelait des *hanyfes*, qui furent de la famille ou de l'intimité de Mahomet, et dont la plupart finirent par se faire chrétiens. Un poète très admiré prédit la venue d'un prophète et crut un temps l'être lui-même. De telles aspirations, de tels essais devancent toujours et annoncent l'heureux mortel qui doit satisfaire et représenter son temps et son pays. Tel est le milieu où naquit le fils d'Abdallah, le descendant d'Adnan, le successeur de Cossay, à qui fut donné le nom jusqu'alors inconnu de Mohammed ou le Glorifié.

L'histoire lui attribue tous les dons de l'homme supérieur. Dès sa jeunesse, maître de ses passions, tempérant, chaste, sage, il obtint l'estime, la confiance, la déférence, et sa piété réfléchie se forma dans la méditation et la retraite. Selon l'usage des prophètes, des hommes de Dieu, il allait dans la solitude sonder ses reins et son cœur, et s'interroger sur sa foi et ses devoirs. Il soupçonnait bien sa mission, il croyait entendre des voix; mais il doutait encore lorsque dans un songe il vit l'ange Gabriel, qui lui dit : « O Mohammed, tu es l'envoyé de Dieu! » Cependant il ne se décida que lorsque dans sa retraite, au pied du mont Hira, étant bien éveillé, il crut revoir l'ange sous une forme humaine et entendre de lui les mêmes paroles. C'est là tout le surnaturel de la vocation de Mahomet.

« Croire à un Dieu unique créateur du ciel et de la terre, plein de miséricorde et de bonté, auteur de toutes les merveilles que la nature offre à nos yeux, croire à une autre vie où les bons seront récompensés et les méchans seront punis, prier Dieu matin et soir après s'être purifié par des ablutions, pratiquer toutes les vertus et surtout l'aumône, enfin reconnaître Mahomet pour l'envoyé de Dieu et lui obéir à ce titre, tel était, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, le dogme qui allait régénérer l'Arabie et renverser l'idolâtrie à laquelle elle était livrée. » Tel était l'islam, c'est-à-dire l'abandon à la volonté de Dieu, — la religion des *mouslim* ou musulmans, c'est-à-dire des croyans.

Mahomet avait quarante-deux ans lorsqu'il commença à prêcher autour de lui, et aussitôt il montra son ascendant sur les hommes

en se faisant reconnaître d'abord pour prophète, c'est-à-dire pour inspiré de Dieu, par sa famille et par tous les siens. Deux ans après, il prêcha publiquement; son influence s'étendit au pas de course. Il émut tous les esprits, les uns d'enthousiasme pour sa doctrine, les autres de crainte pour le culte national. Une opposition ardente, qui d'abord persécuta ses amis, menaça bientôt son repos et sa vie. C'est alors, après dix ans de prédication, qu'abandonnant La Mecque, il chercha un asile à Médine, et cette fuite, en arabe son *hégire*, au lieu d'être le signal de sa défaite, commença l'ère de sa puissance. Un parti nombreux, convaincu, fervent, se rangea autour de lui, prit en main sa cause et sa défense, et comme entre Arabes toute contention c'est la guerre, il fallut combattre. Mahomet victorieux rentra en maître dans La Mecque; il effaça toutes les traces d'idolâtrie qui déshonoraient la Caaba, ne respectant que la pierre noire, monument innocent d'une tradition révérée. Aussitôt, avec une rapidité sans exemple, sa religion et son autorité envahirent une grande partie de l'Arabie. Sa volonté n'avait fait de lui qu'un prophète, la nécessité et l'occasion en faisaient un capitaine. Il devint un législateur, un souverain, sans un seul moment invoquer une autre autorité que l'inspiration qui l'animait. Il y avait trois ans qu'il jouissait d'un pouvoir presque illimité lorsqu'il mourut avec beaucoup de fermeté, de calme et de douceur. Jamais révolution aussi grande et aussi complète ne s'était faite aussi promptement. L'Arabie y devait gagner en même temps une religion spirituelle, l'unité nationale, et un gouvernement.

V.

Sans prétendre écrire une biographie, M. Barthélemy Saint-Hilaire a fait mieux, il a expliqué la vie de Mahomet, et avec lui on connaît l'homme et son œuvre. Nous n'aurions pu rien ajouter, rien retrancher à un récit raisonné qu'il faut lire tout entier. Nous ne voulions qu'esquisser le milieu dans lequel s'est élevé le fondateur de l'islam et chercher dans cette étude quelques points de comparaison qui puissent éclaircir l'histoire et la philosophie des religions.

Mahomet est un grand homme. S'il y eut un temps où c'était hardiesse que de le dire, le paradoxe serait aujourd'hui d'en douter. M. Saint-Hilaire n'hésite pas à en faire un des plus grands, même un des meilleurs de l'humanité. Après les recherches auxquelles il s'est livré, après les autorités dont il s'est appuyé, on hésiterait à appeler de son jugement. Quoiqu'il paraisse un peu oublier que tous les biographes originaux de Mahomet sont de fervens

musulmans, quoiqu'il semble admettre trop aisément qu'une foi ardente soit compatible avec une rigoureuse justice et une parfaite véracité, nous consentons, sur son témoignage, à voir dans Mahomet non-seulement un de ces hommes faits pour figurer parmi les maîtres du monde, mais encore un de ceux qui ont pu mériter de l'être, parce qu'ils ont été bons. Cette louange lui pourrait être donnée sans restriction, s'il n'eût été que prophète. Sa vie privée jusqu'à l'âge d'un peu plus de quarante ans paraît irréprochable. Sa mission religieuse commence aussitôt, et elle ne nous le montre que sous de nobles dehors; mais le guerrier et l'homme d'état ne tardent point à paraître. La guerre a ses nécessités, la politique a ses licences, et plus d'une fois ses ennemis ont été frappés avec une rigueur qui ferait douter de sa justice et de son humanité, si d'autres actes, où brillent une tolérance équitable et une clémence généreuse, ne rendaient témoignage d'une véritable magnanimité. Dans l'ancien monde et souvent encore dans le nouveau, le pouvoir s'est attribué des droits dont l'exercice se concilie peu avec la perfection morale. Si la guerre et la politique ont complété la grandeur historique de Mahomet, elles ont un peu dérangé sa sainteté. L'une et l'autre ont sans doute contribué à entraîner sa maturité, sa vieillesse même, aux faiblesses dont son jeune âge s'était préservé. On ne peut reprocher bien sévèrement à un homme de l'Asie ses idées sur la polygamie et sur les femmes; mais l'habitude de la domination aura pu seule persuader à Mahomet que l'abus des facilités qu'offraient les lois et les mœurs de sa patrie fût au rang des prérogatives de sa supériorité et de sa mission. Et si, comme le pense M. Saint-Hilaire, la politique est entrée pour quelque chose dans plusieurs de ses treize mariages, c'est une raison de plus de regretter pour sa vertu qu'il ait exercé une autre autorité que celle de la religion. Ce qu'il y a de choquant dans le Coran, ce qui en dépare la noble rédaction, ce sont à mes yeux les deux ou trois versets où la parole même de Dieu accorde à son prophète des libertés nuptiales interdites aux simples fidèles. Que la raison d'état ou une aveugle passion ait dicté ces tristes exceptions, j'y vois l'insolence d'un maître qui sanctifie ses caprices. La toute-puissance conduit là.

Peut-être quelques faits particuliers donneront-ils une plus juste idée de la mesure de louange que mérite le caractère moral de Mahomet. Parmi ses ennemis, on citait Abou-Sofyân, coraychite influent et instruit, un des premiers qui aient su écrire. Il croyait en un seul Dieu et ne croyait pas en son prophète. Il lui avait fait la guerre avec succès. Un des vainqueurs de la journée d'Ohod, il avait souvent dérobé ses caravanes aux attaques des musulmans. Mahomet ne savait ni comment le réduire ni comment le gagner, lorsqu'une

tribu lui ayant annoncé des dispositions à venir à lui, il envoya sur sa demande, pour l'instruire, six missionnaires qui furent trahis pendant le trajet et tombèrent dans une embuscade. Attaqués à l'improviste, trois périrent en combattant, un quatrième fut assommé en voulant s'évader, et les deux derniers, Zayd et Khobayb, furent vendus aux coraychites et mis à mort d'une manière qui rappelle le supplice des martyrs. Transporté de douleur et d'indignation, Mahomet, pour punir Abou-Sofyân comme chef des coraychites d'avoir trempé dans cet acte de cruauté, ordonna à Amr, fils d'Omeyya, de s'introduire dans La Mecque et de le tuer. Abou-Sofyân fut averti, et Amr n'eut que le temps de s'échapper.

Cependant la fortune des armes redevint favorable à Mahomet, et il marcha sur La Mecque avec dix mille hommes. La ville, ainsi surprise, ne pouvait résister. Mahomet permit alors à son oncle Abbâs de monter sur sa propre mule, d'aller trouver les coraychites et de leur conseiller de se soumettre pour éviter une ruine certaine. Abbâs rencontra hors des murs Abou-Sofyân, qui était sorti avec une escorte pour faire une reconnaissance. « Holà! père de Hanzhala, lui dit-il. — Est-ce toi, père de Fadhl? répond Abou-Sofyân, reconnaissant sa voix. Quelle nouvelle? — Le prophète est ici avec dix mille musulmans; il va vous écraser. — Et que faire? — Te rendre à Mahomet; j'obtiendrai ta grâce. Autrement tu seras mis à mort. » Abou-Sofyân monte en croupe sur la mule d'Abbâs, et, suivi des siens, il se rend au camp. Comme il y entrait, Omar, qui faisait une ronde, le reconnaît. « Tu n'as point de sauvegarde, lui dit-il. Louange à Dieu qui te livre entre mes mains! » Il court alors demander à Mahomet la permission de trancher la tête à son ennemi; mais Abbâs l'a suivi, il implore la clémence du maître. « J'accorde sûreté et protection à Abou-Sofyân, dit Mahomet. Demain matin, Abbâs, tu me le présenteras. » Dès que le jour eut paru, Abbâs le conduisit à Mahomet. « Eh bien! dit celui-ci, Abou-Sofyân, confesses-tu maintenant qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah? — Oui, répondit Abou-Sofyân. — Ne confesseras-tu pas aussi, ajouta Mahomet, que je suis l'envoyé d'Allah? — Pardonne à ma sincérité, reprit Abou-Sofyân; sur ce point, j'ai encore des doutes. — Malheur à toi! s'écrie Abbâs. Rends témoignage au prophète, ou ta tête va tomber! » Abou-Sofyân céda et prononça la formule décisive, que répétèrent ses compagnons.

Alors le politique Mahomet ordonna que tout homme de La Mecque qui entrerait dans la maison d'Abou-Sofyân fût épargné, que ceux qui se réfugieraient dans l'enceinte du temple le fussent également, qu'il en fût ainsi de quiconque se retirerait dans la maison du principal compagnon d'Abou-Sofyân, ou qui fermerait les portes

de sa demeure et s'y tiendrait tranquille. Peu après, Abou-Sofyân, assistant au défilé de l'armée musulmane, s'écriait en voyant Mahomet entouré de sa garde d'élite : « Quels sont ces hommes? — C'est, dit Abbâs, l'apôtre de Dieu environné de Mohâdjir et d'Ansâr. — En vérité, reprit Abou-Sofyân, la royauté du fils de ton frère est imposante. — La royauté, répliqua Abbâs, que dis-tu? As-tu déjà oublié que le fils de mon frère n'est pas un roi, mais un prophète? — C'est vrai! » dit Abou-Sofyân, et, devançant la marche de l'armée, il courut à La Mecque engager ses concitoyens à accepter Mahomet pour maître.

Mahomet avait beaucoup de confiance et de tendresse pour Zeïd, fils de Hâritha. C'était un jeune esclave chrétien qu'il avait affranchi, son disciple, son confident et son fils adoptif. Il l'avait marié à sa cousine Zaynab. Elle était d'une grande beauté, et Mahomet, l'ayant un jour surprise seule et dans un négligé qui la rendait plus séduisante, ne put s'empêcher de s'écrier : « Louange à Dieu qui dispose des cœurs! » Zaynab comprit ces paroles et les redit à Zeïd, qui, soit zèle et dévouement, soit inquiétude et jalousie, résolut de la répudier. Il persista dans cette résolution malgré Mahomet, qui tenta de l'en détourner; mais quand Zaynab fut libre, le prophète l'épousa : il avait cinquante-sept ans. Ce mariage avec la femme de celui qu'on appelait désormais le « fils de Mohammed » était contraire aux usages, et des murmures se firent entendre; mais le prophète récita cette parole de Dieu, qui est écrite dans le Coran : « Tu cachais dans ton cœur un amour que le ciel allait manifester, tu appréhendais les discours des hommes, et c'est Dieu qu'il faut craindre. Zeïd répudia son épouse. Nous t'avons uni avec elle, afin que les fidèles aient la liberté d'épouser les femmes de leurs fils adoptifs après la répudiation. Le précepte divin doit avoir son exécution. »

On peut voir dans ces récits comment les mœurs de l'Arabe, les faiblesses et les violences, les ressentimens et l'orgueil de la puissance se mêlaient à la générosité naturelle et à la conviction religieuse dans cette âme forte et passionnée. Et l'on peut voir en même temps comment de quelques épisodes historiques se tirait jadis une tragédie classique, car cet Abou-Sofyân dont Mahomet voulait un moment la mort, ce Zeïd dont il aima la femme, ne sont pas moins que le Zopire et le Seïde de Voltaire.

Il ne faudrait pas cependant que ces disparates et ces fautes dont n'est exempte peut-être la vie d'aucun des grands hommes de l'histoire ramenassent Mahomet au rang de ces séducteurs qui ont volontairement abusé l'humanité. Dans son rôle de révélateur, il a certainement porté la vertu indispensable, la sincérité. Il avait foi

dans sa mission. M. Saint-Hilaire va jusqu'à refuser de croire au succès de l'imposture en ce monde : c'est, à ce qu'il semble, pousser trop loin la réaction contre Voltaire et Montesquieu, qui voyaient la politique au berceau de toutes les religions; ce serait flatter les hommes que de dire qu'on ne peut les tromper. La grandeur même échappe rarement au charlatanisme et ne dédaigne pas toujours de descendre à la fourberie. Est-ce dans notre siècle qu'on peut prétendre que le génie ne se soit jamais mésallié au mensonge? Le vrai, c'est que la fausseté absolue est rare; mais l'absolue sincérité n'est pas commune. Cromwell n'était pas tout hypocrisie, ainsi qu'on l'a dit longtemps; mais comment prétendre qu'il ne fût pas hypocrite? Rayons même ce dernier mot, accordons que l'hypocrisie ne se rencontre pas aussi souvent que le veulent certains incrédules; mais la fraude pieuse se retrouve tous les jours, et ce serait beaucoup s'avancer que d'en déclarer Mahomet incapable. Il est extrêmement malaisé de distinguer dans le langage d'un révélateur où finit la pure vérité, où commence la fiction qu'il croit licite. M. Saint-Hilaire, en faisant toutes les réserves convenables, compare Mahomet à Socrate. Socrate est mort pour avoir trop dit la vérité; cependant peut-on bien, dans son enseignement, discerner sans hésitation le sérieux et l'ironie? Tout chef de secte ou d'école se permet au moins les artifices du langage, et de tous les artifices le style figuré est le plus usité : lorsqu'il s'en sert, quel prédicateur ou quel philosophe se croit obligé d'en avertir? Or qui n'en avertit pas s'expose à tromper ses auditeurs. Lorsque Socrate parle du génie qui le pousse ou l'arrête, des voix qu'il entend et qui décident de ses actions, s'il parle au propre, il se vante d'une inspiration ou il s'arme d'une hallucination pour se dire inspiré; peut-être aussi veut-il exprimer par figure cette idée plus simple, que le philosophe entretient un commerce invisible avec la Divinité, ou cette idée plus simple encore, que Dieu exerce une action directe sur notre âme, ou enfin l'idée la plus simple de toutes, que l'âme humaine est d'origine divine. Mahomet ne pouvait plonger dans sa conscience d'un regard aussi profond que le faisait Socrate. J'ignore ce qu'il pensait au fond de ses communications avec le ciel; mais, en lui accordant qu'il croyait annoncer aux hommes le vrai Dieu et la vraie manière de l'adorer, je ne voudrais pas jurer qu'il se fît scrupule de donner à ses révélations plus de puissance en ajoutant à leur prestige. Il pouvait se croire en droit de prêter à la vérité la forme la plus persuasive, celle qui devait le plus frapper les imaginations des hommes de l'Orient. Ils sont rares, ceux qui, pensant avoir pour eux la vérité, ne se sentent pas autorisés à mentir pour elle.

Ce qui plaide le plus pour la véracité de Mahomet, ce qui oblige

même à le placer, à tout prendre, parmi les plus sincères des instituteurs du genre humain, c'est le peu d'usage qu'il a fait du surnaturel. Un songe et une hallucination, c'est à peu près toute la part du prodige dans les titres de sa mission. Or il croyait aux songes comme son pays et son temps, comme presque tous les saints, enclins souvent à prendre leurs rêves pour des visions. Rêvait-il encore lorsqu'il revit l'ange Gabriel? C'est probable, et cette illusion suffit pour qu'il attribuât désormais au même messager céleste les paroles intérieures qu'il n'entendait qu'avec un trouble fébrile, et qu'il révélait ensuite avec l'autorité d'un prophète. Il n'ignorait pas les miracles que raconte l'Écriture sainte; il croyait à ceux de Moïse, à ceux de Jésus-Christ. Il se dit à beaucoup d'égards le propagateur, le continuateur de leurs enseignemens. — Le Coran confirme, dit-il, les Écritures. — Et cependant il reconnaît humblement qu'il n'a pas le don des miracles; il ne le regrette pas, il semble même le regarder comme un don dangereux qui n'a point sauvé ses devanciers ni persuadé leurs ennemis. Il traite avec mépris ceux qui lui demandent des prodiges. Il aurait donc voulu que l'islam fût une religion sans miracles. C'est assurément ce qu'il y a en lui de plus élevé et de plus extraordinaire.

VI.

Je ne sais si Luther lui-même fut aussi sobre de recours au surnaturel que le Mahomet de M. Saint-Hilaire. Il n'y a presque de merveilleux dans sa mission et son œuvre qu'une communication intime et spirituelle avec Dieu. C'est par cette voie que le Coran est descendu du ciel, que l'esprit fidèle, l'ange Gabriel, l'a déposé sur son cœur. Le Coran est ainsi l'ouvrage de Dieu, qui l'a envoyé au prophète avec sa science. Mahomet est l'interprète du ciel, mais il n'est qu'un homme envoyé de Dieu. Il n'est qu'un homme, il n'est pas le premier des apôtres. Il est le successeur des prophètes, de Moïse, de Job, de Jonas, de Jésus; il vient confirmer les Écritures, surtout le Pentateuque et l'Évangile.

Le mot de *coran* signifie récitation. C'est le recueil des paroles de Mahomet, révélations, prédications, explications, telles qu'elles échappaient à son esprit, tour à tour ému par l'enthousiasme ou guidé par le calcul, et telles que les recueillait la mémoire fidèle de ses amis ou de ses auditeurs. Une récension exacte en fut faite après lui par Zeïd, qui avait eu toute sa confiance, et soigneusement revisée par ordre du calife Othman; elle est devenue le texte accepté depuis l'an 33 de l'hégire, et sur l'authenticité duquel aucun doute légitime ne s'est élevé. C'est une collection sans ordre

de discours ou de propositions détachées sur Dieu, sa loi, son culte, son prophète, sur des questions de morale, de législation, et même sur des circonstances de la vie de Mahomet. La confusion y répand de l'obscurité. Malgré de nombreuses redites, la brièveté de la rédaction laisse beaucoup de prise au commentaire. C'est, dit-on, un modèle de style et le chef-d'œuvre de la littérature arabe; ce n'en est pas moins un livre mal composé, ou plutôt ce n'est pas un livre. La lecture en est difficile et fatigante, et jamais peut-être aucun ouvrage d'esprit n'est sorti de la main des hommes qui eût obtenu autant d'influence et de popularité. Notre Écriture sainte elle-même tient moins de place dans l'esprit des fidèles que le Coran dans celui des musulmans : elle est, dans le courant de la vie, moins présente aux catholiques et gouverne moins immédiatement leur raison et leur volonté.

Il y a de belles choses dans le Coran, il n'y faut pas chercher toutefois la métaphysique, ni même la poésie. Rarement des traits brillans ou des idées profondes en interrompent la monotonie un peu superficielle. En aucune chose, la pensée dans Mahomet ne marque par l'originalité. En revanche, le Coran offre peu de ces idées risquées et scabreuses qui ont compromis la réputation et la gravité du mahométisme. On n'y aperçoit point d'autre fatalisme que la soumission à la Providence. Le fanatisme et l'intolérance appartiennent aux sectateurs du Coran plus qu'au livre lui-même. Le salut y est promis à tous ceux qui, musulmans, juifs, chrétiens ou sabéens, croiront en Dieu et au jugement dernier en faisant le bien, et l'on y lit ces belles paroles : « Ne faites point de violence aux hommes à cause de leur foi. » Enfin tout le monde parle de ces sensualités qui prêtent pour les croyans un attrait profane à la vie future; néanmoins le Coran se borne à dire que, parmi les délices du séjour de la béatitude, les justes trouveront des *épouses purifiées :* c'est le mot du texte. Il est vrai que le style s'émancipe une ou deux fois et parle « de vierges aux regards modestes, aux grands yeux noirs, et dont le teint aura la couleur des œufs de l'autruche; » mais il n'est question que de leur présence, et maint passage annonce aussi des jardins où des fleuves rouleront des coupes d'une eau pure, des habits de soie et des bracelets d'or ornés de perles. Est-ce là autre chose que des figures? N'est-ce pas le cas d'appliquer cette distinction que fait Mahomet lui-même entre les versets qui renferment des préceptes évidens, qui sont la base de l'ouvrage, et les versets allégoriques auxquels s'attacheront ceux qui auront du penchant à l'erreur et qui feront schisme en les interprétant? L'indescriptible paradis n'a jamais été peint que sous une forme allégorique, et les symboles qu'on a choisis

pour en donner une idée ont été empruntés au goût et à l'imagination des peuples qu'on voulait séduire. Oublie-t-on sous quels traits l'église s'est reconnue elle-même dans le Cantique des cantiques?

Nous avons donc peu de chose à contester à l'admiration que le Coran inspire à M. Saint-Hilaire. On ne peut le lire sans être touché d'une morale si pure et si élevée, d'une foi si pleine et si vive dans la puissance et la bonté de Dieu, des sentimens d'humanité et de charité qui respirent dans toutes les pages. On peut trouver ailleurs des choses plus saisissantes et plus neuves, mais rarement de meilleures et de plus édifiantes. Cette absence même de recherche et d'ornement, cette calme confiance dans les vérités générales d'une religion qui ne les relève ni ne les compromet par des nouveautés particulières et surprenantes, donne une haute idée de celui qui a conçu l'espoir de remuer et de convertir le monde avec si peu. La grande originalité de Mahomet est de n'être pas un penseur original et malgré cela d'avoir créé une secte immense qui se distingue par la ferveur et l'opiniâtreté. Qu'est-ce en effet en substance que la religion de Mahomet? Il répond lui-même : « Celle d'Abraham, qui crut en l'unité de Dieu et refusa de l'encens aux idoles. C'est la doctrine d'Ismaël, de Jacob, de Moïse, de Job, de David, des prophètes, de Jésus lui-même, le fils de Marie, l'envoyé et le verbe du Très-Haut, mais dont il ne faut pas dire qu'il soit Dieu ni fils de Dieu; Dieu est un, il se suffit à lui-même. Abraham n'est ni juif ni chrétien; il était orthodoxe, musulman, adorateur du vrai Dieu. Tel est le prophète et tels sont ses disciples. »

On voit que l'islamisme en soi, et considéré comme une hérésie du christianisme, ainsi qu'on l'a défini souvent, se réduirait à une sorte d'unitairianisme théorique et pratique, ou plutôt ce serait presque la religion primitive antérieure à toute révélation surnaturelle; c'est la religion révélée la plus voisine du pur déisme qui ait jamais été enseignée au monde. Maintenant n'est-ce pas un fait historique assez digne d'étonnement qu'un homme ait aspiré et réussi à convertir et à dominer une grande nation en vertu d'une religion aussi dénuée de dogmes, de rites et de merveilleux que l'islamisme? Avec des ressources si restreintes, il a créé un culte très étendu et très vivace, qui a déjà duré plus de douze cents ans, qui s'est peu altéré dans le cours de cette longue existence, qui règne sur près de cent millions d'hommes, qui se maintient en face de l'Europe civilisée et chrétienne, et qui n'a pas cessé de s'étendre en Afrique et en Asie. On remarque qu'aucune des sectes de l'univers n'est aussi fidèle que la secte mahométane. L'apostasie lui est presque inconnue. On ajoute qu'au sein d'aucune religion l'incrédulité n'est aussi rare.

C'est pourquoi la résistance de la foi musulmane a fatigué nos infatigables missionnaires. On n'essaie guère de convertir les Turcs. Nous possédons depuis trente-cinq ans un empire arabe; nous avons tenté d'y propager tout, excepté notre religion. Jamais au sein de notre clergé lui-même l'idée n'a pris naissance d'aller évangéliser nos sujets sarrazins à l'ombre du drapeau tricolore. On a trop bien senti que ce serait se briser contre le roc et poursuivre une dangereuse chimère. Notre premier soin au contraire a été de protéger la religion des Arabes, et nous leur avons bâti des mosquées, quoique ce soit un péché grave, et même, je crois, un cas réservé qui ne peut être absous que par le pape.

Ce phénomène d'une foi si simple et si persistante, peut-être unique dans l'histoire religieuse de l'humanité, est certainement à la gloire de Mahomet, et il ferait même assez d'honneur à la nation sémite qui l'a offert au monde, si elle n'avait pas en partie compromis la persévérance et la fidélité de sa croyance par les préjugés puérils et odieux qu'elle y a mêlés avec le temps. Elle n'est point retombée dans l'idolâtrie, mais elle a prêté l'oreille à plus d'une légende miraculeuse que Mahomet n'a jamais autorisée, et son goût pour les talismans l'a conduite à attacher une vertu magique à des rites ou à des objets que rien ne sanctifie. Enfin de ce Coran, code de liberté morale et de fraternelle mansuétude, les musulmans sont parvenus à déduire le fatalisme, l'intolérance, le fanatisme persécuteur; à côté de ses prescriptions d'une austère pureté, ils ont su découvrir des encouragemens aux sensualités des nations ou des sectes les plus corrompues. Ces déviations, ces dégradations doivent assurément être moins imputées à la religion de l'islamisme qu'aux nations qui l'ont reçue : celles-ci en effet appartiennent pour la plupart à une race des plus indomptables, des plus rebelles à toute nouveauté, à toute réforme. Entre les Arabes des temps antérieurs à Mahomet et ceux de nos jours, l'analogie ou plutôt la ressemblance est frappante. Ce n'est pas la moindre merveille de la vie de Mahomet que d'être parvenu à opérer en si peu de temps une révolution religieuse chez un peuple si réfractaire aux révolutions. Il a fait plus : il a donné une telle impulsion au génie des siens que du même coup cette race, dissoute en peuplades errantes, en tribus éparses, est devenue une nation puissante, et le mouvement qui procédait de lui, secondé par ses habiles successeurs Aboubekr et Omar, a produit une brillante monarchie, celle des califes, que n'a jamais égalée celle des hôtes de Stamboul. En même temps une littérature a pris naissance; on n'a commencé à écrire des livres arabes que dans le siècle de l'hégire. Bientôt le goût et l'étude des sciences gréco-latines se prononça parmi ces

esprits si éloignés de la culture de l'Occident par leur éducation, leurs habitudes et leurs penchans. Un savoir qui prouvait beaucoup d'étude et de pénétration, quoiqu'il n'ait rien produit d'original et de durable, s'éleva parmi ces anciens pâtres du désert, et lorsque, toujours sous l'influence des mêmes causes régénératrices, l'Arabe fit succéder aux guerres locales les guerres de conquêtes, et qu'envahissant l'Afrique septentrionale il porta ses armes victorieuses en Italie, en Espagne, en France même, il parut un moment disputer aux Germains, avec la possession de l'Europe occidentale, le sceptre de la civilisation future.

Par un phénomène non moins singulier, toutes ces grandes manifestations de la race arabe n'ont duré que peu de temps. En six ou sept siècles environ, la monarchie des califes, l'unité nationale, la lumière des sciences et des lettres, l'esprit de conquête, l'esprit politique, tout a décliné et bientôt disparu. Peu à peu les Arabes ont cessé de compter comme puissance, ils sont retombés graduellement dans une situation sociale comparable sous plus d'un rapport à celle de leurs ancêtres des temps bibliques. Ces *sunnyites* de l'Arabie-Pétrée, milice dévouée de Mahomet et d'Omar, qui ont donné leur nom aux Sarrasins (*Saraceni*), et par eux régné de Bagdad à Cordoue, se retrouvent presque tels qu'ils étaient il y a douze siècles, sous la tente de ces pasteurs armés qui semblent aujourd'hui si loin de pouvoir former une nation et produire un gouvernement.

Comme les Arabes sont restés fidèles à l'islam, l'on a souvent pensé que leur religion était pour beaucoup dans cette décadence. Cependant l'établissement de cette religion a été le signal de leur grandeur : elle est certainement par sa théologie et sa morale digne des peuples les plus civilisés. Peut-être exagère-t-on en général l'influence politique des religions. Naturellement toute religion se donne pour parfaite et prétend par conséquent à l'immobilité. C'est un élément social qu'on peut appeler stationnaire. C'est pour ainsi dire en dépit d'elle-même qu'une religion se transforme et se plie aux progrès et aux nouveautés. Les mahométans ont peut-être moins qu'aucune secte modifié leur croyance et leur culte; mais cette stabilité pourrait être un effet plutôt qu'une cause. Les sociétés musulmanes ont des vices auxquels la religion n'a pas touché, mais qui ne viennent pas d'elle, l'esclavage, la polygamie, l'absolutisme endémique dans une grande portion de l'Asie. Enfin la race sémitique ne paraît avoir qu'une quantité limitée de mouvement intellectuel et moral. Il est arrivé d'ailleurs à l'islamisme un grand malheur qui a contribué à le perdre de réputation : c'est d'avoir été embrassé par ces Tartares du Turkestan qui, en servant sous les

Sarrazins, apprirent d'eux à les vaincre, et, en marchant sur le centre de l'empire grec, héritèrent à main armée de la moitié du monde romain. Les Turcs ont quelques qualités, encore bien sont-elles en déclin, le courage par exemple et une certaine aptitude au commandement; pourtant une évidente infériorité d'intelligence, un fonds d'insensibilité et de stupidité orgueilleuse en font des maîtres corrupteurs et abrutissans. Ils ont fait de leur religion le symbole de l'inertie et de la tyrannie; ils ont humilié, abaissé les Arabes, qui les redoutent et leur échappent, et quoique dans notre siècle on ait cru apercevoir les symptômes d'une réaction de la nationalité arabe contre la domination des Ottomans, ce ne sont encore que des indices bien vagues; une grande incertitude règne encore sur la portée de ces faibles oscillations, et l'avenir du monde mahométan reste un problème digne d'exercer la sagacité de ceux qui osent risquer des prédictions sur les destinées des sociétés humaines. Il semble chimérique d'espérer d'ici à longtemps un progrès sérieux pour les nations musulmanes; rien n'est plus hasardé non plus que le pronostic souvent exprimé de l'anéantissement de leur informe puissance et surtout de leur religion. Allah ne cessera pas d'être Dieu, et Mahomet restera longtemps encore son prophète.

Trois questions pleines d'inconnu nous paraissent donc ressortir des réflexions précédentes, et elles mériteraient d'attirer l'attention pénétrante de M. Barthélemy Saint-Hilaire.

Comment une foi aussi simple, aussi dénuée de prestige que l'islamisme, a-t-elle pu s'emparer aussi rapidement, aussi puissamment de l'esprit d'une nation nombreuse qui n'était point organisée en société politique? Comment a-t-elle pu devenir et rester la croyance persistante et passionnée de cent millions d'hommes?

Comment une révolution religieuse locale a-t-elle produit au dedans et au dehors de promptes et vastes conséquences politiques et militaires, qui ont amené des créations, des changemens et des destructions d'empires, et affecté pendant plusieurs siècles le sort du monde?

Comment ensuite ces conséquences se sont-elles atténuées, effacées, en telle sorte qu'il en est resté peu de vestiges, que les Arabes ont paru revenir au point de départ tout en conservant leur religion, et que l'on peut douter que leur état social et politique fût aujourd'hui fort différent si Mahomet n'eût pas existé?

VII.

Le mahométisme, de l'aveu de son fondateur, est la religion d'Abraham, dont le temps, au dire de Bossuet, est le temps de la

« loi de nature. » On peut donc admettre que le mahométisme est dans son fond la religion naturelle, c'est-à-dire un théisme simple, la foi dans un Dieu créateur et dans la vie future. Par là, il est pur du polythéisme des croyances païennes, du panthéisme, dont on retrouve les traces dans les traditions des brahmanes, du nihilisme, qui constitue la dogmatique du Bouddha. Il est ainsi supérieur aux trois fausses religions les plus célèbres et les plus étendues de l'univers. On doit comprendre maintenant pourquoi il a obtenu de la part d'un philosophe comme M. Saint-Hilaire une bienveillante équité que plusieurs appelleront de l'indulgence.

Pour le fond en effet, un théisme naturel ne diffère point de la philosophie spiritualiste que M. Saint-Hilaire professe. Sous les traits mêmes de l'islam, il est pour lui plus près de la vérité que les systèmes hasardeux renouvelés de Démocrite, d'Épicure ou de Spinosa, qui cherchent à se saisir de l'esprit du siècle. Cette religion est pour lui plus philosophique que plus d'une philosophie. Peu lui importe que, soit artifice, soit illusion, Mahomet ait dit l'avoir reçue de Dieu par la voix d'un ange. Il aurait de sa propre bouche annoncé les prodiges que les croyans attribuent à sa mule ou à sa colombe, que ces additions emblématiques ou fabuleuses inquiéteraient peu notre philosophe; elles seraient le signe et comme le vêtement obligé d'une religion, c'est-à-dire d'une prédication populaire, d'une croyance commune à toute une nation. Ces sortes de légendes distinguent toute doctrine qu'elles accompagnent d'une doctrine de philosophe, fruit de l'étude et de la méditation individuelles: elles ne touchent en rien à la substance, elles ne compromettent point la vérité du dogme, et des fictions mêmes sont innocentes si elles sont les seules conditions auxquelles un peuple accepte la vérité.

C'est là ce qui ressort d'une introduction importante dans laquelle, avant de parler d'une religion en philosophe, M. Saint-Hilaire a voulu s'expliquer catégoriquement et définitivement sur les rapports entre la religion et la philosophie. C'est un morceau composé avec une franchise et une conviction qui touchent profondément, et que seconde un talent simple, mâle et élevé; le style a toutes les qualités de la pensée. L'auteur n'a peut-être jamais mieux écrit. La solution qu'il donne à la grave question qu'il se pose est pleine de sagesse. Il faut l'accepter, tout au moins comme un bon conseil, surtout si Voltaire a eu raison de dire que la paix

Est d'un prix aussi grand que la vérité même.

Je vais plus loin : la vérité se rencontre à chaque page de cette remarquable introduction. L'auteur y dit une foule de choses justes,

et ces choses justes sont décisives dans les limites où il se renferme. En un mot, ce qu'il a dit est excellent; mais peut-être n'a-t-il pas tout dit.

La thèse qu'il soutient est un vœu qu'il exprime. Il voudrait qu'un accord sérieux et durable s'établît entre la religion et la philosophie; il ne leur conseille pas une alliance. La philosophie doit garder une indépendance absolue, la religion ne peut lier son autorité aux exigences de la liberté; mais pourquoi se combattraient-elles et n'auraient-elles pas l'une pour l'autre de mutuels égards, un mutuel respect? *Elles sont sœurs*, elles ont le même objet; elles ne diffèrent que par les procédés qu'elles suivent, l'une étant cultivée par des esprits nécessairement isolés, l'autre acceptée et soutenue par des nations entières; toutes deux nécessaires, toutes deux vouées aux intérêts les plus élevés de l'humanité, elles n'ont nulle raison de se nuire entre elles, de chercher à se supplanter l'une l'autre. La suppression de la philosophie par la religion serait une mutilation de l'esprit humain; la substitution de la philosophie à la religion serait, en même temps qu'une tentative impossible, une violence dommageable à la moralité des nations. Aujourd'hui surtout, et en présence des doctrines d'hostilité contre la religion et contre toute religion, la philosophie doit au christianisme vénération, admiration, sympathie.

Ce sont là de sages idées, et il faut les admettre, en tant du moins qu'elles peuvent faire renoncer de part et d'autre à ces agressions violentes, à ces échanges d'invectives que réprouvent également la raison et l'équité. La paix entre les ministres de la religion et les sectateurs de la philosophie est possible et désirable, et si les circonstances ont, comme il le semble, amené entre eux des rapports plus doux, il faut s'en applaudir et travailler de chaque côté à faire durer ce retour de modération et de justice. Cet apaisement est d'autant plus précieux que la paix entre les personnes ne pourrait pas s'appuyer peut-être, autant que le donnerait à entendre M. Saint-Hilaire, sur l'accord entre les choses.

Est-ce en effet parce que la religion et la philosophie ont un objet commun, soit, si l'on veut, l'origine, la nature et la destinée de l'homme, qu'un conflit ne devrait jamais les opposer l'une à l'autre? Quand on étudie les mêmes questions, si l'on ne s'entend sur la manière de les résoudre, la différence devient aisément de l'antagonisme. La médecine et les mathématiques n'ont pas de peine à vivre en bonne harmonie. Il n'en est pas de même entre deux médecines, c'est-à-dire entre deux sciences toutes différentes ayant pour objet commun la guérison des maladies. S'il y avait, s'il pouvait y avoir deux mathématiques, on devrait peu espérer de les

mettre d'accord. N'y eût-il entre la religion et la philosophie que la différence des procédés, chacune trouverait encore le sien le meilleur ou même le seul bon, et par conséquent, sans même s'attaquer, elles se contrediraient. On ne peut répondre d'ailleurs que deux procédés différens mèneraient à des conclusions identiques, et si les conclusions sont opposées entre elles, la religion et la philosophie sont la négation l'une de l'autre.

Dira-t-on que cette contradiction est indifférente, puisque la religion et la philosophie sont des choses également naturelles et nécessaires? L'argument n'irait qu'au scepticisme, car il supposerait l'indifférence à la vérité. Les fausses religions sont une expression du même instinct, du même besoin de croyances surnaturelles, qui paraît un élément nécessaire de toute société. Pourtant dans cette immense partie de l'Asie où règne le Bouddha, où le néant est adoré comme la sainte béatitude, où le nom de Dieu n'est jamais prononcé comme celui d'un père, d'un maître ou d'un juge, au sein de ces deux, de ces trois cents millions d'hommes qui n'admirent qu'une vertu toute négative, anticipation du repos éternel, la philosophie peut-elle être saisie d'un grand respect pour un tel culte, et, se fît-elle une loi de le ménager, peut-elle s'abstenir de lui nier en face ses dogmes les plus chers et de combattre dans les âmes la dangereuse influence d'une doctrine d'anéantissement volontaire?

De même, si l'on exige de la religion une bienveillance presque fraternelle pour la philosophie, c'est apparemment pour la philosophie, quelle qu'elle soit, car, suivant la définition d'un maître, la philosophie est la réflexion dans sa liberté absolue. Or la réflexion peut conduire l'esprit au scepticisme, au panthéisme, au matérialisme. Telle peut être la philosophie d'un temps et d'un pays. Et si elle a droit d'exister au nom de la liberté de la pensée, comment cependant exiger qu'une religion fondée sur une saine notion de la Divinité s'interdise d'attaquer une semblable philosophie dans son principe et dans ses conséquences?

On peut dire que ce sont là des suppositions sans intérêt pour nous. Les cultes chrétiens et les philosophies spiritualistes contiennent des vérités communes et offrent des points de contact qui sont des raisons de s'entendre ou du moins de s'estimer réciproquement. Oui, grâce à Dieu; mais quand nous parlons au nom de la philosophie, nous ne stipulons pas seulement pour le spiritualisme, nous réclamons la liberté de l'esprit humain. Or nous ne pouvons empêcher la théologie de tenir nécessairement l'incrédulité pour le plus grand des malheurs et le plus grave des torts, puisque le salut éternel en dépend. Des philosophes ne pourront jamais légitimement qualifier de même la dissidence et l'erreur. En laissant à la

raison le droit de se juger elle-même, ils infirment autant qu'il est en eux une des maximes fondamentales de la religion même qu'ils ne veulent pas attaquer. Toute la mesure, toute la déférence du monde, ne sauraient faire qu'une philosophie puisse aisément s'expliquer soit sur le fond des questions métaphysiques, soit sur les moyens de connaître la vérité, sans avancer des propositions qui touchent aux bases de la religion révélée. Il n'y a pas d'exemple qu'un philosophe de quelque importance n'ait pas, en écrivant, éveillé l'attention et la défiance des clergés et des théologiens. Le nom de Socrate vient naturellement dans cette question. Je n'admets aucune atténuation en faveur de ses juges; mais, malgré ses ménagemens pour le culte national, on ne peut prétendre que son enseignement fût favorable aux croyances de l'idolâtrie polythéiste. Bien que Platon s'enveloppe tant qu'il peut des allégories du paganisme, l'auteur de l'*Eutyphron* ne peut passer pour un zélateur de la piété envers les dieux d'Athènes. On cite Descartes, qui, dit-on d'ailleurs, avait la foi de son temps. S'il l'avait en effet, son rôle en était bien simplifié, et cependant ce catholique irréprochable n'a cru pouvoir vivre tranquille qu'en pays protestant. Il nourrissait contre les prétentions des théologiens un ressentiment et une aversion qui n'étaient pas sans amertume, il a gardé le silence sur certains points de philosophie naturelle pour se soustraire aux censures ecclésiastiques, et avec tout cela il a rencontré dans l'église une école puissante et vivace qui le réprouve comme un des plus audacieux promoteurs de la liberté de penser, et l'on ne peut dire en effet que les quatre principes de sa méthode soient précisément les principes d'une foi orthodoxe! Leibniz a porté bien plus de réserve et de calcul encore dans ses rapports avec la théologie, il a écrit plus d'une page dont elle a raison de se prévaloir; mais combien y a-t-il de ses principales théories que l'église puisse accepter? Quand il raisonne avec Bossuet sur le rapprochement des cultes chrétiens, l'indifférence sur le dogme se trahit à chaque ligne, et tout semble justifier la réputation qu'il a laissée parmi ses contemporains de *n'avoir été qu'un grand et rigide observateur du droit naturel*.

C'est que, malgré toutes les précautions possibles, toute philosophie libre (et qu'est-ce qu'une philosophie sans liberté?) touche inévitablement aux fondemens de la révélation, non-seulement par sa tendance, mais par ses doctrines, et elle inquiète la religion même en la respectant. Il n'est point nécessaire pour cela que, prenant en main l'arme de la critique, elle déchire à coup de poignard le sein de cette mère désarmée à laquelle l'église se compare éloquemment. Il est encore moins nécessaire qu'elle ait la pré-

tention étrange de se substituer à la religion et de s'organiser en culte public. C'est là une rêverie qu'on ne lui peut imputer. Sans empiétement, sans énormité, sans polémique, la philosophie intéresse, affecte la religion; elle l'ébranle ou la consolide sans le vouloir. Et si l'on prétend que l'une soit toujours telle qu'elle ne puisse nuire ou déplaire à l'autre, et cela réciproquement, ce ne pourra jamais être vrai que pour une certaine école religieuse et pour une certaine école philosophique qu'on aura faites exprès l'une et l'autre pour vivre en paix. Il faudrait plus, il faudrait que la religion et la philosophie se donnassent parole de rester entièrement séparées l'une de l'autre et de s'ignorer mutuellement, l'une étant l'opinion de tout le monde, l'autre l'occupation privilégiée d'un petit nombre de savans qui n'auraient de commerce qu'entre eux. Or il n'en est pas ainsi. D'abord la religion se mêle de philosophie, elle s'enquiert de ce que font les philosophes, et certes elle en a bien le droit : elle est tenue de prémunir les fidèles contre un enseignement, si elle le trouve dangereux. Quant à la philosophie, elle n'existe pas uniquement pour les gens du métier, elle ne se renferme pas dans le cercle des écoles, où d'ailleurs on n'élève pas uniquement des philosophes. Pour penser comme ceux-ci, il n'est pas nécessaire d'être de leur profession, il suffit de les avoir lus. Et encore combien de gens il y a soixante ans ne juraient que d'après Locke sans l'avoir jamais ouvert! La philosophie n'a donc pas besoin d'être constituée en culte public pour posséder, en dehors du culte public, une influence sur l'opinion, car elle parle à tout le monde, elle écrit pour tout le monde. Aristocratique, si l'on veut, par ses recherches originales, elle se popularise par ses livres, elle exerce une action directe ou indirecte sur la société entière; elle fait des révolutions. Comme bien d'autres sciences, elle n'est cultivée que par un petit nombre d'adeptes, et cependant, en tout pays vraiment civilisé, elle entre dans l'éducation de tous les hommes bien élevés, et cet enseignement apparemment n'est pas un abus à supprimer. La philosophie n'est donc pas exclusivement l'affaire des philosophes; il est impossible qu'elle n'obtienne pas dans beaucoup d'esprits place auprès de la religion, qu'elle n'exerce pas, concurremment avec la religion, une influence moins étendue, mais souvent aussi réelle. Toutes deux se partagent inégalement l'empire des esprits; mais elles ne peuvent se le partager sans se le disputer quelquefois.

Maintenant qu'on s'efforce de réduire cette dispute à une concurrence pacifique, que l'on évite scrupuleusement l'agression et le scandale, que l'on cherche même à mettre en lumière les points communs que peuvent offrir la science et la foi, on aura raison, et

M. Barthélemy Saint-Hilaire, avec le bon conseil, a donné le bon exemple. Il a cependant l'esprit trop libre et trop sincère pour n'avoir pas fourni en même temps la preuve que l'accord et l'entente ont leurs limites, et qu'autre est d'écrire philosophiquement, autre d'écrire chrétiennement. Il veut la concorde, il y exhorte, il est maître de sa plume; il a la mesure, la bienveillance, l'habileté, et j'espère que, grâce à la disposition actuelle des esprits, il sera entendu de ceux à qui il s'adresse. De bonnes intentions répondront à ses bonnes intentions; mais enfin quand il dit que les religions sont l'œuvre collective de peuples entiers, que ce sont des peuples qui ont écrit leurs livres, que, même quand elles se personnifient dans un homme, les grandes individualités ne sont que l'expression et le reflet de tout ce qui les entoure et les soutient, lorsqu'il ajoute que la philosophie pas plus que la religion ne peut présenter la vérité d'une manière absolue et définitive, il est bien près de faire de la religion une chose humaine et de lui refuser l'infaillibilité. Si, comme il l'écrit, la philosophie ne connaît pas la *distinction des vérités naturelles et des vérités surnaturelles*, quel point d'appui laisse-t-elle à la religion? Enfin, si la philosophie est comme une religion individuelle, tandis que la religion est la philosophie des nations, que répondre à ceux qui disent plus lestement : « La religion est bonne pour le peuple? » Tout serait facile en effet, si la seule question qui pût s'élever à propos d'une religion était celle-ci : Est-elle utile? est-elle respectable? est-elle belle? C'est cette question seulement que M. Saint-Hilaire paraît avoir en vue. A cette question la réponse est aisée, et quand il s'agit du christianisme, l'affirmative va de soi.

Mais il est une autre question plus grave, plus essentielle, qui surtout, à certaines époques, se pose inévitablement, et la voici : La religion est-elle vraie? Oui, répond le philosophe, dans tout ce qu'elle a de commun avec la philosophie. Sur tout le reste, il se récuse. C'est à merveille, si le bonheur veut qu'il soit également philosophe et chrétien. Autrement nous venons de voir comment la liberté de penser se trahit malgré tous les ménagemens. On peut recourir, je le sais, aux réticences et aux équivoques pour laisser dans l'ombre toute radicale dissidence. Cet art de s'accommoder aux susceptibilités de celui qu'on veut désarmer, d'envelopper sa propre pensée pour la rendre moins blessante, il y aurait trop de sévérité à l'appeler hypocrisie ou mensonge; cependant ces délicatesses sont en effet des réticences et des équivoques, et l'art est toujours bien près de l'artifice. On ne peut guère blâmer la sincérité hardie qui ne voudrait pas s'y astreindre. Il est vrai que le commerce des hommes impose à chaque instant des ménagemens

du même genre. La vie sociale serait impossible si l'on ne savait à propos garder le silence, se tenir à propos sur la réserve, enfin, nécessité plus grave et plus scabreuse, prendre quand il le faut le langage des conventions sur lesquelles reposent les sociétés. Les raisonnemens qui servent à recommander au philosophe de respecter la foi de ses concitoyens diffèrent peu de ceux par lesquels on lui prêche le respect de toutes les institutions sociales, du gouvernement, de la législation. Ces choses-là sont, tout comme les religions, au rang de ces nécessités universelles qu'atteste l'expérience de tous les temps et de tous les lieux. Le bien public, l'intérêt sacré de la justice, de la paix et de la morale, imposent au citoyen de respecter les lois de son pays. Ce respect, au moins en temps ordinaires, doit se montrer et dans ses actes et dans son langage public.

Ici toutefois une distinction se présente naturellement, celle de la pratique et de la spéculation. Dans la conduite de la vie, il n'est pas très difficile de se soumettre aux lois et aux convenances sociales, qui sont des faits respectables en eux-mêmes, y eût-il beaucoup à redire à leur origine, aux principes sur lesquels ils s'appuient, aux conséquences qui résultent de leur existence. Respecter de fait une institution, ce n'est pas la tenir pour excellente, c'est la reconnaître pour nécessaire; c'est préférer un bien relatif ou un moindre mal à un plus grand, et l'on peut de même préférer l'observance d'une religion imparfaite à la profession de l'impiété. Les esprits absolus rejettent de telles transactions, mais la société n'est pas faite pour les esprits absolus.

Par malheur, la pratique n'est pas tout. L'homme a le noble privilége de pouvoir considérer toutes choses du droit de la pure raison, comme s'il était lui-même une pure intelligence. C'est là ce qu'on appelle la spéculation. Sur ce terrain, la vérité absolue reprend ses droits, et la philosophie est essentiellement spéculative. Dans son application aux choses sociales, l'honneur de notre siècle est de penser que la philosophie doit s'élever au-dessus des intérêts, des préjugés et des faits, et tout peser au poids de la justice et de la raison. Et cependant, comme l'écrivain ne peut se scinder en deux personnes, en un philosophe et un citoyen qui n'aient rien de commun entre eux, il lui est encore bien difficile de penser et de parler en toute liberté, et de grands esprits se sont assujettis à la règle de ménager les choses établies. Lorsqu'en publiant l'*Esprit des Lois* Montesquieu écrivait : « Si je pouvais faire en sorte que tout le monde eût de nouvelles raisons pour aimer ses devoirs, son prince, sa patrie, ses lois, qu'on pût mieux sentir son bonheur dans chaque pays, dans chaque gouvernement, dans chaque poste où l'on se

trouve, je me croirais le plus heureux des mortels. » Montesquieu était bien prudent, s'il n'était bien aveugle, car il parlait ainsi de l'ouvrage qui devait commencer à nous rendre insupportables toutes ces choses qu'il dit vouloir nous apprendre à aimer. Un tel exemple serait fait pour donner quelque hésitation sur la rigoureuse loi de la sincérité complète, et cependant je ne sais qui voudrait l'imiter. Dans les choses saintes, cette retenue se justifie mieux. On doit voir toutefois que nous rencontrons ici une de ces situations trop fréquentes dans la vie où deux devoirs différens sont en opposition l'un à l'autre, et où la conscience est obligée de compromettre.

C'est en tenant compte de ces observations qu'il faut comprendre l'exemple et le précepte que nous donne M. Saint-Hilaire. Les théologiens feront bien de déposer leurs grands airs de mépris pour la philosophie; les philosophes feront encore mieux de s'abstenir d'un dédain railleur ou d'une offensante pitié pour l'orthodoxie. C'est en toutes choses au parti de la liberté surtout que l'impartialité et la modération sont commandées. Pour ceux d'ailleurs qui pensent que le christianisme contient sous une forme persuasive et puissante les grandes vérités de la religion naturelle, s'il n'est sacré, il est particulièrement vénérable. Pour les autres, il est tout au moins une doctrine de métaphysique qui a bien des intelligences dans la nature humaine, et il a droit à tout ce qui est dû à la liberté de croire, qui n'est qu'une branche de la liberté de penser. On ne peut donc trop insister sur les devoirs de la raison envers la conscience, ni trop répéter que la prudence, comme la justice, nous prescrit un sincère respect pour toutes les opinions sincères. On peut même se féliciter si les événemens ont ramené d'anciens adversaires à se juger réciproquement avec plus d'équité et de bienveillance; mais il n'en faut pas espérer davantage. Les théologiens ne doivent pas se formaliser si la philosophie ne leur rend pas les armes; les philosophes ne doivent pas s'étonner que la théologie ne les approuve pas. C'est une tolérance mutuelle, non un accord plus ou moins forcé, qu'ils se doivent les uns aux autres. Le véritable intérêt commun de la religion et de la philosophie, c'est l'indépendance.

CHARLES DE RÉMUSAT.

HUIT MOIS

EN AMÉRIQUE

LETTRES ET NOTES DE VOYAGE

1864 — 1865

II.

LA VIE DES EAUX. — LES LACS DU NORD.

New-York, 19 juillet 1864.

Je vois grandir autour de moi l'émotion causée par la guerre (1). Le président des États-Unis vient de faire un nouvel appel aux armes de cinq cent mille hommes. Si dans le délai de cinquante jours les états n'ont point fourni leur contingent, la conscription remplira les cadres. Or il n'est rien que les Américains redoutent plus que la conscription : elle répugne à leurs mœurs, elle blesse leurs principes, elle touche à ce qu'ils ont de plus sensible et de plus obstiné. De tous ceux que le sort désigne, il en est bien peu qui ne se rachètent. La conscription, même ainsi transformée, reste encore un objet d'horreur. Le gouvernement fixe le contingent des états; ceux-ci le répartissent entre les localités : alors commence la chasse au soldat. Les états empruntent, les municipalités s'imposent, les souscriptions affluent, le gouvernement fédéral lui-même offre une prime fixe de 200 dollars par homme. Comme toute chose nouvelle et improvisée,

(1) Voyez la *Revue* du 15 août.

ce système de recrutement est loin d'être sans défaut. Ainsi l'état pourvoit au remplacement des conscrits qui se libèrent, et bien qu'on ne puisse l'accuser d'en faire un commerce déshonnête, puisque le prix de l'exonération est inférieur à la prime de l'engagement, son intervention en cette matière l'expose toujours à des soupçons fâcheux. Les exonérations ont d'ailleurs un caractère provisoire qui ne laisse aucune sécurité. Le citoyen qui s'exonère ne se rachète pas pour l'avenir; il n'échappe pas aux chances des tirages futurs. Le lendemain du jour où le collecteur a reçu son argent en échange de sa personne, le président peut décréter une levée nouvelle et l'appeler à servir une seconde fois. Il fait donc avec l'état un marché sans garantie qui ressemble à un impôt déguisé. Enfin la règle des exemptions légitimes est loin d'être certaine. A vrai dire, les exemptions sont plutôt des faveurs spéciales que des priviléges légaux, et le désordre est si grand que les démocrates peuvent soutenir, en s'appuyant sur des précédens authentiques, que les milices tout entières des états, c'est-à-dire les trois quarts des citoyens valides, sont exemptées de servir dans les armées de l'Union.

Au commencement de la guerre, l'Amérique avait une armée de citoyens : ses commerçans, ses ouvriers, ses laboureurs, s'étaient un beau jour éveillés soldats. Rien de plus beau que ce soulèvement unanime, rien de plus fort, disait-on, que cette armée nationale, composée d'hommes pensans et convaincus. Au premier choc, ils furent dispersés; braves, mais étonnés de la résistance, effrayés de la discipline, ils comprirent que la guerre n'était pas le jeu facile qu'ils avaient songé, et en peu de mois ces héros improvisés étaient rentrés, plus ou moins glorieux, dans leurs foyers. Il fallait pourtant remplir les rangs vides et opposer des hommes à l'ennemi (1). On eut recours à l'argent, aux primes annoncées à son de trompe, à l'enrôlement des Irlandais, des Allemands, des étrangers. Ce fut la seconde armée, celle qui, renouvelée à grands frais, dure encore aujourd'hui. L'enthousiasme et le goût nouveau des armes avaient fourni pour quelques jours des hommes qui n'étaient pas tous des soldats; l'argent et les promesses ont acheté pour quelques années des mercenaires qui ne sont pas tous des citoyens.

Cependant ce moyen s'use à son tour; le prix du sang s'élève. Le peuple est fatigué, la crainte même de la conscription n'obtient ni les subsides ni les enrôlemens accoutumés. C'est alors le tour de l'impôt du sang. Quelques démocrates protestent contre cette mesure, qu'ils disent violente, oppressive et inconstitutionnelle. Elle ne s'en appuie pas moins sur le vote souverain du congrès. Quant à

(1) Je dois rectifier à ce propos une erreur typographique qui s'est glissée dans la première partie de cette étude. On a imprimé que l'armée fédérale avait perdu en deux mois *trois cent* mille hommes; c'est *trente* mille qu'il faut lire.

la constitution, savez-vous quelles sont les formalités requises pour l'amender? Il faut que les deux chambres du congrès fédéral votent l'amendement à la majorité des deux tiers, puis que les trois quarts des états le ratifient dans leurs législatures séparées, ou bien la législature d'un état propose elle-même l'amendement, qui est alors discuté et voté par une convention nationale extraordinaire. Il semble que les fondateurs de la constitution aient voulu la mettre à l'abri comme l'arche sainte, et lui donner autant que possible le caractère de l'immobilité. Ils ont bien fait; mais ils font bien aussi, ceux qui en temps de guerre civile savent briser la serrure de cette double enceinte et trouver des voies nouvelles, mieux appropriées aux événemens. Il serait vraiment bien commode pour l'ennemi, qui s'en est remis à la dictature, d'avoir un adversaire lié scrupuleusement à la lettre de la loi. On peut murmurer contre la conscription, mais tout homme sincère avoue qu'elle est inévitable. Ceux qui la combattent n'agissent que dans l'intérêt du sud et pour obliger à une paix humiliante un gouvernement désarmé.

Au moment où j'écris, j'entends le bruit d'un tambour, et je vois passer dans la rue une bande de recruteurs mêlée de recrues. C'est ainsi qu'ils s'en vont tambourinant à travers la ville, cherchant à faire la boule de neige, mais n'y réussissant guère. Je crois que l'état de New-York devra recourir au tirage. Ce sera peut-être le signal d'une émeute pour les Irlandais et les démocrates.

22 juillet.

Le mécontentement paraît grandir malgré les homélies patriotiques des journaux républicains. Le *Times* et *la Tribune* exhortent les citoyens, vieux et jeunes, les femmes elles-mêmes, à grossir l'armée. S'ils sont riches, qu'ils s'y fassent représenter par un, deux ou même trois mercenaires; s'ils sont pauvres, qu'ils se cotisent pour fournir un homme à la patrie. Ils n'est pas jusqu'aux volontaires, qui ont déjà donné leur personne, qu'on n'engage à compléter le sacrifice en donnant leur argent. Quant aux journaux démocrates, plusieurs se tiennent silencieux et réservés, n'osant combattre ouvertement la mesure et témoignant de leur sourde hostilité par une résistance de détail; d'autres s'abandonnent à leurs vivacités habituelles. A ce propos, le général Dix, commandant le département militaire, a sommé l'*attorney-general* de poursuivre le *Journal de Newark* pour article injurieux au président des États-Unis. J'avais vu jusqu'ici la répression arbitraire, mais je ne connaissais point encore la répression légale de la presse. Cette mesure isolée contient en germe toute une révolution : elle a pour but d'invoquer la justice ordinaire contre des délits que l'arbitraire pouvait seul atteindre. Singulier pays où les législateurs laissent

au pouvoir militaire l'initiative des réformes légales, et où tout part d'en bas pour s'établir par l'usage avant d'être sanctionné par les lois!

Newark n'appartient pas à l'état de New-York; comme tous les faubourgs situés à l'ouest de l'Hudson, il fait partie de l'état de New-Jersey, régi par une législation différente. Les cours fédérales, chargées d'appliquer la constitution des États-Unis, ont pu suffire, en temps de paix, à faire respecter dans chaque état l'autorité du gouvernement; mais depuis la guerre le territoire tout entier de l'Union a été divisé en grands commandemens militaires, dont les chefs sont les vrais représentans du pouvoir fédéral. Bien que le général Dix donne aujourd'hui un exemple salutaire, le peuple de New-York en paraît irrité. On s'attendait ce soir à une émeute sur l'autre bord de la rivière. On ne croit pas qu'il se passe beaucoup de semaines avant que le sang coule une seconde fois dans les rues. Les démocrates chauffent le four et espèrent que leurs adversaires tireront les marrons du feu. Tandis que l'administration annonce l'énergique propos de persévérer jusqu'à la soumission du sud, ils affectent de promettre au peuple une paix facile. Savez-vous à quelles conditions ils *espèrent* obtenir le retour arrogant du sud à l'Union? Ces conditions ont été proclamées l'autre jour par des émissaires confédérés dans une convention tenue à Niagara. Il s'agit de reconnaître la dette confédérée et de l'ajouter à celle du nord; il s'agit de fortifier l'esclavage en lui donnant des garanties nouvelles; il s'agit en un mot de payer les frais de la rébellion. Ce serait pour arriver à ce beau résultat qu'on aurait fait trois ans de guerre, dépensé plus de dix milliards, troublé le commerce, ébranlé les fortunes privées, violé enfin bon nombre des principes de l'ancienne liberté américaine. Quoi qu'en puissent dire les gens charitables qui se prennent d'indignation à la vue de cette guerre *fratricide*, il faut savoir ce que le mot de paix déguise et comprendre qu'il n'y a plus à l'heure qu'il est de salut, d'honneur ni de justice sans l'abaissement de la société du sud. Il ne s'agit pas, comme se le figurent chez nous des imaginations toutes pleines encore des terreurs de 93, d'élever dans Richmond une guillotine où l'on fasse monter les chefs de l'aristocratie esclavagiste, il s'agit simplement de tenir bon jusqu'à ce que la place assiégée se rende ou s'écroule. Je m'indigne chaque fois que j'entends parler de la « grande cause du sud conservateur. » Le sud n'est conservateur de rien que de l'esclavage. Le nord, qu'on appelle révolutionnaire et qui pourrait s'en honorer dans une pareille cause, ne s'est armé que pour défendre la nationalité et la loi. Croyez bien que les hommes du nord sont les vrais conservateurs, et que cette guerre est pour eux un devoir national; quand bien même ils auraient la pensée d'humilier le dra-

peau de l'Union devant une minorité rebelle, ils n'en auraient pas le droit.

Nous faisons voile demain pour le nord. Nous remontons l'Hudson jusqu'à Catskill, une sorte de Righi américain où l'on ne monte point encore en chemin de fer, et d'où la vue se repose d'habitude sur un océan de nuages.

Saratoga, 25 juillet.

Figurez-vous un pays plat, sablonneux, insignifiant, un grand village bâti en planches et coupé de longues avenues : c'est Saratoga, lieu d'eaux et de plaisir qui est un peu le Vichy de l'Amérique. A la porte de la gare s'élève une énorme baraque de bois et de briques mêlées : c'est l'*United States hotel*, rendez-vous du monde élégant de Saratoga. Vous entrez par une sorte de porche en madriers dans une cour plantée d'arbres, bordée de deux immenses ailes, fermée d'un côté par le chemin de fer, de l'autre par un vaste bâtiment blanc. Une galerie couverte, où aboutissent d'innombrables escaliers, fait le tour de l'enclos. Au fond s'ouvrent les fenêtres d'une salle à manger colossale et d'un salon encombré de femmes en toilette. Les corridors intérieurs ressemblent à ceux d'une prison. Les appartemens sont misérables, à peine meublés : chaque chambre a des murs blancs peints à la colle, deux chaises de bois et une armoire grossière en planches rudes. C'est au milieu de ce dénûment que s'agite une population parée, désœuvrée, en gilets blancs et en robes de soie. La journée se passe dans le salon, où l'on s'assemble par centaines, où les uns piétinent et les autres s'asseoient par groupes. Il s'élève du promenoir un grondement confus de pas et de voix mêlés; c'est comme une basse continue sur laquelle se détache à l'heure des repas un épouvantable cliquetis d'assiettes, de couteaux et de verres. Enfin, pour compléter le vacarme, une bande de musique vient deux fois le jour s'établir sous les arbres et corner des airs de danse avec accompagnement des cloches du chemin de fer et du rugissement des locomotives. Le soir paraissent des robes de bal et quelques rares habits noirs. La musique alors se retire dans une grande salle nue, meublée seulement de chaises de bois, où elle résonne sans repos ni trêve jusqu'à une heure avancée de la nuit. Les hommes se rassemblent au *bar-room* et causent d'affaires; l'hôtel est comme une bourse à l'usage des négocians qui viennent de New-York y passer le dimanche en famille. Enfin c'est le plus affreux pêle-mêle qu'ait encore inventé la civilisation sous prétexte de plaisir. Les Américains appellent cela la *campagne;* cette caserne ouverte au monde entier, cette vie de troupeau entre le bal et la locomotive, leur représentent le bonheur des champs. J'exècre les lieux dits de plaisir où nos mon-

dains vont chercher pendant l'été un lambeau de leur Paris dispersé; ce sont pourtant de véritables retraites champêtres au prix de ce phalanstère où mangent, boivent et dansent en commun, à heures fixes, un millier de créatures humaines. Il appartenait au plus avancé des peuples de perfectionner cette façon moderne de mener la vie élégante en bonne société!

Quant aux femmes, il s'agit pour elles de faire toilette, de faire toilette encore et toujours. Telle demoiselle des plus *lancées* change de chevelure trois fois dans la journée. Toute ville d'eaux est le lieu par excellence de la *flirtation*. Plus d'une de ces élégantes pêchera un mari dans la bagarre. Plus d'un de ces flâneurs fashionables, une fois suffisamment enrichi, regarde s'il ne découvrira pas en eau trouble la perle dont il a préparé l'écrin. C'est une foire aux mariages, où les marchés sont publics. Tant pis pour ceux qui voudraient se dérober aux regards de la foule. Dans ce monde démocratique, on mange à la gamelle, on remue les hommes à pelletées comme des choses, et la société tout entière cuit dans la même marmite.

Je retrouve dans la cohue quelques amis de New-York, gens aimables et distingués qui deviennent mes compagnons habituels. Quant au public, rien de plus aisé que de se mettre à son niveau : il suffit de s'alléger d'un peu de politesse superflue et de mettre sous clé les idées d'art et de littérature. Le négoce et la politique remplissent les conversations, non pas cette politique brillante, presque philosophique, à laquelle nous sommes accoutumés. Ici les pensées d'un homme du monde ne s'élèvent guère plus haut que celles d'un homme du peuple : c'est le même bon sens solide, mais un peu terne et sans attrait. Il en est des esprits comme des habits et des maisons : la coupe en est consacrée, la couleur uniforme; si parfois on rencontre une exception à la mode, un essai de pittoresque et d'originalité, on peut compter sur un chef-d'œuvre de mauvais goût. Je compare volontiers les Américains à leurs machines, qui sont puissantes, mais un peu rudement bâties, excellentes pour produire des objets de qualité ordinaire et de commun usage, mais inapplicables aux imaginations brillantes du luxe européen.

Les mœurs sont en général douces, flegmatiques et faciles. Nul ne se gêne pour son voisin, mais nul ne songe à le molester ni dans sa personne, ni dans ses biens. On a tort de se figurer les Américains comme des hommes durs, dangereux, rapaces, dévorés d'égoïsme, doués à la fois d'un indomptable esprit d'indépendance et d'un farouche instinct d'oppression. Je trouve chez eux plus d'esprit d'ordre et de probité usuelle que je n'en ai vu ailleurs. Je ne connais pas d'autre peuple qui sache si bien obéir sans contrainte

à la règle adoptée; peut-être même sous leur rude écorce ne sont-ils que trop dociles. Avez-vous vu de ces hommes qui font étalage de mauvais caractère et mettent leur point d'honneur à se faire redouter? Vous évitez de vous trouver sur leur chemin. Ils vous inspirent pourtant quelque secrète envie. Vous vous dites : Comme ils sont maîtres chez eux! comme ils ignorent la servitude domestique à laquelle sont exposés les gens faibles! Mais le tyran, vu de près, n'est plus qu'un bonhomme débonnaire qui se laisse battre par sa femme, gruger par ses valets, et dominer par ses enfans.

27 juillet.

Je vais vous dire le programme de ma journée, qui est celle de tout le monde. Le matin, on se rend à pied à la fontaine pour y boire les eaux, on joue aux boules, on tire au pistolet, on flâne démesurément. A trois heures, le dîner commence au son de la cloche. La musique entonne sa ritournelle au moment même où les nègres qui nous servent arrivent au pas, en procession, et, sur un signal donné, déposent tous ensemble le dessert sur toutes les tables; puis, si le temps est beau, le monde élégant monte en voiture et va prendre le frais sur les bords du lac. C'est pour beaucoup de ces dames une sorte de devoir, comme le tour quotidien du bois de Boulogne. Plusieurs conduisent elles-mêmes leurs voitures avec leurs cavaliers assis près d'elles. La femme, de sa petite main gantée, tient le fouet, manie les rênes, maîtrise les chevaux fougueux; le *beau* se croise les bras et fait la roue. On va au lac souper et boire dans un café toujours plein de monde. Quelques-uns se promènent sur une miniature de bateau à vapeur qu'on a apporté tout fait des ateliers de Troy. Le site est gracieux, entouré de riantes collines, et l'aspect de l'eau, de la verdure et du ciel est toujours bienvenu.

Cette nuit enfin, il y a bal dans l'hôtel, grand bal annoncé à son de trompe, avec entrée payante pour les hommes, mais libre pour les *ladies*. Vous devinez l'extravagance des toilettes et la bigarrure du public. On voit là des *gentlemen* en cravate rouge, en souliers poudreux, beaux manqués, beaux incomplets et dépareillés, figures de boutiquiers, de paysans, d'aigrefins, de savetiers allemands, de boxeurs galans, qui s'efforcent de briller par le bon goût de leur mise et la bonne grâce de leurs manières. Les femmes, en entrant, font deux ou trois fois le tour de la salle pour étaler leurs oripeaux. Telle jeune fille est habillée à la mode du quartier Breda, telle autre semble s'attifer de la garde-robe de sa grand'mère : noir et or, bleu et rouge, violet et jaune, on les dirait endimanchées dans la boutique d'un marchand d'habits. Cependant la fête est grave, silencieuse et presque gourmée.

Ceci m'amène à vous parler des jeunes filles américaines et de leurs séductions tant de fois décrites par les voyageurs et les romanciers. On les a si souvent et si librement jugées qu'en vérité je ne dois plus m'en faire scrupule, car elles sont tombées pour ainsi dire dans le domaine public. Les femmes, vous ai-je dit, sont la partie intellectuelle de la société américaine; mais cette qualité devient presque un défaut. Nul n'aime à entendre une grosse voix sortir d'un corps frêle et d'une bouche délicate. Eh bien! j'éprouve une impression analogue lorsque j'entends une jeune fille disserter politique comme un vieil avocat, parler affaires comme un courtier de commerce. Qu'a-t-elle à s'occuper de balles de coton ou de porc salé? Quand la conversation prend cette pente, il me semble apercevoir sous la robe de gaze le gros soulier d'un marchand forain. Leur science d'ailleurs n'est pas toujours profonde. En Amérique, on n'apprend guère pour apprendre. On se fait à la hâte une pacotille de connaissances qu'on achète, comme les modes, au premier bazar venu; puis on s'embarque dans la vie comme on part pour un voyage, avec tout juste le nécessaire; on est trop pressé pour traîner avec soi les cargaisons lourdes et superflues.

Les hommes sont pressés de courir après la fortune, — c'est leur métier par tout pays, — les femmes de courir après un mari, affaire sérieuse dans un pays où elles disposent souverainement d'elles-mêmes. Voilà l'occupation constante et le but final de leurs jeunes années. Il est établi qu'on ne les épouse que par inclination; il faut bien qu'elles plaisent. Le prétendant ne s'enquiert pas de la dot, et il est censé ne pas s'informer de l'héritage. Le père, quand il est riche, fait quelquefois à sa fille un cadeau qui vaut une fortune; mais rien ne l'y oblige, et entre lui et son gendre il n'en est pas question. Les *engagemens* durent une, deux, trois années, puis se rompent, puis se reprennent, et les parens en sont souvent les derniers informés. L'homme ne se marie que lorsqu'il a acquis une fortune suffisante pour faire vivre une famille. La femme compte, attend patiemment, ou profite d'une occasion meilleure. C'est elle qui calcule et qui raisonne. Ces mines rieuses, évaporées, cachent souvent des desseins profonds et une tête diplomatique. L'indépendance américaine développe chez les femmes beaucoup de facultés utiles, mais elle nuit un peu à leur prestige. Faut-il s'en indigner? J'aime autant, pour ma part, la chasse au mari cousu d'or que le commerce des grosses dots.

Vous ne sauriez croire combien les Américains sont friands d'aristocratie. Hommes récens eux-mêmes, pour la plupart artisans de leur propre fortune et parvenus depuis une génération à peine, ils ont pour tout ce qui compte quelques années d'existence un respect superstitieux. Leur société est si nouvelle, il y pousse tant

de ces champignons de finances qui sont ce qu'on appelle en latin *vulgo concepti*, que leur nuit des temps se fait à cinquante ans en arrière. Aussi quelle vénération pour les familles antédiluviennes qui remontent plus haut que le XIXe siècle! Un Européen titré, fût-il vieux et ruiné, a encore chance de trouver femme en Amérique. On n'a qu'à se laisser faire pour devenir comte ou marquis. A bord de l'*Arabia*, Charles, ayant tiré de sa poche une vieille montre qui portait des armes, est devenu pour ses compagnons de route M. le marquis de Q. Moi-même, je suis déjà, pour quelques personnes, *the french count*, le comte français. Tout ce clinquant d'Europe vaut de l'or chez les démocrates d'Amérique. Cela prouve que l'humanité a partout les mêmes faiblesses. L'esclavage servait de prétexte aux prétentions aristocratiques : il va disparaître; mais les riches d'hier n'en sont pas moins sévères pour ceux d'aujourd'hui. Pour affecter l'aristocratie, ils s'écartent des affaires publiques et se disent partisans du sud. J'ai vu à Washington un riche démocrate dont la femme est la fille d'un paysan irlandais débarqué, il n'y a pas bien longtemps, sur le quai de New-York dans les haillons de sa saleté nationale. Elle haussait les épaules en parlant du bûcheron-président. Elle me montrait les nègres avec dégoût. Elle avait tort, car ces pauvres nègres rendent un grand service aux gens d'origine récente qui ont la manie des priviléges de race, et qui se rattrapent de leur extraction très populaire sur la noblesse universelle de la race blanche. Encore, parmi les gens de couleur, les mulâtres se distinguent-ils soigneusement des nègres, tant l'homme a besoin d'avoir toujours quelqu'un au-dessous de lui. On me raconte à ce propos un mot caractéristique d'une dame pieuse du sud, appartenant à l'église méthodiste esclavagiste, car vous savez qu'aux États-Unis toutes les églises, la catholique comme les autres, se sont scindées sur la question de l'esclavage. On lui demandait pourquoi, dans sa communion, les nègres n'étaient pas admis au prêche, pourquoi il leur était défendu d'apprendre à lire, pourquoi il leur était ordonné de croupir dans l'ignorance naturelle des brutes. « Ah! dit-elle, c'est que l'Évangile est un livre très révolutionnaire. » Un pas de plus, et les nègres n'auront plus d'âme.

On m'a montré dans le promenoir divers hommes politiques. Les partis profitent de ce rendez-vous universel pour tenir des conciliabules. J'ai vu le gouverneur de l'état de New-York, Horatio Seymour, un des candidats possibles des démocrates à la présidence, — le théâtral et excentrique George-Francis Train, qui est le pugiliste habituel et l'enfant terrible du parti, — enfin les deux frères Fernando et Benjamin Wood, de malheureuse renommée, l'un propriétaire du *Daily-News* de New-York, l'autre député au congrès, gens redoutés pour leur influence sur le bas peuple irlandais et

allemand de la ville, mais suspects à leur parti même, qui n'accepte qu'à regret leur alliance. On dit que le général Mac Clellan est venu lui-même ici passer quelques heures. Ce sont, vous le voyez, les démocrates qui occupent la place; on annonce une prochaine réunion des républicains.

Je me laisse présenter aux hommes de tous les partis. Les Américains ne permettent pas qu'on regarde trop avant dans leurs querelles de famille. Non seulement ils tolèrent, mais ils exigent même que l'étranger reste neutre. Ils lui demandent un tribut général d'admiration pour l'Amérique : cela fait, il peut serrer tour à tour des mains ennemies sans que jamais aucune d'elles se retire.

29 juillet.

Hier, de grand matin, nous partions pour le lac Champlain. Le chemin de fer nous conduit jusqu'à Whitehall, à l'extrémité du long bras qui s'étend vers le sud. On entre dans une vallée dont les bords s'élèvent, et dont le fond marécageux semble avoir été couvert par les eaux du lac, puis abandonné à mesure que la rivière Sorel leur creuse une issue plus profonde. C'est là que nous attend, amarré parmi les roseaux, le *steamer* somptueux de Montréal.

Le paysage du lac Champlain a un caractère agreste, pastoral et tranquille qui ne rappelle guère la sauvage grandeur de son histoire. Les forêts couronnent toujours la montagne; mais à mi-côte commence une zone à moitié défrichée de prairies et de champs cultivés. Le lac, à cette extrémité, large environ comme une rivière, serpente parmi des marais entrecoupés de promontoires qui viennent plonger à pic dans une eau plus profonde. On en rase presque les parois retentissantes, lorsque le lourd vaisseau circule lentement dans ces étroits défilés. Plus loin, le bassin s'élargit, enfermé de toutes parts d'un triple étage de montagnes noyées dans la vapeur blanche et douce de l'atmosphère américaine. Sur leurs flancs pendent des végétations fraîches, gracieuses, ondoyantes, et si touffues qu'elles revêtent les rochers comme une chevelure : ce sont des bouleaux blancs aux guirlandes pleureuses, des mélèzes pâles, des pins du lord fins et soyeux, des sarmens de vigne qui retombent en grappes légères, formes frêles, couleurs discrètes et tendres qui mettent la terre en harmonie avec la douceur du ciel. La structure de ces côtes est aussi gracieuse que leur parure; les montagnes ne descendent pas en précipice dans le bassin du lac, mais viennent s'y éteindre en ondulations caressantes. L'œil suit avec ravissement les contours de ces pentes molles, et monte de degrés en degrés jusqu'aux cimes vaporeuses qui dessinent leur profil bleu sur le ciel. Nous faisions cette nonchalante navigation des lacs, si pleine de charme, où l'on va de rive en

rive, et où la vue change à chaque mouvement. Quelquefois, mais rarement, une barque aux lourdes voiles rampait près de notre agile navire. C'était une de ces tièdes journées, en même temps voilées et lumineuses, où la campagne reste enveloppée des gazes matinales et semble endormie dans une paix profonde. L'eau grise et pâle ne faisait pas une ride; il s'y traînait seulement de longs rubans de moire blanche. Pas une vague, pas un souffle d'air, pas une cascade bruyante qui réveillât les échos de la montagne! Et nous nous abandonnions nous-mêmes à un *far niente* silencieux.

Nous prenons terre à *Pell's-Place*, une maison moitié ferme, moitié auberge, isolée à côté des ruines de la forteresse anglaise de Ticonderoga. Ce lieu rappelle aux Américains un des hauts faits de la guerre de l'indépendance. Le 9 mai 1775, Ethan Allen, avec quatre-vingts hommes de l'état de Vermont, surprit la garnison et la força de se rendre tout entière, sans coup férir, avec cent canons. En face de Ticonderoga se dresse Mount-Independence, autre forteresse en ruines; plus bas Fort-Henry, Crown-Point et Carillon, des ruines toujours. Avec ces souvenirs, les traces de l'homme ont reparu. Le lac s'élargit, abaisse ses côtes; plus loin s'ouvre le bassin principal, où l'on navigue parmi de grandes îles en perdant de vue les rivages. C'est la route de Montréal. Quant à nous, nous nous entassons sur d'immenses charrettes à quatre chevaux et nous gravissons les pentes qui séparent le lac Champlain du lac George. Sur le faîte s'étend une prairie parsemée de grands chênes et de bouquets d'arbres isolés à la façon des parcs anglais. Regardez à vos côtés, et vous vous croyez à Windsor ou à Richmond; mais levez les yeux par-dessus la cime des chênes, et vous voyez au nord de hautes montagnes qui semblent fondues dans la blancheur éblouissante du ciel : c'est la chaîne des Adirondaks. Plongez vos regards dans les échappées qui s'ouvrent entre les bouquets de pins et d'érables, et vous voyez à vos pieds d'un côté le lac George, de l'autre le lac Champlain. La guerre est l'ouvrier qui a défriché cette clairière; le sol que nous foulons est plein d'ossemens humains. Voici la place où Montcalm avait élevé ses retranchemens, où douze mille Américains et Anglais, commandés par Abercrombie et lord Howe, essayèrent de l'y forcer. Montcalm n'avait que deux mille huit cents Français et quatre cent cinquante Canadiens; mais le général anglais, soigneux de sa sûreté, était resté au pied de la colline, dans le hameau dont nous apercevons là-bas les maisons blanches, et quand on le chercha pour rallier la déroute, on ne le trouva nulle part. Lord Howe se fit tuer avec deux mille hommes. Un simple poteau, surmonté d'une brève inscription, est l'unique et modeste monument de ce grand deuil et de ce grand triomphe.

Plus loin, nous traversons un clair torrent qui coule sous des aulnes en un lieu où les Français avaient construit des scieries dès le milieu du dernier siècle. Il s'y est bâti un village où je cherche vainement une chaumière et un paysan. Toutes les cabanes sont proprettes, bordées d'un petit jardin fleuri. Les hommes s'en vont aux champs avec leurs chevaux, leurs machines; les femmes ont un air de dames sous leurs tabliers blancs. Un fermier, assis à la porte de sa grange, fait une grave lecture pour se délasser des travaux de la matinée. Rien de plus frappant que cet air d'aisance et de bien-être. Si l'on excepte les villes, il n'y a pas, à proprement parler, de peuple en Amérique; tout le reste est classe moyenne, c'est-à-dire classe aisée, instruite et régulière. Le paysan n'est pas, comme ailleurs, un prolétaire, c'est un bourgeois qui cultive son propre héritage. Aussi n'y a-t-il qu'une différence de degré et de fortune entre l'humble ouvrier de village et le riche négociant de Fifth-Avenue. Regardez-y de près, et vous verrez comme ils se ressemblent, comme ils se confondent aisément.

C'est la première colonie agricole que je vois en Amérique : les collines n'ont jamais été touchées par la hache, elles gardent leur vêtement sombre. La vallée cependant est riante, semée de prairies et de champs d'avoine. Les enclos sont séparés par des barrières tortueuses de rails posés les uns sur les autres, semblables à un paravent à demi déployé. Les troupeaux errent dans les pâturages où blanchissent encore les souches déchirées des forêts anciennes. Voici enfin le lac George, ce joyau de l'Amérique, dont on m'a tant parlé.

C'est vraiment une merveille. Les Indiens, dans leur poétique langage, l'appelaient Minnehaha, ou le lac aux doux sourires. Je le retrouve tel qu'ils l'ont laissé, doux, quoique désert, et hospitalier, quoique sauvage. On voudrait s'y construire un nid dans la forêt, un canot sur la rive, et se tailler une miniature de royaume dans son archipel inhabité. J'y vois rassemblé tout ce que Côme, Zurich et Killarney, la Suisse irlandaise, ont de plus délicieux. J'y trouve de plus cette impression vivifiante, ce parfum de sauvagerie qui manque à notre Europe. Les bords sont escarpés, anguleux, puis arrondis à mesure qu'on avance. La forêt qui les enveloppe réunit tout ce que la végétation méridionale a d'énergique, tout ce que les humides contrées du nord ont de frêle et de gracieux. Les eaux sont d'un bleu tendre, comme celles de Côme ou de Lugano. L'œil se joue dans les détours des anses profondes et se repose doucement sur les plans aériens de la montagne. Sur la plage, solitude éternelle. Deux barques nous accostent au passage : ce sont des pêcheurs qui vivent sur les eaux aussi isolés que le chasseur dans la forêt.

Nous sommes dans la région des îles : il y en a des centaines, des myriades; elles obstruent le passage, elles fourmillent dans le bassin du lac comme autant de bouquets fleuris, parmi lesquels on circule comme à travers une flottille verte. Il y en a de grandes et de montagneuses, puis des îlots dispersés autour comme de petites barques près d'un gros navire : chacun déploie sur sa crête un panache de pins et de chênes. Nous serpentons dans ce labyrinthe, non sans jeter un regard d'envie sur ces petits continens sauvages, fourrés d'arbousiers et de bouleaux. Vous ne sauriez croire quelle variété, quelle coquetterie charmante ces premiers plans donnent au paysage. Quelquefois deux îles encadrent le tableau de leur verdure sombre, et entre deux, sur l'onde unie, le regard fuit au loin vers des cimes bleues, déjà vêtues de l'ombre du soir. Un peu plus loin, le lac s'ouvre; les collines adoucissent leurs replis sinueux. Les maisons de campagne se multiplient sur la rive; de petites barques pleines de monde sortent des criques ombreuses et nous entourent avec des cris de joie. Enfin un riant village apparaît groupé autour d'un grand édifice, l'hôtel Byron de cet autre lac de Genève. Le soleil se couchait, enveloppé de brume et rouge comme du sang; il se cachait derrière une cime, puis reparaissait au fond d'une vallée, comme s'il eût prolongé son adieu. Il projetait du haut de la montagne une longue traînée d'étincelles de pourpre sur les petites vagues mourantes du lac argenté. Au pied de la côte, à l'ombre des forêts, les eaux avaient une noirceur épaisse en contraste étrange avec le mobile feu d'artifice qui s'étendait au large jusqu'à nos pieds. De blancs chalets dispersés sur les collines, un clocher debout au sein d'une verdure bocagère et pastorale, des fumées bleues s'élevant dans le ciel pâle et rosé, tel est le doux tableau que nous contemplâmes avant de dire adieu, pour jamais sans doute, au *lac des eaux souriantes*...

Niagara, 1er août.

Je suis à Niagara; mais je veux d'abord vous parler des cascades de Trenton et de ce délicieux fourré de cyprès, de genévriers et de sycomores où j'ai passé la journée d'hier à courir et à dessiner. Partis de Saratoga par le chemin de fer de Buffalo, nous traversons quelques jolies vallées, puis une vaste étendue de plaines sèches et monotones. A Utica, grande ville née d'hier dont le nom même nous était ignoré, nous prenons la ligne d'Ogdensburg. Du sein de la plaine s'élève une montagne, ou plutôt une chaîne de montagnes de sable mouvant, qui semblent des dunes entassées sur le rivage de quelque océan primitif. Le chemin de fer les escalade avec la hardiesse américaine, franchissant les vallées sur de hautes et frêles charpentes qui tremblent sous notre poids. Des sommets

où il roule, on descend dans une jolie vallée où le travail des eaux a rompu la masse du sable, mis à nu le sous-sol à lames feuilletées, et creusé dans le rocher une entaille profonde. C'est un lieu champêtre et retiré : deux auberges rustiques, quelques gentilles chaumières, des vergers, des champs de maïs, et des forêts tout alentour. A deux pas de là, un escalier descend dans le lit du torrent, qui roule avec des eaux noires, huileuses, quoique limpides, sur des roches nues et fouillées. Le ravin est escarpé, fermé de toutes parts et vêtu de bois épais. On s'y promène commodément dans le lit desséché de la rivière; çà et là, elle écume par-dessus un petit saut du rocher, puis elle s'endort dans des trous profonds où elle tourne sur elle-même avec des remous silencieux. Le ciel se reflète sur sa face noire et morte, qui ne laisse rien voir de sa profondeur inconnue. Plus haut, les eaux s'épandent sur une table unie, les bords s'éloignent, mais sans s'abaisser. Ils s'élèvent au contraire, et nous montons de gradins en gradins vers la montagne, quand les grandes chutes nous apparaissent. Elles ne sont pas, comme celles des Alpes, perdues au milieu d'un paysage qui les écrase. La falaise écumeuse se dessine sur le ciel sans aucun arrière-plan de glaciers ni de sommets superbes. Il y a deux chutes qui tombent de deux amphithéâtres superposés, mais se confondent à la vue et semblent n'en former qu'une seule. La chute supérieure roule vers la gauche, où ses blancs flocons s'éparpillent sur la verdure grimpante; la seconde au contraire revient vers la droite et s'y étale en nappes majestueuses auprès d'un grand escarpement couronné de cèdres. On dit qu'au printemps la cascade tout entière n'est qu'une masse d'eau mouvante : elle doit être alors grandiose et terrible.

Grimpons au flanc de la colline, jusqu'au-dessus des chutes. La gorge devient un petit chaos; le torrent se resserre, bondit sur les obstacles, formant çà et là de petits lacs noirs et immobiles. Les thuyas, les cèdres de Virginie s'accrochent aux parois de l'escarpement, qu'ils revêtent d'une épaisse muraille verte; les arbres de haute futaie s'inclinent d'un bord à l'autre et forment un gracieux arc de verdure. On aime cette retraite sauvage et pourtant aimable, dont les traits un peu rudes prennent une si douce parure. Cependant, s'il faut en croire les guides, le torrent est mobile et dangereux. Il est un point où tout sentier disparaît; on n'avance qu'en se cramponnant aux saillies du rocher. Un écriteau pathétique nous avertit avec un point d'exclamation que *passing beyond this is dangerous!* Le guide nous parle de *three lives lost*, et insiste pour nous ramener.

A Utica, où nous revînmes en voiture (car les chemins de fer chôment le dimanche), nous eûmes à stationner trois heures dans

une auberge où l'on nous fournit des chambres, de l'eau glacée, toutes choses enfin, sauf le souper, que notre appétit réclamait, et que les mœurs du pays nous refusèrent obstinément. Il est établi dans les hôtels qu'on ne donne pas à manger la nuit. Ces hommes, si libres de tout faire, sont esclaves de l'usage; ni prières, ni promesses ne les y font déroger. Quand on serait le Grand-Turc ou l'empereur de la Chine, quand on aurait dans sa poche toutes les mines du Pérou, il faudrait bien se résigner à ne rien obtenir qui sortît de la routine.

Enfin nous prenons place dans un *car* étouffé, encombré, horrible. Ce voyage me laissa peu d'impressions, si ce n'est celle des exhalaisons nocturnes qui règnent dans les wagons endormis. Le public semble à l'aise dans ce milieu irrespirable. Une bande joyeuse de jeunes gens et de filles tout barbouillés de suie et de poussière s'y ébat bruyamment. C'est bien à tort que l'on m'avait parlé du *cant* des Américains et de la sévérité au moins apparente de leurs mœurs. Ces propos, ces gestes, ce grossier langage, ne seraient pas tolérés ailleurs dans un lieu public.

Nous traversons encore plusieurs grandes villes récentes, Rome, Rochester, Syracuse, amas de briques et de planches, décorées d'un nom pompeux, comme l'âne des dépouilles du lion. Pour moi, ces noms de pacotille me rappellent toujours ces commis-voyageurs qui s'appellent Marius, César ou Épaminondas. Enfin voici le ravin de Niagara, le précipice où le fleuve énorme coule écrasé entre ses rives; voici le fameux pont suspendu où passe la voie ferrée, à cent mètres au-dessus du niveau du fleuve; voici les rapides et leurs vagues furieuses, le Whirlpool avec sa masse sombre et tournoyante d'eau azurée; voilà enfin le blanc rideau des cataractes qui ferme la vallée à l'horizon. . . . .

3 août.

L'hôtel Clifton où je demeure est plein de démocrates et de gens du sud. C'est ici leur rendez-vous général, le lieu où ils viennent s'entendre à l'abri de la neutralité canadienne. Avant-hier, en traversant le *suspension-bridge*, un habitant de la Louisiane, débarqué en même temps que nous, ne se tenait pas d'aise, et quand nous avons touché la terre ferme, il s'est écrié : *Now we are on land of liberty again* (1)! C'est ici que deux émissaires du sud, MM. Clay et Saunders, ont joué il y a quelques jours, devant « l'innocent Greeley, » accrédité par « le non moins innocent Lincoln, » une comédie de négociations pacifiques qui est tombée dans la rivière. Le bruit courait depuis quelque temps que les chefs du parti démocrate et les envoyés du sud s'étaient rencontrés à Nia-

(1) « Nous voilà de nouveau sur la terre de la liberté! »

gara pour y fixer ensemble les fondemens d'une union nouvelle. Et remarquez en passant ce trait curieux des mœurs américaines : un parti s'organise, se discipline, déclare la guerre au pouvoir régnant, se partage même d'avance sa dépouille, et pousse la hardiesse jusqu'à susciter des plénipotentiaires bénévoles qui traitent avec l'ennemi! On publia même le résultat des conférences : abandon par le sud des esclaves déjà libres, consécration de l'esclavage pour ceux qui n'étaient pas encore affranchis, enfin reconnaissance de la dette confédérée. Tel était ce traité *in petto* dont les démocrates se hâtèrent de divulguer le secret. L'opinion ne s'y trompa guère et n'y vit qu'une manœuvre. Cependant le mot de paix, répété par tous les échos de la presse, exerçait un pouvoir insensible sur les esprits fatigués; on se prit à désirer que la tentative fût sérieuse. Les conditions, modérées en apparence, étaient pourtant bien lourdes et bien humiliantes. Le sud n'abandonnait rien qu'il n'eût déjà perdu, il se faisait même payer les frais de la guerre; le nord au contraire faisait à son ennemi d'énormes concessions matérielles et morales. C'était pour le sud une victoire complète, pour le nord une capitulation sans dignité.

Les choses en demeuraient là, et l'attention publique allait s'endormir, quand pour la ranimer MM. Clay et Saunders résolurent, à l'instigation des démocrates, de pousser plus loin la comédie. Sans aucune instruction de leur gouvernement, sans aucun titre officiel, ils se donnèrent au président pour des messagers de paix, et demandèrent un sauf-conduit afin d'aller à Washington « échanger avec lui leurs sentimens. » En tout autre temps, il eût été de la dignité du président de laisser tomber une ouverture ainsi faite; mais l'approche de la crise électorale lui impose une extrême prudence. M. Horace Greeley, rédacteur du journal *la Tribune*, à qui s'étaient adressés les prétendus ambassadeurs, fut officieusement autorisé à entrer en négociations. Tout à coup cependant ces pacificateurs qui semblaient si accommodans élèvent des prétentions énormes. Il ne s'agit plus seulement des conditions acceptées par leurs amis les démocrates. Aux deux clauses que je vous ai dites, ils en ajoutent une troisième encore plus insolente : ils exigent que le gouvernement fédéral, en reprenant dans le sein de l'Union ses membres rebelles, admette la pernicieuse doctrine du droit de sécession, c'est-à-dire qu'il défasse d'une main ce qu'il fait de l'autre, et qu'il ruine l'avenir de l'Union pour obtenir une trêve hypocrite et fragile. M. Greeley, qui avait pris chaudement l'affaire, fut confondu, et annonça en toute hâte au président son naufrage prématuré.

Celui-ci répondit par un message un peu nuageux, rédigé avec une précaution extrême et adressé en général « à qui cela con-

cerne, » pour mieux respecter l'anonyme et le caractère officieux des négociations. Il était prêt, disait-il, dans un langage amphigourique qui serait un modèle de style diplomatique, à négocier avec le sud, pourvu qu'on lui garantît « la pleine et entière restauration de l'Union dans son intégrité territoriale, et l'abandon de l'esclavage par les états séparés, sous des conditions qui, en respectant le droit de propriété de tous les citoyens loyaux, donnassent ample sécurité contre une autre guerre entreprise pour l'intérêt de l'esclavage. » Pour quiconque a l'habitude des oracles présidentiels, cela voulait dire qu'il repoussait toute condition favorable à l'esclavage. Ainsi du moins l'entendirent les malencontreux négociateurs, et le rideau tomba au milieu de la risée publique. Les journaux confédérés ont chanté victoire. Il faut voir comme ils s'amusent du naïf Greeley, comme ils raillent « la sotte infatuation des hommes du nord, qui se sont figuré qu'un sénateur et un représentant du congrès de Richmond viendraient humblement et mains jointes adorer l'*empereur des Yahous* dans sa capitale, implorer à deux genoux sa merci, et qui n'ont pas compris que ces soi-disant propositions pacifiques n'étaient qu'une insultante dérision. » Voilà le ton des moqueries que reproduisent avec complaisance plusieurs journaux démocrates. Leur triomphe est-il sincère? Je vois dans ces railleries plus d'amertume que de gaîté. Ce n'est un mystère pour personne que la conférence ne fut qu'un stratagème des démocrates et des sudistes coalisés; ils n'ont lancé ce ballon fragile à leurs adversaires que pour les y embarquer et les perdre : qu'ils y restent donc suspendus eux-mêmes! Le sentiment public serait bien dépravé si cette manœuvre odieuse ne tournait pas contre ceux mêmes qui l'ont inventée.

Le plan de campagne des démocrates consiste à donner au gouvernement de Lincoln une renommée d'obstination aveugle et de rancuneuse hostilité. C'est pour le moment toute leur politique. Trois années de guerre sans résultat disposent un peuple fatigué à prêter l'oreille aux partis qui prennent la paix pour mot d'ordre. Quoique divisés entre eux, les démocrates s'entendent pour faire de ce mot unique le symbole général de leur opinion. Les plus avancés veulent la séparation pure et simple et l'indépendance du sud, les autres veulent le rétablissement de l'Union, mais sous l'influence prépondérante des rebelles et sur la pierre angulaire de l'esclavage reconstitué. Quelques-uns enfin, les honnêtes et les sages, acceptent les faits irrévocables, renoncent à l'esclavage, et espèrent obtenir un compromis qui ralliera toute la nation : ce sont les anciens *war-democrats* de *Tammany-Hall*, dont l'appui porta M. Lincoln à la présidence et fit le succès des républicains. Tous, depuis les plus extravagans jusqu'aux plus modérés, s'accordent aujourd'hui à par-

ler de paix. Leurs réunions générales s'appellent « conventions pacifiques, » et les bulles de savon crevées de Niagara seront bientôt suivies de quelque autre bruit ingénieux de négociations imaginaires.

De leur côté, les confédérés sont fort en péril. Sans grands événemens, sans coups d'éclat, et malgré leur intrépide résistance, la guerre tourne sûrement à leur ruine. Le gouverneur Brown de la Georgie ne vient-il pas de déclarer que si Atlanta n'était pas maintenue contre Sherman, si le pays n'était pas délivré de l'invasion en peu de semaines, il ne répondait plus de son état? Johnston, qui commandait à Atlanta, voulait abandonner la place : sur l'ordre qu'on lui a envoyé de combattre, il s'est démis de son commandement. Un autre général, nommé à sa place, a refusé de le prendre, et Hood n'a accepté que pour se faire battre. Grant, il est vrai, avance lentement, mais sûrement. Toutes les sorties de l'ennemi sont repoussées : il en est réduit, pour se ravitailler, à ces *raids* dont le succès ne saurait longtemps prolonger sa vie. Hier encore on s'effrayait d'une invasion nouvelle. Les rebelles avaient battu sur la frontière un petit corps de troupes, brûlé et pillé un canton de la Pensylvanie. Ce ne sont plus des expéditions militaires, mais les brigandages désespérés d'une armée en détresse.

Le sud enfin est tellement épuisé, qu'en dépit de son attitude arrogante il pourrait bien chercher le salut dans la soumission. La paix est son unique espoir; mais, si belle qu'on la lui fasse, il ne l'acceptera pas des républicains, son orgueil se plierait plus facilement devant les démocrates. Beaucoup de gens pensent ou affectent de croire que cet orgueil, habilement ménagé, pourrait se contenter de satisfactions apparentes et se résigner à une défaite qui aurait les dehors d'une réparation. Peut-être, dit-on, les gens du sud n'attendent-ils que l'avénement des démocrates pour recevoir d'eux la paix et le pardon, et l'administration républicaine serait alors le seul obstacle au rétablissement du passé. Cet espoir affaiblit le gouvernement et grossit l'opposition de beaucoup d'hommes pacifiques et honnêtes, qui ne veulent pas plus de paix déshonorante que de guerre éternelle. De même que les républicains ont rallié à leur cause les démocrates modérés dans l'élection du président Lincoln, les démocrates, s'il sont sages, pourraient bien rallier un grand nombre de républicains. Il faut pour cela que les plus violens se modèrent et renoncent à leur cher esclavage; il faut que le parti adopte le programme des républicains. Alors la querelle n'étant plus entre les principes, mais entre les hommes, il y aurait beaucoup à espérer de l'union d'un parti démocrate régénéré, combattant les républicains par leurs propres armes, et recueillant le fruit de leurs efforts en leur laissant la responsabilité de leurs

fautes. Revenant au pouvoir avec le rétablissement de l'Union et l'abolition de l'esclavage, atteignant par la paix le but que leurs adversaires poursuivent vainement par la guerre, les démocrates s'y assureraient un grand rôle et une longue durée. Qu'ils acceptent le fait accompli, qu'ils s'emparent du drapeau national, qu'au lieu d'être des ennemis cachés et des traîtres à leur pays, ils deviennent un parti politique qui dispute à un autre l'honneur de sauver la patrie commune, et la présidence est à eux : c'est l'avis de quelques hommes éclairés, que ne dominent point les passions de la foule; mais s'ils espèrent remonter le courant, ils y seront eux-mêmes emportés. Il y a en Amérique un despotisme tout-puissant que personne ne brave, celui de l'opinion. Quiconque veut marcher dans ses propres voies avec indépendance est un homme perdu.

Quand le vice-président de la confédération rebelle, Alexandre Stephens, prononçait dans la convention de la Georgie ce discours célèbre qui restera l'acte d'accusation du sud, lorsqu'il adjurait ses concitoyens de ne pas déchirer la constitution et de ne pas livrer leur pays à l'horreur d'une injuste guerre civile, qui eût prédit que le même homme deviendrait en peu de jours l'un des plus fougueux champions de la révolte? Il en sera de même des chefs du parti démocrate modéré : ils seront entraînés à des actes qu'ils réprouvent et dont ils rougiront.

Du lac Ontario, 4 août.

J'ai dit adieu au Niagara à la lueur d'un orage nocturne. A chaque éclair qui passait sur leur face blanche, les cataractes s'illuminaient comme un palais de fées. Quelquefois, entre l'éblouissement et les ténèbres, on eût dit une montagne de glaces. Ce pâle fantôme, entrevu soudainement et rentré aussitôt dans la nuit, semblait la vision fugitive d'un monde merveilleux.

De Niagara à Lewiston, où l'on s'embarque sur le lac Ontario, le chemin de fer suit en corniche les ondulations du ravin. Ce défilé est superbe, surtout quand la vue passe au-dessus des premiers plans escarpés de la vallée et va se reposer au loin sur la ligne bleue du grand lac ou sur la contrée plus douce qui l'environne. A peine embarqué cependant, j'ai perdu toute illusion sur ces vastes mers intérieures. Le lac produit l'effet d'un océan monotone, sans vagues, sans tempêtes ni terreurs...

5 août. Sur le Saint-Laurent, puis à Montréal.

Nous nous éveillons en pleine rivière. D'abord étonné de la largeur médiocre du Saint-Laurent, je m'aperçus bientôt que les côtes basses que nous longions étaient des îles qui en déguisaient la grandeur. De temps à autre, leurs rangs serrés s'entr'ouvrent et

laissent apercevoir la rive lointaine. Le Saint-Laurent, à cet endroit de son cours, a peut-être en moyenne une lieue de large. Il coule paisiblement dans une grande plaine où se dressent çà et là des collines rocailleuses, autour desquelles il a rongé la terre. Cet archipel est sauvage et boisé, mais un peu aride et parsemé d'une végétation maigre, déjà à demi desséchée. L'ensemble du paysage est sévère et monotone, mais avec un air d'immensité. Nous rencontrons quelques maisons sur la côte ou sur une des îles : peu à peu le fleuve se déblaie, il coule maintenant à pleins bords, baignant sur la rive américaine de grands villages et des ports pleins d'activité; mais la rive canadienne n'est guère peuplée : on sent déjà qu'elle est en dehors du mouvement de l'immigration américaine. Le Canadien n'est pas, comme le *Yankee*, un colonisateur acharné, un rude et infatigable ouvrier de la civilisation, qui pousse devant lui les forêts et fait des trouées aux solitudes. Comme le Français, il compte sur la part de l'héritage paternel que la loi lui réserve, et, plutôt que d'aller au loin chercher fortune, il aime à s'endormir sur la terre où il est né...

A Montréal, je suis en pays français. Autant il est déplaisant de rencontrer des indigènes qui, par politesse ou ostentation de science, veulent me baragouiner ma langue, autant résonne harmonieusement à mon oreille ce jargon normand qui a gardé tout l'accent du terroir. Tout à l'heure, en chemin de fer, parmi les grandes figures blondes et les visages noueux à barbe de bouc des Anglo-Américains, auxquels se mêlait parfois un élégant à la mode de Londres ou un gros soldat rouge et bouffi, je distinguais la race française aux cheveux noirs, au teint brun des femmes, à l'air plus éveillé, plus goguenard des hommes sous leurs rudes enveloppes de pionniers. J'ai vu aussi des Indiens, de vrais Indiens authentiques, provenus, me dit-on, d'une colonie agricole qui remonte aux jésuites. C'était à Ogdensburg, ville neuve et active de la rive américaine, située en face du vieux bourg canadien de Prescott. On nous avait déposés sur le quai pêle-mêle avec nos bagages, et nous attendions impatiemment le *steamer* plus petit et plus robuste sur lequel nous devions descendre les rapides. Les heures succèdent aux heures, et le bateau ne vient point. Enfin le voici qui s'approche lourdement avec ses grosses roues, sa masse haute et trapue, semblable à un gros canard. Tout en s'amarrant à la jetée, il jette à la rivière une poutre noire à l'extrémité de laquelle je vois un homme accroupi, puis une seconde, une troisième, enfin toute une flottille de canots sauvages. Ces nacelles, faites d'un tronc d'arbre, sont le bagage inséparable et la demeure nomade des Indiens voyageurs, comme la tente ou le chariot des peuples bergers. Ils les portaient autrefois sur leurs épaules d'une rivière à l'autre; ils les

mettent aujourd'hui sur les *steamers* et dans les chemins de fer.

Ils étaient venus en troupe, et je pus constater leur ressemblance pour les traits principaux avec la race mongole. Ils sont non pas tout à fait rouges, mais fortement cuivrés; ils ont les yeux noirs et brillans, le crâne étroit, le nez épaté, les pommettes saillantes, la bouche grande et forte. L'air du visage est dur, énergique, et, tout inoffensifs qu'ils sont devenus, empreint encore d'une sauvagerie farouche. La race, même apprivoisée, a des instincts violens et sanguinaires qui sont indélébiles. Les hommes, pour la plupart, sont affreux. Les bonnes et larges figures des nègres ne sont pas si repoussantes que ces museaux féroces de bêtes fauves dégradées. Ils sont vêtus à l'européenne, avec des chemises de laine et des chapeaux de paille. Les femmes conservent dans leur accoutrement mêlé quelque chose de pittoresque et de bizarre qui rappelle les *zingaros* d'Europe. Elles se drapent dans de grands manteaux de couleur obscure, à bordures voyantes et souvent un peu troués; leur tête est couverte soit d'un long voile, soit d'un chapeau de feutre fièrement retroussé. Elles ont ce luxe mêlé de misère de tous les peuples à demi barbares et ce goût des verroteries éclatantes qui d'ailleurs sied si bien à leur peau sombre. Il leur faut des pendans d'oreilles, des bracelets, des colliers de perles, souvent avec des guenilles. L'une d'elles avait aux pieds des bottines vernies. J'ai remarqué telle vieille femme au nez arqué, à l'œil perçant, à la bouche serrée, à la démarche ferme et virile, à l'air noble et fier, qui semblait taillée dans le bronze dont elle avait la couleur; telle jeune fille aussi dont la brune beauté ne manquait ni de grâce ni de douceur, plus pâle d'ailleurs et portant évidemment la trace d'un mélange. Leur tribu est une des plus civilisées : elle habite à Caghnawaga, près de Montréal, parle français et professe la religion catholique, car le français, langue des premiers conquérans, est devenu celle de tous les vaincus, comme en Angleterre la langue saxonne après la conquête normande.

Ailleurs les survivans de la race déchue rôdent en bandes nomades, vivant de rapines, d'aumônes, et de toutes ces petites industries qui sont la ressource des vagabonds. Après la chasse et la guerre, la mendicité est leur existence naturelle. Quand la civilisation américaine aura conquis le reste de leur terre, les Indiens seront les bohémiens de l'Amérique, condamnés comme eux à s'éteindre dans la misère et l'abjection. Ce n'est pas qu'ils soient inférieurs par nature; on a des exemples nombreux de leur intelligence. On cite le général Parker, chef d'état-major du général Grant, qui est Indien de naissance. On peut enlever un individu à la barbarie; mais un peuple entier ne peut être pris en tutelle : il faut qu'il choisisse entre la servitude et la mort.

Quelquefois l'instinct de la race est plus fort que toutes les entraves, et rejette la civilisation après l'avoir connue. On raconte qu'un jeune homme de race indienne, élevé à West-Point, avait reçu après des études brillantes le grade de capitaine. Envoyé sur la frontière de l'ouest, il revit les prairies, les forêts qu'avaient possédées ses pères envahies par la charrue et la hache de ses frères nouveaux. Là-bas, vers les grandes montagnes, à la suite des derniers troupeaux de buffles, les dernières tribus de sa race avaient émigré, affamées, décimées par des guerres éternelles, prolongeant misérablement une vie près de s'éteindre. N'importe : ces pensées, ce spectacle du désert, réveillent en lui des souvenirs d'enfance, des sentimens oubliés. Un jour on trouve sa chambre vide, son épée brisée, ses épaulettes jetées à terre. Il était parti seul avec une couverture de laine, et on ne l'a pas revu.

Voilà ma journée. J'ai devancé le bateau, qui n'arrivera que demain. Ma malle sur le dos et mon sac à la main (il faut s'aider soi-même en Amérique), j'ai pris le *ferry-boat* d'Ogdensburg à Prescott, puis le *Grand-Trunk-Railway*, qui m'amène ici. Je perds la vue des rapides; mais c'est après demain dimanche, jour de repos, et, si je ne veux perdre quarante-huit heures, il faut être demain matin, avant six heures, à bord du *steamer* d'Otawa. Il se fait tard. Les chemins de fer, les bateaux, les tracas de tout genre dévorent la journée. Tout n'est pas plaisant dans cette vie à la vapeur; mais le soir, si par hasard le train s'arrête dans la campagne et fait silence un instant, on n'en aime que mieux à humer l'air frais du crépuscule, à écouter le chant des grillons, à regarder la teinte pure et dorée du ciel, qui rappelle le lointain pays.

Otawa, 6 août.

On arrive à Otawa de Montréal en bateau à vapeur, de Prescott en chemin de fer. J'ai, comme toujours, choisi le bateau. Un petit chemin de fer me conduit d'abord à Lachine, à l'extrémité de l'île de Montréal, où le paquebot *Prince of Wales* nous attendait chargé de monde. C'est demain dimanche, et les hommes d'affaires de la ville passent volontiers ce jour de loisir à la campagne; mais au rebours des gens de New-York, qui trouvent la campagne dans la cohue de Saratoga ou de Newport, ils vont la chercher au désert, dans les forêts qui bordent la rivière Otawa. J'entends parler ma langue : les matelots, les hommes de peine, bon nombre des passagers sont Français. A l'entrée du lac Saint-Louis, où la rivière forme un rapide entre deux îles, une troupe d'enfans et de femmes nous attendent sur l'écluse pour nous vendre des macarons et des sucres d'orge. C'est ce qu'on ne voit pas aux États-Unis. On me montre un village indien avec ses cabanes irrégulières, ses vergers,

son église. Si mêlée que soit la race, elle tient aux anciens souvenirs. A côté du prêtre, qui est le chef véritable, il y a le chef titulaire de la tribu : c'est un métis écossais du nom de Cameron.

Au fond du lac Saint-Louis, nous trouvons de nouveaux rapides près du joli village de Carillon. On y voit l'Indien natif et sombre, le métis jaune et cuivré, le Français brun et agile, l'Écossais de grande taille, aux cheveux rouges, et des femmes blanches, élégantes, en fraîches toilettes de printemps, qui saluent à bord leurs parens ou leurs amis. Carillon est un lieu de relâche pour les grands radeaux qui viennent du nord. On les divise pour les lancer dans les rapides, puis on rassemble dans le lac Saint-Louis leurs membres dispersés. Nous débarquons : un chemin de fer rustique nous conduit à Grenville, au bord du lac des Deux-Montagnes, où notre navigation recommence. Ici le paysage devient plus austère, la végétation plus sombre et plus rude. L'eau est noire. Les sapins septentrionaux se pressent sur les collines, et leurs cimes aiguës hérissent au loin l'horizon. C'est le nord avec sa grandeur sévère, mais égayée par un soleil d'été. Il y a un grand et singulier charme dans ces vastes étendues liquides, dans ces longues lignes de forêts, dans la douce tristesse répandue sur ces espaces inhabités. Çà et là une volée d'oiseaux aquatiques dont les cris perçans troublent le silence, sur la plage de vertes prairies où paissent de grands troupeaux, mais pas un homme, pas une cabane, à peine de temps en temps une petite trouée d'un arpent faite dans la forêt, deux ou trois huttes, une jetée grossière de pilotis et de souches entassées, puis de nouveau la solitude. En revanche, l'eau est aussi peuplée que la terre est déserte. Souvent le sifflement de la vapeur émeut les rivages ; des bateaux remorqueurs passent lourdement, traînant à leur suite de longues files de radeaux immenses, sortes d'îles flottantes où des colonies entières de bûcherons et de bateliers ont élevé leurs cabanes. Quelquefois un canot indien glisse comme un tronc d'arbre abandonné, ou bien, dans un lieu retiré, montant du sein de la forêt, une mince fumée bleue annonce la présence de l'homme à demi sauvage, Indien, bûcheron ou berger. Tout cela n'est pas comparable à nos magnificences des Alpes, peut-être à certaines de nos riches vallées; mais un Européen, nouveau dans ces solitudes, y éprouve une impression de recueillement indéfinissable. Je comprends le goût de M. Papineau, qui a choisi pour s'y bâtir une maison de campagne l'endroit le plus sauvage et le plus inhabité.

Ce désert est moins isolé que bien des villes de province. Deux fois le jour, le bateau à vapeur y apporte le mouvement et la vie. On voit alors surgir du fond des forêts des passagers bien mis, des *misses* élégantes, venues on ne sait d'où. Enfin, dans un défilé, on

voit se dresser sur la côte un clocher, des tours gothiques, une masse imposante de pierre : c'est Otawa, cité de quinze mille âmes et capitale future du Canada, — curieux mélange de sauvagerie extrême et d'extrême civilisation!

7 août.

Connaissiez-vous le nom d'Otawa avant que je vous l'eusse appris? Quant à moi, il m'était parfaitement ignoré. Aussi fus-je bien étonné d'apprendre que cette bourgade était la capitale désignée du Canada, et que le gouvernement venait s'y installer en octobre. C'est la reine ou plutôt son ministère qui l'a choisie, au grand chagrin de Québec, de Montréal, de Toronto et de toutes les anciennes villes. Le gouvernement a-t-il voulu, comme aux États-Unis, une capitale isolée, sans importance propre, qui fût à l'abri des révolutions populaires? Je ne crois pas que le danger des barricades soit bien grand au Canada. On me dit que les Otawans, candidats en dernière ligne au choix de la reine, ont profité des disputes de leurs rivaux et joué le rôle du troisième larron. La ville n'existait pas il y a quinze ans. Il y a trente ans, l'emplacement où elle s'élève était à peine marqué de deux ou trois cabanes. Aujourd'hui elle compte plus de quinze mille âmes. Jetée au milieu du désert comme un avant-poste de la civilisation, elle n'a pas encore besoin de produire : il lui suffit, pour s'enrichir, d'exploiter ces immenses forêts de sapins qui couvrent la contrée, et dont elle tire chaque année des millions de pièces de bois pour la construction des navires. On n'exploite encore que les forêts voisines de la rivière, qui ont acquis déjà une valeur énorme. Peu à peu des voies de communication seront ouvertes, et le commerce des bois prendra des proportions plus vastes. Assise au bord de son beau fleuve, à l'endroit où des cataractes en interrompent le cours, Otawa est naturellement l'étape et le quartier-général de ce commerce. Son canal n'est encore qu'une pente douce où les radeaux flottent pièce à pièce. Quelques écluses en feraient un passage pour les gros navires. Enfin cette ville de bûcherons doit devenir à la longue la capitale d'un peuple agricole. Quand on jette les yeux sur la carte et qu'on aperçoit ces innombrables routes liquides vers le nord, vers l'ouest, vers le midi, ce passage naturel de la rivière Otawa au lac Huron par le lac Nipissing, qu'on rendrait si aisément navigable, on comprend qu'Otawa devienne un centre, et qu'elle espère un grand avenir.

Sa promotion au titre de capitale va l'accroître rapidement; elle lui apportera d'un bloc une dizaine de mille âmes. Les Otawans sont tout glorieux; seuls, les fonctionnaires du gouvernement lèvent les épaules et sont désolés. On leur bâtit une cathédrale, trois grands

palais, un théâtre, au milieu des rues boueuses, des trottoirs de planches et des baraques de bois clair-semées; on élève dans la grande rue des maisons en pierre de taille, où s'ouvrent quelques belles boutiques; mais le désert est à côté. En dehors des deux rues parallèles qui composent toute la ville, et qui sont elles-mêmes fort irrégulières, il n'y a rien qu'un terrain vague et inégal, encore parsemé de sapins oubliés et de huttes en poutres grossières. Plus loin s'étend la bordure sombre de la forêt. Dans le bas de la ville, on dirait un village suisse, moins la vue des grandes montagnes et des horizons neigeux. Tout le long du fleuve, au-dessus des cascades, d'immenses radeaux descendent à force de rames, poussés par vingt ou trente hommes. Ils s'arrêtent à l'entrée du canal, se détachent et se reforment plus bas. Des scieries, des moulins se penchent sur la rivière. De grandes piles de planches équarries s'élèvent comme les bastions d'une forteresse. Il y a là un pont suspendu avec la double vue des cataractes et du ravin où la rivière reprend paisiblement son cours, un instant précipité. Des îlots de roche s'y dressent comme des tours, recouverts, dit-on, chaque printemps par la terrible masse d'eau qui vient du nord. Les nouveaux édifices, bâtis sur une côte boisée, à un tournant du ravin, apparaissent juste en face avec une certaine majesté. L'ensemble du paysage est gracieux, animé, sauvage. Montez maintenant sur la colline, et regardez l'horizon de forêts sombres qui s'étendent vers l'est à l'infini, roulant leur manteau uniforme sur montagnes et vallées jusqu'au point où elles s'effacent dans le bleu pâle et vaporeux du ciel. Vous vous sentez alors, dans ce mouvement de la cité nouvelle, saisi d'une mélancolie involontaire et d'un sentiment d'isolement inexprimable, comme sur un vaisseau au milieu de l'océan. Bientôt ce pays sera populeux et animé : aujourd'hui l'homme y paraît campé à peine. Il a déjà mis en fuite au bruit de sa hache et de ses machines les farouches populations qui rôdaient en bêtes sauvages dans le désert silencieux; mais ce désert, il ne l'a pas soumis encore, et les brèches étroites qu'il y a pratiquées n'en troublent pas la majestueuse immobilité.

9 août.

J'allai hier, non pas au lac Koutchitchinn, qui m'était recommandé (nom bizarre et inconnu que j'ai vainement fait entendre), mais au lac des Chênes, qui est un épanouissement de la rivière Otawa. Ces grands cours d'eau de l'Amérique du Nord ne se précipitent pas, comme nos fleuves, du haut des montagnes pour dévaster la plaine. Ils circulent lentement sur de longs plateaux, arrêtés à chaque pas dans leur pente indécise, et formant des lacs jusqu'à ce qu'ils trouvent une issue. Ils sautent ensuite par-dessus l'ob-

stacle, et vont s'épandre à peu de distance dans un bassin nouveau.

On s'embarque au village d'Aylmer, sur un bateau à vapeur encombré. Le lac des Chênes est fort semblable à ceux que j'ai traversés en venant de Montréal. L'extrémité seule a un caractère original et nouveau. La rive, couronnée de forêts, forme un vaste amphithéâtre qui bouche la vue de tous côtés. On aperçoit dans cette ceinture verte des bandes blanches et argentées. Ce sont des torrens qui du plateau supérieur viennent tomber à pic dans le tranquille bassin du lac. Une brume blanche et chaude enveloppe toute la contrée; un village apparaît à gauche, niché dans la forêt, vers l'issue de la plus grosse rivière. A droite, nous entrons dans une anse étroite, retirée, où une douzaine de cabanes noires se groupent sur un promontoire rocailleux. Quelques canots couchés sur la plage, des bœufs qui ruminent, des oies qui naviguent en flottille, rappellent la vie rurale et reposent l'œil fatigué du désert. Une poulie, en un clin d'œil, débarrasse le pont du bateau de ses marchandises. J'entre sous un hangar de planches, où, à mon grand étonnement, je trouve un chemin de fer. Ce n'est pas qu'on eût fait grands frais pour l'établir : on avait abattu, équarri à peu près les arbres voisins, qui, entassés à plat, formaient une chaussée de bois massif. Un wagon assez semblable à une tapissière, chargé déjà de quarante personnes et attelé de deux chevaux, n'attendait plus que le signal du départ. Il s'en allait vers des contrées plus sauvages et plus inhabitées encore. C'est ainsi qu'en Amérique on pénètre dans le désert; les chemins de fer ont devancé les routes.

Au retour, je me mis à dessiner; aussitôt je fus entouré. Vous ne sauriez vous figurer la naïveté des indigènes. Ils me demandaient mille explications, mille renseignemens, d'où je venais, ce que je faisais, si je travaillais pour la gravure. Ils semblaient tout ébahis lorsqu'ils croyaient comprendre que je me donnais cette peine pour mon plaisir, et que je voyageais sans but déterminé. Bûcherons, pionniers, marchands de bois, marchands de fourrures, gens actifs et âpres au gain, voilà ce qu'on rencontre ici; mais quant à un touriste, la chose est si rare qu'on en conçoit à peine l'idée. Aussi étais-je un être supérieur et merveilleux. Le capitaine m'offrait une chaise, une table, le *purser* venait m'avertir que le dîner était servi. Malgré cela, j'aurais volontiers envoyé au diable ces braves gens, leurs curiosités, leurs prévenances et leurs familiarités.

Les Français surtout sont de vrais enfans. Ici encore ils sont nombreux et s'emploient aux travaux les plus rudes; doux, gais, polis entre eux, mais extrêmement ignorans et incivilisés. Notre race, qu'on dit si turbulente, si mobile, est une des plus routinières et des plus ennemies du nouveau qu'il y ait au monde. Partout où elle se trouve en concurrence avec une autre, elle ne sait guère

sortir des conditions inférieures. L'*habitant* canadien est laborieux, sobre, bon ouvrier comme nos paysans, mais il n'a pas non plus grand esprit d'invention et d'initiative. Dans un pays où les charretiers deviennent législateurs ou ministres, il reste où le hasard l'a placé, et continue le métier que faisait son père. La mendicité, qui est inconnue aux États-Unis, sauf peut-être dans quelques grandes villes infestées par l'émigration européenne, n'est pas rare au Canada. Au moins y vois-je régner ces petits commerces si voisins de la mendicité, dont ils ont toutes les misères matérielles et tous les vices moraux. Les femmes vendent des gâteaux, des bonbons, des pommes, des cerises; elles attendent toute la journée l'occasion de gagner un ou deux sous. Souvent plus nombreuses que les chalands, elles n'en aiment pas moins ce petit négoce oisif qui leur permet de flâner et de babiller tout le jour. Je les trouve d'ailleurs d'une honnêteté scrupuleuse. L'autre jour, à Carillon, je pris à l'une d'elles un verre de bière (la bière est faite ici comme chez nous la *boisson*, avec toute sorte de fruits sauvages); elle me demanda *one copper*. Je lui en donnai deux, elle m'en rendit un. Je lui dis qu'elle se trompait; mais elle tint bon : « Non, monsieur, c'est un sou. »

Le Canadien est peut-être moins ingénieux et moins hardi que l'Américain; il lui est peut-être inférieur comme machine et comme instrument de production. Je ne sais pourquoi je le préfère comme homme. Il y a ici dans les figures une bonne humeur que vous chercheriez en vain sur la face osseuse et maussade des *Yankees*. Cela tient sans doute à une vie plus tranquille, moins aventureuse, moins calculatrice, plus volontiers passée au foyer de famille, puis à l'influence des lois et des mœurs anglaises. Le Canada n'est pas un pays de démocratie sans mélange. Si mouvantes qu'y soient les fortunes, on sent qu'on n'est pas ici dans ce grand pétrin industriel où tout le monde se blanchit de la même farine. Les mœurs semblent avoir emprunté à la société anglaise quelque chose de sa distinction de classes. Enfin les souvenirs de l'Europe y sont plus récens et plus respectés qu'aux États-Unis. L'Américain, qui ne sait rien de l'Europe, la juge pourtant et la dédaigne sans appel. Le Canadien au contraire est un Européen transplanté qui n'a cessé d'avoir les yeux tournés vers la métropole.

L'accord est grand aujourd'hui entre les deux races qui se partagent le pays. La sage politique du gouvernement anglais a triomphé de ces haines nationales, toujours si obstinées. Elle a mêlé les deux peuples en une même nation canadienne. En voyant ces petits Français noirâtres et ces grands Saxons blonds vivre de si bonne amitié, je me rappelle ces chats et ces chiens dont l'hostilité instinctive a été vaincue par la communauté de gîte et de nourriture,

et qui sont devenus inséparables. Ils s'agacent encore quelquefois, montrent les dents ou la griffe, mais ce n'est plus qu'un combat amical et simulé; les traces de leur antipathie native subsistent dans leurs jeux sans troubler leur fraternité nouvelle.

Je ne me dissimule pas que les Anglais gagnent aujourd'hui en influence et que cet accord tourne à leur profit. Partout où les deux races seront en concurrence, excepté sur les champs de bataille, nous aurons difficilement l'avantage. Je vous ai dit que la population française encombrait les derniers rangs du peuple canadien. Presque tout le monde se sert également des deux langues, et vous ne pouvez pas toujours savoir à quelle race appartient l'homme à qui vous parlez; mais l'anglais décidément prédomine. Les familles françaises de la classe élevée commencent à copier les mœurs et le langage des conquérans. J'ai vu un M. B..., Français d'origine, que le gouvernement de Québec envoie dans les hautes régions de l'Otawa juger arbitralement certains procès administratifs à propos des concessions de forêts. Son père, compromis autrefois dans l'insurrection française et proscrit pendant beaucoup d'années, appartient aujourd'hui au gouvernement. Lui-même a oublié la langue de ses pères, la comprend à peine, et ne parle plus que l'anglais. Ces signes de décadence m'affligent, car je vois venir le temps prochain où le français ne sera plus parlé que dans le bas peuple, où même il disparaîtra, comme nos patois de province, devant la langue officielle. La petite nationalité française du Canada sera bien près alors d'être absorbée par sa rivale. Elle est comme une barque échouée sur une plage lointaine, et qui résiste longtemps aux vagues; mais la marée monte, et tout à l'heure le nouveau peuple va l'engloutir.

Toronto, 10 août.

Je viens de passer une journée et une nuit, vingt-quatre heures de suite, en chemin de fer. Je me rembarque dans une heure pour Collingwood, et demain matin je serai en route pour le Lac-Supérieur. On ne voyage pas vite sur le chemin de fer d'Otawa. La voie est si délabrée qu'on n'ose pas faire plus de trois lieues à l'heure, et la compagnie n'a pas de quoi faire les réparations indispensables (1). Des enfans courent après nous, escaladent le marchepied du wagon, et nous vendent, chemin faisant, des framboises et des pommes sauvages. Le train, dans ces solitudes, s'arrête au gré des passagers. Parfois un homme se lève, tire la corde qui fait sonner

(1) La compagnie du chemin de fer d'Otawa à Prescott fit justement faillite deux mois plus tard, et les créanciers, qui s'étaient saisis de l'immeuble, le trouvèrent si dégradé, qu'ils n'en purent faire aucun usage.

la cloche de la machine, et descend au milieu de la forêt. Aussi arrivons-nous trop tard à Prescott-Junction, où il nous faut attendre l'*express* de nuit pendant huit heures. Les voyages sont ici une perpétuelle leçon de patience.

Quant au pays que j'ai parcouru, ce sont d'abord de grands plateaux, d'immenses forêts, d'heure en heure une ou deux cabanes, des bois de sapins moussus, des bois de mélèzes en ruines, calcinés anciennement par un incendie, blanchis ensuite par la pluie du ciel, où fourmillent à présent des myriades de jeunes pieds à feuilles tendres qui bientôt cacheront les souches décharnées; puis, sur les rives du lac Ontario, une nuit noire, des siéges durs, étroits, des courbatures et un wagon tout fétide du sommeil de quarante personnes. Ce matin, tantôt de belles futaies d'ormes et d'érables avec çà et là un sapin décapité parmi leurs sveltes colonnes, tantôt le lac enveloppé d'une vapeur blanche et épaisse. Il y a de grands incendies dans les forêts; une odeur de fumée est répandue partout. Voici enfin Toronto, une grande ville, où je ne m'arrête point.

Hier, dans la petite auberge où j'ai passé ma soirée, j'eus l'honneur de souper avec deux *gentlemen* américains. Ils se donnaient le plaisir suprême d'une intelligence américaine, l'unique plaisir qu'elle connaisse, celui de causer gravement de la politique du jour. Ils composaient à eux deux une sorte d'assemblée délibérante. Chacun prenait à son tour la parole d'un ton lent et sentencieux, s'écoutant discourir avec complaisance, et réfutait son adversaire, devenu son auditeur. L'un d'eux, républicain, avait servi sous le général Hooker; l'autre, démocrate, comparait gravement la propriété d'un esclave à celle d'un cheval ou d'un bœuf. Il invoquait la constitution, la lettre de la loi, et ne comprenait pas qu'il y eût d'autre autorité morale. Le premier avait le vague instinct d'une vérité plus haute; mais, également borné à la vue du fait matériel de la loi écrite, il regimbait sans pouvoir justifier sa hardiesse. Il a fallu que mon mauvais anglais vînt au secours du républicain battu et cerné. L'autre à son tour est resté coi, soit qu'il fût embarrassé de mes raisons nouvelles, soit qu'il s'étonnât de l'audace grande de l'étranger qui lui faisait la leçon.

Ceci vous donne la mesure des idées politiques courantes chez les Américains. Nul peuple ne justifie moins sa réputation d'excentricité. Il y a ici, comme ailleurs, un modèle uniforme sur lequel sont taillés les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des hommes. Doublés d'un ministre méthodiste et d'un maître d'école, ils répètent comme des perroquets les banalités que leur ministre ou leur journal leur enseigne. Ils ont la parole facile; le langage du mauvais journalisme ne leur fait jamais défaut. De tout le domaine de la

pensée, ils ont choisi pour leurs combats d'éloquence l'enclos restreint de la politique; encore leur faut-il des barrières pour y borner leur vue, des murailles solides, invulnérables, que les principes abstraits ne puissent pas entamer, — en un mot une constitution qui leur fournisse des dogmes politiques, comme la Bible des dogmes religieux. Je sais que ces esprits à courte haleine sont souvent utiles dans une démocratie. Conservateurs obstinés des faits, ils opposent aux novateurs une résistance nécessaire à la maturité et à la durée même des réformes. C'est la myopie intellectuelle du grand nombre qui, sous le nom de bon sens pratique, garantit la liberté républicaine d'excès qui seraient trop faciles. Peut-être enfin n'est-ce pas à nous de dédaigner cet équilibre un peu pesant des opinions; mais nos goûts se révoltent contre notre raison : nous ne pouvons admettre que les idées d'un peuple libre soient ainsi volontairement circonscrites, et quand il nous serait démontré que c'est le dernier mot de la civilisation moderne, nous refuserions d'être façonnés par elle et de passer sous son niveau.

Collingwood, 11 août.

Le côté nord du lac Ontario est la partie la plus peuplée du Haut-Canada. Le sol y est ondulé, sablonneux sur les plateaux, mais fertile dans les vallons. Aux environs de Toronto, on trouve des prairies, des champs nivelés, une agriculture en règle. Plus loin, on s'engage pour quarante lieues dans la forêt. Figurez-vous une éternelle plantation de sapins, pour la plupart immenses et semblables à des tours, entremêlée çà et là de quelques beaux bouquets d'érables et ravagée par des incendies périodiques qui laissent à la forêt un air de ruine grandiose. Quelquefois un ruisseau, un vallon, une clairière à peine ouverte et jonchée encore de troncs carbonisés, — au milieu de ce désordre sauvage, quelques pauvres cabanes, des scieries, des montagnes de bois préparés, une route pavée de madriers et un chemin de fer, — parfois même des essais de culture, des terrains enclos de ces *fences* américaines faites de bois rudes et inégaux posés en zigzag sur des fourches biscornues. Dans l'enclos, la terre est noirâtre; les ronces et les racines déchiquetées l'encombrent de leur pêle-mêle fantastique. C'est là qu'on mène paître le troupeau ou qu'on dépose à la hâte la semence d'un maigre champ d'avoine. Le principal produit de cette contrée est le *timber* ou bois de construction. Grâce au chemin de fer, qui offre un débouché aux richesses naturelles de la forêt, la valeur de l'acre planté est devenue considérable. Il faut voir ces immenses cubes de bois plein, si lourds, si épais, qu'on n'en peut mettre sur chaque wagon que deux couches. Les sapins du Canada le disputent

à ceux de Norvége; on est étonné de leur haute stature, quand on les voit renversés.

Vers le milieu du chemin, nous traversons une plaine vague, marais ou bruyère. A droite, dans la vapeur, qui n'a cessé de nous aveugler, on aperçoit une flaque blanche et argentée : c'est le lac Simcoe, qui se déverse dans le lac Huron par la rivière Severn. Ici, la fumée devient étouffante, et le ciel en est obscurci. Tout ce pays est en feu depuis quelques semaines : l'incendie court à droite, à gauche, suivant que le vent le pousse; mais il est probable qu'il passera partout. On voit des villages entourés de flammes, des forêts où il ne reste plus à la place des arbres que de gros tisons ardens. Tantôt la terre morte et calcinée, les feuillages desséchés, les troncs noircis, indiquent le passage récent de la flamme; tantôt elle éclate dans un fourré vert jusque-là épargné, et l'on aperçoit à travers les buissons ses langues brillantes. A deux pas de là, le pionnier, impassible, fauche tranquillement son champ d'avoine : il a l'habitude de jouer avec ce danger. Cependant le soir tombait; la forêt s'enveloppait d'une ombre bleue; çà et là, dans sa profondeur obscure, un point rouge luisait comme une étoile. La lune même, à travers la vapeur, semblait rougie d'une flamme sanglante. Le feu s'enroulait en spirale autour des grands arbres, qui brillaient alors dans les ténèbres comme de grandes torches enflammées. Les feux lointains répandaient une lueur blanche, une sorte de lumineuse auréole; les feux voisins nous aveuglaient de leur ardente lumière : ils couraient dans les broussailles, voltigeaient de feuille en feuille, s'accrochaient aux vignes et aux lianes, serpentaient le long des barrières, faisant une pluie d'étincelles qui jaillissaient comme des fusées et des nuages d'une fumée brillante comme des feux de Bengale. Souvent nous courions en pleine fournaise, nous sentions le souffle embrasé de la flamme, et son gai pétillement devenait un menaçant murmure. Ce spectacle, au crépuscule d'abord, puis à la nuit noire, était vraiment féerique et superbe. Je songeais, en l'admirant, à tant de richesses dévorées, et je me disais que ce feu de joie coûtait cher.

Collingwood est un village à l'américaine, c'est-à-dire un rudiment de grande ville. Le lac Huron est en face de moi, enveloppé de brouillards. Une voie ferrée s'avance sur une jetée que termine un grand phare de planches, et où l'*Algoma*, qui va m'emporter, se repose de son dernier voyage.

Je continue à exciter la curiosité et à donner lieu aux conjectures. Quel est ce personnage mystérieux qui vient de Paris, qui semble riche, qui ne sait pas le prix du *timber* ni la valeur de la tonne de cuivre? Il n'est pas probable que l'empereur des Français

délègue un agent diplomatique aux tribus indiennes. A Otawa, la question a été vite résolue : j'étais un lord français qui voyageait pour chasser le *spleen;* mais à Collingwood on n'a pas l'imagination si haut placée. Après bien des hésitations, on a déclaré que j'étais un dentiste. Le sac que je porte en bandoulière, ma trousse de cuir, mes bouteilles de buis, et surtout la forme de mon couteau, qui est fort admirée, tout rendait la chose évidente. Tout à l'heure le fils de l'aubergiste, un bambin fort gentil de sept ou huit ans, ne contenant plus sa curiosité, s'approche de moi, et en véritable enfant terrible me fait la question à brûle-pourpoint. Vous jugez combien j'en ai ri. Le petit a paru tout désappointé. Voilà encore les esprits en travail; je m'en aperçois aux regards inquisiteurs et incertains. Plusieurs des curieux seront mes compagnons de voyage; je m'amuserai à les faire *trimer* quelques jours. O inconstance des choses humaines! hier prince ou peu s'en faut, abordé chapeau bas et salué presque du nom de mylord, — aujourd'hui arracheur de dents. Puisque je vais casser des mâchoires sauvages, je vous en promets des échantillons.

Lac Huron, à bord de l'*Algoma*, 12 août.

Journée triste et monotone. Nous naviguons dans une vapeur épaisse qui ne nous a pas laissé voir la côte; nous ne l'avons aperçue qu'en la touchant. Le soleil jaunit dans ces blanches ténèbres comme dans un brouillard d'hiver. La navigation des grands lacs, par cette atmosphère voilée, ressemble à celle de la mer. On y cherche son chemin à tâtons, on consulte la boussole, on marche à petits pas comme sur les bancs de Terre-Neuve, sondant la profondeur à tout instant. Ce matin, nous croyions à peine avoir passé *Cabot's-Head,* quand nous voyons en face de nous, à cent ou deux cents mètres à peine, surgir la forme vaporeuse d'une terre, d'abord une ombre pâle, presque invisible, puis les contours des arbres, des rochers, la silhouette des collines : c'était une île sur laquelle nous marchions sans le savoir. On s'arrête, on vire de bord, et nous naviguons au milieu de l'archipel dispersé à l'extrémité nord-ouest du lac Huron. On dit que par un temps clair ce passage est ravissant. Le lac s'entoure de ce côté d'une ceinture d'îles vertes; la côte apparaît au loin dans les intervalles. Je vous en parle par ouï-dire, car je n'ai moi-même qu'entrevu les plus prochaines comme de vagues fantômes. Une fois pourtant nous entrâmes dans une passe étroite, entre deux rivages granitiques parsemés de roches brunes et revêtues de forêts de pins. Il y a là un pauvre village indien où nous abordâmes : il est habité par une population clairsemée de métis et d'indigènes qui accourut sur la jetée à notre ap-

proche. Ces sauvages blancs et rouges reçoivent deux fois par semaine la visite de l'*Algoma;* c'est le seul lien qui les rattache au monde civilisé. Quelques maisons, bâties à l'américaine, ont le luxe d'une cloison de poutres et d'un toit de planches : ce sont celles des métis. Les Indiens couchent misérablement sur la terre nue, sous l'abri fragile de leurs *wigwams* d'écorce. Imaginez une sorte de cage formée de bâtons plantés en terre, rattachés en bouquet à leur extrémité, et là-dessus des lambeaux d'écorce de bouleau ou de chêne, rudement fixés par des tiges flexibles qui cerclent la cabane comme un panier de saule : voilà la demeure de toute une famille, sa défense contre la pluie, la neige et le vent d'hiver. Les plus riches ont une natte de joncs tressés qu'ils étendent sur la terre humide. Il y en a même, et c'est le dernier degré de la civilisation, qui ont établi dans leur hutte un petit poêle de brique surmonté d'un mince tuyau de tôle. La plupart gisent dans la boue, pêle-mêle avec les porcs, leur seule richesse, et réchauffent, serrés les uns contre les autres, leurs membres grelottans. En face des exemples européens, à quelques jours des grandes cités, ces pauvres gens n'ont ni l'adresse ni le besoin de se bâtir d'autres demeures. Les peuples, comme les individus, ont une période d'enfance intellectuelle et de lent progrès moral qu'une culture extérieure ne peut remplacer.

L'été, les hommes chassent et pêchent; l'hiver, on se resserre dans la hutte, on y travaille à ces petits objets dont s'empare à vil prix la curiosité des blancs : broderies de verre, de paille ou d'aiguilles de porc-épic, paniers de joncs et canots d'écorce, ouvrages de temps et de patience, dont l'Européen affairé dédaignerait le gain frivole. L'Indien aime les couleurs voyantes et les marie d'une manière originale. Je remarque un *wigwam* plus civilisé couvert d'une toile à voile, abri plus solide que ces rudes écailles d'écorces mal jointes. A l'intérieur, attachée à une ficelle, une natte à longues franges pendait comme un rideau. Ce n'est pas même un ameublement, les pauvres gens n'oseraient se donner pareil luxe; c'est l'ouvrage commun de la famille pendant les longues soirées.

Un groupe m'a fort amusé, vu dans le clair-obscur de l'étroite cahute, comme une nichée de petits chiens dans un chenil. C'était une mère et ses trois enfans, ne parlant ni français, ni anglais, vrais sauvages de tout point. L'un d'eux, encore à la mamelle, reposait dans cet étrange berceau indien, sorte de raquette en forme de traîneau, où l'enfant reste attaché comme en croix, et que les femmes suspendent comme une hotte sur leurs épaules; sa mère tantôt le posait sur le bout de ses pieds et le balançait pour calmer ses cris, tantôt le prenait dans ses bras, jetant quelquefois aux

curieux un regard doux et farouche. Les deux autres, inquiets et étonnés, s'étaient cachés au fond de la hutte, où s'agitaient leurs petites têtes brunes et leurs yeux brillans. Tout auprès, sous un canot d'écorce renversé, à côté de ses ustensiles de pêche, gisait, la face contre terre, un pauvre homme gémissant et malade, destiné sans doute à mourir là sans autre abri.

Les jésuites ont gardé leur influence sur ce pauvre peuple. Ils sont encore ses amis, ses compagnons et ses guides. Pas une de ces *squaws* en haillons qui n'ait son chapelet roulé autour du bras, et qui ne le dise dévotement en sa langue. Cette conversion de toute une race sauvage à une religion qui suppose un si haut degré de civilisation morale est le plus merveilleux prodige qu'aient accompli jamais ces simples hommes de génie. Il est vrai qu'ils payaient parfois de concessions bien grandes cette conquête douteuse. On les a vus envoyer eux-mêmes leurs fidèles au carnage et prier dévotement dans leurs chapelles d'écorce quand les tribus partaient pour ces grands massacres qui s'appelaient la guerre indienne. Quand les guerriers tatoués revenaient chargés de scalpes et d'horribles trophées, le saint homme entonnait le *Te Deum*, comme Aaron ou Josué dans la Bible, rendant grâces au Seigneur du meurtre des ennemis. Ce n'était plus le pur christianisme que cette religion héroïque, mais farouche, appropriée à l'état sauvage, inspirant tour à tour de grands dévouemens et d'affreuses cruautés. Ces apôtres de la barbarie n'en furent pas moins des héros et de grands politiques. Ils savaient se mettre au niveau de l'homme sauvage et adapter à ses mœurs grossières la doctrine idéale qu'ils étaient venus lui enseigner. Lorsqu'ils avaient baptisé une tribu, ils y exerçaient une sorte de royauté; ce qu'eux-mêmes, isolés, oubliés du monde, ils empruntaient à la barbarie, leur servait à la mieux dominer. Quand le martyr chrétien bravait les supplices, quand l'énergique Brébeuf se laissait écorcher sans se plaindre, quand le faible et timide Lallemand souriait dans un bain de poix brûlante, l'Indien, qui met au premier rang des vertus la force d'âme, admirait leur obstiné courage, et se prenait à respecter malgré lui la religion qui inspirait de si étonnans sacrifices. C'est à l'héroïsme de nos missionnaires que nous avons dû notre éphémère domination sur l'Amérique. Si jamais la race indienne a pu être civilisée, c'est par les jésuites, et, s'ils n'y ont pas réussi, ce n'est pas la dédaigneuse brutalité de la race anglaise qui accomplira ce miracle de patience et d'humanité.

Nous abordons à la grande île Manitoulin. Cette reine de l'archipel du lac Huron est un véritable continent : on y trouve des fleuves, des lacs longs de vingt milles. Elle sert de refuge à des

peuplades indiennes expulsées du Canada, qui s'y sont établies sous la protection du gouvernement. Ici du moins personne ne leur dispute la terre. On leur envoie des inspecteurs et des juges, qui doivent résider parmi eux pour y développer l'industrie, l'agriculture et les lumières. Ces inspecteurs font sans doute de beaux rapports, mais je ne les crois pas très utiles.

Un groupe de voyageurs s'arrêta devant une cabane où deux femmes indiennes accroupies sur le seuil travaillaient en silence à quelque babiole. Les curieux attroupés riaient tout haut devant elles et les agaçaient de leurs plaisanteries. Elles, sombres, impassibles et muettes, nous regardaient gravement sans s'interrompre et ne répondaient rien. On eût dit qu'elles nous jugeaient indignes d'une parole et qu'elles se retranchaient dans une insensibilité dédaigneuse. Je souffrais de voir ce reste de fierté mêlé à leur abjection; j'aurais voulu écarter cette foule insultante qui offensait leur dignité. Je leur parlai français: elles ne me comprenaient pas; mais elles prirent volontiers six *pence* que je leur jetai sur les genoux. Telle est la réalité prosaïque : cette imposante gravité n'est qu'un sommeil pesant de l'intelligence. Quand vous voyez un de ces masques de bronze à l'œil fixe, sorte de sphinx rêveur et de ruine hautaine d'une gloire passée, ne vous laissez pas étonner par la royale majesté de l'attitude; jetez-lui quelques sous, et, sans remuer un muscle de son visage, le noble déchu ramassera votre aumône, trop indolent pour demander et trop insensible pour dire merci.

Nous continuons à naviguer parmi les îles, qui se dressent de tous côtés par myriades, et nous devinons à travers la brume un horizon plein de vues gracieuses. Ce crépuscule obstiné nous vient des grands incendies des forêts. Il y a depuis quelques semaines conflagration générale sur tous ces rivages, jusqu'au fond du Lac-Supérieur, — cinq cents lieues de pays qui brûlent ou qui ont brûlé. La fumée s'étend sur les grands lacs jusqu'à des centaines de milles; elle descend par les vallées jusqu'aux parages de Montréal.

13 août.

Nous avons touché à Bruce-Mines, établisssement considérable de la compagnie des mines de cuivre de Montréal. L'exploitation du minerai occupe environ trois cents ouvriers. On soumet les produits bruts de la mine à l'action du mortier, et après plusieurs lavages on obtient une poudre de cuivre d'une grande pureté. Par-delà se trouve une autre mine, non moins florissante, exploitée par une compagnie anglaise. La colonie de Bruce-Mines, déjà populeuse, a beaucoup d'avenir. Je cause avec un employé du gouver-

nement, inspecteur-général des mines anglaises du Lac-Supérieur. Il me parle de ce bassin minier, qui est le plus riche du monde. On y trouve le cuivre presque à fleur de terre, en blocs énormes, et à l'état natif. Le minerai de fer s'y rencontre en montagnes qui couvrent des pays entiers. Le premier bloc de cuivre découvert à la mine Minnesota, près d'Ontonagon, pesait 7,000 kilogrammes. Aussi le produit des mines de cuivre a-t-il augmenté en sept années de 3,000 à 10,000, celui des mines de fer de 1,400 à 115,000 tonnes. Les établissemens de la côte anglaise sont encore nouveaux et à peine ébauchés, mais on s'attend à leur voir prendre un grand développement : ils ont du plomb, du cuivre, de l'argent, du fer, tous les métaux. En revanche, le séjour de ces contrées est fort rude, le climat septentrional règne en toute saison. Je commence à m'en apercevoir à la bise froide qui descend la vallée.

Nous sortons de cet archipel aux dix milliers d'îles. Un ciel bas nous les laisse voir avec l'aspect sale et triste des jours de pluie. Les côtes noires s'allongent à l'horizon comme des taches d'encre sur la surface grise du lac. On dirait une de ces froides soirées de novembre où le ciel a perdu toute lumière et la terre toute couleur. Peu à peu cependant les nuages s'élèvent; nous entrons dans un défilé bordé de montagnes, les forêts s'éclairent d'une lueur sombre. Il y a beaucoup de grandeur dans cette entrée du dernier bassin où séjournent les eaux d'un continent. On sent qu'on va pénétrer dans un nouveau monde. La barrière montagneuse se ferme de tous côtés. On découvre l'embouchure du fleuve cachée dans une étroite encoignure. Il y a un hameau sur chaque rive, postes où s'arrêtent les *steamers* des deux pays, — les Américains à gauche, les Canadiens à droite. Pendant que nous faisons du bois, le soleil achève de chasser les brouillards, il brille sur des côtes boisées et sauvages; le granit rouge de la montagne se cache sous les sapins à sombre verdure ou se marie au feuillage brun des forêts roussies par la flamme. Çà et là flotte une fumée bleue dont la gaze transparente adoucit les teintes brûlées. Au milieu coule à pleins bords, avec une belle couleur verte et limpide, le fleuve Sainte-Marie, aussi grand déjà et plus majestueux que le Saint-Laurent.

Aux environs des rapides, les côtes s'abaissent. On ne voit à l'ouest que l'horizon écumant, taché de quelques îles verdoyantes. Des mouettes, de grands oiseaux pêcheurs s'ébattent dans ce tumulte et planent gravement au-dessus des vagues, prêts à fondre sur le poisson imprudent qu'entraîne le courant. Quelquefois ils se posent sur la vague, et roulent comme des écumes blanches ballottées sur l'eau verte. C'est là, au pied des rapides, que s'élève l'ancien village français de Sault-Sainte-Marie sur l'emplacement

où fut établie de bonne heure une mission de jésuites, et où de longue date les Indiens avaient coutume de tenir leurs grandes assemblées. Après une courte station, nous nous engageons dans le canal. Ce magnifique ouvrage, large de cent pieds et long d'un mille, a été bâti en deux ans. Pour franchir une hauteur de trente pieds, deux écluses ont suffi; elles ont chacune trois cent cinquante pieds de long et reçoivent les plus gros vaisseaux, les remorqueurs avec tout leur train.

Voici enfin le Lac-Supérieur, le *père des lacs*, la plus reculée, la plus vaste et la plus profonde des mers intérieures de l'Amérique. Les rives sont plates, bordées au sud d'une grande dune de sable; bientôt nous les perdons de vue. Quant à mes compagnons, que vous en dire qui ne soit maussade? L'ennui de cette vie bruyante, emprisonnée, teint en noir leurs visages. Il y en a de toute sorte, depuis l'officier anglais irréprochable jusqu'à ce métis écossais ivre et déguenillé qui vient sans façon s'asseoir auprès de moi, prendre mon livre, et me sourire d'un air idiot. Pourtant, dans cette confusion démocratique, il se fait instinctivement une démarcation entre les diverses classes de voyageurs.

Les *gentlemen*, qui se tiennent un peu à l'écart, me coudoient poliment comme un égal. Quant aux *half-breeds*, gens tout à fait grossiers et repoussans, ils sont relégués d'un commun accord un peu plus loin. Entre deux flotte une classe indécise, composée en général de petits bourgeois et de demi-paysans canadiens, faciles à confondre avec les gens du bord, dont ils ont le costume, l'allure et la malpropreté. Il m'est arrivé de leur donner des ordres, les prenant pour des domestiques, et réciproquement, par crainte des méprises, j'ai salué poliment les valets. Ces bonnes gens sont prévenans, cordiaux, mais parfois importuns. A leur curiosité discrète et mêlée de révérence succèdent des questions sans fin. Une fois qu'on leur a donné la main, on ne s'appartient plus, il faut prendre part à leurs amusemens, à leurs conversations, à leurs rires. Ne m'ont-ils pas ce soir forcé de chanter une chanson française? J'ai eu beau protester, ils m'ont poussé par les épaules, puis dédommagé en m'applaudissant à tour de bras.

La vie matérielle est fort misérable : on dîne avec du bœuf salé et du thé sans lait. Je dors pêle-mêle avec vingt autres passagers dans une cabine souterraine, ou plutôt sous-lacustre, où le jour ne pénètre que par l'escalier. Le matin, on se dispute les deux cuvettes et les quatre serviettes qui servent à cinquante personnes, à moins qu'en désespoir de cause on n'aille s'arroser sous la pompe. Les Américains sont d'une sobriété extrême et d'une grande indifférence au bien-être : ils aiment mieux mal vivre et payer bon marché.

Sur le Lac-Supérieur, 16 août.

Je n'ai pas débarqué à Fort-William, comme je l'avais projeté, et me voilà, en dépit de tous mes plans, en route une seconde fois pour Sault-Sainte-Marie. On m'avait trompé en m'annonçant que les communications étaient faciles de Fort-William à la côte américaine. Fort-William est un lieu perdu, le dernier poste occupé sur la côte nord par la compagnie de la baie d'Hudson, propriétaire de tous ces rivages. De là au fond du lac où les Américains ont bâti Superior-City, il y a 200 milles le long d'une côte abrupte et battue par les tempêtes. Par terre, ni routes praticables ni même sentiers battus! il faut s'ouvrir un chemin dans les forêts la hache à la main, camper la nuit, emporter ses provisions, avec le danger de s'égarer ou d'être dépouillé par les Indiens qu'on a pris pour guides. Par eau, si le temps est calme, c'est un voyage de cinq jours en canot, avec deux Indiens, abordant chaque soir au rivage, traînant le canot à l'abri des vagues, arrêtés quelquefois par des ouragans qui durent des semaines entières.

Quels déserts que ces contrées! Sur une longueur de trois cent cinquante à quatre cents milles, suivant la côte nord du grand lac, nous n'avons eu que deux fois à déposer des lettres. La première de ces stations postales était un large golfe encadré de montagnes grandioses, et fermé au fond par une plage couverte de l'éternelle forêt de sapins. J'ai promené partout mes yeux, et je n'ai vu que le sable blanc des grèves, le tapis velouté des forêts, l'écume argentée des brisans sur les falaises : pas un signe d'habitation humaine! Enfin, au bruit du sifflet, deux barques, montées d'Indo-Français et de rudes Européens devenus plus sauvages encore, ont doublé un promontoire et nous ont abordés. On échangea les lettres, les nouvelles; on causa quelques minutes, puis nous nous remîmes en route, tandis que les deux barques s'éloignaient en chantant. Où retournaient-elles? Je ne sais pas. On dit seulement qu'il y a là, dans un coin perdu dans le désert, un poste de la compagnie d'Hudson.

La seconde fois, c'était à notre gauche, sur le bord de la grande île de Michipicoten. Je regardais avec plaisir la gracieuse succession des promontoires qui allongeaient leurs bras caressans dans la mer. L'île est montagneuse, boisée, rougie çà et là par la flamme. Une fine vapeur bleue, reste d'un récent incendie, l'entourait à mi-côte d'une légère ceinture de gaze. Tout à coup le même sifflet rauque nous déchire les oreilles. A quoi bon dans cette solitude? J'aperçois quelques cabanes éparses sur le rivage, un point noir mouvant qui s'avance vers nous : même échange rapide, même

brusque adieu. Nous fuyons ensuite; la terre s'efface, le soleil se couche rouge et aplati comme un morceau de fer brûlant sous le marteau du forgeron; la lune de l'autre côté se lève pâle et transparente. Le soir, aurore boréale, spectacle ordinaire en ces climats. Le lendemain, réveil en face de la superbe coulée basaltique de *Thunder's Cape*. Une heure après, nous étions devant Fort-William.

Thunder's Cape, ou le Cap du Tonnerre, s'avance fièrement au large comme la ruine d'un bastion colossal de douze cents pieds. Des forêts pendent de droite et de gauche sur ses flancs éboulés; mais son front noir et dénudé tranche durement sur le ciel, comme un vieux château féodal se dressant du sein de la verdure qui a envahi ses ruines. Quand on passe devant le promontoire, la grosse tour isolée surgit avec une imposante grandeur : vue de profil, elle semble la dernière pile d'un môle immense et inachevé. Le ciel était en harmonie avec cette nature sauvage : de gros nuages violemment éclairés, des taches brutales d'ombre et de lumière rehaussaient ce tableau sombre, qui me rappelait les côtes d'Écosse.

Laissant à gauche l'Ile-Royale et les îlots que prolonge au loin la coulée, nous jetons l'ancre en face d'une terre déserte. On m'avait dépeint Fort-William comme un établissement prospère, animé, une sorte de ville en herbe. Les journaux, en annonçant l'*excursion* de l'*Algoma*, avaient promis une réunion générale, une danse de guerre des tribus sauvages, et je ne voyais à l'horizon que des montagnes bleuâtres, sur le rivage qu'une forêt sans limites. Enfin j'aperçus l'embouchure d'une rivière, sur l'un de ses bords quelques huttes, quelques baraques : c'est Fort-William. — Un drapeau anglais flottant au bout d'un mât, une clôture de pieux, voilà la forteresse; — une jetée de bois, des canots d'écorce dispersés sur la plage, une ou deux barques ruinées, voilà le port. Ce rendez-vous de la civilisation et de la barbarie n'a rien qui doive donner aux indigènes une grande idée de leurs conquérans. Plus loin, au-delà du tournant de la rivière, derrière les bois de mélèzes et au pied de la montagne carrée qui ferme de ce côté la vue, il y a une mission de jésuites. Deux missionnaires y sont venus de France, où ils ne retourneront jamais. Les missionnaires renoncent à tout, même à leur langue, qu'ils remplacent par l'idiome des Chippewas; héros inconnus dont le dévouement est d'autant plus sublime que le souvenir doit en demeurer avec eux-mêmes enseveli dans ces déserts!

Je descends à terre avec mes joyeux compagnons, qui chantent à tue-tête et apostrophent les pauvres Indiens ou métis qui viennent au-devant de nous. Déjà les canots nous entourent, nous apportant du poisson, des coquillages, des paniers de jonc. Ces jolies embar-

cations, avec leurs becs crochus ornés de peintures, leur frêle charpente d'écorce doublée de lamelles de bois, glissent sur l'eau comme des corbeilles. Le navigateur s'asseoit au fond même de la nacelle, et son buste dépasse à peine le niveau de l'eau.

Je m'écartai du village pour aller dessiner le *wigwam* d'une famille indienne, qui me rendit avec usure ma curiosité et mon étonnement. Les bonnes gens, d'abord intimidés, ne se tenaient pas de rire; les enfans, qui jouaient sur le seuil, se blottirent dans la niche obscure. De temps en temps, une petite tête effarouchée paraissait à la fenêtre, c'est-à-dire entre deux lames d'écorce de bouleau déchirées, ou bien une main soulevait le haillon noir qui servait de porte, et y pendait soit une vieille culotte, soit un couteau, soit une écuelle. Ayant compris vaguement ce que je faisais, ils s'amusaient à m'exhiber une à une toutes les pièces de leur mobilier primitif. A côté, sur trois baguettes dressées en fourche, pendait un crochet de bois sous lequel fumaient quelques tisons mal éteints. La mère venait quelquefois se pencher sur mon épaule avec un sourire naïf. Un vieux fou qui m'avait suivi, drapé dans ses haillons avec la majesté d'un Marius, divaguait pompeusement dans un jargon mêlé de trois langues, tandis que de grands chiens sauvages, d'allure sournoise et craintive, rôdaient silencieusement autour de moi. Le vieillard se croyait revenu aux beaux jours de son peuple : il me parlait avec une emphase véhémente de *Chippewas*, de « gouvernement, » de *sagas*, et me prenait sans doute pour un chef des hommes blancs. Survint un jeune homme à cheveux blonds qui m'adressa la parole en français. Il me demanda des nouvelles de la guerre. « Il paraît, monsieur, que c'est chaud là-bas! Et à La Morâle, c'est-il tranquille? » *La Morâle* est une corruption de Montréal. Voilà ce que ces pauvres gens savent du monde vivant. Celui-ci, de sang français presque pur, descendant des anciens *voyageurs*, avait servi la compagnie d'Hudson, « là-bas dans le nord, » où « la vie est dure. » L'Amérique, Montréal, le pays plus lointain d'où venaient ses pères, tout était confondu pour lui dans le même nuage fabuleux. Les Indiens ont oublié la terre qu'ils possédaient avant la conquête des hommes blancs. Les lacs sont leur océan, le Canada le pays lointain de l'autre race. Tout ce qu'ils savent, c'est que les blancs viennent du côté où le soleil se lève, et que les premiers qui abordèrent s'appelaient Français. « Le roi et la France! » c'était le salut qu'ils me faisaient en entendant ma langue, et ces deux mots résument toute leur science historique.

Depuis un quart d'heure environ, j'entendais un sourd murmure de tambourins et de voix cadencées, comme le bruit qu'on fait aux jeunes essaims d'abeilles pour les charmer et les endormir. De

temps en temps, un long cri aigu, semblable à l'exclamation joyeuse d'une troupe d'enfans qui s'ébattent, interrompait cette musique. Je m'approchai et vis un curieux spectacle : c'était la grande *war-dance* annoncée. Seulement (ô impudence du *humbug* américain!) les tribus indiennes étaient une troupe d'enfans et de vieillards en guenilles. Quelques métis, ouvriers employés par la compagnie, s'étaient grotesquement accoutrés pour se donner l'air sauvage. Leurs vestes, leurs pantalons de flanelle, leurs bonnets écossais, étaient empanachés d'ornemens bizarres. Ici des crinières postiches, là des foulards d'indienne roulés autour de la tête, ou bien des rubans bariolés, des verroteries, des banderoles, des aigrettes de plumes, déguisaient le prosaïsme de leurs habits modernes. Figurez-vous enfin leurs longs cheveux noirs tombant sur leurs épaules, leurs visages peints de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, les carrés rouges, bleus et jaunes qui font des arabesques sur leur peau sombre, et vous concevrez que ce jeu ridicule était encore pittoresque. Trois hommes assis à terre et sérieux comme des statues de bronze frappaient en cadence sur des tambours avec des bâtons de bois, en chantant une mélopée monotone et mélancolique. Au bruit de cette musique indéfinissable, les danseurs sautaient en rond avec une imperturbable gravité : ils s'arrêtaient parfois, et poussaient le cri perçant qui m'avait attiré; puis la danse recommençait, toujours la même, avec la solennité d'un rite religieux. Peu à peu, le bruit des cymbales, le mouvement monotone de la courte gamme ascendante et descendante qu'ils répétaient sans fin, la rotation accélérée de la ronde furieuse, échauffaient les têtes; il se mêlait à ce jeu grossier quelque chose de la volupté frénétique des fakirs de l'Inde ou des derviches d'Asie. Pour moi, qui regardais sérieusement la comédie, cherchant à y saisir la trace des anciens mystères, j'y trouvais une saveur indicible de superstition sauvage; il me semblait entendre les corybantes du paganisme célébrer dans quelque vallon solitaire leurs graves orgies et leurs danses effrénées. L'homme sauvage trouve dans le mouvement matériel l'enthousiasme que nous cherchons dans les émotions de la pensée.

J'aurais voulu que l'on fît silence et qu'on laissât l'exaltation grandir, jusqu'à ce que le souvenir du passé se ranimât dans cette parodie bouffonne des vieilles coutumes nationales; mais les spectateurs, riant à gorge déployée, excitaient les danseurs comme des singes ou des chiens savans; ils se mêlaient eux-mêmes à la danse avec des grimaces. Quelques métis qui jouaient un rôle souriaient à demi; cependant la gravité indienne résistait à toutes les moqueries. Il y avait surtout un vieillard tout plein encore de la gloire de ses pères, le même qui m'avait poursuivi de ses déclamations

majestueuses : celui-là se sentait, j'en suis sûr, devenu le chef de sa tribu, tant ses attitudes étaient théâtrales et ses cabrioles convaincues! On eût dit le roi David dansant devant l'arche sainte. Voilà l'avenir de la race indienne : ce pauvre fou glorieux et le métis riant sous cape en personnifient assez bien les variétés. Ajoutez-y la bête fauve demi-nue qui meurt de faim, traquée dans les derniers déserts où les hommes blancs la pourchassent, et vous aurez résumé les trois destinées possibles qui la conduisent également à la destruction.

Quand nous nous rembarquâmes, la plage, encombrée de curieux et de mendians, offrait le spectacle le plus animé. Les femmes, drapées dans leurs robes et leurs châles de bure, donnaient à leurs pauvres vêtemens par l'assemblage hardi des couleurs un air de luxe sauvage. Les hommes eux-mêmes étaient affublés de parures brillantes : chemises rouges brodées d'étoiles, perles de verre, paillettes de cuivre, bottes estampées de dorures, toques enrubannées, rappelant la coiffure des anciens guerriers. Les enfans couraient demi-nus. Quelques familles montèrent en canot pour aller joindre le navire. L'une d'elles s'établit dans l'entre-pont, où elle me donna le plus joli spectacle. La mère, à demi indienne et suivie de trois petites têtes brunes malicieuses, portait dans ses bras un de ces petits crucifiés qui semblent ficelés dans une grosse pantoufle : celui-ci, un gros garçon plein de vie, au regard sauvage, étroitement lacé dans sa prison de laine, resta adossé contre un tonneau, près d'un gros paquet de câbles. Ce matin, le pauvre petit était tout mouillé de larmes, et l'on défit enfin les premiers nœuds de sa chaîne : il fallait le voir alors agiter avec bonheur ses petites mains prisonnières et ses petits bras engourdis...

A bord de la *Planète*, 21 août.

J'ai quitté à regret, non pas Sainte-Marie, mais les Anglais avec qui je m'y suis lié. Le bon ton, quand on le rencontre, procure toujours un bien-être extrême. Je ne le cherche pas dans la gigantesque baraque où je voyage avec cinq cents personnes étrangères. L'Américain aime à vivre en troupeau. Va-t-il à la campagne, il s'établit à Saratoga ou à Newport, dans le lieu le plus bruyant et le plus peuplé. A-t-il une ou deux semaines de congé, il s'embarque avec sa famille sur un de ces grands paquebots des lacs. Je n'aime pas cette cohue bariolée, cette familiarité de hasard avec le premier venu. Sans doute il y a beaucoup de braves gens dans le nombre, mais c'est en vain que j'y cherche un semblable. Les femmes sont communes, salement ou pompeusement parées; elles ont l'air de ces figurantes de théâtre dont les falbalas traînent sur

des mains noires, et qu'un chiffon de soie transforme en grandes dames. Les hommes ressemblent à des épiciers endimanchés ou à des sapeurs-pompiers en habits de ville. Les Allemands ou plutôt les Américains de race allemande, qui sont nombreux dans l'ouest, oublient déjà leur langue maternelle, et ne se distinguent plus des Yankees à barbes de bouc que par leurs cheveux bouclés, leurs grandes moustaches blondes et leur goût persistant pour la musique. Les enfans imitent déjà le sans-façon paternel : pendant que j'écris, il en vient une bande autour de moi dévaliser mon pupitre et m'accabler de questions. Tout à l'heure ils jouaient à la balle sur mon dos, où de temps en temps les plus hardis venaient donner un coup de tête.

En revanche, n'ayez pas le malheur de vous asseoir à table avant que toutes les femmes aient pris place, ne venez même pas ensuite, si vous êtes garçon, vous attabler parmi les gens à peu près propres qui occupent le haut bout. On vous relègue parmi les têtes crasseuses, à moins que vous n'ayez une *lady* pour compagne. La plus repoussante a le pas sur vous, et rien de plus impérieux que l'étiquette démocratique. On me raconte que sur un paquebot du Mississipi, un passager malade s'étant permis de lâcher un petit juron contre les soi-disant *ladies* qui le chassaient de sa place, le capitaine arriva sur lui comme un furieux, en brandissant un couteau de cuisine avec des malédictions de damné. Cet homme, ancien matelot, n'en était pas moins, à sa manière, le galant chevalier des dames.....

Nous avions à bord quelques Indiens enrôlés dans l'armée fédérale. Les états font feu des quatre pieds pour trouver des hommes. Je ne sais d'ailleurs où en est la conscription. Je vis depuis quinze jours comme un sauvage, dans une ignorance absolue de ce que fait le monde politique. Je sais seulement que les confédérés ont à peu près perdu Mobile, et qu'il y a eu à New-York un *meeting* monstre pour Mac-Clellan. Celui-ci paraît gagner du terrain, de l'aveu même de ses adversaires. Ce n'est pas une raison pour qu'il soit élu. Un succès militaire brillant assurerait les chances de Lincoln; aussi le *New-York Herald* semble-t-il se rabattre de préférence sur le nom du général Grant, sans doute pour détourner au profit des démocrates une partie de l'influence que ses victoires pourraient gagner aux républicains. Cependant le ministre des finances donne, dit-on, sa démission. Je ne sais quel sera le nouveau Curtius qui consentira à engloutir son avenir politique dans le gouffre de la dette américaine.

Il est écrit que je ne connaîtrai pas le lac Huron. La même fumée qui me le cachait à mon arrivée m'accompagne encore à mon re-

tour. Perché sur l'une des deux grandes poutres arquées qui dominent le navire, j'ai vu ce que j'ai pu voir, c'est-à-dire une succession d'îles boisées et rocailleuses séparées par des passes étroites, découpées en baies sinueuses où s'endorment les courans assez vifs dont ces masses d'eau sont animées. Rien de vivant que les volées de canards sauvages qui s'enfuient à notre approche. Quelquefois un canot indien glisse silencieusement sur l'eau grise, ou bien, car c'est la grande route de Chicago et de Détroit, un bateau à vapeur sort du brouillard en poussant son rugissement accoutumé. Cette navigation est très lente; on s'arrête toutes les quatre heures pour faire du bois.

Milwaukee, 23 août.

Hier matin, à Mackinaw, j'avais déjà quitté le bord, quand j'appris que le paquebot hebdomadaire de Green-Bay était parti la veille. Attendre là une semaine, c'eût été folie : je me suis rembarqué, toujours dans la fumée et dans le brouillard. Vers le soir, on fit du bois sur la côte du Michigan, puis le vent souffla, et le lac prit un air de tempête. On dansait pourtant dans le salon du bord. Résistant aux importunités de mes nouveaux amis, j'avais refusé de prendre part à la fête et de me laisser présenter aux dames. Je m'étais retiré sur le pont, sous une chaloupe, où je dormais tant bien que mal dans mon manteau. Sur ces bateaux encombrés de monde, le pont, le toit, les charpentes élevées qui le soutiennent, sont mon domicile habituel : on y trouve une espèce de solitude. Le jour, vous me verriez en l'air, assis gravement sur cette arche aérienne, jambe de ci, jambe de là, un livre ou un cahier à la main. Ces allures retirées et solitaires intriguent beaucoup les Américains, qui sont tout mouvement et tapage, et qui, une fois sortis de leurs bureaux ou de leurs comptoirs, ne touchent plus une plume ni un livre. Chassé pourtant par la rosée, qui était humide, et par le vent, qui était froid, j'étais rentré dans le salon, où j'essayais de sommeiller sur une chaise, dans un coin obscur, lorsqu'un brave habitant de Chicago vint m'offrir un lit resté vide dans sa chambre. J'y ai fait une provision de sommeil pour de nouvelles nuits de bivac.

Le sans-gêne américain a, vous le voyez, son bon côté. Qui se serait avisé chez nous de partager sa chambre avec un étranger? Nous restons froids, polis, réservés les uns devant les autres, n'empiétant pas d'un pouce sur le terrain d'autrui. En revanche, nous ne cédons pas une ligne du nôtre : chez nous, celui qui s'emparerait sans permission du livre ou du parapluie de son voisin serait regardé tout au moins comme un homme mal élevé. Ici point de ces scru-

pules : les Américains sont naïvement indiscrets, comme de grands enfans qui touchent à tout. Voilà, depuis une semaine, le troisième livre que je commence à lire, et qui disparaît. Je me suis juré désormais de faire garde de cerbère autour de mon bien.

Remontez, à partir de Chicago, la côte ouest du lac Michigan; vous y trouverez Racine, puis Milwaukee, la plus grande ville du Wisconsin, où ces dernières années ont accumulé une population de soixante-dix mille âmes; quand je dis accumulé, je me trompe, car rien n'y sent l'étroit et le renfermé. La ville s'étend au large sur la plage et dans la campagne, coupée à angles droits de longues avenues plantées d'arbres, plus semblable à un village qu'à une ville. Sauf deux ou trois rues qui ressemblent à celles de New-York, on dirait presque un faubourg de Londres. Les villes ne sont ici que de grands faubourgs : pas d'ancien berceau de la cité, pas d'enceinte resserrée ni de monumens pittoresques, mais des rues où l'herbe pousse prolongées à perte de vue, des trottoirs en brique ou en planches, des maisons pour la plupart isolées et entourées d'arbres, des masures de planches en face d'édifices monumentaux copiés sur ceux de Broadway, des oies qui s'ébattent dans la boue à côté des rails de fer où roulent les omnibus, — et parmi tout cela un air de richesse, d'abondance, de liberté! Il y a dix ans, quand la ville ne comptait encore que trente mille âmes, elle avait déjà cinquante églises. Madison, la capitale de l'état, a été improvisée en 1836, dans un désert, par acte de la législature du Wisconsin. Quand le vote fut passé qui en faisait une capitale, la colline où elle a poussé, entre ses deux petits lacs, ne portait encore qu'une cabane de bois solitaire. Il n'y a que l'Amérique, avec ce flot perpétuel de l'émigration qui s'avance vers l'ouest, où l'on puisse avoir impunément ces hardiesses.

Je poursuis le cours de mes transformations. Vous vous rappelez ce que j'étais il y a huit jours. Hier j'étais, devinez quoi? Un correspondant du *Times*. Ma taciturnité n'ayant pas trahi mon accent étranger, je ne sais quoi d'européen dans la tournure, une mine grave et philosophique, tout concourait à faire admettre cette supposition, — du moins il faut le croire, puisqu'on ne s'est pas borné à des conjectures, que le bruit en a couru, et qu'il est venu jusqu'à mes oreilles. La veille, dans le salon du bord, j'avais tiré mon écritoire et écrit deux ou trois heures sur la table même où l'on allait dire le service divin. Écrire seul dans un salon où tout le monde babille, avoir un si beau pupitre de voyage, c'est extraordinaire, c'est européen. Et puis quelle curieuse manie d'écrire lorsqu'on peut se croiser les bras! évidemment j'accomplissais une fonction, je faisais un métier. J'étais donc, sans nul doute, le correspondant

du *London Times*. Je les ai détrompés en ouvrant la bouche; alors j'ai été Suédois, et je le suis encore; demain je crois que je serai Turc ou Chinois. Les Suédois d'ailleurs émigrent en masse vers ces contrées. La moitié peut-être de la population du Wisconsin est d'origine scandinave. Il y a des villages entiers qui sont des colonies suédoises. Voilà qui explique la méprise.

24 août. La Crosse (Wisconsin).

Le train de La Crosse ne partait qu'à une heure et demie du matin; mais l'aubergiste a trouvé bon pour sa commodité de fixer à dix heures le départ de son omnibus. Vous savez qu'en Amérique le voyageur est sujet de ceux qui le servent et doit suivre démocratiquement la consigne. Je me résigne donc à faire le pied de grue pendant trois heures à la gare, ou, comme on dit en Amérique, au *dépôt* du chemin de fer. J'y trouve une affreuse baraque, une rangée de wagons vides et une horrible foule d'émigrans ou d'Indiens qui grouille par terre, endormie dans l'obscurité. La lueur vacillante d'une lanterne me montre des haillons, de grosses bottes, des jambes nues, des visages noirs. Je saute par-dessus cette étable humaine pour aller reconnaître mon bagage dans un monceau croulant qui s'entasse laborieusement sur l'étroite chaussée. Le service de la gare est fait par un seul homme, à la fois comptable, ingénieur, facteur, surveillant et agent télégraphique. C'est le même que j'avais trouvé sur le quai au débarquement du bateau vendant des billets. Tout à l'heure, sa besogne faite, il va boire et discuter politique dans le cabaret de la station.

On m'offre une couchette dans le *sleeping-car*. Un étranger vient et jette mon manteau à bas du lit en disant qu'il l'a retenu. L'atmosphère était chaude, étouffée, malsaine; j'allai m'asseoir dans le *bar-room* pour lire en attendant minuit. Une troupe de Germano-Américains discourait en buvant de la bière. « La guerre, disait l'un d'eux, est une damnée sottise; nous avons à Washington un vieux manche à balai. » Je cherchai refuge dans un wagon vide dont par hasard la porte était demeurée ouverte. Je m'y établis à l'américaine, étendu tout de mon long sur deux siéges; mais voilà qu'un flot se précipite. Quelles figures, grand Dieu! et dans quelle caverne suis-je entré? Ce sont mes dormeurs de tout à l'heure; chapeaux défoncés, barbes grasses, guenilles pourries, tout arrivait pêle-mêle et s'entassait autour de moi. Les femmes passaient dans le wagon voisin. Cependant les rangs se comblaient : devant, derrière, j'étais cerné partout. Le conducteur passe et me repousse brutalement les jambes. « Asseyez-vous, dit-il. » L'infection devenait odieuse, et impossible d'ouvrir les fenêtres : elles étaient murées.

Je m'enfuis épouvanté. Tentons l'entrée du wagon des *dames*; ces *ladies* n'étaient pas irréprochables, et leurs cavaliers ne valaient guère mieux que les célibataires. C'était pourtant une grande faveur que d'y être admis, puisque je n'en fus pas jugé digne. Le conducteur, qui se tenait à la porte, me repoussa grossièrement d'un coup de coude dans l'estomac. Je perdis patience; ce *gentleman* le prit sur un ton hautain, narguant ma délicatesse. J'allai m'asseoir sur les marches du wagon, à la porte du cloaque.

Le clair de lune était radieux, la campagne, humide encore, enveloppée d'ombre, avait une douce et délicieuse fraîcheur. Les petites flaques d'eau laissées par la pluie brillaient au milieu des herbes comme les morceaux d'un miroir brisé. Je m'accommodai comme je pus sur l'étroite terrasse, et moitié rêvant, moitié assoupi, je regardais fuir à toute vitesse tantôt la rivière encaissée dont nous suivions les détours, tantôt l'étendue mystérieuse de la bruyère qui couvrait la plaine, tantôt les grandes forêts sombres où çà et là un rayon de lune glissait sur une mare immobile, scintillait sur les cailloux humides d'un ruisseau écarté. Même là, en plein air, sous le vent qui me fouettait la figure, je sentais venir de la porte ouverte une effluve fétide, quelque chose comme le courant d'air chaud d'un calorifère empesté.

Le jour levant nous montra une belle rivière, enfoncée parmi les saules, dans une coupure profonde; au fond, un joli village rangé sur la côte : c'était déjà *Rock-River*, un des affluens du Mississipi. Je m'aperçus alors que mon ennemi n'était que garde-frein. Le conducteur au contraire, avec un air de supériorité protectrice, m'interrogea, me tapa sur l'épaule, enfin me dit de le suivre au wagon des dames. La société n'y était pas bien choisie; en toute autre occasion, j'aurais redouté le contact des maritornes auprès de qui j'avais l'honneur de m'asseoir. Par malheur, une femme entre et jette le dévolu sur mon siége : elle s'arrête sans mot dire, mon voisin me touche le coude; je me lève, et elle s'asseoit sans dire merci. Voilà les bonnes habitudes des femmes américaines! la première venue vous dépouille avec cet air d'insolence hautaine que donne l'exercice d'un privilége incontesté. Je ne suis certes pas l'ennemi de la politesse, surtout envers les femmes; mais j'aime que mes concessions soient volontaires.

Il faisait grand jour. J'allai me tenir debout à la porte du wagon des rustres, où toutes les places étaient prises et au-delà. Tout en respirant l'air du dehors, j'observais les cinquante ou soixante figures qui me faisaient face : elles étaient toutes fort laides, grossières, préoccupées, maussades, mais point méchantes et presque bonasses. C'était du reste un fouillis de crinières incultes, de haillons, de vi-

sages terreux. Le *car* voisin portait une cargaison d'émigrans germaniques. C'étaient des paysans de la Bohême avec leurs pieds nus, leurs costumes nationaux et leur saleté séculaire. Les hommes avaient de grands chapeaux, de longues pipes et des manteaux de peau de mouton à collets fourrés; les femmes portaient des mouchoirs rouges en guise de bonnets, des jupes de gros coton rayé à couleurs vives, des vestes flottantes à boutons de métal, et se drapaient dans leurs grands châles de laine. Une vieille femme de figure sévère dormait avec une pose de Romaine, une mère allaitait un enfant blond et rose, un gros garçon buvait à même d'un baril de bière, qu'il passait ensuite à la ronde, tandis que deux petites filles jouaient en se roulant sur des sacs de farine. Ces braves gens sont de futurs *Yankees*. L'an prochain, ils auront pris le costume, et l'année suivante le langage de leur nouveau pays; leurs enfans seront des hommes modernes et ne se souviendront plus du pays natal. L'Amérique est le creuset où toutes les nations du monde viennent se refondre et se couler dans un moule uniforme. Elle est le monde de l'avenir; je regrette un peu le monde du passé.

Enfin j'ai regardé le pays : Tocqueville a raison de l'appeler « la plus magnifique habitation que Dieu ait préparée à l'homme. » Rien ne parle plus clairement de richesse future que les immenses plateaux qui s'étendent entre les lacs et le Mississipi. Pas de montagnes, pas d'obstacles sérieux, mais partout des lacs, des rivières, des plaines unies qui s'ouvrent d'elles-mêmes aux routes, aux canaux, aux voies ferrées. Ces forêts luxuriantes, ces prairies ondulées à perte de vue où paissent déjà des millions de bœufs et de chevaux, enfin ces florissans villages entourés de leurs champs de maïs, tout annonce qu'avant peu d'années ce sera le plus beau pays agricole du monde.

Plus loin, la plaine se couvre de broussailles et de collines. La rivière Wisconsin s'encaisse dans un défilé rocailleux, parmi d'abondantes forêts qui pendent sur ses bords. Le cours sinueux du Wisconsin se joue quelque temps autour de la ligne droite du chemin de fer; puis la contrée devient rocheuse et heurtée, toute hérissée de monticules pierreux où poussent des pins sauvages. Enfin on traverse un tunnel, et tout à coup on retrouve les villages, l'espace, les grandes cultures, un large et riant horizon. Là s'étendent de grandes prairies humides parcourues par des cours d'eau tranquilles, parsemées de bouquets d'arbres majestueux, — çà et là un troupeau qui rumine ou un faucheur solitaire enfoui dans les hautes herbes qui lui montent jusqu'aux épaules. Tout autour s'élèvent ces éminences coniques appelées *bluffs*, les unes arrondies en dôme, les autres pointues comme des pains de sucre. La vallée a ce carac-

tère de richesse abandonnée et de fécondité triste qui reste aux lieux qui ont été l'ancien séjour de l'homme. Çà et là se dresse au milieu de la plaine un de ces monticules, étonnement des géologues et des antiquaires, et qu'on dit être les monumens d'un peuple évanoui. Les chevaux sauvages de la prairie s'y assemblent pour aspirer le vent frais des collines, et l'on doute si l'on a devant soi quelque jeu singulier de la nature ou le tombeau d'une race détruite.

Quelle était cette nation mystérieuse dont le nom même est perdu? A la vue de ces grasses contrées, on fait un retour involontaire sur la catastrophe inconnue qui les a rendues à la solitude. De temps à autre, la nature reprend l'empire que nous essayons de lui disputer : que l'ouvrier s'arrête un seul jour, et déjà son œuvre s'efface. N'est-ce pas aussi la destinée de cette civilisation hardie dont la marche bruyante envahit si rapidement le Nouveau-Monde?

Cependant je ne sais quoi de plus vaste annonce l'abord du grand fleuve; les montagnes se séparent, fuient des deux côtés; la plaine se couvre d'alluvions sablonneuses. On découvre enfin le Mississipi, grande masse d'eau noire parsemée d'îles, sans courant visible, expirant sur des bancs de sable limoneux. Une rangée de paquebots s'aligne près du rivage : celui de Saint-Paul ne partira qu'à minuit. La Crosse, où je me promène, est un village plat, future grande ville, avec des rues sans pavé et des maisons de bois. Elle a déjà plusieurs hôtels, plusieurs églises et deux journaux quotidiens.

Saint-Paul (Minnesota), 27 août.

J'arrive ici pour me mettre au lit après le plus rude et le plus malaisé des voyages. J'ai une jambe boiteuse qui refuse le service et me condamne pour quelques jours à une immobilité absolue. Le plaisir d'être tranquille sous un toit, dans une chambre close, après quatre nuits de bivac, et d'y trouver quelque chose de vous, compense bien l'ennui de mon emprisonnement forcé...

Je m'embarquai mercredi soir sur le bateau de Saint-Paul, à la lueur des torches et d'une sorte de brasier suspendu au bout d'une pique, dont la flamme, sans cesse excitée par l'huile ou la poix qu'on y verse, jette au loin une lumière d'incendie. C'est une scène presque fantastique que ce tumulte nocturne, ce pêle-mêle de ballots, de caisses, de figures farouches, à la lueur rouge et intermittente des charbons ardens. Le salon, les balcons du bateau sont encombrés d'une foule compacte. On se presse autour du guichet du commissaire; j'avais un billet pris d'avance, mais c'est au premier occupant que les lits appartiennent. Las de me débattre dans

la cohue, je montai sur le pont. Il faut vous dire que sur les *steamers* du Mississipi le dernier pont est au quatrième étage; on se tient là-haut comme sur une montagne ou sur un clocher. Plus haut encore, entre les deux cheminées semblables à des tours de bronze, se trouve perchée la lanterne du pilote, surmontée d'un clocheton doré. J'allai m'y asseoir, et j'assistai à la manœuvre.

Vous ne sauriez croire avec quelle adresse les Américains manient ces grosses masses : en avant, en arrière, à droite, à gauche, ils les feraient passer par le trou d'une aiguille. Le pilote, piétinant sur sa roue, tirant mille cordons, faisant crier le sifflet, agitant des sonnettes, ressemble à un organiste qui fait parler son immense instrument. C'est lui qui tient tous les fils de la machine et qui les fait mouvoir tous à la fois : il faut pour ce métier beaucoup de force, d'agilité et de présence d'esprit. Les chocs d'ailleurs ne sont pas dangereux; il n'y a pas de voyages où l'on ne s'engrave. Lorsqu'on veut aborder, on pousse l'avant du navire obliquement vers la rive; il y reste engagé dans le sable, et l'on saute du pont sur la terre. Ces colosses tirent à peine dix-huit pouces ou deux pieds d'eau. Leur large carène est plate, leur poupe carrée. C'est pour ainsi dire une grande maison de bois bâtie sur un radeau. La construction en est merveilleuse, tant elle est à la fois légère et solide. Tout l'édifice repose sur des piliers de bois si minces qu'on croit qu'ils vont se rompre. Les planchers sont si diaphanes qu'on ose à peine y poser le pied; mais aucune de ces pièces fragiles n'a une grande portée : elles sont soutenues et enchâssées de tous côtés, et le tout se maintient par la justesse des assemblages.

La lune était brillante au ciel et enveloppait d'une molle lumière les îles, les côtes, la rivière, dont la surface noire ruisselait de longues traînées blanches. Les deux cheminées mugissantes répandaient une pluie de grosses étincelles qui faisaient un contraste merveilleux avec la lueur pâle et argentée de la nuit. Les forêts, les plages nues, les rochers blanchissans au front des collines, empruntaient à l'ombre nocturne une beauté mystérieuse et douce. Moitié rêvant, moitié regardant ce tableau magique, je m'endormis à la belle étoile. Je me réveillai rompu; nous touchions le bord; au-dessus de nos têtes s'élevait une montagne. Le jour n'avait pas encore paru, mais j'entrevis vaguement que nous étions dans une belle vallée, entre des rives boisées et montagneuses qui se prolongeaient au loin. Enfin le jour se leva sur un délicieux paysage. Je vis deux rangées de côtes riantes, vertes, ondulées, surmontées d'escarpemens brunis en forme de bastions crénelés. Le fleuve ondoie au milieu d'une multitude d'îles basses où se déploie une végétation exubérante. A demi noyées en hiver, les grandes eaux y

viennent souvent battre le pied des futaies; mais à présent les branches abandonnées du fleuve ne sont plus que de fraîches clairières où le soleil rit sur des prés émaillés de fleurs. Le tulipier, l'érable à la haute stature, et les blanches saulées, les tamarins jaunis, toute sorte d'arbustes touffus à feuilles légères encombrent la plage et baignent dans l'eau lentement courante. Des troncs renversés gisent sur le rivage ou barrent les bras étroits qui passent entre les îles. Nous naviguions parmi tout cela, à droite, à gauche, suivant la profondeur des eaux, tantôt rasant la plage et froissant les rameaux verts qui pendaient sur la rivière, tantôt brisant sous notre poids les souches renversées devant nous. Quelquefois un village s'élevait sur la rive, un embryon de ville, avec des clochers, des maisons blanches, de grandes enseignes et des omnibus, quelquefois un petit hameau agricole, blotti à l'ombre de la forêt, parmi des champs de maïs en fleur, — ou bien une maisonnette solitaire, nichée dans un pli de la montagne, comme un nid dans un sillon. Le paysage, tantôt plus doux, tantôt plus sévère, s'étendait ainsi à perte de vue, couronné à l'horizon de cimes bleues et lointaines, et je ne me lassais pas de l'admirer.

Nous passons devant Wenona, la seconde ville du Minnesota et la rivale de Saint-Paul, puis devant Trempeleau, La Grange, noms français qui ne sont plus que des souvenirs. Vers le soir, un autre *steamer* plus petit vient à notre rencontre, et voilà qu'il faut déménager. Les eaux basses ne nous permettaient pas de rester sur le même navire. Petit, sale, incommode, l'autre bateau n'était pas fait pour contenir quatre cents personnes. La charge trop lourde fut mise en partie sur un bac que nous traînions à nos côtés, et où dans les mauvais pas on faisait descendre aussi les passagers. A l'heure des repas, on se pressait dans la cabine; on apercevait au fond les *ladies* avec leurs élus, assises en cercle comme dans un sanctuaire. L'humble foule des hommes seuls se tenait tête nue à l'autre bout, sans oser s'approcher des tables. Enfin, quand il plaisait aux crasseuses déesses de prendre place, un nègre nous faisait signe, et nous nous entassions au bas bout, obligés d'attendre trois ou quatre fournées avant d'attraper un morceau de *beefsteak* pourri ou de jambon dur comme du bois. Les Américains se soumettent à ces désagrémens avec une patience exemplaire. Est-ce une raison pour admirer leur politesse? Je vois toute autre chose dans cette réserve tyrannique qu'ils s'imposent à l'égard des femmes. Les sociétés de tempérance, qui prescrivent l'abstention absolue des liqueurs fortes, sont moins une preuve de sobriété que d'ivrognerie. En général, on n'adopte ces lois rigoureuses que par crainte d'un excès contraire.

Nous étions sortis des défilés : la forêt, plus largement épandue dans la plaine, bordait le fleuve d'une haie sombre. Il régnait un profond et majestueux silence; çà et là seulement quelque accident nouveau attirait la vue. Tantôt c'était une cicogne bleue qui se tenait sur les souches noires du rivage, attentive, son grand cou dressé, guettant la proie : elle s'envolait à notre approche et fendait l'espace, droite et pointue comme une flèche; tantôt c'étaient d'innombrables troupeaux de bœufs couchés sur la plage, dans cette placide immobilité qui leur est propre, ou debout dans la rivière qui lavait leurs poitrines brunes. A peine s'ils retournaient leurs têtes nonchalantes avec un air de calme et de puissante sécurité. Je songeais en les voyant à la race plus sauvage qui autrefois disputait ces vallées à l'Indien, son compagnon et son ennemi, mis en fuite avec elle par la venue des hommes blancs. Quel trouble dans ce désert le jour où la horde mugissante des *buffalos*, après quelque grande assemblée tenue dans les prairies, se rua dans le fleuve comme une avalanche noire pour aller chercher plus loin l'indépendance et la solitude! De grandes vagues durent s'amonceler sous le choc puissant de ces milliers de poitrines, et les oiseaux de la forêt s'enfuir à tire d'aile devant leur clameur farouche. A présent ces rives paisibles n'entendent plus que le mugissement d'un taureau solitaire ou le rauque hurlement du paquebot qui passe. Ce n'est plus la tête noire du buffalo qu'on aperçoit sous la feuillée, c'est le chapeau de paille et le paletot jaune de l'Américain moderne. On le hèle, on lui jette une boîte, un sac de lettres, et il disparaît. Tantôt enfin c'étaient les péripéties de la navigation même et l'étrange construction du bateau. J'avais été en peine, la veille, de deviner où étaient les roues; je découvris enfin à l'arrière la roue unique qui nous poussait devant elle, mue par deux bras horizontaux attachés à deux machines qui marchaient ensemble. En revanche, le gouvernail était double. Vous comprenez l'avantage de cette disposition : quand le bateau s'engrave, l'arrière est toujours libre, et la roue ne perd rien de son action. Dans les tournans rapides, le moindre effort suffit pour incliner la marche; les matelots, postés à l'avant et armés de longues perches, ont peu de peine à pousser à droite ou à gauche l'extrémité de ce grand levier, dont le point d'appui est à l'arrière. On avance ainsi à force de bras, sondant la profondeur de l'eau, travaillant à se dégager des sables. Tantôt on se soulève à la force du cabestan sur de grosses poutres qu'on enfonce en terre, tantôt on s'attache avec un câble aux arbres du rivage pour se hisser péniblement. Quant à la machine, elle est à jour, au premier étage, et l'on circule au travers. La chaudière est à l'avant, sous les cheminées, les pistons à l'arrière, où la vapeur

arrive par de longs tuyaux. Elle est toujours à haute pression, par économie de poids et de volume. Un clou saute à la chaudière; nul ne songe à le remplacer, encore moins à s'arrêter en chemin. J'y remarquai une fuite inquiétante, mais tout le monde la voyait comme moi, et nul ne semblait y songer.

Ce fut bien pis quand vint la nuit. Il n'y avait ni matelas, ni chaises, ni même place dans un coin de la cabine. J'avisai sur le pont un paquet de câbles, et je m'en emparai. C'est en cet équipage que je traversai le lac Pépin, expansion du Mississipi dans une partie plus large et plus basse de la vallée. Le soleil se couchait en face et transfigurait les rivages; la verdure des forêts se colorait d'une teinte violette et nuancée de cime en cime, légère d'abord, puis éclatante, enfin sombre et veloutée comme un manteau de pourpre. Je me levai le matin trempé de rosée à l'embouchure de la rivière Sainte-Croix. Nous avions fait près de deux cents milles; il n'en restait que trente jusqu'à Saint-Paul. Je souffrais, j'avais hâte d'arriver; mais ce n'était pas la fin de nos tribulations.

Cinq heures d'attente au pied d'un rocher! si j'eusse été ingambe, j'aurais sauté sur la rive, dessiné et cueilli des raisins sauvages. Enfin un autre bateau vient au-devant de nous, plus petit encore, plus incommode. A peine embarqués, on nous crie : « Tout le monde sur le bac! » Nous avions touché. Je me traîne péniblement sur le bac, et je me hisse à force de bras sur une montagne de caisses. Sans abri, bousculé par la foule, traînant après moi mon bagage et souffrant enfin plus que jamais, cette dernière journée me parut un supplice. Vers le soir, un *gentleman* officieux, passablement débraillé, dont l'amicale indiscrétion me tourmentait depuis une heure, m'indique un lit près de la machine : une planche hérissée de clous, trop courte et trop étroite, entre un courant d'air et un jet de vapeur, ébranlée d'ailleurs par tous les passans. Le vacarme était épouvantable, le plancher pavé de corps humains. Enfin ce matin, après vingt-huit heures de navigation, nous achevons ces trente milles interminables, et nous débarquons à Saint-Paul.

Me voici au point extrême de mon voyage, et cette extrémité du monde est une grande ville, non pas sans doute à la façon de Paris, mais à la façon d'Amérique. Les communications, rendues si difficiles par les basses eaux, se font cependant tous les jours, et pas un paquebot qui n'apporte trois ou quatre cents personnes. Des deux rives, celle où se trouve la ville est montueuse et escarpée, l'autre à peu près plate; un grand pont incliné passe de l'une à l'autre sur des piles aussi frêles et aussi hardies que des flèches gothiques. Un chemin de fer, tête d'une ligne inachevée, aboutit

au milieu de la ville; il remonte vers le nord jusqu'à Anoka. On en bâtit un encore, sur l'autre bord du Mississipi, vers Minneapolis et les colonies de l'ouest; une troisième ligne enfin doit remonter la rivière Minnesota jusqu'à Saint-Pierre. Il y a trente ans, Saint-Paul comptait deux ou trois cabanes et un chantier de bois; aujourd'hui c'est la capitale d'un grand état, qui compte au moins deux cent mille habitans et envoie quatre députés à la convention démocratique de Chicago.

J'en suis à présent à ma cinquième incarnation : on me prend ici pour un blessé de l'armée fédérale, Allemand sans aucun doute, et probablement officier. J'aurais pu m'amuser à entretenir la méprise et répondre à ceux qui me demandaient si c'était une bombe ou une balle : « Non, un boulet de canon; » mais je n'ai pas eu le cœur de les mystifier. Depuis qu'on me sait Français, on me demande si je connais le comte de L..., un jeune homme de Paris, qui vient tous les ans chasser le *buffalo* dans le *far west*, et qui en ce moment court la prairie, — *a very fine gentleman*, — dont le père est fort riche et vend beaucoup de *brandy*. Voilà qui est louche; mais cet amalgame de *brandy* et de titres nobiliaires n'a rien qui surprenne les bons Américains.

28 août.

... Jusqu'à présent, je vous ai dépeint l'homme de l'ouest sous de fort vilaines couleurs. Je crains que vous ne preniez pour des jugemens ces impressions de la première vue et ce portrait purement extérieur que je vous en ai tracé. Sans doute l'homme de l'ouest est sale, rude, indiscret, vulgaire; mais il n'est ni méchant ni querelleur. Pour bien vivre avec lui, il faut savoir endurer ses grossièretés et les lui rendre; — sinon il vous regarde avec étonnement, ouvre de grands yeux, et vous tourne le dos. Il a l'écorce plus dure que le bois; — quand une fois vos mains sont assez calleuses pour s'y frotter, vous trouvez l'homme flexible et inoffensif.

Cela s'explique aisément : l'envie est la passion qui fait les haines sociales comme les inimitiés privées. Qui donc l'homme de l'ouest pourrait-il envier? Il n'a autour de lui que des égaux; il vit dans une société démocratique où non-seulement chacun peut aspirer à tout, mais où les plus riches gardent encore la trace du fumier natal. Il parle de la fortune comme d'une conquête où plusieurs l'ont devancé, où il espère en devancer d'autres. S'il y a de grandes inégalités de fait dans cette société comme dans toute autre, ces inégalités s'effacent sous l'uniforme démocratique et ne se traduisent par aucun signe. J'ai vu à New-York la démocratie commençant à se corrompre, travaillant à se polir, à se raffiner, et vénérant l'aris-

tocratie, qu'elle voudrait imiter. — Ici tout est nouveau, et la démocratie règne sans partage. On n'a même pas l'idée d'une distinction quelconque. Le rustre aux gros souliers, au linge sale et aux mains noires vous abordera sans façon en vous frappant sur l'épaule comme un camarade. Il ne se doutera même pas qu'il puisse vous blesser ou vous déplaire. N'est-il pas enrichi, lui aussi, et parvenu à votre niveau? Il n'a pas, comme en Europe, l'exemple d'une classe cultivée pour lui inspirer une humilité fausse et lui fermer l'entrée du cercle supérieur où il veut être admis. Non-seulement il n'attend pas qu'on l'invite, il entre de plain-pied, chapeau sur la tête, traînant ses bottes sur les fauteuils et crachant sur les tapis. En revanche, le mot *sir* revient sans cesse dans sa bouche; il donne du « monsieur » à son fils, à son frère, même à son domestique. Il n'y a ici que des *gentlemen*, à peu près comme en Angleterre il n'y a que des dames portant chapeau. Vous admirerez de loin cette égalité, cette fierté satisfaite, vous n'imaginerez rien de plus beau qu'une société où chacun, depuis le plus élevé jusqu'au plus humble, fraternise avec son voisin en l'appelant monsieur, et vous aurez sans doute raison; mais venez vous-même en faire l'épreuve, et vous aurez quelque peine à vous ranger de bonne grâce au commun niveau.

Convenons-en : d'où peut venir l'enseignement des belles manières à une société en travail composée de tout ce que l'Europe a de plus humble? d'où peut lui venir la culture intellectuelle, puisqu'elle ne l'a pas apportée, et qu'elle est la première sur ce sol nouveau? Des hommes qui travaillent par besoin n'ont pas le loisir d'orner leur esprit. Ils acquièrent les notions pratiques, celles dont l'usage quotidien leur fait sentir le prix, et il faut déjà leur en savoir gré; mais à quel propos en chercheraient-ils d'autres qui, loin d'être productives, leur seraient coûteuses? Ces échappés de la pauvreté n'ont qu'un but, une pensée, — acquérir; tout le reste est insignifiant à leurs yeux, et c'est ce qui en fait de vrais démocrates. Pour que l'égalité règne dans les mœurs, il ne suffit pas qu'elle soit écrite dans les lois; il faut qu'il n'y ait encore ni aristocratie de manières, ni aristocratie d'intelligence, — que le luxe, l'art et la science soient également inconnus. C'est ce que l'on ne trouve plus guère que dans les nouveaux états de l'ouest, et ce qui est particulièrement désagréable à l'aristocrate sans le savoir, qui voudrait admirer une démocratie sans défaut.

ERNEST DUVERGIER DE HAURANNE.

(*La troisième partie à un prochain n°.*)

LES

CATACOMBES DE ROME

Roma sotterranea christiana descritta ed illustrata dal Cav. G. B. de Rossi. Tome Ier, Rome 1864.

L'événement le plus grave de l'histoire est aussi l'un des plus mal connus. Les souvenirs qui nous restent des premiers temps du christianisme ne sont pas nombreux : il est probable qu'on n'écrivait guère dans l'église naissante, et les auteurs païens, ne devinant pas les destinées de cette secte obscure et méprisée, ne songeaient pas à s'occuper d'elle. C'est une raison pour nous d'accueillir avec empressement tout ce qui peut nous donner quelques lumières nouvelles sur cette époque si importante et si ignorée.

Jusqu'ici rien peut-être n'a mieux servi à la faire connaître que l'étude des catacombes de Rome (1) : c'est le seul monument que cette société primitive ait laissé d'elle; aussi, depuis près de trois cents ans, ne se lasse-t-on pas de les fouiller. Des hommes pleins de patience, de sagacité, de dévouement, les Bosio, les Aringhi, les Boldetti, les Bottari, les Marchi, ont visité en tous sens la Rome souterraine. Ils ont écrit sur elle des ouvrages importans que l'Europe savante a lus avec avidité, et qui ont alimenté longtemps les polémiques religieuses. On pouvait croire après eux la matière épuisée, et voici qu'elle vient de se renouveler de nos jours. M. de Rossi, que ses travaux épigraphiques avaient souvent conduit dans les ci-

(1) C'est pour me conformer à l'usage que je donne à tous ces monumens le nom de *catacombes*. En réalité, ce nom, dont l'origine est discutée, ne s'applique qu'à celles de Saint-Sébastien. Les documens anciens les appellent toutes *cryptes* ou *cimetières*.

metières chrétiens (1), s'est mis à les étudier de nouveau. Il a pensé que, si ses prédécesseurs avaient beaucoup fait, il n'en restait pas moins beaucoup à faire, et, après avoir vécu vingt ans dans les catacombes, il vient à son tour nous dire ce qu'il y a découvert.

Ce qui fait l'originalité du livre qu'il publie sur ce sujet, c'est qu'il ne s'est pas contenté de continuer l'œuvre des autres. Son entreprise est plus hardie : il tente une révolution dans ces études. Il ose dire que depuis deux cent cinquante ans on a quitté la bonne route, que tous ses devanciers, à l'exception d'un seul, se sont trompés, et qu'afin que ces recherches soient fécondes, il faut se remettre sur les traces de Bosio et reprendre le travail où il l'avait laissé. Cet illustre savant, qui fut le premier explorateur des catacombes, avait entrepris de les étudier toutes l'une après l'autre, de suivre régulièrement chacune d'elles dans le dédale de ses galeries, d'en tracer le plan, si c'était possible, et d'essayer, à l'aide des documens anciens, de retrouver son nom et de refaire son histoire. Un pareil travail demandait des lectures infinies, la connaissance profonde des auteurs ecclésiastiques et des efforts merveilleux de sagacité. Les successeurs de Bosio en furent épouvantés et l'abandonnèrent. Pour que la tâche devînt plus facile et le succès plus assuré, ils négligèrent de plus en plus de s'occuper des catacombes en elles-mêmes pour concentrer leur attention sur les monumens qu'on y découvrait. Dans les visites qu'ils y faisaient, ils copiaient avec soin les inscriptions et les peintures; mais le plus souvent ils se bornaient là, et la mine d'où sortaient tant d'objets précieux était oubliée pour les richesses qu'on en tirait. Bientôt même on pensa que la moisson était assez abondante; on ne prit plus la peine de continuer les fouilles pour l'accroître, et l'on se contenta de se servir des documens qu'on avait amassés pour discourir sans fin sur le culte et les rites du christianisme naissant.

Ce n'est pas ainsi que prétend procéder M. de Rossi. Il s'est dit avec raison que, pour tirer plus de profit des monumens de l'antiquité chrétienne, il ne fallait pas les séparer de l'étude des lieux où on les a trouvés. Ces monumens sont quelquefois assez obscurs; ne le deviennent-ils pas davantage quand on les isole de ceux qui les entouraient? On ne se sert avec sûreté d'une inscription que lorsqu'on peut en fixer la date; pourquoi, en refusant de s'occuper des lieux où elle était placée, se prive-t-on volontairement d'un des moyens qui peuvent conduire à la savoir? Enfin, si l'on croit que les monumens que contiennent les catacombes méritent d'être recueillis, ne convient-il pas à plus forte raison de bien connaître les catacombes elles-mêmes, œuvre gigantesque de patience et de foi,

(1) Voyez sur les travaux épigraphiques de M. de Rossi la *Revue* du 1[er] mai 1864.

témoignage éternel de l'énergie d'une société proscrite à qui rien ne peut faire oublier le soin pieux de ses morts? Ces motifs ont déterminé M. de Rossi à revenir à la méthode de Bosio. Il se propose, comme lui, d'étudier les divers cimetières chrétiens, d'en dresser le plan, de rechercher l'étendue primitive de chacun d'eux et les accroissemens qu'il a reçus, de retrouver le nom qu'il portait et les personnes illustres qui y furent ensevelies, de relever ce que la tradition ou la légende raconte de lui, de le suivre depuis son origine jusqu'après Constantin à l'aide des documens manuscrits ou publiés, et plus encore par l'examen attentif des inscriptions et des peintures qu'il contient. Son ambition est d'arriver à refaire l'histoire et à dresser la topographie complète de la Rome souterraine. Cette ambition est grande, plusieurs savans l'ont même proclamée téméraire; mais M. de Rossi apporte à son œuvre un dévouement sans bornes avec une érudition immense, et tout en fait espérer le succès. Cependant, quand il l'a commencée, il lui manquait un élément nécessaire pour y réussir. Il était érudit et archéologue, il n'était pas géomètre; il ne savait pas lever un plan. C'était donc une nécessité pour lui de réclamer le secours d'un ingénieur de mérite qui consentît, pour le suivre, à négliger ses affaires et à oublier sa fortune, qui s'associât tout entier à une entreprise où l'on n'avait à attendre pour tout profit que les éloges de quelques antiquaires, qui fût, en un mot, aussi désintéressé qu'habile. Ce sont des qualités qui ne se rencontrent pas toujours ensemble. Heureusement la bonne fortune de M. de Rossi les lui a fait trouver réunies dans un même homme et sans sortir de chez lui. Son frère, M. Michel de Rossi, qui n'avait eu jusque-là que l'éducation d'un juriste, est devenu géomètre par dévouement. La nécessité a développé en lui une vocation qu'il ne se savait pas. Il s'est fait bientôt un nom dans cette science qui lui était nouvelle, et il a même inventé, pour abréger le travail de la levée des plans, une machine très ingénieuse qui a obtenu une médaille à l'exposition de Londres. Une fois qu'il a eu acquis ce talent, il s'est empressé de le mettre au service de son frère, et tous les deux, animés du même zèle, se complétant l'un l'autre par un concours fraternel, se sont mis à parcourir ensemble les catacombes, décidés à faire de cette exploration l'étude de toute leur vie et à ne s'arrêter, si c'est possible, que lorsqu'ils auront atteint les limites de l'immense nécropole.

Le premier volume de la *Rome souterraine*, qu'ils viennent de publier, contient à peine le commencement de leurs travaux. Je veux pourtant, avant d'attendre qu'ils les poursuivent, en entretenir le public. Il me semble bon de fournir sans retard à ceux qu'intéressent les questions religieuses quelques documens nouveaux qui fe-

ront mieux connaître les premiers temps de la société chrétienne. Le moment est favorable pour s'occuper des origines du christianisme. Bientôt sans doute l'attention générale sera ramenée avec éclat sur cette époque, comme elle le fut il y a deux ans sur la vie de Jésus-Christ. Les polémiques auxquelles nous avons assisté vont recommencer. Les discussions seront de nouveau remplacées par les disputes. Comme c'est l'usage, le bruit assemblera les badauds. La science, qui ne reconnaîtra plus là son public ordinaire, et que d'ailleurs le tumulte effarouche, ne tardera pas à s'éloigner et laissera la passion discuter à sa place. Avant que ce moment arrive, hâtons-nous de toucher à cette question, quand elle n'est pas devenue trop populaire et qu'on peut encore s'en occuper sans trop amasser de curieux.

I.

Avant d'arriver à ce qui est son œuvre particulière et originale, M. de Rossi commence par traiter rapidement quelques questions générales sur lesquelles, après bien des discussions, les savans semblent s'être mis d'accord de nos jours. Par exemple, ils n'ont plus de doutes au sujet de l'origine et de la destination primitive des catacombes. Je vais rapporter en quelques mots les conclusions auxquelles ils se sont arrêtés (1).

Les catacombes sont le lieu où les premiers chrétiens enterraient leurs morts. Il n'est plus possible de le nier aujourd'hui, quoi qu'aient prétendu quelques écrivains sceptiques du siècle dernier. La sépulture était regardée par les chrétiens comme une chose très importante. La croyance à la résurrection des corps faisait qu'ils attachaient beaucoup de prix à la dépouille mortelle, elle leur donna de bonne heure l'habitude d'en prendre soin. Ils auraient eu horreur d'imiter les païens et de précipiter, comme eux, les cadavres des pauvres gens dans ces fosses communes (*puticuli*), sortes de puits où on les laissait pourrir. On voit qu'il était défendu chez eux de mettre deux corps l'un sur l'autre. Il fallait que chacun eût sa place particulière où il reposât seul en attendant le jour du ré-

(1) Ces conclusions ne sont pas nouvelles pour les lecteurs de la *Revue*. Un des esprits les plus curieux et les plus éveillés de notre temps, que les années laissent toujours jeune, et qui, au lieu de se contenter de *relire*, comme tant d'autres, conserve le goût le plus vif pour les choses nouvelles, et se charge volontiers de nous les faire connaître, M. de Rémusat, a déjà rendu compte dans ce recueil des découvertes de M. de Rossi (voyez la *Revue* du 15 juin 1863). Je n'ai garde d'essayer de refaire ce qui a été une fois bien fait. Aussi serai-je court sur les points que M. de Rémusat a traités. J'insisterai au contraire sur ceux qu'il a volontairement laissés dans l'ombre.

veil. Nous savons par Tertullien qu'un prêtre assistait aux funérailles; la religion consacrait les tombeaux. Au temps de la persécution de Dèce, le clergé romain, écrivant à celui de Carthage, lui rappelait qu'il n'y avait pas de devoir plus important que de donner la sépulture aux martyrs et aux autres chrétiens. Le trésor de l'église était dépensé à faire vivre les pauvres et à les enterrer convenablement. Enfin saint Ambroise reconnaît que pour la sépulture des fidèles on a le droit de briser, de faire fondre et de vendre les vases sacrés. Ces textes expliquent la construction des catacombes. Quand on sait le respect que les premiers chrétiens témoignaient pour leurs morts, on s'étonne moins des gigantesques travaux qu'ils ont entrepris pour les ensevelir.

Mais est-il bien vrai que ces travaux leur appartiennent? Les catacombes sont-elles véritablement un ouvrage chrétien? La question est discutée et mérite de l'être. Au siècle dernier, il ne manquait pas d'incrédules qui niaient la réalité des découvertes de Bosio et de Boldetti. Quand on leur disait que les catacombes étaient les cimetières des premiers chrétiens, ils demandaient qui avait fourni à une société petite et pauvre les sommes nécessaires pour percer 900 kilomètres de galeries souterraines, ce qu'on avait pu faire de la terre qu'on en avait tirée, et comment un culte proscrit avait eu l'audace de fouiller ainsi le sol aux portes de Rome et sous les yeux de ceux qui le persécutaient. Ces objections parurent sans réplique à la plupart des savans, elles troublèrent même les plus intrépides défenseurs des catacombes. Aussi crurent-ils bien faire de supposer, pour y répondre, qu'elles étaient d'anciennes carrières d'où les Romains avaient longtemps extrait la pouzzolane. Les chrétiens les avaient trouvées abandonnées, et, pour en faire leurs cimetières, ils n'avaient eu besoin que de creuser dans la muraille les niches horizontales qui devaient recevoir les morts. L'existence de ces carrières n'était pas une hypothèse; elle est attestée par les écrivains anciens. Cicéron parle d'un homme qui y fut assassiné de son temps, et Suétone rapporte que, comme on voulait persuader à Néron de s'y réfugier, il déclara qu'il ne voulait pas s'enterrer vivant. Puisqu'elles étaient un lieu secret, où les gens qui se cachaient pouvaient trouver un asile, elles convenaient aux chrétiens pour y célébrer leurs mystères et y enfouir leurs morts. Bottari fait remarquer qu'il leur était facile de les connaître. Leur religion se propagea d'abord parmi les pauvres gens et les esclaves, c'est-à-dire parmi ceux qu'on employait à les creuser. C'étaient autant de guides qui pouvaient conduire leurs frères dans les détours des galeries abandonnées. Cette opinion paraissait donc parfaitement vraisemblable; elle avait l'avantage de fermer la bouche aux incrédules : aussi fut-elle religieusement acceptée de tout le monde pen-

dant deux siècles, et jusqu'à nos jours elle a fait loi. Cependant elle ne tient pas devant l'examen attentif des catacombes. Le père Marchi avait commencé à l'ébranler, M. de Rossi l'achève. Il n'a pas de peine à démontrer que des chambres de 3 à 4 mètres carrés et des galeries de 1 mètre au plus de largeur, se coupant à angles droits, ne seraient guère commodes pour extraire la pouzzolane et la transporter. Il reste d'anciennes carrières romaines dont la destination n'est pas douteuse, et l'aspect en est bien différent de celui des catacombes : les couloirs y sont plus larges, les dégagemens plus multipliés; tout y paraît mieux approprié aux nécessites d'une exploitation industrielle. D'ailleurs M. Michel de Rossi, en étudiant avec soin la nature du terrain dans lequel sont creusés la plupart des cimetières de Rome, a remarqué qu'ils évitent systématiquement les bancs de pouzzolane friable pour s'enfoncer de préférence dans ceux dont la pierre est plus spongieuse et plus dure, et il déclare nettement que jamais on n'en a pu tirer de matériaux propres à construire. Cette raison est décisive et lève les derniers doutes qu'on pouvait avoir. Ce n'est pas qu'on ne puisse admettre que les chrétiens n'aient quelquefois approprié à leur usage des carrières abandonnées, l'histoire le dit et l'étude des catacombes le prouve; je dirai plus tard dans quelle occasion et par quels motifs ils furent amenés à le faire; mais c'étaient des exceptions. M. de Rossi, dans tous les cimetières qu'il a jusqu'ici visités, n'a pu encore reconnaître que trois ou quatre de ces anciennes carrières, et il n'est pas probable qu'il y en ait davantage. Tout le reste a été fait de la main des chrétiens. On trouve plusieurs fois dans les catacombes l'image des fossoyeurs au travail. Ils sont représentés la pioche à la main et attaquant le roc qui surplombe. Cette attitude qu'on leur donne indique la façon dont ils ont procédé. On ne les aurait pas dépeints ainsi, s'ils n'avaient fait que profiter des excavations antérieures. Ils se sont donc hardiment avancés, se faisant une route avec leur pioche à travers ces couches de tuf granulaire dont le sol de la campagne romaine est rempli; ils ont creusé le roc devant eux, soutenus par leur foi, « habitant les entrailles de la terre, comme le moine sa cellule, » et ces interminables galeries, qui contiennent, dit-on, six millions de tombes, sont entièrement leur ouvrage.

D'où vint aux premiers chrétiens ce mode de sépulture qui exigeait d'eux ces travaux effrayans? On a répondu depuis longtemps qu'ils le tenaient des Juifs. On aurait dû ajouter qu'en cela les Juifs ne faisaient que suivre la coutume de la plupart des peuples de l'Orient. On n'enterrait pas autrement en Syrie. Partout où les Tyriens ont pénétré, à Malte, en Sicile, en Sardaigne, on retrouve des sépultures semblables. M. Beulé a constaté l'existence de catacombes à Carthage, M. Renan en a vu dans la Phénicie; l'Asie-

Mineure, la Cyrénaïque et la Chersonèse en contiennent un grand nombre, il y en a même chez les Étrusques, auxquels on attribue une origine orientale. Enfin on en découvre tous les jours à Rome, et cela ne doit pas surprendre. A la fin de la république et dans les premiers temps de l'empire, Rome a été comme envahie par les peuples de l'Orient. « Voilà longtemps, disait Juvénal en colère, que l'Oronte coule dans le Tibre. » Ils apportaient dans cette grande ville tolérante et distraite leurs croyances et leurs habitudes. On les laissait prier leurs dieux à leur façon et enterrer leurs morts comme ils voulaient. Non-seulement ils étaient tolérés, mais ils pouvaient prêcher leurs doctrines et ne s'en faisaient pas faute. Je ne crois pas qu'aucune ville, même Alexandrie sous les Ptolémées, ait jamais offert au monde un spectacle plus curieux et plus animé que Rome au commencement de l'empire. Ce n'était pas seulement la capitale industrielle et politique de l'univers, c'était aussi le lieu où toutes les philosophies et toutes les religions de la terre se rencontraient. Au milieu de cette énorme activité d'affaires, il régnait une activité d'esprit plus remarquable encore. L'affaiblissement des anciennes croyances laissait le champ libre aux opinions nouvelles; elles en profitaient pour s'agiter et se répandre et faisaient partout des prosélytes. Les religions de l'Orient surtout attiraient les âmes par l'étrangeté de leurs rites et le tour mystérieux de leurs doctrines. Quelques-uns se livraient tout à fait à elles; le plus grand nombre, sans se pénétrer entièrement de leur esprit, imitaient au moins leurs pratiques les plus apparentes. C'est ainsi que beaucoup de Romains se mirent à enterrer les morts à la façon des Orientaux. A partir des Antonins, l'habitude de brûler les corps devient de moins en moins fréquente; à l'époque de Macrobe, elle n'existait presque plus. Les païens eurent donc aussi de bonne heure leurs hypogées, semblables à ceux des peuples de l'Orient. Au IIIe siècle, il n'y avait rien de plus répandu à Rome que cette manière d'ensevelir les morts. Je me figure que la campagne romaine était alors creusée en tous sens. Les Juifs, les Phéniciens, les adorateurs de Mithra et de Sabazius, les chrétiens surtout, qui commençaient à devenir si nombreux, quelquefois aussi les païens, fouillaient le sol pour leur sépulture. Il y avait dans ces divers cultes une sorte d'activité intérieure et souterraine qui répondait à l'activité du dehors. Ces fossoyeurs funèbres cherchaient à s'éviter (1); mais il n'y parvenaient pas toujours. On trouve au cœur des catacombes un caveau où reposent un prêtre de Sabazius et quelques-uns de ses disciples. Les ouvriers chrétiens l'avaient sans

(1) M. de Rossi fait voir que plus d'une fois les galeries chrétiennes se sont brusquement détournées pour ne pas toucher à quelque hypogée d'un autre culte.

doute rencontré sur leur chemin sans le vouloir, et il communique aujourd'hui librement avec les tombes des martyrs. Le nombre des cryptes qui furent alors creusées est incalculable. On en découvre tous les jours de nouvelles. Les hypogées païens commencent à n'être plus rares. On sait les noms de près de soixante cimetières chrétiens. On connaît deux catacombes juives, celle du Transtévère, qui est antérieure au christianisme, et celle de la voie Appienne. Il faut espérer qu'on en trouvera d'autres qui nous apprendront ce que nous souhaiterions tant connaître, la constitution et le gouvernement des synagogues à Rome; peut-être aura-t-on la bonne fortune de rencontrer celles des sectes dissidentes du christianisme. Nous savons qu'elles en avaient aussi, et que, pour leur donner quelque autorité, elles allaient dérober dans les cimetières catholiques les corps des martyrs les plus respectés et les plaçaient chez elles. Que de lumières ne jetteront pas ces découvertes sur l'histoire religieuse de ce temps, si elles sont toujours dirigées par des hommes de bonne foi et de science comme M. de Rossi!

Parmi toutes ces sépultures qui se ressemblent, les cimetières chrétiens se reconnaissent à deux signes. D'abord ils sont beaucoup plus vastes que les autres. Nulle part on n'a retrouvé un tel développement de galeries, ni une telle agglomération de tombes. Jamais aucun culte ni aucun peuple n'a semblé éprouver autant que les chrétiens le besoin de se grouper et de se réunir dans la mort. Ensuite les niches où sont placés les corps sont ouvertes dans les cryptes juives et fermées dans les catacombes chrétiennes. Cette différence tient à l'habitude qu'avaient les chrétiens de visiter assidument le tombeau des martyrs et d'y venir prier. Chez les Juifs, où le sépulcre ne s'ouvrait que quand on voulait y ensevelir quelqu'un, on n'avait pas besoin de prendre de précautions pour protéger le cadavre contre l'indiscrète curiosité des visiteurs. Il suffisait de rouler une grosse pierre à l'entrée du caveau. Il en était autrement chez les chrétiens, et comme leurs cimetières étaient ouverts aux fidèles, il fallait bien que les tombes fussent fermées. Pour tout le reste, leurs catacombes ressemblent tout à fait à celles des Juifs et des autres peuples de l'Orient, et l'on voit bien au premier coup d'œil que c'est d'eux qu'ils avaient pris cette façon d'ensevelir les morts.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il existât dans l'église naissante de règle fixe ni d'usage constant pour la sépulture. La seule loi acceptée de tout le monde était de ne pas se servir pour soi ni pour les siens de tombes païennes, et de ne pas admettre de païens dans les cimetières où les chrétiens reposaient. « Laissez les morts ensevelir leurs morts, » disait durement saint Hilaire, et nous savons que l'oubli de cette loi amena la déposition d'un évêque au temps

de Cyprien. Pour le reste, les fidèles étaient libres, et ils usaient de leur liberté. Ainsi nous les voyons faire quelquefois usage de sépultures isolées. On a retrouvé l'épitaphe de deux époux qui disent qu'ils se sont fait construire un lieu de repos dans leur jardin (*in hortulis nostris secessimus*), et qui ne semblent pas s'en excuser. Une autre pierre tumulaire contient une formule égoïste, mélange bizarre d'habitudes païennes avec des termes chrétiens, par laquelle le possesseur du tombeau cite au jugement du Seigneur quiconque essaiera d'introduire un autre mort dans le monument qu'il occupe et les terres qui l'entourent; il les veut toutes pour lui seul. En général cependant, d'autres sentimens préoccupaient les chrétiens. Comme je le disais tout à l'heure, ils éprouvaient le besoin de reposer ensemble. Ils voulaient être unis dans la mort, comme ils essayaient de l'être dans la vie. Dès les premiers jours, on se groupa instinctivement autour des évêques et des martyrs, et dans la chrétienté tout entière se formèrent bientôt ces réunions de tombes auxquelles on donna le nom de lieux de repos ou de sommeil (*accubitorium*, κοιμητήριον). Seulement ces cimetières, suivant les pays, étaient situés en plein air ou se cachaient sous la terre. A Rome, on préféra les sépultures souterraines. Est-ce parce qu'on était là davantage sous les yeux du pouvoir et qu'on redoutait sa surveillance? Je ne le crois pas. C'était plutôt pour rester fidèle aux traditions de l'église naissante, qui, en sortant de la communauté juive, avait conservé d'elle cette habitude. C'était surtout pour imiter le tombeau du Christ, dont la vie et la mort étaient l'exemple des chrétiens. Il n'est pas douteux que le sépulcre de Joseph d'Arimathie, « qui n'avait pas servi et qu'il avait fait tailler dans le roc, » avec sa niche horizontale, surmontée, comme unique ornement, d'un arceau cintré (1), n'ait servi de modèle aux premières tombes chrétiennes.

Voilà quelle fut l'origine des catacombes. Quant à leur histoire, elle est plus difficile à retrouver, surtout si l'on prétend remonter jusqu'à l'époque primitive. Les documens nous font défaut pour les deux premiers siècles; on est réduit aux conjectures. Celles de M. de Rossi ont un degré de vraisemblance qu'on n'avait pas encore

(1) Ces niches creusées dans le mur s'appellent *loculi*. Les arceaux cintrés qui les surmontent ont reçu le nom d'*arcosolia*. Ces arceaux ne se retrouvent pas sur toutes les tombes, mais seulement sur celles des personnages les plus importans. On trouvera de plus amples détails sur ces mots dans le *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes* de l'abbé Martigny. Je profite de cette occasion pour recommander cet excellent livre, indispensable à tous ceux qui veulent étudier les principes de l'archéologie chrétienne, utile aux gens du monde pour l'intelligence de bien des mots qu'on lit et qu'on répète sans les comprendre qu'à moitié. Ils sauront beaucoup de gré, quand ils s'en serviront, à l'homme modeste et distingué qui a su réunir tant de connaissances solides sous une forme agréable et commode.

atteint. En l'absence de documens chrétiens, il s'est fort habilement servi des habitudes et des usages de l'antiquité profane qu'il connaît à merveille, et l'on va voir à quels résultats cette méthode ingénieuse l'a conduit.

II.

Quand on parle des catacombes, on se figure d'ordinaire des lieux souterrains dont l'accès n'est connu que de quelques initiés, et dans lesquels un culte proscrit se dérobe soigneusement à ses persécuteurs. C'est une idée qu'il faut perdre. M. de Rossi a victorieusement démontré que dans les deux premiers siècles les chrétiens n'ont pas cherché à dissimuler l'existence de leurs cimetières, qu'ils les possédaient légalement, que l'autorité les connaissait et qu'elle les a peut-être protégés. Cette opinion est trop nouvelle, elle heurte trop les idées reçues pour qu'il ne soit pas nécessaire de l'établir sur quelques preuves.

On ne respectait rien à Rome autant que les tombeaux; ils étaient sous la protection de la loi, qui tenait pour sacré (*religiosus*) le lieu où il y avait quelqu'un d'enterré, et défendait qu'il pût jamais être vendu. Ce respect s'étendait à tous les cultes; les cimetières des chrétiens en ont naturellement profité. On ne voit pas pourquoi ils n'auraient pas joui des priviléges qu'on accordait aux autres. Ils ne fournissaient aucun prétexte contre eux. Si leur façon d'ensevelir les morts n'était pas la plus habituelle, nous venons de voir qu'elle ne leur était pas non plus particulière, que les Juifs et les autres peuples de l'Orient la pratiquaient en liberté, et que les Romains commençaient aussi à l'imiter. Il n'y avait donc pas de motif de les priver du droit commun; même quand l'autorité les persécuta, sous Néron et Domitien, on ne voit pas que la persécution se soit étendue jusqu'à leurs tombeaux. La loi romaine ne refusait pas la sépulture aux criminels qu'elle avait punis, et la tombe d'un supplicié était aussi inviolable que les autres.

Cette disposition de l'opinion publique et de la loi à respecter les tombeaux était déjà une garantie de sécurité pour les cimetières des chrétiens. Il est probable qu'ils en ont cherché d'autres. Quand on étudie l'histoire des premiers temps du christianisme, il ne faut pas oublier que ce n'était pas une de ces religions qui veulent amener des changemens politiques. Au contraire il prêchait l'obéissance aux pouvoirs établis, et tâchait autant que possible de vivre en paix avec l'autorité. On peut être sûr qu'en toutes choses, quand il a pu mettre de son côté la légalité, au moins en apparence, il l'a fait avec empressement. Il est donc naturel de croire qu'il a cherché d'abord s'il pouvait trouver quelque moyen légal de posséder sans

crainte ses cimetières. Il y en avait un, et tout porte à croire qu'il s'en est servi. C'était l'usage à Rome que celui qui se faisait construire un tombeau désignait d'avance les gens qu'il voulait y admettre avec lui. Il le partageait ordinairement avec sa famille, s'il était généreux il y recevait ses cliens et ses affranchis. C'était sa propriété; il en disposait librement, et personne n'avait le droit de contrarier sa volonté. M. de Rossi, se fondant sur cet usage, pense que les catacombes ont commencé par être des tombeaux particuliers possédés par de riches chrétiens, et où, au lieu de leurs affranchis, ils ont admis leurs frères. Ce qui rend cette opinion très vraisemblable, c'est la façon dont elles sont désignées dans les plus anciens documens. On les appelle ordinairement d'un nom propre qui n'est pas celui des martyrs ou des confesseurs qui y sont ensevelis. C'est probablement le nom du premier propriétaire du tombeau, de celui qui a payé le terrain et fait construire la crypte. Dans ces conditions, on comprend que la construction des premières catacombes n'ait causé aucune surprise à la société païenne, et qu'elle n'ait point été contrariée par le pouvoir. De pieuses femmes, qui ont été dès le premier jour les adeptes les plus fervens du nouveau culte, Domitilla, Lucina, Commodilla, des gens riches et généreux, comme Calépodius, Prætextat ou Thrason, se sont fait élever d'avance un somptueux tombeau. — Il n'y avait rien de plus naturel, tout le monde faisait comme eux. — Ils ne l'ont pas construit pour eux seuls, — c'était encore une habitude assez générale; — ils ont voulu y reposer avec ceux qui partageaient leurs croyances, — ceci était plus rare, mais non pas sans exemple, et l'on voit quelquefois dans les inscriptions que les adorateurs du même Dieu tiennent à être enterrés ensemble. Ce tombeau où tant de gens étaient reçus n'en appartenait pas moins à Thrason ou à Commodilla. C'était toujours une propriété privée, qui, comme les autres, était garantie par la loi.

S'il en est ainsi, il est visible que les chrétiens n'avaient aucune raison de cacher au public leurs tombeaux, et nous avons en effet la preuve qu'ils ne les cachaient pas. Il y a quelques mois à peine, ces fouilles ont mis à découvert l'entrée d'un des plus anciens cimetières de Rome, celui de Domitilla (1). Cette entrée dément tout à fait l'idée qu'on se faisait autrefois des catacombes. C'est une porte d'une architecture simple et classique, qui dénote une bonne époque de l'art. Au-dessus du fronton, on voit la place d'une inscription qui a disparu. Par la porte, on pénètre dans un vestibule orné de peintures gracieuses qui offrent des scènes champêtres

(1) M. de Rossi a rendu compte de ces fouilles dans le *Bulletin d'Archéologie chrétienne* du mois de mai et de juin.

très habilement exécutées. « C'est comme un coin de Pompéi, » nous dit M. de Rossi. Des deux côtés s'étendent des salles destinées sans doute aux repas funèbres ou à la garde du monument. Tout ce premier étage s'élevait au-dessus du sol; il frappait les yeux de tout le monde; il était impossible de ne pas le remarquer. C'est qu'en effet ce cimetière n'avait rien alors à cacher : c'était pour la loi le tombeau de Domitilla, et elle avait le droit d'y admettre qui elle voulait. Cette inscription, dont la place seule demeure aujourd'hui, n'avait pas besoin de mentir; il lui était permis d'être vraie, et nous pouvons nous figurer ce qu'elle devait être. Domitilla pouvait dire pour qui elle élevait ce tombeau; il ne lui était pas interdit d'y mentionner expressément sa croyance. Ne lisons-nous pas sur certaines tombes que le possesseur n'y veut admettre que ceux qui appartiennent au même culte que lui (*qui ad religionem sint pertinentes meam*)? En agissant ainsi, Domitilla ne faisait qu'user de ses droits de propriétaire. Il n'y avait rien là, je le répète, qui pût éveiller les susceptibilités de la loi et l'empêcher d'étendre à ce monument la protection qu'elle accordait à toutes les propriétés privées.

Voilà donc, selon M. de Rossi, quels furent les commencemens des cimetières de Rome. C'étaient d'abord des tombeaux particuliers que de riches chrétiens faisaient construire pour eux et pour leurs frères, et dont ils conservaient la propriété sous la sauvegarde de la loi; mais avec le temps ces conditions changèrent. A la fin du IIe siècle, il est question, dans les écrivains ecclésiastiques, de cimetières qui n'appartiennent plus à des particuliers, mais qui sont ouvertement la propriété de l'église. Tel était celui dont le pape Zéphyrin confia l'administration à Calliste, et qui prit son nom. M. de Rossi suppose que ce fut le premier dont la communauté des fidèles s'attribua la possession; mais ce ne fut pas le seul. Quelques années plus tard, sous le pape Fabien, il y en avait déjà plusieurs, et le nombre ne cesse point d'augmenter jusqu'à Constantin. Pour ceux-là, la question de savoir comment la corporation chrétienne les possédait en sûreté est bien plus délicate. La loi romaine n'accordait pas sans examen à des associations le droit d'acquérir et de posséder. On sait combien l'empire se défiait des sociétés secrètes, et avec quelle sévérité il les poursuivait. Celles dont il est le plus question dans les jurisconsultes, et que le pouvoir semble avoir le plus redoutées, c'étaient les associations qui se formaient dans les camps, parmi les soldats, et celles qui dans les villes prenaient la religion pour prétexte. Par là les chrétiens se trouvaient particulièrement condamnés. Ils formaient une de ces sociétés que la loi trouvait plus dangereuses que les autres, et contre lesquelles elle était plus disposée à sévir. Est-il à croire qu'on leur ait permis d'avoir des sépultures communes qui pouvaient servir aussi de lieu de

réunion? A quel titre les possédaient-ils, s'ils les ont possédés tranquillement, et par quel moyen ont-ils fait respecter leurs cimetières de l'autorité civile, dont ils violaient ouvertement les prescriptions?

Ici encore il est probable que la société chrétienne se couvrit habilement de certains usages romains. Il y eut surtout une institution importante et mal connue qui, plus que tout le reste, protégea les catacombes. Il convient d'en dire quelques mots pour qu'on puisse se rendre compte des raisons qui éloignèrent si longtemps d'elles les sévérités du pouvoir.

L'empire avait, autant que possible, aboli le droit de réunion, qui lui faisait peur. Il existait cependant certaines sociétés dont il croyait avoir moins à craindre, que non-seulement il autorisait, mais qu'il semble avoir protégées. C'étaient celles qu'on appelait les sociétés des pauvres gens (*collegia tenuiorum*). Comme après tout il gouvernait au nom de la démocratie et qu'il tenait d'elle son pouvoir, il la flattait volontiers, et il aimait à se montrer empressé pour elle; mais quel était le but précis de ces associations privilégiées? M. Mommsen l'a fait voir le premier (1) : c'étaient des sociétés pour les funérailles (*collegia funeraticia*). Ces pauvres gens se réunissaient et contribuaient par égales portions, afin qu'on trouvât à leur mort de quoi les faire enterrer. Peut-être sera-t-on surpris aujourd'hui que des gens qui avaient à peine de quoi se nourrir aient tant songé à leur sépulture, et qu'ils se soient beaucoup plus préoccupés de leur mort que de leur vie. Les anciens ne pensaient pas là-dessus comme nous. Les idées religieuses augmentaient alors l'horreur instinctive qu'on éprouve à être privé des honneurs funèbres. Mécène avait dit dans un vers célèbre : « Je ne me mets pas en peine d'un tombeau; la nature se charge d'enterrer ceux qu'on oublie, *sepelit natura relictos;* » mais Mécène était un esprit fort, et sur ce point les esprits forts étaient rares. Malgré les progrès de l'incrédulité, le souci de la sépulture continuait à préoccuper tout le monde. Les pauvres gens en étaient surtout tourmentés. Aussi, tandis que les riches se faisaient construire d'avance de somptueux tombeaux, les pauvres formaient des associations qui leur permettaient ou bien d'en avoir un pour eux seuls, ou tout au moins de trouver une petite place dans celui des autres. Les empereurs, qui voyaient que la politique était étrangère à ces associations, les avaient approuvées. Un sénatus-consulte, souvent cité dans les inscriptions, les autorisa toutes d'un coup, sous la réserve expresse « que les sociétaires ne se réuniraient qu'une fois par mois pour

(1) Voyez son savant mémoire intitulé *De collegiis et sodaliciis Romanorum*. Il serait bien à souhaiter que la question fût examinée plus en détail, et qu'on eût enfin, avec l'aide des lois et des inscriptions, une histoire complète du droit d'association à Rome. Ce travail jetterait beaucoup de lumières sur les origines du christianisme.

payer leur cotisation. » Ces associations portaient ordinairement le nom d'un dieu; les confrères s'appelaient *adorateurs d'Hercule* ou *de Jupiter* (*cultores Herculis, cultores Jovis*), absolument comme nos sociétés charitables se donnent aujourd'hui le nom d'un saint. Au fond, le but de l'association n'était pas religieux. Le dieu n'était qu'une enseigne ou tout au plus qu'un patron dont la fête servait de prétexte à de bons repas. L'organisation de ces sociétés nous est parfaitement connue depuis qu'on a découvert dans l'ancienne Lanuvium les statuts des *adorateurs de Diane et d'Antinoüs* (*cultores Dianæ et Antinoi*); on y voit que chaque confrère payait 100 sesterces (20 francs) et une bouteille de bon vin à son entrée dans la société, et qu'ensuite il donnait 5 as (25 centimes) par mois. A sa mort, la société se chargeait de l'enterrement, ou, s'il avait désigné par son testament quelqu'un pour cet office, elle lui comptait 400 sesterces (80 francs). C'était ce qu'on appelait le prix des funérailles (*funeraticium*), la dépense d'un convoi de pauvre. Pour faire honneur au défunt, on envoyait à la cérémonie quelques-uns des confrères, auxquels on distribuait 1 sesterce (20 centimes) auprès du bûcher. Ce qu'il importe de remarquer, c'est que les esclaves pouvaient faire partie de l'association, et après leur mort, quand un maître injuste refusait de livrer leurs corps à la société, on leur faisait des funérailles par effigie. Ce n'était pas tout d'enterrer les morts, il fallait aussi les honorer. Or l'antiquité croyait qu'on ne pouvait pas mieux le faire qu'en célébrant des festins en mémoire d'eux. Les adorateurs de Diane et d'Antinoüs, fort zélés pour leurs morts, n'y manquaient pas. Seulement on voit par leurs statuts que ces repas, qui étaient peut-être sérieux et graves à l'origine, comme il convient à des cérémonies funèbres, avaient fini par devenir très joyeux. Les confrères ne voulaient pas y entendre parler d'affaires. « Il est expressément ordonné, disent-ils, que, si quelqu'un a quelque plainte ou quelque proposition à faire, il la fera seulement dans nos assemblées mensuelles, afin que nous puissions dîner libres et contens. » Il semble en effet que la gaîté ne manquait pas aux convives, puisqu'on fut obligé d'en prévenir les excès et d'instituer des amendes contre ceux qui se laisseraient emporter trop loin par leur bonne humeur. On payait 3 sesterces (60 centimes) si l'on quittait sa place pour faire du bruit, 12 sesterces (2 francs 40 centimes) si l'on avait dit des sottises à un confrère, et 20 sesterces (4 francs) si ce confrère était le président de la société. Tel est en résumé le règlement des adorateurs de Diane et d'Antinoüs.

D'autres fois les associés n'étaient pas seulement enterrés aux frais du trésor commun; ils avaient aussi une sépulture commune. La plupart de ces monumens qu'on rencontre dans la campagne

romaine, et auxquels leur forme a fait donner le nom de colombiers (*columbaria*), n'avaient pas une autre origine. Ils ont été construits par des sociétés d'ouvriers ou d'esclaves, qui souvent étaient fort nombreuses, puisqu'un de ces *columbaria* contient 600 urnes funèbres. Voici d'ordinaire comment procédait la société (1). Après qu'elle avait obtenu l'autorisation de se former, et qu'elle s'était recrutée parmi les pauvres gens en quête d'une sépulture, obéissant à ces instincts d'ordre et de gouvernement qui étaient familiers à la race romaine, elle se constituait régulièrement, elle se divisait en décuries qui se choisissaient chacune un décurion. Ces décurions, on le comprend, n'étaient pas de grands personnages. On trouve parmi eux des maçons et des barbiers. En général, ce sont les affranchis qui font surtout bonne figure dans ce petit monde; ils sont plus riches que les autres, ils font des générosités à leurs confrères, que ceux-ci reconnaissent en complimens et en dignités. La caisse commune, formée par les cotisations des associés, est administrée par des questeurs, et au-dessus de ces dignitaires d'ordre différent on élit un ou plusieurs directeurs qu'on appelle *magistri* ou *curatores*. C'est, comme on voit, une hiérarchie complète. Le bâtiment qui devait contenir les sépultures était construit par les soins des directeurs, avec l'argent du trésor commun. Quand il avait été approuvé par les associés, on en faisait la dédicace, cérémonie qui, selon l'usage, était l'occasion de bruyans dîners. Ensuite les places étaient tirées au sort, et l'on écrivait provisoirement le nom du propriétaire sur celle qu'il devait occuper définitivement plus tard. Tout le monde ne contribuait pas également à la dépense; nous dirions, dans la langue d'aujourd'hui, qu'on prenait, selon sa fortune, plus ou moins d'actions dans l'entreprise. Aussi avait-on droit à plus ou moins de places quand l'édifice était achevé. Ces places étaient la propriété de celui qui les avait achetées. Il pouvait à son gré les garder, les donner ou les vendre, en faire des spéculations ou des charités; personne ne le gênait dans l'exercice de son droit. Sous les deux formes que je viens d'indiquer, les sociétés pour les funérailles prirent un grand développement à Rome pendant le règne des premiers césars. Septime Sévère étendit à l'Italie et aux provinces les priviléges dont elles jouissaient dans la capitale de l'empire. Elles furent plus particulièrement soutenues par Alexandre Sévère, qui protégea les anciennes et en forma de nouvelles, et l'on peut dire qu'en ce moment elles couvraient le monde entier.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer les facilités que ces associations offraient aux chrétiens pour obtenir la possession tranquille

(1) Les détails qui suivent sont tirés d'un mémoire très intéressant de M. Heuzen sur un *columbarium* découvert récemment à Rome. Voyez les *Annales de l'inst. de corresp. arch. de Rome*, 1856, p. 8.

de leurs cimetières. Elles étaient favorablement traitées par la loi; les empereurs les protégeaient; ils avaient fait rendre pour elles le sénatus-consulte dont j'ai parlé et qui leur permettait de se réunir une fois par mois. C'était une faveur très appréciée sous l'empire, parce qu'elle était rare. Pour les admettre à jouir du bienfait de ce sénatus-consulte, on leur demandait seulement de se faire autoriser par un décret spécial, et le grand nombre de ces associations nous prouve que ce décret était accordé sans peine. Rien n'indique que les chrétiens ne se soient pas soumis à cette formalité, qui n'engageait en rien leur foi : c'était une mesure d'ordre public qu'avec leurs maximes ils devaient respecter. Obéissans au pouvoir comme ils faisaient profession de l'être, pourquoi se seraient-ils volontairement soustraits à ses prescriptions quand leur conscience ne le commandait pas? Il n'est donc pas impossible que, pour obtenir le droit de posséder légalement leurs cimetières, les chrétiens n'aient formé une de ces associations que les empereurs autorisaient. Ce qui est certain, c'est qu'ils avaient comme elles un trésor commun que chacun des frères contribuait à remplir par des cotisations mensuelles (*stips menstrua*). On a aussi remarqué qu'ils sont désignés dans une ancienne inscription par le titre d'adorateurs du Verbe (*cultores Verbi*), qui rappelle tout à fait celui qu'on donnait aux membres des sociétés de funérailles; ne serait-ce pas le nom sous lequel les chrétiens se sont fait autoriser par le pouvoir à posséder des sépultures communes? Quoi qu'il en soit, s'ils n'ont pas cru devoir demander cette autorisation, si par un motif que nous ne savons pas ils sont restés en dehors de ces sociétés légalement établies, il est certain qu'ils n'en ont pas moins tiré beaucoup de profit de leur existence. Le grand nombre de ces associations légales rendait indulgent pour les autres. En les voyant si facilement autorisées, on ne songeait pas à faire un crime à celles qui se passaient de l'être. Elles habituaient le public à regarder sans étonnement ces tombeaux qui étaient la propriété de toute une corporation, et le respect que la loi témoignait pour quelques-uns d'entre eux était utile à tous.

Une autre raison qui rendit plus facile aux chrétiens la possession de leurs cimetières, c'est qu'en somme ils étaient moins différens des tombeaux païens qu'on n'est d'abord tenté de le croire. Quelles que soient les idées nouvelles qu'une religion apporte dans le monde, elle n'échappe pas à son temps. En se séparant de lui, elle est forcée de le subir. Quoiqu'elle affiche la prétention de tout renouveler, elle reste, sans le savoir, l'esclave de certaines habitudes dont elle ne peut se défaire, et le passé se fait largement sa place chez elle, au moment même où elle annonce qu'elle va le détruire. En général, entre deux religions qui se combattent, les contemporains aperçoivent surtout les différences; les ressemblances frappent

davantage la postérité. Le grand reproche qu'on faisait aux chrétiens à l'époque des persécutions, c'était de se séparer du reste du monde. Aussi Tacite les déclare-t-il convaincus de haïr tout le genre humain. Aujourd'hui nous sommes surtout surpris de voir combien ils sont restés fidèles aux habitudes de leur temps. Il est certain qu'au moins en ce qui concerne la sépulture, ils se conformaient volontiers aux usages ordinaires. Leurs tombeaux ne différaient guère des autres. Si un païen eût visité les catacombes à l'époque où l'accès en était ouvert à tout le monde, je me figure qu'il ne se serait pas senti trop dépaysé. Par exemple, il aurait retrouvé dans le cimetière de Domitilla, et probablement dans les autres aussi, l'entrée habituelle du tombeau des grandes familles de Rome. Nous savons que d'ordinaire les chrétiens élevaient au-dessus de leurs catacombes de petits édifices en l'honneur de ceux qui y étaient ensevelis. Ces chapelles, qu'on appelait *cellæ* ou *memoriæ martyrum*, ont eu depuis une glorieuse fortune. Agrandies après la victoire du christianisme, elles sont devenues les belles basiliques de l'époque de Constantin; mais au début, quand elles étaient encore modestes, elles devaient ressembler beaucoup à ces salles que les païens construisaient à côté de leurs tombeaux et où ils célébraient leurs festins funèbres. Ces festins eux-mêmes n'étaient pas inconnus des premiers chrétiens. « Ils croyaient, eux aussi, nous dit Prudence, que les morts prenaient leur part du vin qu'on buvait près de leurs sépulcres, » et le repas du neuvième jour (*cœna novemdialis*), recommandé par les rituels païens, s'était conservé dans les *agapes*. A la vérité les chrétiens faisaient de leurs agapes un prétexte ingénieux de charité : les riches y conviaient les pauvres, et saint Augustin dit qu'on venait au secours des vivans tout en honorant les morts; mais ce pieux usage était pratiqué aussi par les païens. Ce n'étaient pas ces pauvres corporations dont les associés payaient cinq as par mois qui pouvaient, sur leurs revenus, fournir aux dépenses d'un festin, si frugal qu'on le suppose. Les inscriptions nous prouvent qu'elles avaient toutes de riches protecteurs qui faisaient les frais du repas. A l'origine, je n'ai pas de peine à le croire, les agapes chrétiennes étaient célébrées avec plus de décence que les repas des adorateurs de Diane et d'Antinoüs, et on n'avait pas besoin d'établir des amendes pour empêcher les convives de s'injurier; cependant elles finirent aussi par être l'occasion de beaucoup d'excès. Les pères de l'église se plaignent amèrement qu'on y boive sans retenue, et, comme leurs reproches ne corrigeaient pas les chrétiens de leur intempérance, les conciles furent obligés de les supprimer.

Si, dans la partie extérieure de leurs catacombes, dans les salles et les vestibules placés sous l'œil du public, les chrétiens se confor-

maient aux usages de tout le monde, il semble qu'ils étaient plus libres et qu'ils devaient être plus hardis dans leurs galeries souterraines. Comme ils s'y sentaient plus à l'aise, ils pouvaient échapper davantage à l'imitation et être plus souvent eux-mêmes. Il n'en est rien pourtant. Quand on regarde les meilleures peintures qui tapissent les chambres des catacombes, il est un souvenir qui revient aussitôt à l'esprit et auquel on ne peut plus échapper, celui des maisons de Pompéi. Ce sont les mêmes bordures gracieuses, les mêmes oiseaux, les mêmes fleurs, les mêmes scènes champêtres avec ces petits génies ailés qui portent le raisin et font la vendange. L'illusion serait complète si l'on n'apercevait de temps en temps ces images de femmes si décemment voilées qu'on appelle les *orantes*, et dont l'attitude grave et l'air sérieux conviennent si bien à des sépultures chrétiennes. On peut dire que le christianisme naissant n'a pas cherché dans les arts une expression et une forme nouvelles pour ses croyances. L'originalité des signes ne répond pas chez lui à la nouveauté des idées. Il s'est contenté de reproduire les peintures anciennes qui, par interprétation, pouvaient le mieux s'appliquer à ses doctrines. Il copie, par exemple, la fable d'Orphée en la rapportant à la prédication du Christ, ou celle d'Ulysse et des sirènes, qu'il explique par la nécessité de résister aux tentations. Les infidèles qui voyaient ces peintures, peut-être aussi les peintres qui les ont dessinées, ne se doutaient pas du sens mystérieux qu'y attachait la religion nouvelle; elles n'étonnaient et ne scandalisaient personne. L'image même du bon pasteur, si fréquente dans les catacombes et qui semble alors la représentation ordinaire et autorisée du Sauveur (1), n'est pas non plus tout à fait chrétienne. Elle se retrouve, à peu de chose près, dans le tombeau des Nasons et dans d'autres sépultures païennes, et l'on est à peu près d'accord aujourd'hui à la regarder comme une reproduction du célèbre Mercure criophore de Calamis. La sculpture est plus païenne encore dans les cimetières chrétiens que la peinture. M. de Rossi en donne une raison ingénieuse : il fait remarquer que les peintures étaient exécutées dans l'intérieur même de ces cimetières, tandis qu'on était bien forcé de sculpter en dehors et sous les yeux des infidèles, ce qui donnait à l'artiste moins de liberté. Ainsi, il faut le reconnaître, dans les deux premiers siècles l'art chrétien n'est pas né encore, il vit de l'imitation de l'art antique, il n'a pas inventé sa forme distincte et originale. L'épigraphie chrétienne non plus n'a pas encore trouvé ses formules. Il n'y a en général rien de plus pauvre que les inscriptions les plus anciennes des catacombes.

(1) Tout le monde sait que l'image de la croix apparaît rarement dans les catacombes. C'est beaucoup plus tard qu'elle devint le signe distinctif du christianisme.

Les meilleures ne contiennent qu'un nom propre et une date; celles qui ajoutent quelque chose imitent d'ordinaire les inscriptions profanes et d'une façon qui nous surprend. C'est ainsi qu'on y retrouve assez souvent l'invocation païenne aux dieux mânes (*diis manibus*); même quand elle cherche à s'éloigner des traditions du paganisme, l'épigraphie chrétienne n'invente pas, elle imite. Les formules qu'elle emploie le plus fréquemment, lorsqu'elle commence à employer quelques formules, sont, avec celle-ci : « vivez en paix, » qui est d'origine juive, cette autre qui paraît au premier abord plus originale : « que Dieu vous donne le rafraîchissement! » Or Tertullien nous apprend que c'est la prière que les dévots d'Osiris faisaient graver sur leurs tombeaux. Il serait facile de pousser plus loin ces rapprochemens, et l'on serait surpris de voir jusqu'à quel point les cimetières chrétiens, même dans les plus petits détails, reproduisent les tombes païennes. A la vérité, je n'insiste ici que sur les ressemblances, et je suppose un observateur un peu superficiel et qui regarde vite. Je sais bien qu'on pourrait montrer que ces rapprochemens apparens étaient souvent trompeurs, qu'en réalité les sépultures chrétiennes, à certains signes plus cachés, se distinguaient des autres, puisqu'il est possible de les reconnaître aujourd'hui. Il me semble surtout que cette absence de titres officiels dans les épitaphes, la rareté de ces mots d'esclave et d'affranchi pouvait donner beaucoup à penser à un esprit attentif. Il n'en est pas moins vrai qu'à première vue les ressemblances l'emportaient, et l'on comprend bien que ces ressemblances aient protégé les catacombes. Des gens qui retrouvaient dans ces tombeaux presque toutes leurs habitudes et leurs usages se sentaient naturellement portés à les respecter.

Je crois qu'il devient facile maintenant de répondre aux objections de ceux qui ne voulaient pas admettre que les chrétiens eussent creusé les catacombes. S'ils demandent comment une société pauvre et proscrite a pu accomplir un si grand ouvrage, on peut leur dire qu'ils ne savent pas la puissance de l'esprit d'association mis au service d'une doctrine nouvelle, et qu'il est probable d'ailleurs que le christianisme a compté des personnes riches parmi ses premiers adeptes. S'ils veulent connaître ce qu'on a fait de la terre qu'on en a tirée, on peut leur répondre qu'on n'en sait rien, mais que les chrétiens pouvaient la mettre où la portaient déjà les Juifs, les adorateurs de Sabazius et de Mithra, et tous ceux qui fouillaient le sol romain pour leurs sépultures, sans qu'on songeât à les en empêcher. Ce qu'on voyait faire tous les jours par les uns ne pouvait pas surprendre chez les autres, et il n'y avait guère moyen d'interdire ici ce qu'on permettait ailleurs. Si l'on s'étonne enfin qu'ils aient pu si longtemps cacher leurs cimetières aux yeux vigilans de l'autorité, on affirmera qu'au moins à l'origine, et pendant près de deux

siècles ils ne les ont cachés à personne, qu'il y a des raisons de croire qu'ils les possédaient légalement, qu'en tous cas, venus à une époque où les sépultures communes étaient fort répandues, ils ont joui, sinon de la protection, au moins de la tolérance de la loi. C'est ainsi que ce problème, qui semblait presque insoluble au siècle dernier, est devenu parfaitement clair pour nous.

III.

Il y a plusieurs époques dans l'histoire des catacombes, et je n'ai encore parlé que de la première : elle embrasse deux siècles, et s'étend jusqu'au règne de Dèce. Pendant ce temps, les chrétiens ont joui presque toujours d'une certaine liberté. Il n'est pas douteux qu'à l'origine leur doctrine n'ait été prêchée sans contrainte. Les persécutions de Néron et de Domitien ne furent que des tempêtes passagères. Dans l'intervalle, sous Vespasien et sous Titus, on les laissa tout à fait libres. M. de Rossi rapporte à ce moment la construction de la magnifique catacombe de Domitilla, ce qui prouve que personne ne songeait alors à entraver les manifestations publiques de leur culte. Les empereurs qui suivirent jusqu'à Septime Sévère prirent surtout contre eux des mesures administratives qui furent quelquefois sévèrement exécutées, mais auxquelles il était facile de se soustraire, et qui n'arrêtèrent pas les progrès de la religion nouvelle. Je ne puis croire qu'ils aient été des persécuteurs bien violens quand je vois que l'évêque Méliton disait à Marc-Aurèle, en parlant du christianisme : « Cette philosophie que vos ancêtres ont respectée comme toutes les autres religions. » Sous Caracalla, sous Alexandre Sévère, sous les deux Philippe, les chrétiens furent non-seulement soufferts, mais protégés. Aussi est-ce à ce moment que leurs cimetières, qui d'abord avaient peu d'étendue, prirent ces immenses accroissemens que nous admirons aujourd'hui.

M. Michel de Rossi a établi d'une façon très ingénieuse quelles étaient les limites primitives de chacun de ces cimetières, et comment ils s'étaient successivement agrandis. Son explication est très vraisemblable, elle a de plus l'avantage de mettre encore mieux en lumière les principes qui dirigent alors la conduite des chrétiens : l'imitation constante des usages de leur temps et le désir de se mettre toujours sous la protection de la loi. Pour qu'ils fussent certains de posséder leurs cimetières sans contestation, pour éviter les procès et les chicanes, il fallait que la superficie du sol où ils les creusaient leur appartînt, et qu'elle leur appartînt pour toujours. La possession inaliénable du terrain supérieur était la seule garantie de l'inviolabilité des tombes souterraines. Pour obtenir

cette garantie, l'usage et la loi leur fournissaient un moyen. J'ai parlé plus haut de cette loi qui déclarait sacré le lieu où un homme était enseveli. Elle ne protégeait pas seulement le tombeau, elle s'étendait aussi à ses dépendances; on les regardait comme inséparables du tombeau lui-même, et elles profitaient de ses priviléges. Sous le nom de *terrain attenant au sépulcre* (*area cedens sepulchro*), elles devenaient inaliénables comme lui. Or ces dépendances étaient souvent très considérables. La somptuosité des tombeaux était le premier luxe des gens riches. Ils aimaient à entourer le monument où ils devaient reposer d'abord d'un espace assez grand où ils faisaient construire divers édifices et qu'ils bordaient quelquefois de grands arbres. Derrière ces arbres s'étendaient des vergers, des vignes, des jardins, et souvent, derrière ces jardins, des champs cultivés. Ils avaient grand soin de marquer sur leurs épitaphes la contenance exacte du terrain, qui parfois n'allait pas à moins de trois *jugères* (soixante-quatorze ares), ils disaient qu'ils se le réservaient pour eux seuls, qu'ils l'exceptaient formellement de leur héritage, qu'ils ne voulaient pas qu'il fût morcelé ou vendu. Si par hasard ils y avaient fait construire un caveau, ils n'oubliaient pas cette circonstance, et nous voyons un certain nombre d'inscriptions funèbres mentionner expressément, parmi les choses dont le mort se réserve la possession indéfinie, le monument et son hypogée, *monumentum cum hypogæo*.

Ces usages offraient aux chrétiens l'occasion d'acquérir le terrain nécessaire à leurs sépultures, si étendu qu'il pût être, sans causer de surprise à personne, et l'espoir de le posséder toujours sans craindre qu'il tombât entre des mains profanes. Il n'est guère douteux qu'ils n'en aient profité. On peut donc presque affirmer qu'ils se sont assuré la possession du sol supérieur avant de construire leurs cryptes, qu'ils en ont fait, suivant l'expression consacrée, un *terrain attenant au sépulcre*, et que, par quelque inscription qu'on retrouvera peut-être, ils ont mis le monument et son hypogée sous la garde de la loi. M. de Rossi, en dressant le plan des divers cimetières, a fait une observation importante : il remarque que, si on les réduit à leurs élémens primitifs en faisant abstraction des travaux qui sont évidemment postérieurs, il reste seulement quelques groupes de galeries isolés entre eux, et dont chacun forme une figure géométrique régulière et de peu d'étendue. Ces limites qu'on respecte, cette gêne qu'on s'impose de creuser dans un espace étroit au lieu de s'étendre en liberté, cette régularité de formes à laquelle on s'astreint, ne s'expliquent tout à fait que si, dans ce travail souterrain, on n'a pas voulu sortir des bornes d'un champ qu'on possédait sur la terre. Chacun de ces groupes isolés est donc la reproduction exacte de ce champ. Ils représentent ces petits hy-

pogées primitifs donnés à l'église naissante par de riches protecteurs ou qu'elle avait achetés de ses deniers. En les transportant par la pensée sur le sol, en y replaçant les arbres qu'on y avait plantés et les monumens funèbres qu'on y avait construits, en les enfermant de cippes ou de murailles, nous avons quelque idée de ces sortes d'îlots que les cimetières chrétiens devaient former au second siècle dans la campagne romaine entre des tombes des différens cultes.

Les catacombes primitives avaient donc fort peu d'étendue. Voici comment elles se sont peu à peu développées. Dans les galeries qu'on construisit les premières, les niches où l'on plaçait les morts étaient larges, éloignées les unes des autres; il y avait beaucoup de place perdue. La religion nouvelle ne semblait pas se préoccuper encore de l'avenir; peut-être ne comptait-elle pas sur un succès aussi rapide. Le progrès dépassa les espérances. Le nombre des fidèles augmentant toujours, il fallut bientôt serrer les tombes et en construire dans les endroits vides. Ce moyen ne suffit pas longtemps, et l'on dut se décider à agrandir les catacombes; mais, pour respecter la loi, l'on se garda bien de sortir des limites du champ qu'on possédait : on creusa à des niveaux différens, il y eut quelquefois jusqu'à cinq étages de galeries superposées dans la même crypte. Le premier était à 7 ou 8 mètres du sol; le dernier atteignait à la profondeur de 25 mètres. Ces agrandissemens durent donner beaucoup de place. D'après les calculs de M. de Rossi, un terrain qui n'aurait eu que 125 pieds romains de côté pouvait fournir, avec trois étages seulement, près de 700 mètres de galeries. La communauté des chrétiens a dû s'en contenter longtemps. Cependant, comme le nombre des fidèles s'accroissait toujours, il fallut bien sortir de l'enceinte primitive, qui ne contenait plus les morts. Ces petits hypogées étaient souvent voisins, ils poussèrent l'un vers l'autre des ramifications nombreuses, et plusieurs d'entre eux, en se joignant, formèrent un cimetière. Les cimetières ne sont donc que la réunion de quelques-unes de ces cryptes primitivement isolées, et s'ils ont encore aujourd'hui un si grand nombre d'entrées, c'est que chaque crypte avait la sienne et la conserva. Faut-il aller plus loin, et croire avec beaucoup de savans que plus tard tous ces cimetières se sont réunis entre eux pour ne former qu'une seule chrétienté souterraine? On aimerait à le supposer. L'imagination serait flattée de l'idée que les fidèles qui aspiraient avec tant d'ardeur pendant leur vie à ne former qu'un seul bercail y sont au moins arrivés après leur mort; mais il n'est pas possible de le croire : la nature du sol mettait trop d'obstacles à cette réunion. Les cimetières sont souvent séparés les uns des autres par des vallées profondes et marécageuses où l'eau séjourne après les orages.

Les galeries creusées au-dessous de ces marais n'auraient jamais été praticables. Les chrétiens le savaient bien; aussi n'ont-ils construit leurs cimetières que sur le penchant des collines, et quelque désir qu'on leur suppose de se réunir tous après la mort, il n'est pas possible d'admettre qu'ils aient jamais essayé de traverser les vallées. Après tout, les cimetières chrétiens, quelque isolés qu'ils soient, offrent encore un ensemble de travaux assez grandiose pour satisfaire l'imagination la plus difficile.

En l'absence d'autres documens, ces travaux seuls suffiraient à prouver que, lorsqu'ils furent entrepris, l'autorité laissait aux chrétiens la libre possession de leurs tombeaux. On sait en effet que jusqu'à l'empereur Dèce, même quand la communauté chrétienne fut inquiétée, on respecta ses cimetières. Ni l'histoire ni la légende ne disent qu'à cette époque on ait jamais tenté de les en dépouiller. Il n'est question de mesures de ce genre ni dans les vies des saints, ni dans les actes des martyrs, ni dans la fameuse lettre de Pline, ni dans la réponse de Trajan. La persécution contre les morts commence seulement au temps de Dèce. C'est en Afrique qu'on trouve la première mention de ces violences. Ce pays était un de ceux où les chrétiens n'avaient pas adopté l'usage des catacombes. Leurs tombes, plus apparentes, appelaient davantage sur elles la colère de leurs ennemis. « Pendant qu'Hilarianus était gouverneur, dit Tertullien, le peuple se mit à crier : Qu'ils n'aient plus de cimetière! Et dans la fureur de leurs bacchanales ils osèrent arracher les cadavres des chrétiens au repos de la sépulture et à l'asile de la mort. » L'exemple fut contagieux. En 257, l'empereur Valérien interdit aux fidèles de Rome l'entrée de leurs catacombes. Il est probable qu'ils n'obéirent pas à ses ordres, puisque nous voyons que le pape Sixte II fut surpris et décollé, avec ses diacres et ses prêtres, dans celle de Prætextat. L'empereur Galien révoqua les édits de son père; mais l'exemple était donné : les cimetières chrétiens ne retrouvèrent plus la sécurité dont ils avaient joui jusque-là. A partir de ce moment, la légende ne parle plus que de martyrs immolés dans les catacombes. Aussi est-ce à cette époque qu'il faut rapporter les précautions prises pour en dissimuler l'entrée. On renonce aux escaliers magnifiques qui s'ouvrent librement sur la campagne; ils attirent l'attention du pouvoir, ils exposent à trop de dangers. On va se cacher dans les anciennes carrières, qui ne sont connues que des misérables et des vagabonds; de là on creuse timidement des galeries étroites, des escaliers tortueux qui conduisent aux anciens cimetières. On n'ose plus porter au dehors la terre qui provient des fouilles nouvelles; on la laisse entassée dans les chambres qui ne servent plus, et où on la voit encore de nos jours. On obstrue les cryptes, on mure les passages, on dérobe

si soigneusement à tous les yeux les corps des martyrs que plusieurs dans la suite ne purent plus être retrouvés. C'est alors que les catacombes sont véritablement un lieu d'asile et de refuge; c'est alors qu'un culte proscrit s'y cache à ses persécuteurs. Toutes ces idées de précaution, d'ombre et de secret, que ce nom rappelle, si elles sont fausses quand on les applique aux premiers siècles, conviennent parfaitement à l'époque qui s'étend de Dèce jusqu'à Constantin.

La victoire de l'église sous Constantin ne servit point aux catacombes autant qu'on aurait pu le penser. Sans doute le christianisme triomphant honora l'asile de ses mauvais jours; on répara les anciennes cryptes qui avaient souffert, on élargit et on embellit celles où reposaient les principaux martyrs, on construisit des entrées nouvelles et plus magnifiques, des escaliers plus commodes pour y descendre; on creusa des puits (*lucernaria*) pour leur donner du jour; enfin, à la place des pauvres chapelles où les premiers chrétiens honoraient timidement leurs morts au-dessus des cryptes qui renfermaient leurs restes, on éleva de somptueuses basiliques. Tous ces travaux néanmoins nuisirent souvent plus qu'ils ne profitèrent aux vieilles catacombes. En voulant les faire plus belles, on leur enleva leur caractère et leurs souvenirs. Les anciens murs de pierre, avec leurs fresques noircies, parlaient plus au cœur que les marbres dont on les couvrit. Les nouveaux escaliers modifièrent l'économie et la régularité de l'ensemble. Pour jeter les fondemens des basiliques, on n'hésita pas à détruire des tombes et à combler des galeries. C'est donc le jour où le christianisme est victorieux que l'on commence à dégrader les catacombes. On les respectait bien davantage quand il était humble et proscrit. En même temps elles avaient beaucoup à souffrir des excès d'une dévotion mal réglée. Tout le monde voulait être enterré le plus près possible des martyrs. Quand la place était prise, on s'en faisait une aux dépens du premier occupant; les vieilles inscriptions étaient détruites sans scrupule; on creusait des niches dans des murs couverts de fresques admirables. Le mal devint si grand que le pape Damase se crut obligé d'arrêter ce zèle indiscret. « Les saints ne sont pas flattés, disait-il aux fidèles, qu'on s'attache ainsi à leurs tombeaux. Au contraire ils en sont importunés. Ce qui rapproche véritablement d'eux, c'est de les imiter. Il faut être près d'eux par l'âme et non par le corps. » Et, joignant l'exemple au précepte, il refusa d'être enseveli près des saints tombeaux, quoiqu'il eût plus de titres qu'un autre à cet honneur. Ce qui est encore un signe du temps, c'est qu'alors les tombes ne sont plus creusées que par des gens qui en font un métier et une industrie. Les premiers fossoyeurs accomplis-

saient leur œuvre par dévouement; après Constantin, ils trafiquent de leur travail : ce sont des mercenaires qui spéculent sur la main-d'œuvre et le prix du terrain. Ils percent des galeries, ils creusent des chambres, ils construisent des tombeaux qu'ils livrent au plus offrant, et les traces de ces contrats de vente se lisent encore sur les murailles des catacombes. C'est la preuve que la foi des premiers jours s'attiédissait dans le triomphe. Avec elle, le respect qu'inspiraient les cimetières souterrains, témoins des luttes du passé, diminuait; les inhumations y deviennent plus rares dès l'époque de Constance. Les fossoyeurs faisaient-ils payer le terrain trop cher? Les veines du tuf granulaire dans lequel ils sont creusés étaient-elles près de s'épuiser? Les belles basiliques de Constantin séduisaient-elles davantage les fidèles? On ne saurait le dire : ce qui est certain, c'est qu'après quelques hésitations l'habitude d'enterrer les morts dans les églises l'emporta. Les catacombes furent abandonnées; on les quitta même assez brusquement, puisqu'on a trouvé des chambres et des galeries préparées par les fossoyeurs, et qui n'ont pas été occupées. Il y avait juste cinq siècles qu'on y ensevelissait les morts.

Cependant on continua longtemps à les visiter : elles gardaient les souvenirs des persécutions, elles contenaient le corps des martyrs. Saint Jérôme raconte « qu'étant enfant il y descendait le jour du Seigneur avec ses camarades et pénétrait jusque dans les cryptes, dont les parois montrent de tous côtés des cadavres ensevelis. » On y venait de tous les pays de la chrétienté. Nous avons conservé de curieuses notices de ce temps qui sont comme des guides du voyageur aux tombeaux des martyrs. Il nous reste aussi quelques itinéraires de pèlerins qui les ont visitées dans les dernières années de l'empire. Ils sont l'œuvre d'hommes simples et crédules fort disposés à croire qu'on n'a jamais enterré que des saints dans les catacombes, qui donnent facilement le nom d'évêques ou même de papes à de simples prêtres et celui de martyrs et de confesseurs à des gens qui n'eurent jamais rien à souffrir pour leur foi. Ces exagérations mêmes montrent quel enthousiasme inspiraient alors les catacombes. Tous ceux qui venaient les voir voulaient emporter quelque pieux souvenir de leur voyage. D'ordinaire ils versaient à profusion des parfums précieux sur la pierre brisée du tombeau et recueillaient les moindres gouttes qui s'échappaient par les fentes inférieures, après avoir touché le corps du saint. Il y eut même une reine de Lombardie qui envoya tout exprès un prêtre pour recueillir et rapporter l'huile des lampes qui brûlaient auprès des tombes des martyrs. Les invasions des barbares interrompirent ce culte. Alaric, Vitigès, Ataulf, dévastèrent successivement

la campagne romaine. Pour mettre les saintes reliques à l'abri de ces ravages, on se résigna à les enlever à leurs tombeaux et à les apporter à Rome, où elles furent distribuées entre les différentes églises. Dès lors on n'eut plus de raisons de visiter les catacombes; on en perdit presque la trace et le souvenir. Personne ne s'occupa plus d'elles jusqu'à la fin du XVIe siècle; c'est seulement alors, en pleine renaissance, au moment où l'antiquité païenne reparaissait au jour et attirait tous les esprits, qu'un hasard fit découvrir ces vénérables monumens des premiers temps du christianisme.

IV.

Cette étude générale des catacombes, dans laquelle tant d'idées nouvelles sont exposées, n'est pourtant que le prélude de ce que M. de Rossi regarde comme son œuvre particulière et originale. Cette œuvre, il l'aborde seulement dans la seconde moitié de son livre. J'ai dit plus haut ce qu'il veut faire : il se propose d'étudier à part chacun des cimetières chrétiens. Voici la méthode qu'il suit pour être sûr de les retrouver. Il a recueilli avec plus de soin qu'on ne l'avait fait encore toutes les notices écrites à la fin de l'empire sur les saints tombeaux et les itinéraires des pèlerins qui les ont alors visités. Il les prend pour guides, il fait le voyage avec eux. Quand ils sont d'accord pour nous apprendre qu'en un certain endroit d'une voie publique ils ont vu un cimetière dont ils nous disent le nom, M. de Rossi essaie de le retrouver à l'endroit qu'ils désignent. Lorsqu'il croit y être arrivé et qu'il n'a plus de doutes pour lui-même, il veut convaincre les autres par des preuves matérielles. Ce sont les actes des martyrs et les anciennes histoires de l'église qui les lui fournissent. Il les étudie pour savoir quels sont les personnages importans qui étaient enterrés dans le cimetière dont il s'occupe, et il cherche à découvrir leurs tombeaux. Cette découverte, s'il parvient à la faire, est à la fois le fruit de sa méthode et un moyen infaillible de la vérifier.

Elle ne peut plus être discutée aujourd'hui, et des succès éclatans en ont certifié l'exactitude. Du temps où l'on fouillait les catacombes au hasard, on avait très rarement la bonne fortune de trouver des tombeaux portant des noms connus dans l'histoire. M. de Rossi fait le calcul qu'on n'en a guère découvert jusqu'ici qu'un ou deux par siècle. On en trouve maintenant à peu près un par année, et il est permis d'espérer que ce nombre sera dépassé dans l'avenir. A mesure que M. de Rossi avance dans ses travaux, de nouvelles observations qu'il fait rendent sa marche plus facile et plus sûre. Ainsi il s'est vite aperçu qu'on pouvait reconnaître à

des signes certains qu'on approchait des cryptes où reposent des morts illustres. Celles-là ont été plus visitées que les autres. A l'époque du triomphe de l'église, on a construit des escaliers particuliers pour en rendre l'accès plus facile aux pèlerins. L'existence de ces escaliers est un premier indice. Ensuite viennent les restes des travaux considérables entrepris du temps de Constantin pour honorer les martyrs, ces revêtemens de marbre dont on a couvert les murs, ces longs puits qui donnent de l'air et du jour à la crypte, ces voûtes de brique destinées à prévenir les éboulemens (1). Tous ces travaux indiquent qu'on se trouve dans quelque crypte célèbre : on ne s'est donné tant de mal que pour les morts qui en valaient la peine. Un des signes les plus sûrs et les plus curieux de la visite des pèlerins et par conséquent du voisinage d'une tombe plus révérée que les autres, ce sont les inscriptions qu'ils ont laissées sur les murs. Personne ne les avait encore recueillies et étudiées avec autant de soin que M. de Rossi. Tracés rapidement à la pointe le long des escaliers ou des galeries, ces *graffiti*, comme on les appelle en Italie, sont le témoignagne spontané d'un mouvement d'enthousiasme et de dévotion à la vue des saints tombeaux. Il n'y entre rien d'officiel et de convenu, comme dans les grandes inscriptions qui ont été gravées sur le marbre; les *graffiti* sont moins pompeux et moins magnifiques, mais on y sent bien mieux l'élan du cœur. Aussi nous touchent-ils davantage, quelque insignifians qu'ils paraissent au premier abord. Tantôt le pèlerin écrit simplement son nom en demandant avec humilité quelques prières pour lui et en faisant des souhaits pieux pour les autres : *Eustathius humilis peccator; tu qui legis, ora pro me, et habeas Dominum protectorem*; tantôt il implore les saints pour lui ou pour les personnes qu'il aime : « Saints martyrs, souvenez-vous de Dionysius. — Demandez que Verecundus et les siens aient une heureuse navigation. — Obtenez le repos pour mon père et pour mes frères. » Le plus souvent il se contente d'employer cette courte formule : « Vivez ou qu'il vive en Dieu! » A l'entrée de la crypte de Lucine, au pied de l'escalier, on trouve ces mots plusieurs fois répétés : « Sofronie, vis en Dieu! *Sofronia, vivas!* » Sans doute après avoir écrit ces paroles, le voyageur a pénétré dans la crypte, il s'est agenouillé, il a prié au pied du tombeau des martyrs, et il est probable

(1) Il ne faut pas oublier non plus les inscriptions que le pape Damasc avait fait graver auprès des tombeaux des plus illustres martyrs. Il avait réparé les catacombes au IVe siècle, composé des vers en l'honneur des saints qui y sont enterrés, et imaginé, pour écrire ces vers, des lettres d'une forme particulière qu'un calligraphe habile de ce temps avait inventées. La présence des lettres damasiennes dans une crypte prouve qu'elle a contenu le corps de quelque personnage important.

qu'avec la prière la confiance est entrée dans son cœur. C'est ce que prouve l'inscription suivante, tracée par la même main du côté de la sortie : « Sofronie, ma chère Sofronie, tu vivras toujours, oui, tu vivras dans le Seigneur; *Sofronia dulcis, semper vives Deo, Sofronia, vives!* »

Retrouver un cimetière, lui rendre son nom, s'assurer de son identité en y constatant la présence des tombeaux que les pèlerins du VIe siècle y avaient visités, ce n'est pas tout. Il faut essayer de reconnaître encore l'âge de ce cimetière et de fixer une date aux monumens qu'il renferme. Cette entreprise n'est pas facile. Les tombes historiques, c'est-à-dire celles qui contenaient des personnages qui ont un nom dans l'histoire, sont rares dans les catacombes. Encore n'est-on pas toujours certain que le monument remonte à la mort de celui qui y est enterré; il peut avoir été refait plus tard. La plus grande partie des galeries souterraines ne contient que des morts obscurs. Les inscriptions tracées sur les plaques de marbre ou de brique qui fermaient les tombeaux pourraient donner des indications précieuses; malheureusement elles sont presque toujours d'un laconisme désespérant. L'épigraphie chrétienne des premiers temps n'avait pas plus de goût pour le bavardage des inscriptions grecques que pour la majestueuse solennité des inscriptions romaines. Elle se contente d'écrire le nom du mort et de marquer le jour où il a été *déposé* dans le sépulcre, pour qu'on puisse en célébrer l'anniversaire. C'est à peine si elle distingue les prêtres ou les évêques du reste des fidèles. On ne retrouve que la mention de trois prêtres dans la crypte de Lucine, et ce qui est curieux, c'est que l'un d'eux est à la fois prêtre et médecin. La désignation du martyre est très rare aussi, et elle a été presque toujours associée plus tard à l'épitaphe. Les distinctions sociales sont absentes. Aucune marque n'indique la tombe où sont ensevelis les sénateurs ou les personnages importans. Il y en avait cependant parmi les chrétiens. Tertullien nous parle des hommes et des femmes de famille sénatoriale que l'empereur Sévère ne persécuta pas, quoiqu'il les sût attachés à la religion nouvelle. Leurs restes sont aujourd'hui perdus parmi ceux des pauvres gens, sans que rien les puisse faire reconnaître. « Il n'y a chez nous, disait Lactance, aucune différence entre le pauvre et le riche, l'esclave et l'homme libre. Nous nous donnons le nom de frères, parce que nous croyons être tous égaux. » Quoi qu'on fasse, l'égalité souffre toujours un peu pendant la vie; les frères voulaient au moins la retrouver dans la mort. Cette humilité héroïque a quelques inconvéniens pour nous. Le silence auquel ces personnages se condamnent dans leurs épitaphes nous enlève le moyen de savoir exactement l'âge de leurs tombeaux. Nous sommes

réduits à le conjecturer tantôt d'après la forme des lettres et la qualité du travail, tantôt d'après les noms mêmes, car il y a une mode pour les noms comme pour le reste, ils changent suivant les temps, et l'on voit par exemple que ceux des empereurs sont en vogue tant qu'ils règnent; mais ce qui fournit encore le plus de lumières, c'est le caractère et le mérite des fresques qui couvrent certaines chambres des cimetières chrétiens. Les peintures portent leur âge avec elles, les bonnes plus que les mauvaises, car il peut y avoir des barbouilleurs dans les meilleures époques de l'art; pendant la triste décadence où se perd l'empire romain, il ne restait plus de bons peintres. C'est surtout au moyen des peintures qu'on peut espérer d'établir d'une manière probable la date des principaux monumens des catacombes.

Voilà, en quelques mots, la méthode que M. de Rossi se propose de suivre dans son travail. Pour la juger, il faut la voir à l'œuvre. Aussi dois-je montrer en finissant de quelle façon il l'applique et à quels résultats elle le conduit.

Le cimetière que M. de Rossi étudie le premier est celui de Calliste : c'est aborder de front la difficulté la plus grave que présente la topographie des catacombes. Il n'y en a aucun sur la position duquel on ait autant discuté. Depuis trois siècles, on le place toujours où il n'était pas. On ne cesse pas de le confondre avec les cimetières de Prætextat et de saint Sébastien, qui l'avoisinent. Les anciens documens mêmes sont sur ce point embarrassés et confus. La seule chose qu'ils affirment tous avec persistance, c'est que, depuis Zéphyrin jusqu'à Miltiade, tous les papes y ont été enterrés. Après beaucoup d'études, M. de Rossi s'est décidé à le placer où personne ne l'avait encore cherché; mais plus son opinion était nouvelle, plus il lui était nécessaire de la démontrer : il fallait qu'il la justifiât par quelque découverte incontestable. Il y est parvenu, et les fouilles qu'il a dirigées de ce côté lui ont donné raison. Après bien des recherches, les ouvriers ont pénétré dans une chambre plus vaste, plus ornée que les autres, et dont le sol était couvert de marbres brisés. En réunissant quelques-uns de ces débris qui portaient des caractères grecs, M. de Rossi a pu lire les noms de quatre papes : Anteros, Fabianus, Lutius et Eutychianus. Il n'y avait plus de doute possible, on se trouvait dans la crypte papale du IIIe siècle; les plus opiniâtres et les plus prévenus étaient bien forcés de reconnaître qu'on avait retrouvé le cimetière de Calliste. Ce cimetière est le plus vaste de tous, celui qui avait poussé dans tous les sens le plus de ramifications hardies, celui qui contenait le plus de tombeaux illustres. Dans une inscription qu'on lit encore sur la muraille, un pieux visiteur, ému du spectacle qu'il a sous les yeux,

l'appelle *la Jérusalem des martyrs.* Aussi M. de Rossi ne l'embrasse-t-il pas d'un seul coup. Il veut en étudier une à une les diverses parties, pour les étudier mieux. Il commence par une des cryptes qui, tout unie qu'elle est au vaste cimetière, formait à elle seule un petit ensemble qui avait son nom et son histoire, la crypte de Lucine.

C'est ici que toutes les idées émises par M. de Rossi dans son introduction, et qui viennent d'être analysées, reçoivent une confirmation manifeste. La crypte de Lucine est évidemment un de ces hypogées qui remontent aux premiers temps du christianisme. Elle occupe un espace de cent pieds de long sur cent quatre-vingts de large : c'étaient les limites du champ acheté par Lucina, et dans lequel elle a fait construire un tombeau pour elle et pour ses frères. Nous reconnaissons l'étendue ordinaire de ces *terrains attenans au sépulcre* dont la possession a permis aux chrétiens de fouiller le sol sans danger. Sur ce terrain, on retrouve les restes d'un monument antique qui devait avoir grande apparence, à en juger par les fondations, qui ont seules survécu; c'était sans doute un de ces édifices funèbres, un de ces *memoriæ martyrum,* qui s'élevaient sur le sol extérieur, au-dessus des tombeaux. Tout nous prouve donc que nous sommes en présence d'une de ces anciennes catacombes, régulières et limitées dans leur étendue, qui ont été le principe des grands cimetières chrétiens. Si nous voulons des preuves plus décisives pour établir avec sûreté l'antiquité de la crypte, l'examen attentif des galeries nous les fournira. Elles forment deux étages; au fond de l'étage inférieur, dans une sorte d'enfoncement qui a été plus tard orné de peintures byzantines et très visité des pèlerins, M. de Rossi a eu la bonne fortune de découvrir le tombeau du pape saint Corneille. Ce tombeau lui donnait une date certaine. Saint Corneille a été martyrisé en 252; le second étage de la crypte est donc antérieur à cette année. Quant au premier, diverses raisons firent penser tout d'abord à M. de Rossi qu'il avait été construit bien avant l'autre. En parcourant les galeries, il fut très étonné d'y rencontrer réunies presque au même endroit les tombes d'une Annia Faustina, d'une Licinia Faustina, d'une Acilia Vera, d'un Annius Catus. Ces noms appartiennent tous à la famille des Antonins. Faudrait-il supposer que les descendans de Marc-Aurèle ont fini par embrasser une doctrine qu'il avait lui-même mal connue et défavorablement jugée? Ailleurs M. de Rossi ne fut pas moins surpris de lire sur des pierres brisées les noms les plus illustres de l'aristocratie romaine : il y a là des Æmilius, des Cornelius, et, par un rapprochement assez étrange, des Cæcilius, des Pomponius, des Atticus. Ce sont précisément les trois noms que portait l'ami de Cicéron. Devons-nous croire que ses petits-fils ou ses

parens, s'écartant de la réserve prudente dont il avait fait la règle de sa vie, sont devenus chrétiens? Tacite, parlant d'une personne de sa famille, Pomponia Græcina, qu'il appelle une noble femme, nous dit que, sous le règne de Claude, « elle fut accusée de s'être livrée à une superstition étrangère. » Cette superstition ne pouvait être que la religion des Juifs ou le christianisme, et j'avoue que quand je vois la tristesse sévère dans laquelle Pomponia passa quarante ans de sa vie (*per quadraginta annos non cultu nisi lugubri, non animo nisi mæsto egit*), je ne puis m'empêcher de croire qu'elle était chrétienne. Faut-il voir dans ces Pomponius dont on vient de retrouver les tombeaux des gens de sa famille qui se seraient faits chrétiens comme elle? Les épitaphes sont si brèves qu'elles ne permettent pas de rien affirmer. Heureusement M. de Rossi a fait tout près de là une découverte plus importante pour fixer l'âge de la crypte. Dans l'étage le plus élevé, qui a été creusé le premier, il reste deux chambres à peu près intactes que la dévastation a respectées. Les murs ont encore presque tous leurs revêtemens de stuc; les peintures qui les couvrent n'ont souffert que des injures du temps, qui est beaucoup moins impitoyable que les hommes. Ces peintures sont très remarquables. Par la grâce des détails et la perfection du dessin, elles rappellent ces arabesques charmantes des thermes de Titus que Raphaël a reproduites dans les *stanze* du Vatican; elles doivent être à peu près de la même époque. Le savant M. Welcker, si habile dans la connaissance de l'antiquité figurée, a déclaré qu'on ne pouvait pas les reculer beaucoup plus que la fin du Ier siècle.

Toutes ces remarques faites par M. de Rossi à propos de la crypte de Lucine ont une importance qui ne peut échapper à personne. A vrai dire, son œuvre est à peine commencée : il n'a parlé encore que d'une seule partie de l'un des cimetières de Rome, et il se propose de les étudier tous en détail; cependant on aperçoit déjà les conclusions auxquelles l'ouvrage entier doit aboutir. Ces conclusions sont nouvelles et imprévues, et, quoiqu'elles ne soient pas encore appuyées de toutes les preuves que M. de Rossi y ajoutera dans la suite, à mesure qu'il complétera son travail, je crois bon de les signaler. Vingt ans de fouilles et d'études dans les catacombes ont modifié pour lui les idées qu'on se fait d'ordinaire sur la propagation du christianisme à Rome. M. de Rossi croit que la religion nouvelle a pénétré plus tôt qu'on ne le pense dans les hautes classes de la société, et que le « grand monde » est venu à elle presque aussi vite que les « pauvres gens. » Ce n'est donc pas, comme on le répète, une doctrine qui pendant longtemps a fait son chemin sans bruit dans les ergastules d'esclaves ou les échoppes d'ouvriers. Elle

est entrée dès l'origine dans les palais du Quirinal ou les riches maisons du Forum, elle n'a pas tardé même à s'insinuer jusque sur le Palatin. Pomponia Græcina, si elle était chrétienne, ce qui est probable, devait nécessairement être une des premières conquêtes des apôtres. Domitilla et Flavius Clemens, ces proches parens de Vespasien, par lesquels le christianisme pénétra pour la première fois chez les césars, avaient entendu les successeurs de Pierre et les disciples de Paul. La plupart des grands personnages dont on retrouve les tombeaux dans la crypte de Lucine n'ont pas vécu plus tard que les Antonins (1). Il y avait donc dans la société chrétienne des premiers temps, à côté des pauvres et des humbles, pour lesquels la nouvelle doctrine devait avoir des attraits merveilleux, des gens riches et nobles. Les esclaves et les maîtres, les cliens et leurs patrons, les plébéiens et les sénateurs s'y sont rencontrés ensemble dès les premiers jours. Si ces grands seigneurs n'ont pas laissé plus de traces dans l'histoire de l'église naissante, c'est que le sentiment de l'égalité fraternelle recommandée par le maître y était resté vivace, c'est qu'elle pratiquait encore à la lettre le beau mot de Lactance : « Il n'y a d'illustres chez nous que ceux qui accomplissent largement les œuvres de miséricorde. » Il n'en est pas moins probable que ces gens riches, que ces personnages importans, dont on parle si peu, ont dû venir souvent au secours de la communauté en péril, l'aider de leur fortune ou de leur crédit, et quand on n'est pas disposé à ne voir qu'une série de miracles dans l'établissement du christianisme, on est en droit de soupçonner que leur argent ou leur influence ne fut pas inutile à ses succès. J'avoue que ce n'est pas l'idée qu'on se fait d'ordinaire des premiers temps de l'église; on ne se la figure que misérable et proscrite. Le tableau d'une religion qui se propage sans bruit parmi les classes pauvres et déshéritées, qui se plaît à vivre dans les misères, qui grandit par les persécutions, flatte nos imaginations démocratiques, et je connais des gens qui sauront mauvais gré à M. de Rossi de l'introduire si vite dans le palais des grands. Mais l'imagination n'a que faire ici; le rôle de notre époque est de rompre en toutes choses avec le roman pour revenir à la réalité.

Ce qu'il n'est pas possible de nier, c'est que les opinions qu'on

(1) On a trouvé dans la crypte de Lucine une pierre qui contient les noms d'un certain Iallius Bassus et de tous les siens. M. de Rossi avait pensé qu'il s'agissait d'une famille importante de Rome. Une découverte récente a prouvé qu'il ne se trompait pas. Dans une des dernières séances de l'Académie des Inscriptions (18 août 1865), M. Léon Renier a rendu compte d'une inscription de Troesmis qui prouve que ce Iallius Bassus était en 161, la première année du règne de Marc-Aurèle, gouverneur de la Mœsie inférieure.

avait sur les catacombes ne soient entièrement changées depuis les travaux de M. de Rossi. On disait, avec Bottari, qu'elles étaient d'anciennes carrières abandonnées, asile des vagabonds, refuge des assassins, où les premiers chrétiens avaient été conduits par des esclaves; on croyait qu'ils ne s'y étaient cachés que pour y trouver la liberté de prier leur Dieu à leur façon, qu'ils étaient allés chercher jusque dans le sein de la terre le droit de n'imiter personne et de rompre tout à fait avec une société qu'ils avaient en horreur. Il se trouve au contraire que les plus anciens tombeaux chrétiens dont on découvre les restes s'étalaient hardiment sur le sol, ce qui suppose qu'on avait la liberté de les construire, qu'ils sont couverts de peintures remarquables, ce qui indique la fortune de ceux qui les ont fait décorer, qu'ils portent quelquefois des noms illustres, ce qui laisse penser que les premiers fidèles, au lieu d'y être furtivement conduits par des esclaves, y ont été ouvertement et légalement admis par de riches protecteurs qui les avaient fait creuser pour eux et pour leurs frères. Enfin, loin d'attester, comme on le croyait, une antipathie complète, incurable, absolue des chrétiens pour les usages et les rites du paganisme, les catacombes donnent plutôt la preuve qu'au moins pour les choses extérieures ces deux sociétés ennemies avaient entre elles des rapports qui surprennent, qu'elles paraissent par momens essayer de s'accommoder et de vivre ensemble, que le christianisme naissant n'a pas rejeté d'un seul coup et sans choisir toute la civilisation antique, qu'il a voulu profiter de tout ce qui pouvait lui être utile sans trop l'engager et le compromettre, qu'il acceptait sans répugnance une foule d'usages, de symboles, de pratiques, et, ce qui est plus surprenant pour un culte qui sortait à peine du sein de la synagogue, qu'il a fait libéralement appel aux beaux-arts, et qu'il n'a pas redouté de s'en servir pour exprimer ses croyances. Et remarquons bien que l'église n'était pas alors à l'une de ces époques où l'ardeur des premiers jours est éteinte, où l'attiédissement de la foi dispose à des compromis fâcheux. C'était le temps au contraire de la plus vive foi, de la plus pure doctrine. On était presque au lendemain de la mort des apôtres : la tradition vivait dans ceux qui les avaient connus, les fidèles entendaient encore résonner à leur oreille la parole des premiers disciples du maître.

L'église a traversé, à son origine, trois phases distinctes : elle a successivement été juive, grecque et romaine, personne ne le nie. On discute seulement sur la durée de chacune de ces périodes. Il n'est pas probable qu'à Rome la phase juive ait été bien longue. Aucun monument, aucun souvenir ne nous fait remonter jusqu'à elle; nous savons seulement que les Juifs de Rome étaient tout im-

prégnés de l'esprit hellénique : ils ne se servaient plus de leur langue sacrée, si bien que sur toutes les tombes juives qu'on a découvertes jusqu'ici dans la campagne romaine on n'a retrouvé encore qu'un seul mot d'hébreu. De juif qu'il était, le christianisme est donc devenu grec sans peine. La période grecque a duré chez lui plus longtemps ; le grec était encore la langue officielle de l'église au commencement du IIIe siècle, et c'est en cette langue que sont écrites les épitaphes des papes jusqu'à saint Corneille. Ainsi le christianisme s'est communiqué d'abord des Juifs aux Grecs, on n'en peut pas douter ; mais les Romains y sont venus de bonne heure, les riches et les grands seigneurs aussi bien que les esclaves et les pauvres : c'est ce que veut établir M. de Rossi, et les conséquences de son opinion sont faciles à déduire. En embrassant le christianisme, les Romains apportaient naturellement avec eux les qualités ordinaires de leur race, l'amour de l'ordre et de la régularité, la haine des discussions stériles, le goût des choses positives et pratiques substitué aux théories aventureuses. A peine introduits dans la foi nouvelle, ils ont dû avoir l'idée de discipliner les croyances, d'établir une autorité, d'imposer la soumission, de régler la hiérarchie, de fonder enfin le gouvernement des âmes sur les mêmes bases que celui des corps. Selon M. de Rossi, ces choses sont plus anciennes qu'on ne le croyait ; si l'on adopte ses opinions, il faut bien se résigner à réduire de plus en plus la durée de ce christianisme primitif et modèle, époque de liberté absolue dans la conduite et d'entière indépendance dans la doctrine, que l'on s'est plu si souvent à imaginer quand l'autorité ecclésiastique semblait trop lourde.

Attendons, pour nous décider, la fin de l'ouvrage de M. de Rossi, et souhaitons qu'il ne nous la fasse pas longtemps attendre. Il n'y a pas, dans ce temps-ci, de plus graves questions que celles dont il s'occupe ; tout le monde doit le remercier de consacrer sa vie à les résoudre, doit lui savoir gré surtout de les discuter scientifiquement, avec l'énergie d'une conscience convaincue, mais sans ce renfort d'insultes et d'outrages qui semble aujourd'hui l'accompagnement ordinaire de ces sortes de controverses. A quelque opinion religieuse qu'on appartienne, il faut donc faire des vœux pour que son grand ouvrage s'achève ; il faut tendre fraternellement la main à l'auteur, comme il le demande à la fin de son introduction ; il faut se joindre à lui, lorsqu'avec une émotion qu'il communique à ses lecteurs, il prie celui qui donne la vie et la santé « de lui permettre de conduire à son terme le pénible labeur de la Rome souterraine, et de le rendre fécond en fruits de paix et de vérité. »

GASTON BOISSIER.

DES PROGRÈS

DE

LA CHIMIE ORGANIQUE

L'histoire des sciences présente des révolutions analogues à celles que nous offre l'histoire des sociétés. La domination scientifique, comme la domination politique, a tour à tour passé d'une province à une autre. Telle partie de la science qui n'était à l'origine qu'une chétive principauté, un coin de terre, agrandie par des conquêtes successives, est arrivée à constituer un vaste royaume; telle autre partie comprenant d'abord un territoire étendu, graduellement rétrécie dans la suite, a fini par ne plus former qu'un simple canton. Il est même de ces provinces de la science qui, par le progrès des idées, ont été totalement effacées de la carte, — la magie et l'astrologie par exemple. Dans le principe, la philosophie embrassait presque tout le champ des sciences de calcul et d'observation, elle prétendait expliquer à la fois les lois du monde physique et celles du monde moral, elle enseignait quelle était l'essence divine, la nature des êtres créés; elle cherchait à pénétrer le mystère de leur origine et de leur destinée. Cet empire quasi universel subit de nombreux démembremens, la philosophie se vit enlever une à une ses principales provinces, et, ainsi que cela s'est produit pour l'empire romain, il ne reste plus guère aujourd'hui de son antique domination que sa capitale, réduite au tiers de son étendue antérieure.

Entre les sciences qui se sont détachées de cette métropole primitive de l'esprit humain, la chimie est à coup sûr l'une de celles dont les commencemens furent le plus modestes. Elle composa ses états d'une province très circonscrite de l'empire philosophique, à

laquelle elle en joignit une autre conquise sur un empire rival, celui de la médecine, dont le vaste territoire allait aussi se démembrant. Elle ne fut d'abord que la recherche de la pierre philosophale et de l'élixir de longue vie, puis elle emprunta à l'art des apothicaires quelques notions, quelques procédés qu'elle perfectionna. Occupés de la détermination des lois auxquelles obéissent les corps dans leurs transformations, les chimistes furent peu à peu conduits à scruter les combinaisons de tous les corps entre eux et leurs diverses propriétés. Alors un champ presque sans limite s'ouvrit à leurs investigations. On vit apparaître dans les laboratoires une multitude de corps dont on ne soupçonnait pas auparavant l'existence. A force de répéter les fusions et les mélanges, on décomposa en des élémens plus simples des substances que l'on avait cru élémentaires. En mettant en présence, sous diverses conditions, les corps nouvellement découverts, on en créa de toutes pièces qui se retrouvèrent dans d'autres matières où ils s'étaient dissimulés. On fut ainsi amené à rechercher les principes de la matière partout où ils pouvaient être contenus, en sorte que la chimie ne s'offrit plus seulement comme l'art de décomposer les corps, comme l'étude de leurs propriétés utiles ou curieuses, elle s'éleva rapidement à la hauteur de la science de la matière même, de la matière envisagée sous toutes ses formes, dans tous ses agrégats et ses composés; elle devint la connaissance des lois et des conditions physiques qui président à la formation des corps, à leurs décompositions, à leurs transmutations.

Ainsi reconstituée, la chimie tend à être la science physique par excellence, la science maîtresse de toutes les autres sciences physiques, car rien n'existe ici-bas qui ne soit un composé plus ou moins complexe et plus ou moins stable de molécules; rien n'existe où ces molécules ne se trouvent associées et combinées d'après les lois de leur nature propre, sans échapper pour cela aux influences des forces et des molécules extérieures. Tout ce qui croît, végète ou vit, comme tout ce qui a figure et mouvement, est matière, ou du moins a dans la matière un de ses principes constituans. On ne saurait donc expliquer aucun phénomène, aucune fonction organique, aucune influence d'un corps sur un autre, aucune production, aucune métamorphose, sans remonter aux propriétés des molécules elles-mêmes, autrement dit sans consulter la chimie. Si cette science ne remplace pas toutes les autres, elle s'en fait du moins des vassales, et plus elle grandit et se fortifie, plus elle étend son hégémonie. Déjà la minéralogie n'est plus en réalité qu'une suite de chapitres détachés de la chimie; la cristallographie, une autre de ses branches; l'agriculture, à son tour, une application de la

chimie et de la physiologie à la culture, à la composition des amendemens et des engrais. La géologie, de son côté, n'est au fond que la recherche des grandes opérations chimiques accomplies à l'intérieur ou à la surface du globe il y a des milliers, des myriades d'années; la médecine demande à la chimie la connaissance de ses remèdes, et voilà que les progrès récens de la chimie organique vont faire de la physiologie animale et végétale une de ses tributaires.

Ces conquêtes, qui ont souvent demandé moins d'années que celles des plus grands capitaines, d'un Alexandre et d'un Tamerlan par exemple, n'en ont pas eu le retentissement. Le théâtre en a été plus restreint, à ne mesurer que l'espace matériel parcouru; mais elles seront bien autrement fécondes et durables, et dans l'ordre intellectuel elles occupent une bien autre place. Si elles n'ont pas obtenu la même popularité que les conquêtes du glaive et de la force, cela tient à ce qu'elles se sont passées dans des régions moins accessibles au vulgaire. Pour accompagner les conquérans fameux, il suffisait d'être un bon soldat; pour comprendre ce qu'ils ont fait, il n'est besoin que d'un peu de géographie et d'histoire, tandis que, pour bien apprécier les découvertes de la chimie moderne, une préparation longue et sérieuse est indispensable. Il est plus aisé de savoir d'une manière générale quels événemens se sont accomplis en France depuis cinquante ans que de suivre même superficiellement les travaux exécutés par nos grands chimistes durant la même période. Cependant l'intérêt de tant de découvertes vaut bien la peine qu'on tente quelque effort pour les comprendre. Quelle science est plus faite pour nous captiver que celle qui nous révèle de quelle matière nous sommes formés, de quoi nous nous nourrissons, avec quelles substances nous sommes en contact, quels effets physiques se produisent en nous, hors de nous, où passent ces parties que nous nous assimilons, que nous rejetons incessamment? Ce ne sont pas là des affaires particulières, des intérêts du moment : ce sont des problèmes qui touchent à l'humanité physique tout entière; c'est le monde des êtres auquel nous appartenons qui est ici en jeu. Nous dépensons beaucoup d'intelligence et de travail à pénétrer dans le dédale de contestations mesquines et de faits insignifians, et nous n'aurions pas souci d'apprendre ce qui a bien autrement d'intérêt, à savoir ce qu'est la merveilleuse nature au sein de laquelle nous naissons, nous vivons, nous mourons, qui nous précède et qui nous survit, qui fournit à toutes les générations les principes mêmes qui les font exister! Cette ignorance du vulgaire en ce qui touche la nature tient, il est vrai, à ce que cette étude absorberait seule une vie tout entière. La chimie soulève des problèmes dont l'étendue nous effraie; elle exige une

portée d'esprit qui excède celle de bien des hommes. Moins l'intelligence est puissante, plus elle préfère ces petits faits, ces petits détails, ces petites choses faciles à pénétrer et à saisir, et, quelles que soient la grandeur et l'importance d'une science, la masse ne la goûte que médiocrement quand elle demande une méditation trop constante, une patience trop prolongée. La frivolité de notre esprit repousse les grandes entreprises intellectuelles, et, une connaissance est d'autant plus populaire qu'elle suppose moins de travail.

Puisqu'il en est ainsi, on ne saurait prétendre donner à tous le désir d'étudier les conquêtes de la chimie moderne; on peut du moins faire comprendre aux gens de bonne volonté les plus féconds des résultats auxquels elle nous conduit; on peut montrer aux personnes étrangères à la chimie ce que cette science nous a déjà enseigné sur la constitution de la matière, sur les lois qui en régissent les composés. En l'essayant, on inspirera, je l'espère, pour tant de découvertes l'admiration et le respect auxquels elles ont droit.

I.

Les substances que nous offre le règne minéral ont été si fort étudiées dans les laboratoires depuis un siècle, les applications que la chimie inorganique a trouvées dans l'industrie sont si nombreuses que cette branche des sciences physiques, sans être familière à tous, n'est cependant ignorée d'aucune personne tant soit peu instruite. Les élémens de la chimie minérale sont enseignés dans tous nos lycées, dans nos écoles industrielles, dans un grand nombre de cours publics; ils sont exposés dans une foule de livres accessibles aux esprits les plus médiocres. Il n'en est pas de même pour la seconde branche de la chimie, de constitution plus récente, de celle qui s'occupe des substances produites par les êtres organisés ou entrant dans leur enveloppe matérielle. C'est seulement depuis peu que cette chimie est l'objet spécial d'un enseignemeat public. Les gens les plus intéressés à la savoir n'en possèdent que des notions fort incomplètes. Cela tient à ce que la chimie organique est demeurée longtemps un pur ensemble de données sans liaison solide, une collection d'observations ne présentant à l'intelligence ni enchaînement logique, ni classification simple. On se résignait facilement à cette ignorance dans la pensée que les produits organiques sont l'œuvre exclusive de forces mystérieuses qui échappent à l'analyse, la force vitale et la force végétative. Retirer des plantes et des animaux quelques substances utiles à nos usages, en définir les propriétés, voilà donc à quoi la chimie organique fut d'abord contrainte de se borner.

Cependant les progrès mêmes de la chimie minérale soulevaient tout doucement un coin du voile dont la fabrication des produits organiques au sein de la nature demeurait enveloppée. Dès la fin du siècle dernier, on reconnut que les matières qui se développent chez les végétaux et les animaux, qui sont retirées de leurs débris, renferment presque exclusivement du carbone, de l'oxygène, de l'hydrogène et de l'azote. On constata par là que ces quatre corps sont les principes formateurs, les élémens de toutes les substances organiques, élémens qui se trouvent souvent combinés avec certains autres corps simples et divers sels minéraux.

Ce premier résultat nous apprit que, si la végétation et la vie sont des forces à part qui ne sauraient être confondues avec le simple mouvement, avec l'affinité et la cohésion, elles ne créent cependant rien dont elles ne prennent les matériaux dans le règne minéral qui les entoure. En effet, les quatre élémens organiques existent tout formés dans l'atmosphère. L'air est un mélange d'oxygène et d'azote, associé à une faible proportion d'acide carbonique, c'est-à-dire de carbone combiné avec l'oxygène. De plus l'atmosphère tient en suspension de la vapeur d'eau, et personne n'ignore que l'eau est un composé d'oxygène et d'hydrogène. Donc les matières organiques empruntent à cette masse fluide et inorganique qui environne et pénètre notre globe les élémens de leur composition. Quant aux autres substances placées pour ainsi dire accidentellement dans leur trame, elles les tirent du sol; les plantes les y pompent, et les animaux, en mangeant les plantes, se les assimilent.

Il devint ainsi manifeste que les principes particuliers qui jouent souvent dans le règne organique le rôle de corps simples se constituent par la combinaison, l'union d'autres principes n'appartenant pas exclusivement au même domaine; mais, ce fait constaté, le procédé à l'aide duquel l'économie animale ou végétale engendre les substances qui lui sont propres n'en demeurait pas moins inconnu : on pouvait encore supposer que, toutes composées qu'elles sont d'élémens inorganiques, les matières organiques obéissent, dans leur union et leurs actions réciproques, à des lois spéciales différentes de celles que la chimie avait fait connaître. On pouvait croire que dans ce laboratoire admirable qui s'appelle un organisme il y a des opérations et des effets produits absolument différens de ce qui se passe dans le laboratoire des chimistes. Les progrès ultérieurs de la science montrèrent qu'il n'en est rien. Quand l'analyse eut atteint une plus grande rigueur, grâce aux travaux des Gay-Lussac, des Thénard, des Berzélius, des Liebig, des Dumas, on reconnut dans ces matières organiques l'intervention du même ordre d'affinités que dans le règne minéral, des lois de combinaison toutes semblables à celles de la nature brute. Les élémens des substances orga-

niques se combinent en effet, comme ceux des substances inorganiques, suivant des rapports simples, mais qui demeurent constans pour un même composé. Qu'il s'agisse, par exemple, d'un gaz dégagé d'une pierre, d'une plante ou d'un animal, une proportion identique de ce gaz unie à une proportion déterminée d'un autre gaz engendrera toujours un corps identique, et ce corps nouveau, né de l'union intime en proportions définies des deux gaz, ne pourra jamais se former que par le concours de ceux-ci.

Quelque prodigue que semble être la nature de ces combinaisons d'hydrogène, d'oxygène, de carbone et d'azote, elle n'associe pas plus les élémens organiques que les élémens purement minéraux d'une manière capricieuse et irrégulière. Il doit constamment exister un rapport fixe entre les volumes des radicaux qui, en s'unissant, donnent naissance à un corps différent; ce rapport varie à chaque espèce de corps, mais pour la même espèce il ne saurait se modifier. Mis en présence, deux ou plusieurs des élémens de la nature organique, en quelque quantité qu'ils se trouvent, ne se combinent qu'en observant la proportionalité des volumes, condition même de leur combinaison. Le surplus de l'un ou de l'autre de ces élémens demeure libre, se sépare ou se précipite; c'est un excès dont le composé qui se forme n'avait pas besoin. Que l'on fasse passer, par exemple, trois volumes d'hydrogène et un volume d'oxygène dans l'appareil consistant en un tube de verre épais terminé par une armature métallique auquel a été donné le nom d'eudiomètre, puis qu'une étincelle électrique traverse ce mélange : l'on obtiendra de l'eau; mais tout l'hydrogène n'aura pas été dépensé, on en recueillera encore un volume dans le tube. Pourquoi? C'est que l'eau est formée de deux volumes d'hydrogène et d'un d'oxygène; on avait donc en trop un volume du premier gaz, et quand l'excitation de l'étincelle électrique a eu produit la combinaison et engendré l'eau, cette combinaison n'a absorbé que deux volumes d'hydrogène; un volume tout entier est resté en dehors de ce phénomène de métamorphose. N'eût-on introduit dans l'eudiomètre que deux volumes d'hydrogène, les deux gaz auraient complétement disparu pour ne laisser place qu'à l'eau.

C'est là ce que l'on appelle la *loi des proportions définies*, et cette loi, les matières organiques n'en font que confirmer la généralité. Nulle part elle n'a paru pour ces matières avec un plus haut degré d'évidence que dans les corps gras d'origine animale dont un des plus habiles chimistes de notre temps, M. Chevreul, a poursuivi l'étude avec autant d'adresse que de pénétration. Ces corps si variés et si divers dans leurs propriétés sont des mélanges, des associations en proportion indéfinie d'un certain nombre de principes; mais ces principes constituent des espèces définies où les élémens

entrent toujours dans une proportion constante pour chaque espèce respective.

Deux autres lois qui complètent celles des proportions définies, la loi des proportions multiples et la loi des équivalens, appliquées aux matières inorganiques, furent reconnues applicables aussi aux matières organiques. Il fut constaté que, si deux élémens organiques s'unissent en plusieurs proportions et que le poids de l'un d'eux demeure constant pour les différens composés, les poids de l'autre seront des multiples simples les uns des autres. On s'assura aussi que dans le règne organique les rapports des poids suivant lesquels s'unissent entre eux deux corps simples sont les mêmes que les rapports suivant lesquels ils s'unissent à tous les autres corps.

Un rapprochement nouveau entre les deux règnes organique et inorganique résulta donc de la généralité de ces diverses lois. On comprit que non-seulement les élémens formateurs sont les mêmes, mais que pour les substances organiques et les substances inorganiques il y a la même loi de proportionalité dans l'union des molécules. Le végétal et l'homme, envisagés matériellement, ne sont donc au fond qu'un laboratoire vivant qui puise les produits chimiques dont il se sert dans toute la nature; les substances simples obéissent dans l'organisme aux mêmes règles que celles qu'elles suivent ailleurs.

Si la constatation de ce fait curieux renversait le mur de séparation infranchissable qu'on croyait d'abord dressé entre les deux règnes, elle n'en laissait pas moins subsister cet autre fait, que les substances organiques, une fois formées d'élémens inorganiques, affectent des caractères spéciaux, et que, douées d'une certaine stabilité due à la vie ou à la végétation, elles conservent, en face de corps inorganiques composés d'élémens semblables, leurs propriétés spéciales. Ces corps organiques, qu'on ne connut d'abord qu'en petit nombre, mais dont la liste ne cesse de s'accroître, demeuraient aux yeux de bien des gens un monde à part, sans rapport avec la nature inorganique, affectant des formes et présentant des propriétés générales d'un ordre très différent de celles des substances d'origine purement minérale.

Ce contraste que semblaient offrir les deux règnes ne tarda pas à devenir de moins en moins prononcé. La nature organique mieux étudiée donna bientôt des corps dont la physionomie et le rôle répondaient d'une manière frappante à d'autres corps propres au règne inorganique. On sait qu'il existe dans les matières minérales deux classes bien tranchées de corps binaires, autrement dit de corps formés de deux élémens dont l'un est toujours l'oxygène, le plus important et le plus général de tous les élémens de la nature,

celui qu'on pourrait appeler le grand démiurge : ce sont les acides et les oxydes. Les premiers, plus riches en oxygène que les seconds, sont d'une saveur généralement aigre et rougissent les teintures bleues végétales; les seconds, doués de propriétés opposées, ont une saveur caustique ou urineuse, et ramènent au bleu les teintures rougies par les acides. A raison de leurs propriétés antagonistes, ces deux ordres de corps tendent fortement à s'unir, car l'expérience a démontré que l'affinité entre deux corps est d'autant plus grande que leurs propriétés diffèrent davantage. Eh bien! ces acides, ces oxydes, ou ces alcalis, comme on les appelle encore, ne sont pas particuliers à la nature inorganique. Le règne organique nous présente des corps dont les uns se comportent comme des acides, en ont les propriétés essentielles, et dont les autres répondent complétement aux alcalis. En un mot, le monde organique nous offre dans ses innombrables composés deux classes de corps qu'on peut aussi appeler des acides et des alcalis. Ce ne sont pas, il est vrai, habituellement des combinaisons de l'oxygène avec un radical proprement dit, avec un corps simple, bien que quelques-uns, l'acide oxalique par exemple, aient ce caractère : ce sont des combinaisons en proportions diverses des élémens que j'ai indiqués plus haut comme étant ceux de toutes les manières inorganiques; mais, sauf cette différence, la similitude est complète entre les alcalis minéraux et les alcalis organiques, entre les acides minéraux et les acides organiques.

Le système de nomenclature à l'aide duquel les chimistes du siècle dernier avaient pensé pouvoir dénommer tous les corps en exprimant leur composition est devenu, par la découverte de ces acides et de ces oxydes organiques, tout à fait insuffisant. Le retour constant à des parties constitutives identiques pour une foule de corps différens ne permettait plus d'emprunter aux noms de la matière des composans les élémens formateurs du nom à attribuer à chacun de ces corps. On dut se borner à désigner les acides d'après les substances d'où on les avait originairement tirés. C'est ainsi que l'on créa le nom d'acide acétique, acide qu'on avait d'abord extrait du vinaigre et qui s'est retrouvé dans la séve de presque toutes les plantes, — celui d'acide gallique, cet acide ayant d'abord été fourni par la noix de galle, — celui d'acide citrique, acide que Scheele en 1784 obtint du jus de citron, — celui d'acide formique, acide que donnent les fourmis rouges et auquel les orties doivent leur propriété irritante.

L'existence des alcalis organiques dénommés d'après un procédé analogue à celui qui a fourni la terminologie des acides ne fut constatée qu'un laps de temps assez long après la découverte des premiers acides organiques. On les rencontra d'abord dans l'opium.

En soumettant à une analyse de plus en plus délicate ce produit du pavot, on y constata la présence de six de ces alcalis, la morphine, obtenue en 1816 par Sertürner, la codéine, la thébaïne, la narcotine, etc. D'autres alcalis furent fournis par les quinquinas, par des plantes de la famille des solanées, des ombellifères et diverses matières d'origine organique. MM. Pelletier et Caventou ont attaché leur nom à la découverte des plus importans de ces composés. Les alcalis végétaux, liquides ou solides (on n'en connaît point de gazeux), ne sont pas des corps binaires comme les alcalis minéraux, comme l'ammoniaque, avec lesquels plusieurs d'entre eux offrent une assez grande analogie; ce sont des corps quaternaires composés d'hydrogène, d'oxygène, de carbone et d'azote : ils agissent d'une manière énergique sur l'économie animale et sont pour la plupart des poisons violens; mais la médecine, en les administrant à petite dose, en tire un heureux parti.

La preuve la plus décisive de l'identité de caractères généraux des acides et des oxydes des deux règnes nous est donnée par ce fait, que les acides organiques s'unissent aux oxydes minéraux, comme les acides d'origine minérale, et constituent des sels fort répandus, que les alcalis se comportent à la fois à l'égard des acides organiques et des acides minéraux comme de véritables bases salifiables. On n'a pas seulement retrouvé dans le règne organique les deux classes de corps; on est encore arrivé, en traitant des principes ou des composés tirés soit de matières végétales, soit de matières animales, à en produire d'artificiels. Les mêmes procédés, les mêmes méthodes qui avaient permis de fabriquer des corps inorganiques nouveaux, ont mené à la découverte d'une foule de composés appartenant au monde organique, et dont plus d'une fois on a ensuite constaté la présence dans la nature. L'apparition de ces produits artificiels, dont le nombre augmente tous les jours, a établi un nouveau trait d'union entre les deux règnes, puisqu'on les obtient en faisant intervenir simultanément les principes des deux chimies. L'analogie entre les matières organiques artificiellement produites et les matières minérales correspondantes se décèle jusque dans le mode d'après lequel les réactions s'accomplissent. Les acides et les alcalis que l'on fabrique manifestent immédiatement, soit par affinité simple, soit par affinité résultante, les propriétés caractéristiques des élémens unis à ceux qu'ils renferment. Ainsi c'est par la fixation de l'oxygène sur des élémens hydro-carbonés que l'on constitue presque tous les acides organiques; les alcalis participent des propriétés de l'ammoniaque, qui sert à les produire; c'est également aux élémens générateurs que les radicaux métalliques composés doivent leurs caractères les plus frappans, en sorte que, quelles que soient la variété de tous ces composés et la mobilité relative de leurs

élémens, ils ne font que reproduire, dans des conditions plus délicates, les aptitudes fondamentales des élémens minéraux concourant à les former.

Toutefois, si la nature organique a, comme le règne minéral, ses acides, ses oxydes, si elle présente des corps répondant, sinon par leur composition, du moins par leur rôle, aux corps simples de la chimie inorganique, elle l'emporte de beaucoup sur lui pour la variété des types ou catégories de substances. Elle renferme en effet des corps n'ayant aucune analogie avec les matières minérales, affectant des propriétés qui ne se retrouvent dans aucune substance non carbonée et qui remplissent des fonctions particulières. Leurs propriétés spéciales sont aussi nettement définies que celles des acides et des alcalis organiques, mais elles appartiennent à un tout autre ordre. Ces corps, qui n'ont rien d'analogue dans la nature minérale, ne reproduisent point, à la façon des acides et des alcalis organiques, les propriétés principales des élémens minéraux ayant servi à leur formation. Il faut ranger dans cette catégorie les carbures d'hydrogène, les alcools, les éthers, les aldéhydes, les matières sucrées, les corps gras neutres. Ces substances, étudiées avec beaucoup d'attention depuis un demi-siècle, ne sont pas toutes l'œuvre de la nature; on a pu en fabriquer un grand nombre artificiellement, comme cela avait eu lieu pour les acides et les alcalis organiques, à l'aide d'autres composés fournis par le règne organique. Le hasard entra d'abord pour beaucoup dans la découverte de ces produits; mais les méthodes ne tardèrent pas à se perfectionner. La synthèse en chimie organique fit de notables progrès, et l'on réussit à créer d'une manière régulière des séries entières de corps dont on n'avait, quelques années auparavant, aucune idée. Cette création, on l'annonçait parfois à l'avance, tant on s'était rendu maître des lois qui président à la combinaison des corps. C'est ce qui arriva pour les aldéhydes et pour les acides gras, dont M. Dumas rattacha la formation aux alcools par des liens nouveaux et généraux. Dans les recherches auxquelles se livraient les chimistes pour reformer les matières organiques, pour les tirer les unes des autres et en créer de nouvelles, l'*oxydation* jouait le rôle principal; mais, quelque puissante que fût cette ressource, elle ne pouvait suffire à tout. On dut recourir à de nouveaux agens et employer non-seulement les affinités de l'oxygène, mais encore les affinités diverses de tous les corps simples dont dispose la chimie minérale. Ce concours d'élémens, étrangers pour la plupart à la nature organique, on en usa par voie détournée. Se propose-t-on d'enlever à un principe organique quelqu'un de ses élémens, le carbone, l'hydrogène, l'oxygène ou l'azote, ce n'est point d'ordi-

naire en traitant directement ce principe par un corps simple actif, tel que le phosphore, le potassium, le chlore, le brome, etc., que l'on atteint son but. On commence par faire entrer les élémens actifs en combinaison avec les principes organiques, et l'on forme ainsi des principes artificiels qui renferment parmi leurs élémens du chlore, du brome, du phosphore, du potassium, des métaux même; puis l'on soumet les nouveaux composés à des réactions d'un autre genre, fondées sur les propriétés actives des corps simples, ainsi introduits dans les composés organiques et devenus solidaires des élémens normaux de ces composés. En effet, les corps simples dont il s'agit conservent en partie l'énergie de leurs affinités caractéristiques dans les combinaisons organiques qu'ils concourent à former; ils se prêtent dès lors à des métamorphoses plus faciles, plus variées, opérées à une température plus basse que celles dont les principes primitifs avaient été susceptibles.

C'est grâce à ces découvertes qu'a pris naissance depuis trente-cinq ans environ une chimie spéciale fondée sur l'étude des êtres artificiels que l'on produit en unissant les divers corps simples de la chimie minérale avec les principes organiques naturels. L'union des élémens des corps minéraux tels que les métaux au sein des principes organiques s'opère suivant des lois appartenant à tout le monde moléculaire, et dont la généralité prouve que la distinction des deux chimies inorganique et organique ne repose pas sur une séparation établie par la nature. Cette loi, que les importans travaux de l'Anglais Faraday, des Allemands Liebig et Wöhler, ont contribué à faire découvrir, c'est à M. Dumas que revient l'honneur de l'avoir conçue dans toute sa généralité; on la connaît sous le nom de *loi des substitutions*.

Je ne saurais entrer ici dans le détail de ces règles formulées dès 1835, et qui sont devenues entre les mains des chimistes une source féconde de découvertes; je ne citerai que la principale, qui pourra donner une idée des autres. Quand un corps hydrogéné renfermant ou non de l'oxygène est soumis à l'action déshydrogénante du chlore, du brome, de l'iode, de l'oxygène, etc., par chaque atome d'hydrogène qu'il perd, il gagne un atome de chlore, de brome ou d'iode ou un demi-atome d'oxygène. De cette loi et d'autres qui s'y rattachent, il résulte que les mêmes propriétés générales régissent les combinaisons et les transformations des matières organiques et inorganiques.

On était, par voie de décomposition, passé d'une matière organique à une autre en faisant agir des principes minéraux; ces faits s'étaient surtout multipliés depuis la découverte des alcools et des aldéhydes. On avait fabriqué de la sorte des produits que la nature

nous donne tout créés (1). Depuis, on avait obtenu, par l'union de deux principes organiques, un composé organique plus compliqué, et exécuté ainsi des synthèses partielles. Avant même que les résultats fussent arrivés au point où les amenèrent les chimistes que j'ai nommés et plusieurs autres, tels que notre regrettable Auguste Laurent, Charles Gerhardt, enlevé comme lui prématurément à la science, M. Cahours, les Anglais Graham, Williamson, A.-W. Hofmann, l'Allemand Strecker et bien d'autres, on put se flatter que la synthèse parviendrait à transformer des substances inorganiques en substances organiques, et que les derniers vestiges du mur de séparation élevé entre les deux chimies disparaîtrait. La réalisation de cette espérance ne se fit pas longtemps attendre.

II.

C'est en 1829 que fut fabriquée pour la première fois de toutes pièces une matière d'origine exclusivement organique. Cette découverte appartient à un chimiste allemand, M. Wöhler, dont le nom a surtout retenti parmi nous à propos de l'extraction de l'aluminium, où il a eu pour digne émule M. Henri Sainte-Claire-Deville. Au siècle dernier, Rouelle le jeune avait retiré de l'urine de l'homme et des animaux une substance incolore, inodore, d'une saveur fraîche, légèrement amère et ressemblant à du salpêtre, qu'on appela urée. Dans ces derniers temps, l'urée a été retrouvée dans le sang, puis dans le chyle et dans la lymphe (2). En traitant par l'ammoniaque, gaz formé d'azote et d'hydrogène, l'acide cyanique dont le radical, le cyanogène, est un composé binaire (carbone et azote) se comportant dans la nature absolument comme un corps simple, M. Wöhler donna naissance à l'urée.

Ce fait capital, suivi un peu plus tard de la production par voie artificielle d'autres matières organiques, telles que la transformation de l'acide cyanhydrique en acide formique, due à M. Pelouze, la création de l'acide acétique au moyen du sulfure de carbone par M. Kolbe, ne fut point assez remarqué, sans doute parce que ces réactions n'étaient pas déduites d'une méthode plus générale, parce qu'on n'avait pas saisi le lien qui les rattache aux carbures et aux alcools. On ne vit là d'abord que des phénomènes exceptionnels, et d'éminens chimistes, comme Berzélius et Ch. Gerhardt, continuèrent à penser que dans la nature vivante les élémens obéis-

(1) Dès 1821, Döbereiner avait obtenu de l'acide formique par l'oxydation de l'acide tartrique.

(2) MM. Liebig et Würtz pensent que l'urée prend naissance dans l'intimité des tissus partout où des matériaux devenus impropres à la vie ont besoin d'être emportés par la combustion respiratoire.

sent à des lois très différentes de celles de la nature inorganique; ils maintinrent l'impossibilité pour la science de fabriquer de toutes pièces les corps que l'organisme engendre, ne prêtant à la chimie que le pouvoir d'analyser les produits dont la force vitale s'est réservé le secret de composition. Et cependant, par ses progrès, l'analyse des matières organiques indiquait déjà, comme on l'a vu plus haut, la voie qui conduisait à cette synthèse réputée inabordable. L'analyse en effet ne nous avait pas seulement enseigné de quels élémens primordiaux les matières organiques sont composées; en fournissant pour chacune d'elles les proportions des élémens, ou, pour m'exprimer dans le langage technique, en donnant pour chaque composé le chiffre des équivalens, elle permettait de dresser une échelle ascendante ou descendante de groupemens. Les formules qui représentent d'une manière abrégée les composés quaternaires, ternaires ou binaires, mises en regard les unes des autres, prouvent que la suppression de quelques volumes d'un ou de deux de ces élémens, accompagnée parfois de l'addition de nouveaux volumes d'un troisième, transforme un composé organique en un autre n'en différant que par les exposans à l'aide desquels le nombre des équivalens est indiqué.

Ces formules ne résument pas sans doute tous les phénomènes qui se passent dans l'union des molécules; il y a certainement des faits produits dont ces sortes de monomes algébriques ne fournissent aucune indication. Ainsi il arrive souvent que les élémens de l'eau s'éliminent au moment de la combinaison pour se fixer derechef quand a lieu la décomposition. Il n'y faut donc pas chercher la représentation rigoureuse du mode de composition des corps; ces formules n'ont d'autre objet que de faire saisir d'un coup d'œil la nature des élémens, leur proportion en poids et l'équivalent du composé lui-même; mais elles permettent par cela seul d'exprimer avec certitude toutes les transformations chimiques d'un composé, toutes les réactions auxquelles il peut concourir, car ce sont là des relations de poids et d'équivalens établies en dehors de toute hypothèse sur la constitution des corps.

Les formules une fois admises avec la signification précise et limitée qu'elles comportent, et réduites à n'être que l'expression abrégée des résultats de l'analyse, la comparaison montra que, du moment où il deviendrait possible d'opérer dans une matière organique une addition ou une suppression d'une certaine quantité de volume d'un ou de plusieurs de ces élémens, on la transformerait en une autre matière déterminée. Par l'association de moyens empruntés tantôt à la chimie organique, tantôt à la chimie minérale, on arriva à une décomposition partielle des corps qui permettait de changer un corps donné en un autre moins complexe. On réussit

à priver un composé quaternaire d'abord de son azote et à le ramener par là à n'être plus qu'un composé ternaire; puis on élimina l'oxygène de telle façon qu'on n'eût plus qu'un composé binaire d'hydrogène et de carbone, ou, comme l'on dit, un carbure d'hydrogène. Le carbure à son tour, soumis à l'influence d'une température très élevée, fut séparé en ses deux élémens, et on obtint ainsi isolément le carbone et l'hydrogène.

On le sait toutefois, ce n'est pas seulement par les élémens, par la nature des unités matérielles, que les matières d'origine organique diffèrent; c'est encore et surtout par la quantité de ces élémens ou unités, par la proportion des volumes en un mot. Bien des substances organiques sont exactement composées des mêmes élémens, mais elles diffèrent par la proportion de ceux-ci; altérez quelque peu cette proportion, et vous donnerez naissance à une autre substance. A volumes égaux par exemple, deux gaz que fournissent les matières organiques peuvent contenir deux fois, quatre fois, vingt fois plus de carbone l'un que l'autre. Le carbone est ainsi plus condensé dans l'un des gaz que dans l'autre. Eh bien! de même que l'on était parvenu à éliminer d'un composé quaternaire un, puis deux élémens, on parvint à enlever à un composé successivement un ou deux volumes, quelquefois plus, d'un de ses composans, et à diminuer par là graduellement la condensation de cet élément formateur. Si on dresse une échelle des carbures d'hydrogène au haut de laquelle se placent ceux où le carbone est le plus condensé, et qui d'échelon en échelon fasse descendre jusqu'à ceux où il l'est le moins, on verra que par des décompositions successives il est possible d'arriver d'un des carbures les plus riches en carbone à celui qui en est le moins pourvu. L'analyse, en établissant la faculté de descendre l'échelle de composition, faisait donc entrevoir la possibilité de la remonter. Il fallait rechercher des procédés inverses; autrement dit, il fallait recourir à la synthèse, qui est l'inverse de l'analyse. Puisque des matières organiques étaient déjà sorties des laboratoires artificiellement fabriquées par décomposition, on était fondé à espérer qu'on en pourrait fabriquer d'autres en suivant dans une direction opposée la voie que l'analyse avait tracée. Il fallait d'abord recomposer les carbures d'hydrogène, point de départ, comme l'avait déjà vu Aug. Laurent, de tous les composés organiques, puis, par l'addition d'un élément nouveau et la condensation ou l'elimination de ceux qu'on avait déjà combinés, arriver aux substances ternaires, pour de là s'élever, s'il était possible, à ces matières végétales ou animales quaternaires, telles que les alcalis végétaux, la fibrine, l'albumine, etc.

Cette méthode, il ne suffisait pas de la concevoir; on devait encore l'appliquer, et l'application offrait de graves difficultés tenant

au caractère différent de stabilité, de permanence des substances sur lesquelles on opère. Voulait-on par exemple fabriquer des carbures d'hydrogène, on devait demander le carbone à ces composés très simples où il est combiné avec l'oxygène, tels que l'acide carbonique, l'oxyde de carbone. Or la stabilité de ces corps luttait, dans l'opération chimique, contre la facile destruction des carbures eux-mêmes, d'une constitution beaucoup plus précaire. Force fut donc de ne pas s'en tenir à la méthode logique, qui n'eût été que l'inverse de l'analyse, de ne pas toujours procéder du simple au composé, et d'user de moyens détournés, en quelque sorte d'artifices, pour arriver au but. C'est là que se montra le génie de l'expérimentateur. On va en trouver un exemple dans le procédé auquel recourut d'abord M. Berthelot avant d'avoir découvert des méthodes plus simples et plus directes.

Ce premier procédé conduit à transformer l'eau et l'acide carbonique, c'est-à-dire les matériaux naturels des formations végétales, en composés organiques proprement dits. M. Berthelot commença par créer artificiellement de l'acide formique, corps ternaire, mais qui, à raison de la simplicité de sa composition, présentait dans sa reproduction moins de difficultés; car cet acide, formé de carbone, d'hydrogène et d'oxygène, ne diffère en réalité de l'oxyde de carbone, c'est-à-dire d'un composé minéral proprement dit, que par un excès d'oxygène, excès qui, uni à une quantité correspondante d'hydrogène, représente les élémens de l'eau. En effet, l'acide formique, chauffé avec de l'acide sulfurique concentré, se décompose précisément en eau et en oxyde de carbone. C'était là ce qui avait montré que, sans des réactions bien compliquées, il devait être possible de remonter de l'oxyde de carbone à l'acide formique. Restait à y fixer l'eau, et c'est à quoi M. Berthelot parvint en faisant usage de la potasse, alcali très apte à se combiner avec l'acide formique sitôt qu'il aurait pris naissance et à le conserver ainsi sous forme de sel, le formiate de potasse.

L'acide formique fourni directement par l'oxyde de carbone est identique à celui qui se produit physiologiquement, qui se rencontre dans la sueur, dans le sang et dans divers liquides du corps humain. Il offre dans sa stabilité et ses réactions les mêmes caractères généraux que les substances organiques naturelles, c'est-à-dire cette même propriété de se transformer graduellement, sous l'influence de forces peu énergiques, en donnant naissance à de nouveaux composés analogues à lui-même. M. Berthelot, une fois en possession de l'acide formique artificiellement engendré, le traita par la baryte ou oxyde de baryum, d'où il résulta du formiate de baryte. Ce sel, décomposé par une chaleur élevée, produisit d'une part un carbonate de baryte, et de l'autre divers composés où se

trouvent combinés le carbone, l'oxygène et l'hydrogène, et au milieu desquels apparurent les carbures d'hydrogène cherchés, à savoir l'hydrogène protocarboné ou gaz des marais, l'hydrogène bicarboné ou gaz oléfiant, le propylène et diverses autres substances plus compliquées.

Le procédé qui vient d'être exposé dota définitivement la science d'une méthode de synthèse qui allait permettre de créer de toutes pièces un ordre entier de matières organiques. Les matières qui appartiennent à cette catégorie sont fort simples sans doute : ce ne sont que des composés binaires résultant de la décomposition spontanée de débris végétaux accumulés au fond des eaux, dans la profondeur du sol; mais ce n'en était pas moins là un premier pas dans la voie de la création artificielle. M. Berthelot varia et perfectionna ses procédés; il recourut à des moyens qui furent souvent plus heureux. C'est ainsi qu'il parvint à transformer le sulfure de carbone en carbure d'hydrogène. Toujours guidé dans ses recherches par une même idée générale, il découvrit la méthode de synthèse la plus simple et la plus directe qui se puisse imaginer, car il réussit à combiner directement le carbone et l'hydrogène, c'est-à-dire à opérer une combinaison regardée jusque-là comme impossible. En effet, tous les carbures d'hydrogène connus se décomposant en leurs élémens sous l'influence d'une haute température, l'espoir de réunir directement ces mêmes élémens semblait chimérique. Un fait demeuré inaperçu montra à M. Berthelot qu'il n'était pas téméraire de tenter un pareil rapprochement. Il avait observé un carbure d'hydrogène d'une stabilité exceptionnelle, l'acétylène, plus riche en carbone que les autres gaz hydrocarbonés. Cet acétylène, il l'avait obtenu par la condensation directe du gaz des marais, ainsi que par la décomposition opérée dans les autres carbures et composés organiques à l'aide de la chaleur. Il l'avait rencontré jusque dans le gaz de l'éclairage, auquel ce carbure communique une partie de son odeur et de son pouvoir éclairant. De là, chez l'habile chimiste, la pensée que l'acétylène pourrait être obtenu par la réunion directe de ses élémens. Après divers tâtonnemens, l'expérience réussit complétement. La démonstration de ce fait capital est aussi brillante que décisive. On fait circuler un courant d'hydrogène sur le charbon porté à l'incandescence et réduit en vapeur par l'arc électrique; on obtient alors cette lumière éblouissante que nous avons tous contemplée au théâtre ou dans les fêtes publiques. Si on la produit dans un courant d'hydrogène, ce gaz s'unit immédiatement au carbone vaporisé, et l'acétylène prend naissance.

Le carbure d'hydrogène, ainsi créé par une synthèse immédiate, n'est pas un produit isolé, mais le point de départ de bien d'autres produits. En l'unissant avec l'hydrogène naissant, M. Berthelot

forma le gaz oléfiant; en combinant celui-ci avec les élémens de l'eau, il obtint aussitôt l'alcool. Il ne suffisait pas cependant d'avoir fabriqué quelques-unes des matières constituant le premier ordre des substances organiques; il fallait encore en établir la génération mutuelle, montrer comment l'on pouvait passer de l'une à l'autre, en un mot retrouver bien nettement par la synthèse les divers échelons qui mènent à ce qu'on pourrait appeler le premier étage des formations organiques. Le plus simple de tous ces carbures, c'est le gaz des marais ou formène; là le carbone se trouve le moins condensé, car un litre de formène ne renferme qu'un demi-gramme de carbone, tandis que tous les autres gaz hydro-carbonés connus en contiennent dans un litre au moins un gramme. En même temps que la condensation du carbone est très faible, l'hydrogène se trouve avec ce dernier corps dans un rapport plus grand que cela ne s'observe pour tout autre carbure. Le gaz des marais devait donc être le point de départ d'une série d'opérations destinées à reproduire des carbures de plus en plus riches en carbone. M. Berthelot les exécuta, et il réussit à transformer successivement, par des méthodes directes, le formène en acétylène (deux fois aussi condensé), en benzine (six fois aussi condensée), en naphtaline (dix fois aussi condensée); par des méthodes indirectes, il changea le même gaz en éthylène (4 parties de carbone, 4 d'hydrogène), en propylène (6 parties de carbone, 6 d'hydrogène), en butylène (8 parties de carbone, 8 d'hydrogène), en amylène (10 parties de carbone, 10 d'hydrogène). Il avait découvert le moyen de condenser de plus en plus le carbone, et en opérant cette condensation il vérifiait par la synthèse cette loi importante : chaque molécule de l'élément que l'on condense s'unit à 2, 3, 4 ou un plus grand nombre de molécules de la même nature; c'est ce qu'on nomme la *polymérie*. Ainsi, dans les nouveaux carbures obtenus par voie de condensation, le nombre des équivalens du carbone est toujours un multiple de celui de ces mêmes équivalens dans le corps générateur.

Cette loi synthétique mettait en évidence les combinaisons arithmétiques qu'opère la nature, et démontrait par la pratique la génération des corps par l'assemblage d'un certain nombre de molécules d'espèces différentes accompli suivant différentes proportions; elle établissait la possibilité de créer des carbures d'hydrogène à l'infini en condensant de plus en plus les élémens qui y entrent. Qu'on condense par exemple deux molécules d'amylène formées chacune de 10 parties de carbone et de 10 parties d'hydrogène en une seule, on obtiendra la molécule d'un corps nouveau, le diamylène, découvert par M. Balard, et qui se trouve composé de 20 parties de carbone et de 20 d'hydrogène. Par une condensation nouvelle, on obtiendra le triamylène, dont la molécule renfermera

30 parties de chacun des élémens carbone et hydrogène, puis le tétramylène, dont la molécule en contiendra 40 parties, et ainsi de suite. Cette génération croissante au moyen de la condensation du carbone pourra être appliquée à d'autres carbures d'hydrogène où les deux élémens ne se trouvent pas combinés suivant le même rapport que précédemment, et donner de la sorte naissance à une série parallèle de carbures. Si l'on prend comme point de départ le plus simple de ces carbures, celui où les deux élémens se trouvent dans des proportions représentées par des nombres pouvant fournir, par voie de multiplication et de soustraction, divers ordres de multiples, à savoir le formène ou gaz des marais, on réussira par tous les degrés de condensation à engendrer tous les carbures d'hydrogène imaginables.

Toutefois, dans la formation successive des corps qu'opère M. Berthelot, les deux élémens ne subissent pas toujours en même temps une condensation, comme cela s'observe pour l'amylène. Dans le plus grand nombre de cas, tandis que la richesse en carbone augmente, la proportion d'hydrogène reste stationnaire ou même diminue. Il faut donc, alors qu'on condense le carbone, éliminer parfois successivement une proportion d'hydrogène. Les propriétés des corps sont si bien unies à la dose relative des élémens qui les composent, que dans les carbures d'hydrogène il suffit qu'une partie d'hydrogène ait disparu pour qu'on se trouve en présence d'un carbure nouveau ayant ses propriétés spéciales. Je ne m'étendrai pas davantage sur les recherches de M. Berthelot relatives à la synthèse de ces carbures. Qu'il me suffise de dire qu'ayant formé d'abord les plus simples de ces composés binaires, il obtint les autres carbures par la condensation de leurs élémens.

La fabrication artificielle des composés organiques binaires était donc démontrée possible; elle était opérée dans une foule de cas. Il fallait maintenant gravir de nouveaux échelons du règne organique, arriver à un second étage, les composés ternaires. Ces composés, ils s'étaient déjà pour ainsi dire laissé forcer dans leurs retranchemens par la fabrication de toutes pièces de l'acide formique au moyen de l'acide cyanhydrique, due à M. Pelouze; mais cette conquête n'avait été que le résultat d'une sorte de coup de main sur un ouvrage avancé mal défendu : il était nécessaire, pour arriver à résoudre complétement le problème, de s'en prendre à ces substances ternaires essentiellement organiques n'ayant pas dans le règne minéral de correspondans et qui constituent une catégorie à part, car, leur synthèse opérée, on aurait la preuve la plus concluante que les composés organiques sont dus au jeu des mêmes forces qui produisent les phénomènes de la chimie organique. Entre

ces substances se placent en première ligne les alcools, composés neutres, formés de carbone, d'hydrogène et d'oxygène, et ayant pour type l'alcool du vin ou alcool proprement dit. Ces corps, qui constituent aujourd'hui une classe nombreuse et des plus importantes, ont la propriété de donner naissance aux éthers (1) en se combinant directement avec un acide quelconque, tandis que l'eau qu'ils contiennent est éliminée. Les éthers à leur tour, en fixant de nouveau les élémens de l'eau, reproduisent les alcools qui leur ont donné naissance. Ces alcools, on les a extraits d'abord des matières organiques : la fermentation du sucre produit de l'alcool ordinaire; la distillation du bois fournit l'alcool méthylique ou esprit de bois. De celle de l'huile de ricin, on retire l'alcool caprylique; de celle du blanc de baleine, l'alcool éthalique. Dans ces derniers temps, un chimiste fort distingué, M. Cahours, a retiré des résidus de la fermentation vineuse l'alcool amylique.

On peut, suivant la proportion des élémens, hydrogène et carbone, toujours associés à deux équivalens d'oxygène, établir entre les alcools diverses sections. Pour ceux de la première, de la composition la plus simple, deux équivalens d'oxygène sont unis à des proportions d'hydrogène et de carbone, qui présentent de part et d'autre une progression régulière. M. Berthelot, remarquant qu'ils peuvent tous se représenter par les élémens de l'eau unis à un carbure d'hydrogène, en conclut qu'à l'aide d'un pareil carbure, le gaz oléfiant par exemple, on devait parvenir à fabriquer de toutes pièces des alcools; on n'aurait qu'à combiner ces corps binaires avec les élémens de l'eau. Il y réussit, employant tantôt le gaz oléfiant, ce qui lui donna l'alcool ordinaire, tantôt le propylène, ce qui lui donna l'alcool propylique. Le procédé demeurait toutefois insuffisant pour d'autres alcools de la même classe. M. Berthelot imagina alors d'unir un carbure d'hydrogène à un hydracide, c'est-à-dire à un acide où l'hydrogène remplace l'oxygène et en joue le rôle. Il parvint de la sorte à créer un éther où il substitua ensuite à l'hydracide les élémens de l'eau, et il arriva à ce qu'il cherchait.

Ce procédé eut des résultats beaucoup plus généraux que le précédent, qui était pourtant en réalité plus simple. Ce n'est pas seulement l'acide propylique que M. Berthelot a produit à l'aide d'un carbure d'hydrogène, tel que le propylène; tout carbure qui lui présentait entre les élémens composans les mêmes rapports de quantité que le gaz oléfiant lui a fourni un alcool correspondant. C'est ainsi que de l'amylène M. Berthelot tira un alcool amylique, du

(1) Le nom d'éther a été d'abord appliqué à un liquide très volatil doué d'une saveur suave et pénétrante que l'on obtient en distillant un mélange d'alcool et d'acide sulfurique.

caprylène un alcool caprylique, de l'éthalène un alcool éthalique. En fixant de l'oxygène sur le gaz des marais, il obtint également, en vertu d'une seconde méthode générale, un alcool, celui que l'on appelle méthylique.

La synthèse des alcools des autres classes est moins avancée; mais l'application de pareilles méthodes a déjà permis d'en refaire quelques-uns. Cette production tout artificielle de composés aussi importans et aussi essentiellement organiques que les alcools était une victoire décisive remportée sur la nature. Une des voies principales menant à la création des produits organiques était ouverte. Un pas de plus, et l'on allait reproduire, avec les élémens minéraux, ces innombrables dérivés des alcools qui remplissent l'histoire de la chimie depuis soixante ans. Ces dérivés, dont plusieurs préexistaient dans la nature, sont les uns d'essence éthérée, de propriétés moléculaires étroitement liées à celle des alcools, au moyen desquels ils s'engendrent par déshydratation, combinaison ou réduction; les autres, obtenus par voie d'oxydation, s'écartent davantage des propriétés des alcools générateurs. A la première catégorie appartiennent les éthers proprement dits, à la seconde les acides végétaux, les aldéhydes (1), intermédiaires entre les acides et les alcools, les acétones, qui s'en rapprochent, les amides, tirés des sels ammoniacaux par déshydratation. « Les alcools une fois obtenus artificiellement, les acides organiques paraissent devoir en être tirés par une voie assez régulière, car à chaque alcool correspond un acide particulier, n'en différant que par deux molécules d'hydrogène en moins et par deux molécules d'oxygène en plus. Il existe aujourd'hui plusieurs méthodes pour convertir un alcool en son acide correspondant. J'ai déjà dit plus haut qu'un chimiste allemand, M. Kolbe, était parvenu à préparer artificiellement l'acide acétique. MM. Dumas et Malaguti ont depuis, et avant que la synthèse eût été portée au point d'avancement actuel, donné une méthode pour la production d'un acide analogue à l'acide acétique au moyen d'un alcool moins carboné.

En général, chacun des dérivés fondamentaux des alcools devient le point de départ de nouveaux composés, et ceux-ci peuvent à leur tour servir à en former d'autres. Ainsi s'étend d'une manière presque indéfinie la chaîne des principes que l'on peut produire avec les alcools. L'étude de la préparation de tous ces dérivés a été plus spécialement poursuivie sur les alcools ordinaire et méthylique et sur les combinaisons benzoïques; mais les résultats auxquels on a été conduit par ces recherches particulières sont d'ordinaire d'une

(1) Les aldéhydes sont des alcools incomplets dérivés des alcools en vertu d'une perte d'hydrogène opérée sans substitution.

application très étendue, et se reproduisent sur tous les alcools. En effet, lorsqu'on a composé un corps au moyen d'un alcool déterminé suivant une méthode régulière, il suffit le plus souvent d'appliquer la même méthode à chacun des autres alcools pour composer toute une série de corps formés suivant les mêmes procédés et susceptibles de jouer le même rôle chimique.

Sans doute ce n'est là encore qu'un bien petit coin du vaste champ à défricher, et nous n'avons guère fait que les premières stations d'une route dont la longueur ne saurait être mesurée; mais les principes à l'aide desquels on accomplira de nouveaux progrès sont déjà posés. Quelques-uns des éthers qui constituent une des classes de ces innombrables dérivés alcooliques ont été recréés de toutes pièces. C'est ainsi que M. Berthelot est parvenu à fabriquer l'essence de moutarde, qui n'est en réalité qu'un éther, baptisé par les chimistes du nom un peu barbare d'éther allylsulfocyanique. Pour cela, il traite l'éther dit allyliodhydrique, dont la synthèse est également possible par le sulfocyanate de potasse.

La synthèse des corps gras naturels, réalisée encore par M. Berthelot, nous offre une application plus étendue des mêmes idées. Elle donne son fondement à la théorie générale des alcools polyatomiques, théorie découverte également par lui, et à l'aide de laquelle cet éminent expérimentateur fait rentrer dans le cadre scientifique de la chimie les corps gras neutres et les sucres demeurés jusque-là en dehors de toute classification. C'est cette même théorie qui a servi depuis de guide à M. Adolphe Würtz dans ses remarquables travaux sur les glycols, qui lui ont valu récemment le prix biennal de l'Institut.

La théorie formulée par M. Berthelot, en confirmant la génération des carbures d'hydrogène établie par l'expérience, nous fournit la preuve qu'elle est un guide sûr dans ce genre de recherches; elle nous montre que tous les carbures d'hydrogène peuvent être engendrés à l'aide du formène; autrement dit, tous ces carbures ne sont que du formène plus ou moins condensé. Chez certains carbures qu'on peut qualifier de *complets*, l'hydrogène éliminé est remplacé par un volume égal de formène; chez d'autres, qu'on peut appeler *incomplets*, le volume d'hydrogène éliminé est double, triple, etc., du volume de formène fixé. M. Berthelot fait ainsi voir que le formène, c'est-à-dire un corps comprenant deux équivalens de carbone et quatre d'hydrogène, est le type générateur des carbures. Il y a de même pour les alcools, pour les acides, pour les aldéhydes, pour les éthers, pour les alcalis, pour les amides, etc., de véritables types formateurs qui peuvent être engendrés théoriquement et expérimentalement au moyen des carbures d'hydrogène, c'est-à-dire en définitive au moyen du formène.

Cette idée féconde des types chimiques appartient surtout à MM. Dumas, Laurent, Gerhardt, et bien d'autres l'ont développée depuis; mais, abandonnant une hypothèse longtemps acceptée qui croyait les retrouver dans l'eau, l'hydrogène, l'acide chlorhydrique, M. Berthelot, pour les découvrir, interrogea les lois de la synthèse. L'existence de ces types et le succès avec lequel on est remonté des différens carbures d'hydrogène au formène font concevoir l'espoir très fondé de reproduire un jour les composés qui semblaient tout d'abord l'œuvre la plus exclusive de la vie organique. Comme les substances azotées artificielles résultent de l'union de l'ammoniaque et de l'acide nitrique avec les principes oxygénés, on est conduit à supposer que les substances azotées naturelles sont nées de la même façon. Or ces principes oxygénés peuvent être formés à leur tour, le plus souvent, à l'aide des alcools; il suffira donc d'opérer l'union de ceux-ci avec l'ammoniaque et l'acide azotique dans certaines conditions pour arriver à reproduire les substances azotées naturelles. J'ai dit plus haut que M. Wöhler était parvenu à fabriquer l'urée par la combinaison de l'ammoniaque avec l'acide cyanique. M. Würtz a réussi à créer toute une série de produits renfermant les élémens de cette même substance, mais dans lesquels un ou plusieurs équivalens d'hydrogène se trouvent remplacés par des radicaux d'alcool, qui, unis aux acides, donnent naissance à des sels nettement cristallisés et qui se décomposent à la manière de l'urée sous l'influence de l'eau; c'est ce qu'il appelle des urées composées. Ces corps curieux et nouveaux, M. Würtz les observa dès 1847, en traitant par l'acide cyanique non plus l'ammoniaque, mais d'autres composés azotés dont la découverte lui appartient également et qui sont les ammoniaques composés (éthylamine, méthylamine, amylamine, etc.). Le premier de ces corps s'obtint en distillant avec de la potasse de l'éther cyanique, c'est-à-dire un corps renfermant à la fois les élémens prochains de l'ammoniaque et ceux de l'alcool. Ainsi, avant qu'on eût entrevu toutes les ressources de la synthèse, cet habile chimiste, s'il n'avait pas créé de toutes pièces les alcalis organiques que nous fournit la nature, en fabriquait du moins d'artificiels ayant avec eux une frappante analogie, et dont quelques-uns se sont même retrouvés dans des produits naturels. C'est ce qui est arrivé notamment pour la butylamine, dont un chimiste anglais, M. Anderson, constatait la présence dans la partie la plus volatile de l'huile provenant de la distillation des os. Presque en même temps que M. Würtz, M. Hofmann parvenait à reproduire les ammoniaques composés en recourant à une autre voie qui mit plus complétement en relief leur constitution. Ainsi, on est en voie de reproduire un grand nombre de matières organiques, et le voile dont s'enveloppait la nature se déchire en bien des points. On pour-

rait encore dire aux chimistes : Vous refaites l'œuvre de la création, soit; les moyens toutefois que vous employez sont autres, et vous ne nous éclairez pas en réalité sur l'action de la nature. M. Berthelot a répondu d'avance à cette objection en termes qui méritent d'être cités. « A la vérité, écrit-il, les principes que nous obtenons d'abord dans nos synthèses artificielles sont bien différens des principes qui se manifestent dans la synthèse végétale. Les premiers sont très simples et peu condensés, tandis que l'organisation végétale tend à engendrer les composés organiques dans l'état de condensation le plus élevé et dans l'état de complexité le plus grand possible. Ainsi l'amidon, la cellulose, les principes ligneux, sont des composés très condensés, qui paraissent résulter de l'accumulation d'un grand nombre d'équivalens des principes sucrés, combinés les uns avec les autres; l'albumine, la fibrine et les principes azotés analogues sont également des substances complexes et condensées, comparables aux amides et formées probablement par la réunion d'un certain nombre de principes plus simples. Il en est de même des corps gras naturels. On peut ici préciser davantage les idées, parce que la synthèse a éclairé complétement la constitution de cette classe générale des composés. Or la synthèse prouve que la plupart des corps gras naturels, tels que la stéarine, l'oléine, etc., représentent l'état de combinaison le plus avancé auquel puisse parvenir un dérivé glycérique. Dans les êtres vivans, nous ne rencontrons guère de corps gras formés en vertu de ces combinaisons intermédiaires que l'art nous apprend à obtenir d'abord, avant de parvenir jusqu'aux combinaisons complétement saturées. Ce sont là des circonstances remarquables et caractéristiques de la synthèse végétale; mais il est facile de montrer qu'elles n'établissent aucune distinction radicale entre la synthèse naturelle et la synthèse artificielle. Toute la différence tient aux conditions dans lesquelles nous nous sommes placés jusqu'à présent pour réaliser nos formations. »

La nature tire d'ailleurs les substances organiques des mêmes sources auxquelles les chimistes les empruntent dans les expériences de leurs laboratoires. Ceux-ci en effet mettent en œuvre l'eau et l'acide carbonique, et c'est précisément l'acide carbonique et l'eau qui fournissent aux végétaux et aux animaux le carbone et l'hydrogène qu'ils renferment. Par le concours de la lumière solaire et des parties vertes des végétaux, l'acide carbonique et l'eau sont décomposés; autrement dit, par le fait de la respiration végétale, l'eau passe à l'état d'hydrogène, et l'acide carbonique à l'état d'oxyde de carbone. Eh bien, si ce n'est pas sous l'influence de la lumière que le chimiste réalise la combinaison réciproque du carbone et de l'hydrogène dans la synthèse d'un produit organique, du gaz des marais par exemple, c'est pourtant aussi en réduisant

l'acide carbonique et l'eau de manière à donner naissance à l'oxyde de carbone et à l'hydrogène. Ces deux corps réagissent l'un sur l'autre à l'état naissant, comme cela se passe dans la nature organique, et engendrent le carbure d'hydrogène. Une autre question cependant se pose ici. Nous venons de voir que le chimiste était parvenu à former de toutes pièces des matières organiques, sans recourir ni à des végétaux ni à des animaux; peut-il en être de même dans la nature et peut-être doit-on croire qu'il se forme à la surface du globe des matières organiques par la seule influence des agens minéraux. M. Berthelot répond affirmativement, et il a consacré une des plus belles pages de son enseignement (1) à démontrer que, même en dehors de l'intervention des êtres vivans, les matières organiques peuvent être conçues et réalisées dans la nature par des voies purement minérales. Les efforts que la chimie est obligée de faire pour rattacher les premiers anneaux d'une chaîne immense dont les diverses parties s'offrent à nous séparées, la nature n'a pas besoin d'y recourir; elle accomplit tout sans peine par des moyens fort simples. Plus on pénètre dans le détail de la création, plus on s'aperçoit que ce qui nous paraît le plus complexe et le plus irrégulier n'est au fond que le résultat de lois simples et constantes, et nos moyens artificiels se rapprochent d'autant plus des procédés de la nature, que nous les avons simplifiés davantage. L'œuvre du génie consiste précisément à faire découler d'un petit nombre de principes facilement formulables les applications les plus ingénieuses et les inventions les plus puissantes. Eh bien, ce génie des génies dont les plus merveilleuses intelligences humaines ne sont que des réductions infiniment petites a ramené à une simplicité extrême, à la plus grande simplicité possible, toutes les opérations de la nature; l'intelligence divine nous apparaît comme la conscience d'une loi unique et simple embrassant tout l'univers, et dont les applications indéfinies engendrent une multitude de phénomènes qui se groupent par analogie et sont régies par de mêmes lois secondaires découlant de la loi primordiale.

III.

Maintenant que nous avons fait connaître les conquêtes les plus importantes de la chimie organique, jetons les yeux sur les conséquences qui semblent en découler, et tâchons d'apprécier l'extension qu'elles peuvent prendre. Il y a là de graves problèmes philosophiques qu'il n'est pas hors de propos d'aborder.

Un premier fait qui frappe, c'est la variété infinie de composés

(1) *Leçons sur les méthodes générales de synthèse en chimie organique professées en 1864*, p. 184.

résultant de la combinaison de trois ou quatre élémens. En augmentant ou en diminuant la condensation de l'un ou de plusieurs d'entre eux, on arrive à obtenir des matières de nature et de propriétés très différentes. A ces élémens on peut quelquefois en substituer d'autres qui, dans des proportions déterminées, jouent le même rôle et n'apparaissent ainsi que comme des variétés de ceux dont ils ont pris la place. Puisqu'une différence de condensation dans les molécules détermine des caractères et des qualités différens, comme ce sont les caractères et les qualités des corps qui nous servent à les distinguer, on est tout naturellement conduit à se demander si la condensation de la matière ne serait pas la cause principale de l'essence diverse des substances.

C'est une bien ancienne idée que celle de l'homéomérie, qui envisage tous les corps comme composés de petits élémens semblables à l'ensemble. La doctrine atomistique, qui fut celle de Démocrite et de Leucippe dans l'antiquité, concevait tous les êtres comme formés par un certain nombre d'atomes ou d'élémens simples, indivisibles, indestructibles, dont les assemblages variés constituent tous les êtres vivans et animés, de la même manière que les lettres de l'alphabet peuvent former par leurs associations les mots les plus divers. Cette doctrine, développée par Épicure, et qui n'était chez les philosophes anciens, étrangers à l'expérimentation, qu'une pure spéculation, se présente maintenant à notre esprit comme la conséquence possible d'une science bien plus positive et bien plus avancée. La multiplicité des composés dus à l'association d'élémens gazeux, comme l'oxygène, l'hydrogène, l'azote, suggère la pensée que la diversité des corps pourrait n'être qu'apparente, et que ces corps simples que nous prenons pour les élémens de la matière ne sont que des produits diversement condensés d'une matière unique. La chimie a dû et doit encore prendre les faits tels qu'ils nous apparaissent; elle doit dire, avec Berzélius, que les corps simples sont des êtres distincts, indépendans les uns des autres, dont les molécules n'ont rien de commun, sinon la fixité, l'immutabilité, l'éternité. Dans ce cas, il y aurait autant de matières distinctes qu'il y a d'élémens chimiques; mais, devançant les progrès de la science, ne peut-on pas supposer que les molécules des divers corps simples sont nées de la condensation d'une matière unique, telle que l'hydrogène par exemple? Des quantités semblables de cette matière pourraient, par des arrangemens différens, constituer des élémens ou radicaux de même poids, mais doués de propriétés distinctes. Dans cette hypothèse, on assimilerait les radicaux supposés simples de la chimie minérale aux radicaux composés de la chimie organique, les premiers différant toutefois des seconds par une stabilité infiniment plus grande et telle que les forces dont la chimie

dispose aujourd'hui seraient insuffisantes pour en opérer le dédoublement.

Cette question est encore à l'étude. La théorie peut déjà mettre sur la voie d'une solution satisfaisante par la comparaison exacte des *équivalens* des corps simples; mais ces équivalens, sommes-nous sûrs d'en avoir l'expression rigoureuse (1)? M. Dumas, qui a soulevé le problème, s'occupe depuis plusieurs années d'une révision générale des équivalens qui donnera sur ce point satisfaction aux scrupules de la science; mais il restera encore à savoir si ces équivalens peuvent se classer selon un petit nombre de séries, comme des termes liés entre eux par d'incontestables relations numériques. Tels qu'on les connaît, bon nombre des équivalens des corps simples ne sont pas dans ce rapport régulier. La loi formulée par le chimiste anglais Prout, et d'après laquelle, l'équivalent de l'hydrogène étant pris pour unité, ceux des corps simples les plus connus s'expriment généralement par des nombres entiers d'ordinaire peu élevés, cette loi est sujette à bien des exceptions. Quand les questions spéciales et circonscrites dans lesquelles le problème se décompose se trouveront résolues, on sera en mesure de prononcer; on verra si, comme M. Dumas est enclin à le supposer avec beaucoup d'autres chimistes, les chiffres exprimant les équivalens des corps simples peuvent être engendrés suivant des lois semblables à celles qu'une étude attentive fait découvrir dans la génération des équivalens des élémens composés ou radicaux de la chimie organique. Disons-le tout de suite, cette unité de la matière séduit singulièrement l'esprit, et les nombreux corps composés qui, dans les matières provenant des animaux ou des végétaux, ont les allures, les propriétés générales, la physionomie des corps simples, donnent une extrême probabilité à l'hypothèse que les corps simples ne sont eux-mêmes que des corps composés d'élémens identiques, mais inégalement groupés ou associés. Le phénomène du dimorphisme, qui nous montre des densités, des coefficiens de dilution, des propriétés optiques et certaines propriétés chimiques différentes dans un même corps suivant qu'il affecte une forme cristalline ou une autre, peut être encore cité à l'appui de l'hypothèse ici indiquée. La valeur de cette hypothèse ressort avec non moins d'évidence du fait de l'*isomérie*, observé dans les deux règnes. Jadis on admettait comme un axiome que l'identité de composition impliquait l'identité des propriétés. Depuis qu'on a constaté que des corps de

(1) Les quantités pondérables de chaque corps simple respectif qui se combinent avec une même quantité d'oxygène pour former des composés du même ordre, et qui peuvent se déplacer et se remplacer mutuellement, sont dits des *équivalens*. On rapporte les poids équivalens de tous les corps soit à celui de l'hydrogène pris pour unité, soit à celui de l'oxygène supposé égal à 100.

même composition possèdent des propriétés différentes, les idées qu'on se faisait sur la matière se sont singulièrement modifiées. C'est alors que Berzélius imagina sa distinction des corps *isomères* possédant la même composition et le même équivalent, des corps *polymères* ayant la même composition, mais dont les équivalens sont multiples les uns des autres, et des corps *métamères* doués de la même composition, du même équivalent, mais susceptibles d'être formés par l'union de composés binaires tout différens.

Les cas d'isomérie sont fort nombreux dans la nature et attestent que les molécules semblables ne se groupent pas toujours suivant la même loi. Ces groupemens s'opèrent sous des influences diverses, par l'effet d'agens qui sont les grands moteurs de la matière, de l'électricité notamment. Ainsi l'oxygène à travers lequel on a fait passer des étincelles électriques, quoiqu'il garde ses propriétés principales, n'a plus tous les caractères de l'oxygène, s'il est apte à contracter des combinaisons ou à produire des décompositions que ce gaz ne saurait opérer sous sa forme ordinaire; il devient ce que l'on appelle de l'ozone.

Cette unité, vers laquelle tend la chimie, peut-elle nous faire supposer que des lois complètement identiques régissent le monde animé et le monde brut? Devons-nous nous flatter de pouvoir un jour non-seulement refaire artificiellement toutes les matières organiques, mais reproduire à volonté les conditions dans lesquelles naîtra la végétation ou la vie? Je ne le pense pas. La physiologie et la chimie sont deux domaines bien autrement distincts que ne l'étaient, il y a un siècle, la chimie organique et la chimie minérale. Nulle part la plante même la plus élémentaire, l'animal le plus bas placé dans l'échelle zoologique, ne sont nés du concours d'affinités chimiques, de la combinaison des simples matières organiques ou inorganiques. Longtemps, il est vrai, on a cru aux générations spontanées; mais cette idée a perdu chaque jour du terrain malgré la ténacité de ceux qui la défendent, et, grâce aux beaux travaux d'un chimiste français, M. Pasteur, elle vient d'être définitivement ruinée. Ces germes que l'on supposait prendre naissance tout à coup, comme certains composés chimiques, ont trouvé leurs ancêtres. M. Pasteur nous a révélé l'existence dans l'atmosphère d'une multitude de corpuscules organisés qui sèment partout la vie en même temps qu'ils portent partout la destruction. Nulle part on n'a pu découvrir de germes là où ces animaux microscopiques n'existaient pas déjà; aucune réaction, aucune solution n'a pu présenter de ces animaux où l'air, à défaut d'un autre véhicule, ne les y eût pas déjà portés, et ces animaux infusoires interviennent eux-mêmes comme de grands agens chimiques; ils aidaient à leur insu les savans et les industriels dans quelques-unes des méta-

morphoses auxquelles ceux-ci avaient recours. Les mycodermes, ces pellicules lisses ou ridées, vulgairement appelées *fleurs du vin, fleurs de la bière, fleurs du vinaigre*, que l'on voit apparaître à la surface de toutes les liqueurs fermentées, sont des êtres organisés qui portent sur les matières organiques, telles que les sucres, les acides organiques, les alcools, les matières albuminoïdes, l'action comburante de l'oxygène. Les mucédinées, et sans doute aussi de petits infusoires, se trouvent ainsi être non pas la cause directe, mais la cause accidentelle de la fermentation. Telle est leur action que M. Pasteur a reconnu que l'on pouvait, par le développement d'une seule mucédinée, transformer en eau et en acide carbonique des quantités relativement considérables de sucre sans qu'il restât dans la liqueur la plus faible proportion de cette substance. Le même savant a constaté que toutes les fermentations proprement dites, visqueuse, lactique, butyrique, la fermentation de l'acide tartrique, celle de l'acide malique, étaient dues à la présence d'êtres organisés. Ce ne sont pas les matières albuminoïdes exposées au simple contact de l'air, de l'oxygène, qui constituent les fermens : ces matières n'en sont que l'aliment. C'est parce que l'air est tout rempli de corpuscules organisés, microscopiques, qu'il détermine par le simple contact la fermentation. Partout où l'atmosphère a été purgée de ces petits corps qu'elle charrie incessamment, qu'elle dépose à la surface des objets, la décomposition acide ou putride ne se produit plus. Ainsi, si les êtres microscopiques disparaissaient de notre globe, la surface de la terre serait encombrée de matières organiques mortes, de débris d'animaux et de végétaux. Ce sont les êtres microscopiques principalement, écrit M. Pasteur, qui donnent à l'oxygène ses propriétés comburantes : sans eux, la vie deviendrait impossible, parce que l'œuvre de la mort serait incomplète.

Ces poussières animées ou végétantes dont l'atmosphère inférieure est comme saturée, surtout dans nos villes, ces cellules organisées qui transportent l'oxygène de l'air sur toutes les matières organiques pour les brûler plus ou moins complétement, conservent leur fécondité jusqu'à la température de 130 degrés, c'est-à-dire jusqu'à cette même température au-delà de laquelle les spores ou germes reproducteurs des plantes cryptogames, appelés par le vulgaire *moisissures*, perdent leur faculté de reproduction. Ainsi nulle part nous ne pouvons saisir la vie apparaissant au sein d'une matière brute ou minérale, d'une matière même d'origine organique d'où elle s'est retirée. La condition indispensable de la transmission de la vie par un être déjà vivant ou végétant au germe qui en doit produire un nouveau se retrouve à tous les degrés de l'organisation. Certaines expériences cependant ont pu tout d'abord faire

concevoir l'espérance de créer la vie ou la végétation de toutes pièces, comme on crée maintenant des matières organiques. On a, par des moyens mécaniques, opéré des fécondations artificielles. Je ne parle pas seulement de la substitution de la chaleur habilement distribuée à la couvée pour les œufs de la poule, mais de véritables fécondations où l'on se passe du mâle, où un moyen mécanique porte sur les œufs, sur les germes, le fluide qui doit les rendre féconds. Ces expériences, qui datent déjà du siècle dernier, ont été renouvelées de nos jours même sur des animaux d'un ordre élevé, tels que les chiens. Le phénomène est sans doute digne d'attention; mais, notons-le bien, ce qui est artificiel, c'est le transport du liquide fécondant sur l'œuf : les deux facteurs de la génération, le liquide et l'œuf, étaient déjà donnés. Pour que la création de l'être vivant fût véritable, il faudrait que l'expérimentateur pût refaire à la fois artificiellement et l'œuf et la liqueur fécondante. Quant à l'œuf, produit d'une évolution si complexe et si intimement liée aux opérations de la vie, la chose est manifestement impossible; il faudrait avant tout refaire non-seulement ces principes immédiats que M. Frémy et Valenciennes ont retrouvés dans l'œuf, et qu'ils appellent *substances vitellines*, mais substituer à l'appareil ovarien, dont le produit diffère de composition pour chaque espèce, une série d'opérations chimiques exigeant une délicatesse, une rapidité, des soins qui dépassent la dextérité humaine. Quant à la liqueur fécondante, il peut paraître moins difficile de la fabriquer de toutes pièces avec les matières purement chimiques dont elle se compose, — l'eau, le phosphate calcaire, le chlorhydrate de chaux, la soude, et cette substance fort analogue à la fibrine, s'en rapprochant du moins, qu'on a nommée *spermatine*. Cette composition de la semence, qui n'est pas d'ailleurs la même pour les différentes classes d'animaux, offre au fond une complexité non moins grande que celle de l'œuf. Il y a là trois ou quatre liquides élémentaires : les uns constituent le principe fécondant, les autres en sont le dissolvant ou le véhicule; mais ce ne sont pas seulement des liquides qui figurent dans la liqueur reproductrice, il y a encore des élémens organiques indispensables à la fécondité, doués d'un mouvement propre, et où l'on a vu tour à tour des animaux ou de simples corpuscules mouvans. Ces zoospermes, ces spermatozoïdes, comme on les appelle, tiennent l'espèce de vie propre dont ils sont doués de l'animal au sein duquel ils ont pris naissance. Ainsi le chimiste, eût-il refait artificiellement toutes les matières chimiques que renferme la semence, serait ramené par ces corpuscules en présence du principe mystérieux de la vie qu'il s'efforcerait en vain de remplacer.

C'est ce principe animé et invisible qui préside à la formation de l'embryon, qui en distribue les diverses parties sur le modèle

de l'espèce, qui lutte contre les causes extérieures tendant à contrarier son action. Dans les opérations qu'il exécute, il n'a recours qu'aux seules forces mécaniques, physiques ou chimiques. Voilà pourquoi il n'est pas impossible, par l'application intelligente et l'action combinée de ces diverses forces, de recréer les matières à l'aide desquelles il façonne le germe, il nourrit la plante ou l'animal, il y entretient la chaleur et le mouvement; mais refaire dans sa complexité le végétal ou l'être vivant en se passant du principe animateur lui-même, voilà ce à quoi on ne saurait arriver. Il y a dans la formation d'un être vivant, d'un végétal nouveau, autre chose que du mouvement mécanique, de l'affinité, autre chose que des agens purement physiques; et même ce que nous appelons une création artificielle n'est point encore une création fatale et spontanée. Sans doute il n'y a plus là la force vitale qui dans la plante ou l'animal dispose les choses pour l'élaboration de la matière, puisque le chimiste obtient cette matière dans son laboratoire; mais l'expérimentateur qui se substitue comme ordonnateur à la force cachée que nous appelons la végétation ou la vie est lui-même une intelligence, un être animé qui n'a point été engendré artificiellement. On tient pour démontré le caractère tout artificiel des opérations de la synthèse chimique, parce qu'on ne prend les élémens formateurs que dans les sources minérales; on fait observer que la formation de toutes pièces des substances organiques ne serait pas démontrée si l'on se bornait à les composer avec des élémens produits eux-mêmes par l'action physiologique. On a certainement raison; mais il existe un élément dont il est absolument impossible de se passer : c'est l'intelligence, le génie de l'homme, et cet agent directeur de l'expérience a une origine purement organique, pour ne parler que le langage de la physiologie.

Est-ce à dire que l'apparition de la vie sur le globe ait été un miracle, un fait surnaturel? A mon avis, non. La rareté d'un phénomène ne le place point pour cela en dehors de l'ordre naturel; elle montre seulement que les conditions nécessaires pour le produire ne se rencontrent que rarement. Pareillement, de ce qu'un phénomène qui s'est produit il y a des myriades d'années ne se passe plus sous nos yeux, il faut simplement en conclure que les conditions nécessaires à la production n'existent plus. Tel est précisément le cas pour les végétaux et les animaux, qu'ils soient originairement issus d'êtres non semblables à eux, et qu'ils se soient graduellement modifiés sous l'influence des milieux, ou qu'ils aient surgi tout formés par le jeu de forces ne pouvant plus se faire jour, mais qui reprendraient leur effet si les conditions cosmiques redevenaient ce qu'elles ont été dans le principe. Dieu, toujours présent dans l'univers, ne s'est pas retiré de son œuvre après la création,

qui a d'ailleurs duré bien des siècles. Il a naguère agi comme il agit encore, suivant des lois générales dont la permanence et l'inflexibilité ne sont que la conséquence de l'infinie sagesse et de l'infinie prévoyance qui les ont établies. Partout et toujours, Dieu s'est manifesté dans la nature par des règles qui peuvent être déterminées à l'avance, calculées, combinées, parce qu'elles ont entre elles un admirable enchaînement et qu'elles sont immuables dans des conditions identiques, à l'instar de l'intelligence suprême dont elles émanent. Quand la vie est apparue, quand les différentes formes végétales, animales, se sont succédé en se modifiant, l'intervention de Dieu n'était pas plus active ni plus absente qu'elle n'est actuellement, et si nous avions pu assister aux divers actes de la création, nous n'aurions rien vu que des phénomènes dont nous pouvons, grâce à la géologie, nous représenter quelques-uns en imagination.

La vérité de cette observation ressort de certaines recherches contemporaines. A l'aide de hautes températures et de puissantes pressions, en se soumettant à de certaines conditions laborieusement obtenues, on a réussi à refaire artificiellement des substances minérales, des pierres précieuses, des roches qu'on était d'abord enclin à regarder comme le produit des phénomènes mystérieux accomplis lors de la création. Des matières produites accidentellement dans les usines métallurgiques ont mis sur la voie des procédés à employer. C'est ce qu'on peut voir dans le beau mémoire de M. Daubrée sur *le métamorphisme des roches*. Les causes de production de ces matières avaient cessé à la surface du globe; dès qu'elles ont été réunies artificiellement, les matières ont reparu. Seulement, comme on n'a pu opérer que sur une très petite échelle, on n'a produit qu'en une quantité très réduite ce que la température fort élevée de la terre a autrefois engendré en grandes masses.

Tout le problème consiste donc à ramener dans nos laboratoires les conditions primordiales, et c'est là pour les êtres complexes, pour les êtres organisés, une chose des plus difficiles. Non-seulement ces conditions sont aussi nombreuses qu'instables et délicates, mais nous manquons de données pour les apprécier, l'observation nous fait défaut. Voilà pourquoi on ne saurait nourrir raisonnablement l'espérance de fabriquer des végétaux, même les plus simples, des germes d'animaux, infusoires ou radiaires. Quelque progrès que fasse la chimie organique, elle sera toujours arrêtée par l'impossibilité de donner naissance à la force vitale, dont elle ne dispose pas, comme elle le fait pour la chaleur, la lumière, l'électricité, — force dont une fonction spéciale dans les deux règnes organiques garde le dépôt. La force vitale s'est produite dans des conditions dont nous n'avons aujourd'hui aucune notion, aucune idée.

ALFRED MAURY.

LES

CRISES DU LIBÉRALISME

EN ESPAGNE

SIMPLE HISTOIRE D'UNE SITUATION POLITIQUE.

Depuis que les révolutions ont transformé ou tendent à transformer la plupart des contrées de l'Europe, la vie publique est de plus en plus un combat, une série de crises, de contradictions et d'oscillations. Ce n'est point en un jour en effet, ce n'est pas sans de violens conflits intérieurs qu'une société se détache en quelque sorte de son passé et arrive à se créer des mœurs, des institutions, des traditions nouvelles. Passions, idées, intérêts, se livrent bataille, se défendent, résistent ou se précipitent en avant, et prédominent tour à tour, se disputant incessamment la politique d'un pays, se personnifiant dans des pouvoirs qui se succèdent. Cet état de lutte est le phénomène universel, immédiatement saisissable et mille fois observé des sociétés européennes de notre temps. Ce qui est plus nouveau, ce qui est aussi plus caractéristique et plus instructif, c'est cette nécessité de libéralisme qui semble s'échapper aujourd'hui de tout un ensemble de choses comme le dernier mot de toutes les tentatives, c'est cette conviction croissante, précisée et fortifiée par les événemens, que le libéralisme n'est pas seulement une vague et séduisante théorie, qu'il est la loi pratique du monde moderne, une condition définitive d'ordre et de sécurité,

qu'il est la vraie et unique solution des problèmes contemporains, qu'on peut tout avec lui, et que tout ce qu'on fait sans lui ou contre lui n'est qu'un expédient précaire et périlleux. Quels sont les peuples qui sont le plus à l'abri des révolutions? Ce sont assurément ceux qui jouissent régulièrement et grandement de la liberté. Quels sont ceux qui sont le plus menacés, qui vivent entre la crise de la veille et la crise du lendemain? Ce sont, à n'en pas douter, les peuples qui passent leur temps à se débattre sous l'étreinte intermittente des réactions absolutistes. Quand les difficultés s'amassent et que les gouvernemens assiégés d'impossibilités ne savent plus que faire, quel est leur procédé invariable pour se tirer d'embarras et se rouvrir une issue? Ils font entendre ce mot de libéralisme, qui est, à ce qu'il paraît, un cri de miséricorde dans la détresse. Quand des ministères nouveaux se forment, comment cherchent-ils à légitimer leur avénement, à se populariser? Ils se présentent tout simplement comme plus libéraux que ceux qui les ont précédés. Et comment tombent-ils? Parce qu'ils n'ont pas tenu leurs promesses. Les idées libérales font ainsi leur chemin par l'impuissance des réactions autant que par leur propre vertu. C'est l'expérience qui se poursuit confusément en Espagne à travers les malaises politiques, les perturbations financières, les luttes intimes, les grandes intrigues et les petites tempêtes.

Ce n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier au surplus que se prolonge au-delà des Pyrénées cette situation où des recrudescences de réaction absolutiste alternent avec les incohérentes velléités d'un libéralisme qui s'essaie sans pouvoir se préciser, surtout sans réussir à pénétrer au cœur même de la politique; ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Espagne voit passer des ministères qui périssent périodiquement d'impuissance et tourbillonner des partis qui ne sont plus des partis. A vrai dire, la première des faiblesses de la politique espagnole, celle qui laisse apparaître toutes les autres, c'est justement cette absence de direction, cette décadence confuse des partis qui sont les forces morales coordonnées d'un pays. C'est un fait évident que les deux grandes opinions dont les luttes ont rempli les premières périodes du régime constitutionnel au-delà des Pyrénées, et qui avaient leur organisation, leur programme, leurs représentans, n'existent plus désormais. La révolution de 1854, cette révolution préparée par les modérés, perdue par les progressistes, a achevé la déroute des uns et des autres en précipitant une décomposition qui est restée en définitive le résultat le plus clair de ce violent ébranlement.

Où en est aujourd'hui le parti progressiste, le vainqueur improvisé, embarrassé et momentané de 1854? Il s'est réfugié depuis

deux ans dans une abstention à peu près complète d'où il ne sait comment sortir. Il est travaillé de profondes divisions, envenimées par les animosités personnelles. Entre le duc de la Victoire, resté le chef passablement inactif de la masse de l'opinion progressiste, et M. Olozaga, qui ambitionne d'être chef à son tour, ou le général Prim, qui ne demanderait pas mieux que de les remplacer l'un et l'autre, il y a d'amers ressentimens que rien n'a pu apaiser. Et de plus ces vieilles fractions progressistes sont déjà dépassées par un jeune parti démocratique dont la raison d'être au-delà des Pyrénées n'est pas très saisissable, mais qui se remue, s'étend, fait sentir son action, quoiqu'on lui refuse le droit de vivre légalement et même de s'appeler de son nom. Le parti progressiste n'a point compris que se retirer systématiquement de la scène pour un prétexte léger et dans tous les cas accidentel, pour une circulaire plus ou moins restrictive d'un ministre qui était au pouvoir il y a deux ans, et persister dans sa retraite après que le prétexte a disparu, c'était ou livrer sa fortune à l'éventualité d'une révolution, ou avouer son impuissance en dissimulant ses divisions sous le voile d'une abstention calculée. Le parti modéré aurait pu sans doute profiter de cette éclipse des progressistes; mais où en est de son côté le parti modéré lui-même? Vaincu en 1854, il a retrouvé une apparence d'ascendant, il n'a pas retrouvé la cohésion. Il va de démembremens en démembremens, il ne peut se mouvoir sans se pulvériser. Les uns se sont repliés vers la réaction pure et ont formé un parti *néo-catholique* qui n'a vraiment rien de nouveau, qui n'est tout simplement que l'ancien carlisme, un absolutisme religieux et politique avec M. Nocedal pour pontife et M. Aparici pour acolyte dans le congrès. D'autres, moins absolus, mais aussi peu éclairés par les événemens, ne trouvent rien de mieux que de renouer les traditions d'il y a quinze ans, de recommencer le passé, de s'en tenir strictement aux programmes d'autrefois : ils s'appellent le parti modéré *historique*. Un petit nombre d'hommes plus jeunes et d'esprit plus ouvert ont levé hardiment le drapeau d'un parti conservateur retrempé aux sources libérales, et, chose curieuse aujourd'hui, c'est M. Gonzalez Bravo, le ministre de l'intérieur du dernier cabinet, qui a été pendant cinq ans le promoteur le plus passionné, le plus éloquent de ce parti nouveau, de cette nécessité du rajeunissement de l'opinion conservatrice par le libéralisme.

De cette poussière des anciens partis enfin est née l'*union libérale*, qui a trouvé son chef dans le général O'Donnell, et qui vient de reconquérir le pouvoir après l'avoir perdu il y a deux ans; mais quelle est la politique de l'*union libérale* elle-même? C'était sans doute une idée heureuse de créer dans le désordre croissant des

opinions une sorte de camp nouveau où pussent se rencontrer les hommes sincères de tous les anciens partis, modérés et progressistes. Malheureusement ce qui était une idée à l'origine est devenu un expédient fondé sur une large satisfaction d'intérêts personnels bien plus que sur une raison politique. C'est par là que l'*union libérale* a péri une fois, c'est par là qu'elle est encore menacée aujourd'hui. Ainsi s'explique cette succession de ministres naissant et mourant un peu au hasard, faibles devant la couronne, faibles devant le pays, forts uniquement du prestige d'un chef militaire ou de cette force factice que donnent des chambres créées à l'image de chaque cabinet. De là encore cette situation troublée tout à la fois par l'abstention des uns, par les efforts confus des autres, par la fantaisie de tous, atteinte de cette débilité intime et profonde qui fait de la politique comme un terrain miné et aminci, toujours près de s'effondrer dans une révolution. Et à mesure que cette crise des partis se déroule, ce n'est plus seulement la difficulté de composer un ministère qui grandit, c'est la monarchie elle-même qui se découvre, qui s'engage corps et biens, et devient peut-être l'enjeu de ces agitations stériles.

I.

Je viens aux faits, qui ne sont que la traduction sensible et palpable de cette incohérence morale au bout de laquelle est peut-être une révolution nouvelle. Au commencement de 1863, une administration de l'*union libérale*, présidée par le général O'Donnell, duc de Tetuan, vit encore; mais elle est déjà mortellement atteinte : elle s'en va par morceaux dans une série de crises partielles; elle périt pour n'avoir rien fait pendant cinq ans, pour s'être bornée à vivre, harcelée par ses adversaires naturels, progressistes et modérés, abandonnée par quelques-uns de ses amis qui l'accusent d'avoir compromis l'idée même qu'elle personnifie, et laissant en définitive un amas de difficultés politiques et financières. A ce moment, l'*union libérale* semble bien ruinée. Pour qu'elle redevienne possible, il faut évidemment ou qu'elle se retrempe dans la retraite ou que d'autres viennent lui rouvrir le chemin du pouvoir par leurs fautes. C'est là justement ce qui arrive. A dater de la chute de l'*union libérale*, en moins de deux ans, trois ministères se succèdent, le ministère Miraflorès, le ministère Arrazola, le ministère Mon, tous plus ou moins modérés d'origine et de tendances, tous inscrivant plus ou moins sur leur drapeau ces mots de conciliation et de légalité constitutionnelle, tous aussi aspirant à se faire une vie propre et distincte, mais ne réussissant en fin de compte qu'à

multiplier les nuances, à créer des fractions nouvelles. Le ministère du marquis de Miraflorès, qui fait des élections et qui, par une circulaire maladroite, provoque l'abstention des progressistes, dure dix mois; le ministère de M. Arrazola, qui prend le nom pompeux de cabinet du parti modéré *historique*, dure quelques jours; le ministère de M. Mon, qui se compose d'élémens semi-libéraux, semi-conservateurs, qui revient au système de fusion représenté par le général O'Donnell, ce ministère a une existence de six mois. Au fond, ce sont moins des cabinets aux couleurs tranchées, à la politique caractérisée, que des pouvoirs de transition, des relais ministériels entre l'ancienne *union libérale*, ce qu'on appelle déjà l'*union libérale historique*, et un retour du duc de Tetuan ou une combinaison modérée plus forte et plus efficace. Voilà le mot de la situation de l'Espagne durant ces deux années.

Et par le fait les choses se trouvent lancées sur une telle pente que les difficultés anciennes s'aggravent, que des difficultés nouvelles s'élèvent, que partout se manifeste une tension croissante. — Un jour, c'est l'abstention des progressistes qui est maladroitement provoquée et qui laisse un vide inquiétant dans le mouvement régulier des partis; un autre jour, c'est un symptôme de sédition militaire qu'on croit saisir, et on exile des généraux, on met en jugement des sous-officiers qui sont acquittés. Une nouvelle loi sur la presse, censée plus libérale, est à peine promulguée que, par une interprétation des plus étranges, on en vient à traduire les journaux devant des conseils de guerre. L'adoucissement pour les journaux consiste à passer sous la loi martiale! La question de la rentrée de la reine Christine en Espagne se réveille tout à coup, et ce qui était tout simple, ce qui ne pouvait avoir nulle importance avec un gouvernement sérieux, devient une grosse affaire d'état qui ravive les divisions. Avec des intentions assurément libérales, tous ces ministères, qui commencent par des protestations de légalité et de conciliation, finissent par pousser tout à l'extrême et par se voir assaillis de problèmes qui se traînent sans solution. Est-ce le pays cependant qui se montre agité et difficile? Nullement; le pays est plus fatigué et plus déconcerté qu'ému : c'est la faiblesse des ministères qui a ses conséquences naturelles, qui produit l'incertitude et le malaise. En août 1864, après six mois d'existence du cabinet présidé par M. Mon, nul ne doute à Madrid qu'un changement ne soit devenu nécessaire, qu'il n'y ait un effort décisif à tenter pour relever la direction des affaires, pour raffermir les conditions de la vie publique au-delà des Pyrénées, et par je ne sais quel lien mystérieux le voyage du roi en France à ce moment même, la visite qu'il fait à la reine Christine, semblent le prélude de cette évolution

attendue de la politique espagnole. Une brochure publiée à Paris avec un certain apparat et faite évidemment pour retentir à Madrid, *le Voyage du roi d'Espagne*, rattache à cet incident le programme de toute une situation.

Ainsi, au lendemain du retour du roi, aux premiers jours de septembre 1864, la pensée d'un changement est dans l'esprit de tout le monde en Espagne, jusque dans l'esprit de quelques-uns des ministres qui prennent eux-mêmes l'initiative de la crise d'où doit sortir une combinaison nouvelle; mais quelle sera cette combinaison? Les membres du ministère Mon, qui abandonnaient ainsi en chemin leur président du conseil et qui provoquaient la crise, M. Antonio Ulloa, M. Canovas del Castillo, avaient bien clairement la pensée secrète de favoriser la résurrection d'un cabinet de l'*union libérale;* seulement c'était trop tôt : l'*union libérale*, malgré l'autorité toujours survivante de son chef, n'avait ni la popularité, ni la majorité dans les chambres, ni un prestige moral suffisant après sa chute désastreuse de 1863. Si, d'un autre côté, à défaut de l'*union libérale* et du général O'Donnell, il ne s'agissait que de rassembler encore une fois quelques hommes de bonne volonté dans un cabinet promis d'avance à une vie incertaine et précaire, ce n'était point la peine d'ajouter un essai de plus à tant d'autres essais. Il fallait reconstituer ou tout au moins tenter de reconstituer un gouvernement. C'est là l'origine et la raison d'être du cabinet Narvaez, formé le 16 septembre 1864, de ce cabinet préparé par l'impossibilité ou l'inefficacité de toute autre combinaison, et appelé à résoudre les problèmes qui faisaient des affaires de l'Espagne l'écheveau le plus embrouillé et le plus confus.

Au premier moment de cette crise nouvelle et inévitable du mois de septembre, la reine avait appelé le duc de Tetuan; mais le général O'Donnell, qui était tombé pour n'avoir rien fait, pour avoir laissé s'embourber sa politique dans toute sorte d'embarras extérieurs, intérieurs ou financiers, le général O'Donnell présentait un programme qu'il n'était pas encore en mesure de faire accepter, et puis ce n'était là en réalité qu'un chemin détourné pour arriver à la seule combinaison prévue, peut-être possible ou du moins sérieuse. Le général Narvaez, qui était la personnification désignée de cette combinaison, se trouvait en Andalousie, à Loja, lorsqu'il sut qu'il était rappelé au pouvoir, et la promptitude avec laquelle il réussit, dès son arrivée à Madrid, à rassembler autour de lui quelques-uns des hommes les plus considérables, M. Gonzalez Bravo, M. Llorente, M. Arrazola, M. Alcala Galiano, le général Armero, le général Cordova, M. Barzanallana, cette promptitude attestait assez qu'il n'avait point été pris à l'improviste, qu'il s'était pré-

paré à ce rôle de reconstructeur d'un gouvernement. Le nom même des hommes d'ailleurs, leurs antécédens, leurs opinions, le talent de quelques-uns, tout était de nature à rehausser la signification de cette tentative. Dans ce ministère, il y avait cinq anciens présidens du conseil, ce qui dénotait tout au moins l'intention patriotique de subordonner toute considération vulgaire d'amour-propre à un intérêt public supérieur. Si par quelques-uns de ses membres, tels que M. Arrazola, M. Alcala Galiano, M. Seijas Lozano, le général Narvaez lui-même, le cabinet de septembre se rattachait au vieux parti modéré pur, il tendait aussi la main d'un autre côté aux fractions libérales par M. Gonzalez Bravo, qui depuis plusieurs années, notamment sous l'administration O'Donnell, s'était fait l'orateur véhément du libéralisme conservateur, par le ministre des affaires étrangères, M. Alejandro Llorente, esprit éclairé et habile qui n'entrait point assurément au pouvoir pour rétrograder et retomber dans les vieilles routines semi-absolutistes.

C'était, il faut le dire, un coup de fortune pour le parti modéré de se voir ainsi ramené au gouvernement sans violence, par le cours naturel des choses, dans des conditions qui étaient difficiles, il est vrai, mais où il pouvait aussi faire acte d'initiative, retrouver sa cohésion et son ascendant, s'il avait un instinct juste et ferme des circonstances, s'il était réellement à la hauteur du rôle qui s'offrait à lui. Personnellement le général Narvaez était un homme d'état favorisé : il trouvait l'occasion de se relever de l'échec de son médiocre ministère de 1857 ; il avait ce bonheur rare et singulier, après avoir préservé l'Espagne des contagions révolutionnaires en 1848, de revenir au pouvoir en 1864 pour la remettre dans le vrai chemin par un libéralisme intelligent, pour exercer une action réparatrice, conciliante et pacificatrice. Ce que l'*union libérale*, en un mot, avait promis de faire et n'avait point fait, le parti modéré et le général Narvaez avaient à le réaliser dans des conditions différentes, sans esprit de coterie, sans l'embarras des souvenirs compromettans de sédition militaire. C'était là pour le moment la vraie, l'unique politique. L'instinct public la pressentait et la demandait; la force des choses l'imposait; elle se dégageait comme une nécessité impérieuse de la situation tout entière de la Péninsule.

Ce n'était point, je le sais bien, une de ces situations criantes où les élémens de combustion sont déjà en flammes et où il ne reste plus qu'à couper le feu en toute hâte; c'était une de ces situations où les difficultés de toute sorte se sont accumulées, où le désordre et la confusion ont pénétré partout, dans la politique extérieure, dans la politique intérieure, même dans les affaires économiques et financières. Il faut se rendre compte de ces difficultés progressive-

ment amassées et en face desquelles se trouvait le ministère de septembre. Au premier coup d'œil, une question dominait tout et pesait sur la politique de l'Espagne, sur ses finances, sur l'esprit public : c'était la question de Saint-Domingue. Lorsqu'il y a quelques années le ministère O'Donnell, poussé tout à coup, lui aussi, par l'humeur des annexions, — qui n'a pas dans ces derniers temps médité sa petite annexion? — réincorporait à la monarchie espagnole cette partie de l'île de Saint-Domingue qui s'est appelée la république dominicaine, il ne songeait qu'à la satisfaction d'orgueil national qu'il procurait au pays et peut-être aussi au prestige qu'il se donnait à lui-même; malheureusement il introduisait du même coup dans la politique espagnole le germe d'une complication douloureuse. Il s'est trouvé en réalité que cette annexion spontanée et acclamée s'était accomplie avec une légèreté singulière. On n'a rien fait pour adoucir le poids de la domination nouvelle; on l'a au contraire aggravé par une nuée d'employés qui se sont abattus sur le pays, et une insurrection formidable a éclaté. Le gouvernement de Madrid a envoyé généraux sur généraux, régimens sur régimens, toute une armée, et cette armée est allée mourir en détail de la fièvre, perdant chaque jour du terrain, réduite à se replier sur quelques points principaux, dégoûtée de cette guerre ingrate, impuissante enfin devant un petit peuple tout entier en armes et embusqué dans ses forêts ou dans ses montagnes, si bien que le moment est venu où l'Espagne s'est trouvée en face de cette cuisante et amère alternative : ou il fallait envoyer toute une armée nouvelle, procéder par la conquête, par le fer et le feu, au risque de voir cette nouvelle armée périr dans sa victoire avec les insurgés eux-mêmes, ou il n'y avait plus qu'à s'avouer virilement qu'on s'était trompé et à se retirer franchement, courageusement d'une entreprise lointaine qui dévorait des milliers de vies humaines sans profit et sans gloire, en faisant de cruelles saignées aux finances déjà fort malades de l'Espagne. C'était ou une erreur de politique à soutenir jusqu'au bout sans espoir d'une compensation, ou une déception à subir avec un bon sens résigné. C'était d'abord justement le choix que le ministère nouveau avait à faire, auquel il avait à rallier l'opinion du pays.

Il rencontrait bien d'autres questions difficiles dans l'ensemble de la politique. L'attitude extérieure de l'Espagne en ce moment n'était certes rien moins que brillante, rien moins que simple et aisée. Au fond, l'Espagne est peu portée à se mêler aux affaires du monde; par goût, par habitude, peut-être par nécessité de situation, elle incline volontiers vers un système de neutralité qui est l'idéal de beaucoup de ses hommes d'état; mais en même temps,

par son légitime instinct d'orgueil national, elle aime à être comptée; elle voudrait avoir un rôle, une opinion dans les mêlées contemporaines, et de là des mouvemens contradictoires qui finissent souvent par de la confusion, quelquefois aussi par des déboires, à travers lesquels perce trop un sentiment dominant de méfiance et de mauvaise humeur vis-à-vis de la France. Je ne veux plus parler de cette affaire du Mexique où l'Espagne, on le sait, se jetait la première tête baissée, pour s'en évader en quelque sorte la première, et qui a été le plus clair témoignage de cette politique qui veut et ne veut pas. Cette difficulté, je l'avoue, avait disparu dans les rapports de la France et de la Péninsule, non cependant sans laisser quelques traces.

Deux questions tout au moins pesaient sur la politique extérieure espagnole au mois de septembre 1864. L'Espagne en était encore à reconnaître l'Italie. Elle avait sans doute plus que tout autre état des intérêts de dynastie qui étaient blessés, des intérêts religieux à sauvegarder; mais ce qu'il y avait d'étrange, c'est que, relevée par une guerre d'indépendance en 1808, rajeunie par une révolution en 1834, elle restait obstinément dans une attitude d'hostilité vis-à-vis d'une révolution de nationalité et de liberté. Puissance constitutionnelle, elle s'asservissait à un système qui aurait pu être celui d'un Ferdinand VII ou d'un duc de Modène se vantant de n'avoir jamais reconnu le gouvernement français de 1830 ou l'empire, et par le fait elle était moins avancée que les puissances absolutistes de l'Europe. Pendant que la Russie elle-même reconnaissait l'Italie, elle en était toujours à entretenir un ambassadeur auprès du roi François II à Rome, et elle confondait sa politique avec celle de l'Autriche, sans s'apercevoir que ce qui était naturel à Vienne ne l'était plus à Madrid, que cette réserve, d'ailleurs parfaitement impuissante, n'était que l'expression d'une mauvaise humeur dont elle avait à souffrir plus que l'Italie. C'était assurément une situation aussi bizarre, aussi embarrassée que stérile. D'un autre côté, l'Espagne se voyait engagée depuis peu dans un puéril et désastreux imbroglio sur les côtes de l'Océan-Pacifique. Pour obtenir la réparation de quelques méfaits dont avaient eu à souffrir quelques Basques fixés sur le territoire péruvien, elle avait commencé par commettre la faute d'envoyer, au lieu d'un plénipotentiaire ordinaire, un agent revêtu du titre vague et énigmatique de *commissaire royal*, qui sentait l'ancienne suprématie métropolitaine, et, par cet agent exalté de l'importance de sa mission, elle se trouvait sans le savoir, sommairement et sans déclaration de guerre, mise en possession des îles Chinchas, qui sont la richesse du Pérou. On avait donné à cet acte le nom de *revendication*, comme l'annexion

de Saint-Domingue s'était appelée une *réincorporation*. Qu'était-il arrivé? Le procédé des agens espagnols, de M. Salazar y Mazarredo et de l'amiral Pinzon, avait soulevé le sentiment national au Pérou et préparait déjà au gouvernement de Madrid une autre querelle du même genre avec le Chili. La question s'était rapidement envenimée par suite d'une tentative de meurtre dont M. Salazar y Mazarredo croyait avoir été l'objet, et voilà un conflit allumé ou tout près de s'allumer. Au premier moment, le ministre des affaires étrangères du cabinet Mon, M. Pacheco, s'était hâté sagement de désavouer ce mot de *revendication* appliqué à la prise de possession imprévue des îles Chinchas; mais l'occupation de ces îles ne subsistait pas moins, et cet incident restait dans toute sa gravité, plaçant le gouvernement de Madrid dans l'alternative de faire la guerre au Pérou ou de frapper ses agens d'un désaveu plus complet. Ici encore une politique sans précision et sans direction mettait l'Espagne entre une folie ruineuse et un acte de bon sens nécessaire, quoique toujours pénible à l'orgueil national.

La politique intérieure enfin était ce que j'ai dit déjà, un mélange de réaction impatiente, presque involontaire, et de mouvemens incohérens. Il était cependant libéral, constitutionnel, ou il voulait l'être, ce ministère de M. Mon qui vivait encore au mois d'août 1864, et il finissait par tomber dans le piége des politiques à outrance. Tout comme un autre, il exilait les généraux, et, chose qui n'était arrivée qu'exceptionnellement aux heures des luttes les plus ardentes, il livrait les journaux, comme en plein état de siége, à la juridiction militaire, au risque de les voir acquitter pour avoir voulu trop les frapper. Par la violence de ses procédés, il éveillait l'idée d'une crise imminente qu'il ne contribuait pas peu à provoquer. Au fond, il était très embarrassé, et il se débattait dans le vide, condamné même par les conseils de guerre qu'il érigeait en juges de la presse, errant entre les partis et considéré par tous, par quelques-uns de ses membres eux-mêmes, comme un ministère transitoire, sentant sa fin prochaine et créant sans préméditation, uniquement pour se défendre, une tension dangereuse. Le mal intérieur de l'Espagne n'était pas là seulement, il était plus encore peut-être dans les finances, dans une situation économique arrivée au dernier degré du désordre.

Que la crise économique de l'Espagne ne soit dans une certaine mesure qu'un épisode d'une crise plus étendue qui embrasse tous les pays, qu'elle tienne par quelques côtés à des causes générales, aux embarras monétaires universels, à la guerre d'Amérique, aux complications imprévues de la politique européenne, à tout ce qu'on voit et qu'on touche, cela se peut : elle a aussi certainement ses causes

propres et son caractère particulier; elle tient à des accumulations de déficits, à des excès de dépenses, à des opérations mal calculées et ruineuses de trésorerie, aux sacrifices imposés par des erreurs de politique qui se paient toujours. Je ne voudrais pas entrer ici dans de trop minutieux détails : qu'il me suffise de résumer cette situation financière de 1864 dans deux chiffres. Les déficits accumulés du budget ordinaire s'élevaient à plus d'un milliard de réaux; le déficit du budget extraordinaire constitué particulièrement depuis 1859 montait à près d'un milliard. Ce dernier provenait de ce qu'un ensemble de crédits de 2 milliards 800 millions de réaux votés par des lois successives de 1859, 1861 et 1863, et destinés à s'échelonner sur un espace de huit années, avaient été en réalité dépensés beaucoup plus vite. Sans doute ce budget extraordinaire avait et a toujours pour garantie le produit d'une certaine quantité de biens nationaux affectés à cet ordre de dépenses; il ne restait pas moins pour le moment un découvert considérable qui, en se joignant aux découverts du budget ordinaire, formait un beau déficit de plus de 2 milliards de réaux, — chiffre équivalant au budget d'une année!

Jusque-là et pendant plusieurs années, le gouvernement avait pourvu à tout de deux façons principales : il avait combiné toute sorte d'opérations avec la banque d'Espagne pour en avoir de l'argent, et il s'était servi au-delà de toute mesure des sommes confiées à la caisse des dépôts et consignations; au mois d'août 1864, l'état devait à cette caisse quelque chose comme 1 milliard 600 millions et plus. Malheureusement, en transformant ces deux institutions en agences, en succursales ou pourvoyeuses du trésor, il les avait mises à une dangereuse épreuve, il avait exposé la banque à suspendre ses paiemens en espèces par un refus plus ou moins déguisé de l'échange de ses billets, et la caisse des dépôts à ne pouvoir rembourser aux déposans les sommes qu'elle avait reçues : c'était ce qui avait eu lieu déjà et ce qui causait une véritable perturbation. Comment se tirer de là? Procéder par une augmentation d'impôts! Il sera certainement possible d'obtenir beaucoup plus des forces contributives de la Péninsule le jour où il se trouvera un ministre assez hardi pour mettre la main à de larges et intelligentes réformes économiques; jusqu'ici ce ministre ne s'est pas trouvé. Il ne restait donc qu'un moyen, le crédit; mais les sources du crédit intérieur étaient épuisées. Si d'un autre côté le gouvernement portait ses regards au-delà des frontières de l'Espagne, il trouvait tous les marchés étrangers fermés, impitoyablement fermés à toutes ses valeurs nouvelles depuis 1861, depuis qu'il a refusé d'en venir à un arrangement avec cette classe de créanciers connus sous le

nom de porteurs de la dette amortissable et des *certificats de coupons anglais*, et c'est là même un des épisodes les plus curieux de l'histoire financière de l'Espagne.

Je n'irai pas certainement me perdre dans ces débats épineux. Entre les créanciers de l'Espagne réclamant comme une conséquence légitime de la loi de 1851 l'affectation des produits d'une certaine catégorie de propriétés à l'extinction de leurs créances et le gouvernement de Madrid se retranchant dans une résistance presque irritée, écartant sommairement toutes les réclamations, qui a raison et qui a tort? M. Bravo Murillo, l'auteur de la loi du 1er août 1851, qui règle la dette espagnole, et M. Pedro Salaverria, l'homme qui a le plus longtemps administré les finances depuis dix ans, ont écrit des brochures et n'ont pas beaucoup éclairci la question; ils n'ont montré qu'une chose : c'est que si M. Bravo Murillo, l'adversaire le plus implacable des réclamations anglaises et françaises, a raison, il a été bien subtil dans la rédaction de sa loi, et les créanciers de l'Espagne ont été quelque peu pris au piége. Toute la question est dans une interprétation de textes, presque dans des distinctions qu'on croyait discréditées depuis Figaro. Ce qui est certain, c'est que par suite de ce refus obstiné des gouvernemens, qui ont mis un zèle étrange à se faire une arme de l'amour-propre national, l'Espagne a beaucoup plus perdu assurément qu'elle n'aurait perdu par un arrangement équitable à l'origine, et qu'elle a eu l'ennui de voir son nom inscrit dans les bourses étrangères parmi les noms des débiteurs insolvables. Et voilà comment on ne pouvait faire appel au crédit étranger pour alléger le fardeau d'une situation financière des plus compromises. Faute d'autres moyens, le ministre des finances du cabinet Mon, M. Salaverria, venait de se faire autoriser par les chambres à ouvrir une négociation nouvelle avec la banque pour une somme de 1,300 millions garantie par des billets hypothécaires et à émettre directement par souscription publique 600 millions de titres; mais c'était tourner encore une fois dans un cercle vicieux, s'épuiser en expédiens qui retombaient de tout leur poids sur le trésor, sans compter même qu'autre chose était de faire une loi, autre chose d'avoir de l'argent. On en était là au mois d'août 1864, et cette paralysie financière ne laissait pas d'être une partie intime de la politique, car on accusait M. Salaverria, qui avait été le ministre des finances du cabinet O'Donnell comme il l'était dans le cabinet Mon, d'avoir accumulé ces embarras, d'avoir aggravé cette plaie des déficits et des opérations ruineuses pour faire vivre l'*union libérale*, pour soutenir une situation.

Ainsi des finances poussées à bout et exténuées, une politique

extérieure nouée pour ainsi dire en Europe, ou engagée dans des aventures en Amérique, une tension intérieure allant jusqu'à se traduire en un malaise public chaque jour plus sensible, en anomalies confuses, c'était là, au vrai, la situation de l'Espagne à ce moment d'une crise peut-être décisive, et si je rassemble ces traits, c'est pour en dégager, comme une nécessité souveraine, ce qui était évidemment à faire, la politique qui s'imposait naturellement à un ministère nouveau. Des difficultés, on en trouverait assurément, et des plus graves, dans les choses et dans les hommes. L'*union libérale*, qui venait de se voir près de rentrer aux affaires, se reconstituerait sans doute sous l'autorité du général O'Donnell, et se formerait en opposition; les semi-absolutistes ou néo-catholiques deviendraient peut-être des ennemis, surtout si on reconnaissait l'Italie; les modérés, qui se sont appelés *historiques* et qui aiment la stabilité, s'inquiéteraient s'ils voyaient du mouvement, et resteraient froids en attendant de devenir dissidens sous quelque chef nouveau; les progressistes attendraient peut-être avant de se décider à rentrer dans la vie publique, affaiblie par leur absence. Voilà les difficultés; voici où étaient la force et la possibilité du succès. Elles étaient dans l'autorité d'une conception nette et résolue, d'une volonté sérieuse et ferme chez les nouveaux ministres, elles étaient dans le pays lui-même, à qui on allait s'adresser par des élections pour inaugurer une situation nouvelle, — dans le pays, qui était fatigué, qui sentait le besoin de trouver la sécurité dans l'équité, et dont on pouvait se faire un auxiliaire par l'ascendant d'une pensée conciliante et réparatrice; mais pour en arriver là, pour gagner le pays autrement que par des tours de scrutin, pour lui faire accepter des choses toujours pénibles à l'orgueil national, comme l'abandon de Saint-Domingue, des nécessités toujours dures, comme une liquidation financière, il fallait évidemment le rassurer, lui inspirer confiance, le débarrasser des fantômes de réaction, lui rouvrir une voie régulière et sûre; il fallait en un mot une politique à laquelle je donnerai son véritable nom en l'appelant une politique de libérale initiative, pratiquée par des conservateurs intelligens, pénétrés des nécessités de leur temps.

II.

Est-ce là ce qu'a fait le cabinet né le 16 septembre 1864 sur les ruines de trois ministères? Est-ce pour l'avoir tenté qu'il est tombé, et que, ruine à son tour, il n'a plus été bientôt que le piédestal d'une résurrection de l'*union libérale*, qu'on croyait, il y a un an à peine, pour longtemps impossible? La vérité est que, dans son

existence de neuf mois, le ministère du 16 septembre a eu deux périodes distinctes, tranchées, parce qu'il portait en lui deux tendances, voilées à l'origine sous l'entrain d'une récente victoire, et confondues ou paraissant confondues dans un même sentiment des nécessités publiques. Au premier moment en effet, ce pouvoir nouveau semblait très décidé à entrer dans la voie que les circonstances ouvraient si naturellement devant lui. Il était et se montrait libéral d'intentions, de desseins, et avouait tout haut la pensée d'aborder, de résoudre successivement toutes les questions qui pesaient sur la situation de l'Espagne, avec le concours de l'opinion et des chambres. Le général Narvaez lui-même, l'heureux vainqueur du moment, n'était pas insensible à l'éclat de ce rôle de conciliante réparation; il semblait comprendre tout à fait qu'il n'y avait point d'autre issue possible, et, à côté de lui, cette politique était particulièrement représentée dans le cabinet par deux hommes d'une singulière valeur, — le ministre d'*état*, M. Alejandro Llorente, intelligence juste, sagace et éclairée par l'expérience, qui ne cachait nullement son ferme dessein de ne se prêter à aucune réaction, et le ministre de l'intérieur, M. Gonzalez Bravo, l'homme qui avait le plus marqué par son opposition contre le ministère O'Donnell, qui avait assez de mouvement d'esprit pour ne pas craindre de gouverner par les idées libérales, comme aussi, par malheur, il avait assez de flexibilité pour essayer au besoin de gouverner sans elles. Gâté par une précoce élévation, — il fut président du conseil en 1844, à l'âge où l'on peut à peine être ministre, — et tourmenté depuis du désir de retrouver son ancienne fortune, nature impétueuse et prodigue, tempérament d'orateur et même de journaliste assoupli par le goût du pouvoir, homme de lutte et d'éloquence, d'imagination et de hardiesse, sinon de forte consistance, M. Gonzalez Bravo avait tout ce qu'il faut pour cette attitude qu'il acceptait, qu'il prenait, de porte-parole un peu retentissant du ministère devant le public. Il recommandait aux gouverneurs des provinces l'impartialité dans les élections qui allaient se faire; il développait tout un programme de légalité, d'équité, de conciliation, ouvrant la porte aux progressistes, s'ils voulaient rentrer dans la vie publique; il faisait ces circulaires qui eurent un jour la fortune imprévue d'inspirer à M. Thiers la pensée de nous proposer le trop modeste idéal de la liberté comme en Espagne.

C'était certes un début plein de promesses. On n'amnistiait pas seulement les journaux, on ne les délivrait pas seulement de la maussade perspective des conseils de guerre, on allait jusqu'à leur restituer toutes les amendes dont ils avaient été frappés depuis 1858, c'est-à-dire depuis cette fameuse loi Nocedal que le général

Narvaez, dans son dernier ministère, avait eu la faiblesse de couvrir de son autorité. On ne pouvait mieux avouer une erreur. Dans un autre ordre d'idées, la question de la reconnaissance de l'Italie, sans avoir été précisément posée, avait été du moins abordée. Le ministre d'*état*, M. Llorente, était pleinement favorable à la reconnaissance, le président du conseil n'y était pas absolument opposé, et la question n'était ajournée que parce qu'on voulait connaître la signification réelle qu'allait recevoir des explications des gouvernemens ou des discussions des chambres à Turin et à Paris la convention du 15 septembre, signée en ce moment même entre la France et l'Italie. Le principe de l'abandon de Saint-Domingue était accepté, d'autant plus aisément que c'était une mauvaise affaire de l'*union libérale*. La nécessité d'en finir pacifiquement avec le Pérou, sans prolonger cette absurde et ruineuse aventure, était entièrement admise. Enfin le ministre des finances, le plus embarrassé de tous, M. Barzanallana, était bien obligé pour vivre de recourir encore à des expédiens, à des emprunts, à des négociations avec la banque, avec la caisse des dépôts, avec les capitalistes; mais il mettait déjà la main à l'œuvre, et il rassemblait tous les élémens d'une liquidation sincère qu'il était décidé à soumettre aux chambres en leur demandant les moyens de rétablir la situation financière de l'Espagne.

Un souffle de bonne volonté libérale semblait donc animer ce commencement d'un ministère. Et le premier résultat, c'est qu'immédiatement la dangereuse tension de la veille cessait. Il y avait une sorte d'apaisement dans les esprits. Les journaux retrouvaient le droit de respirer et de parler, et il ne s'ensuivait vraiment aucune révolution. Ce qui semblait peu de jours auparavant une grosse difficulté, — par exemple la rentrée de la reine Christine, — devenait tout simple. Les élections se faisaient assez librement, peut-être plus librement qu'elles ne s'étaient jamais faites. Il y avait du calme dans le pays et un certain désarroi dans les partis réduits à murmurer sans oser éclater encore, comme les néo-catholiques et les conservateurs timorés, ou à battre des mains, comme tous les esprits libéraux, sincères et indépendans des coteries. Les progressistes seuls, un moment déconcertés, mais clairvoyans comme des adversaires, affectaient de se tenir en dehors et se réfugiaient dans un doute ironique en répétant sans cesse dans leurs polémiques ou dans leurs discours : Attendez, attendez! Ce n'est que le commencement, ce n'est pas encore le vrai Narvaez; laissez passer quelques jours, vous verrez reparaître le Narvaez véritable, tel que nous le connaissons, celui dont la présence au pouvoir se manifeste toujours par ces signes infaillibles, les rigueurs contre la presse, les lois ré-

pressives et l'état de siége, les coups de fusil, les baisses de fonds publics. — C'était là en définitive la vraie question du moment que le ministère avait à résoudre, cette question délicate et décisive de savoir s'il avait la volonté et le pouvoir d'en finir avec tous ces expédiens de la force, avec tous ces fantômes de réaction, pour réaliser en toute sincérité les conditions d'un gouvernement libéral, — si ce ne serait qu'une lune de miel éphémère, ou si c'était le commencement d'une ère nouvelle. Tout le monde y était intéressé, la reine, le parti modéré, le général Narvaez, les adversaires eux-mêmes du gouvernement, qui ne résisteraient certes pas longtemps à la tentation d'accepter des mains d'anciens antagonistes une liberté qu'ils n'avaient pas su se donner, ou qu'ils avaient compromise quand ils étaient aux affaires.

Si le ministère avait eu la clairvoyance virile d'un pouvoir maître de lui et embrassant fortement une situation, il aurait vu que ces doutes ironiques de ses adversaires, qui n'étaient que des craintes déguisées, lui signalaient justement la voie qu'il devait suivre, que puisque de simples promesses avaient suffi pour produire un véritable allégement, sa persistance dans une politique libérale lui assurerait vraisemblablement un ascendant devant lequel toutes les dissidences seraient bien obligées de plier. Il aurait vu qu'à tenter l'entreprise il ne mourrait jamais plus misérablement que ses prédécesseurs, qui n'avaient rien fait, et que dans tous les cas, dût-il succomber pour le moment, il élevait le drapeau de la seule politique possible, il laissait son parti animé d'un esprit nouveau, il se ménageait à lui-même, il ménageait à l'opinion modérée un rôle décisif dans un avenir prochain. Le ministère du 16 septembre ne vit ni cela ni bien d'autres choses, et par une inconséquence étrange, au moment où on le croyait sur le chemin du libéralisme, il s'arrêtait brusquement, sur place pour ainsi dire, comme un corps d'armée en marche qui entend le feu de l'ennemi. Où était donc l'ennemi? Il n'était sérieusement nulle part. Or rien n'est plus dangereux pour un gouvernement que de chercher partout l'ennemi quand l'ennemi n'existe pas. En se défiant, on fait croire qu'il existe, et en affectant de croire à son existence, on le crée quelquefois.

Le premier symptôme de cette évolution fut une circulaire du 28 octobre sur l'instruction publique. S'il ne s'était agi que de réprimer les écarts de quelques professeurs, de maintenir une limite entre la politique et l'enseignement, c'était assez simple et sans grave conséquence; mais la circulaire du 28 octobre avait évidemment une portée plus générale, plus menaçante, qui eût été bien plus sensible encore, si elle fût restée telle qu'elle était primitive-

ment rédigée, si elle n'eût été modifiée dans un esprit de concession mutuelle. Elle tendait à limiter la liberté du haut enseignement, et on y voyait particulièrement une menace contre certains professeurs de l'université de Madrid connus pour leurs opinions démocratiques. N'eût-elle pas eu la portée que les partis se hâtaient de lui attribuer, — les néo-catholiques pour en triompher, les libéraux pour s'en alarmer, — elle devenait, par suite de toutes les interprétations dont elle était l'objet, le signe visible de ce qu'on appelait le dualisme du ministère. Après les manifestations libérales des premiers jours, les idées conservatrices pures prenaient leur revanche. Un autre symptôme, bien plus significatif encore, c'était une circulaire nouvelle que M. Gonzalez Bravo adressait aux gouverneurs des provinces, le 25 novembre, au lendemain des élections. Cette fois le langage commençait à prendre une couleur assez singulière, et ici je voudrais laisser parler M. Gonzalez Bravo lui-même en l'abrégeant un peu.

« La période électorale est terminée, disait-il, et avec elle cessent les circonstances spéciales qui ont porté le gouvernement à laisser complétement libre et livrée à elle-même l'action de la presse. Le gouvernement a voulu que tant que durerait la lutte, toutes les opinions, même les plus extrêmes, pussent se manifester... La nation a tout entendu dans une attitude sereine et impartiale, et elle a répondu à l'exagération révolutionnaire de certaines attaques en élisant à une immense majorité les candidats ministériels. Le dédain avec lequel le pays a repoussé les débordemens de certains journaux ne pouvait être plus éloquent. Maintenant l'époque de transition est passée,... l'heure est par conséquent venue où le pouvoir exécutif doit recouvrer la plénitude de la force que lui assurent la confiance de sa majesté, l'appui probable de la nation légitimement représentée et la protection tutélaire des lois... Le moment est arrivé de contenir et de réprimer ceux qui, dirait-on, manquent de la volonté et du pouvoir de se soumettre et de se corriger eux-mêmes. Dorénavant le gouvernement, qui n'hésite pas à livrer sans crainte ses actes aux plus acerbes récriminations, parce qu'il est sûr de les réfuter victorieusement soit dans les cortès, soit dans la presse elle-même, soit devant les tribunaux, le gouvernement est résolu à défendre énergiquement, par tous les moyens que la loi met à sa disposition, les fondemens de l'ordre social et politique que la législation constitutionnelle en Espagne et le sens commun dans tous les pays mettent à l'abri de toute espèce de controverse... Je recommande à votre seigneurie de se bien pénétrer de l'esprit de ces dispositions pour appliquer les articles les plus essentiels de la loi de la presse... La loi actuelle sur la presse a été appliquée en peu d'occasions; on peut dire que ce n'est qu'aujourd'hui qu'elle va être mise à l'épreuve avec une certaine résolution... (1). Le gouvernement est déterminé à savoir ce qu'il peut at-

(1) La loi dont il est ici question datait à peine du 29 juin 1864. Comparée à la loi

tendre d'une œuvre législative qu'il n'à point faite; il veut arriver à une complète connaissance du pouvoir répressif qui est à sa disposition et vérifier jusqu'à quel point répondent à l'intention et à l'efficacité de la loi les tribunaux qui doivent l'interpréter et l'appliquer... »

Dépouillez ce langage : en d'autres termes, à travers tous ces subterfuges et toutes ces amplifications, M. Gonzalez Bravo avouait que la politique libérale des premiers jours n'avait produit que de bons effets, que l'Espagne venait de traverser une crise d'élections sans s'émouvoir, sans qu'une certaine liberté eût enfanté un désordre, que les journaux avaient pu tout dire sans danger, sans troubler le pays, — d'où il tirait cette conclusion hardie, que le moment était venu de revenir à la politique répressive, de mettre un frein à la presse! Ce n'était peut-être pas d'une logique bien serrée, sans compter que M. Gonzalez Bravo laissait entrevoir la possibilité d'une loi nouvelle. Je n'ajoute pas qu'il y avait assurément quelque chose d'étrange dans cet aveu presque naïf qu'on avait donné une représentation de libéralisme sur laquelle il était temps de baisser le rideau. La force que croyait se donner le ministère par des actes faits peut-être pour répondre aux puériles alarmes de quelques modérés retardataires, cette force était au moins problématique; le coup qu'il se portait était certain et immédiat. Le ministre d'*état*, M. Llorente, se retirait presque aussitôt, refusant nettement de suivre le cabinet dans cette voie; il se retirait en homme qui avait ses opinions, qui ne les avait pas cachées, qui les gardait, et qui s'en allait sans attendre la fin de la comédie. Ainsi le cabinet Narvaez n'avait pas encore deux mois d'existence qu'il était déjà entamé. Il l'eût été également d'un autre côté, dira-t-on, s'il n'avait pas donné des gages aux conservateurs effarés qui l'assiégeaient de leurs défiances et l'embarrassaient dans sa marche. C'est bien possible; cela prouve seulement que le général Narvaez manquait dans ces circonstances de l'ascendant que donne une idée nette servie par une volonté résolue; il flottait, et le cabinet flottait avec lui, n'étant plus déjà libéral et n'étant pas encore précipité dans la réaction. La retraite de M. Llorente, arrivant sur ces entrefaites, rendait plus sensible cette situation, découvrait le ministère et mettait à nu sa faiblesse, si bien qu'en peu de jours, presque en quelques heures, il tombait d'une crise partielle dans une crise plus générale; mais cette fois c'était une crise prodigieuse, fantasque, étourdissante, comme on n'en voit qu'à Madrid, un véritable imbro-

de 1857, qui a reçu de son principal auteur le nom de loi Nocedal, et qui était toujours en vigueur, quoiqu'il fût toujours question de la changer, la loi de 1864 était certainement un progrès; c'est néanmoins avec elle qu'on avait trouvé le moyen de traduire des journaux devant des conseils de guerre.

glio à l'espagnole né tout simplement de ce fait que le ministère avait choisi le moment où il se sentait le plus atteint pour se donner une attestation de puissance. On était à la mi-décembre, à la veille de l'ouverture des chambres.

Le prétexte ostensible était la difficulté de s'entendre sur la rédaction du passage du discours de la couronne qui devait annoncer l'abandon de Saint-Domingue; au fond, il s'agissait de tout autre chose. Le général Narvaez avait voulu essayer sa force en abordant des questions très intimes et très délicates, en demandant l'exclusion de certaines influences qui s'agitent toujours au palais et par lesquelles il se croyait menacé. Seulement il se trompait : d'abord il voulait toucher à une influence qui ne lui était point hostile sans mettre en cause d'autres influences qui étaient bien plus dangereuses pour lui, qui ont une action bien plus marquée sur la politique, — et de plus, pour tenter ce grand coup, il avait trop attendu. Au premier instant néanmoins la reine n'avait fait aucune objection, quoiqu'elle ressentît peut-être quelque surprise; mais comme à la question intime se mêlait toujours la question politique, qui n'était rien moins que claire, comme elle n'avait point de peine à démêler la situation affaiblie que le ministère s'était faite, la reine ne se hâta pas, et au moment où le général Narvaez se croyait déjà maître du terrain, il s'aperçut qu'il n'avait rien gagné, que rien n'était fait et que rien ne serait fait. Alors éclate la crise par la démission du cabinet et commence cet imbroglio bizarre où pendant quatre jours toutes les ambitions sont en éveil, où tous les bruits se croisent, où tout est en confusion dans le monde politique de Madrid. A qui s'adresser? Au général O'Donnell, au marquis de Miraflorès, à M. Isturiz, à d'autres personnages du parti modéré? L'embarras, il est vrai, n'était pas de trouver quelqu'un. Il y a malheureusement en Espagne, sans sortir du parti modéré, un luxe démesuré de présidens du conseil en disponibilité ou en expectative, les uns militaires, les autres civils, tous pénétrés de leur importance, tous également prêts à se dévouer; la seule difficulté, c'est de ne pas prendre l'ombre pour la réalité.

La reine, dans l'embarras, s'adressa d'abord au général Pavia, marquis de Novaliches. C'était un général comme un autre, ayant plus qu'un autre, à ce qu'il paraît, la vocation d'être président du conseil, car son nom avait été mêlé depuis quelque temps à diverses combinaisons; la brochure publiée à Paris en 1864 avait révélé ses visées à la direction des affaires, et il avait refusé une place de simple ministre dans le cabinet Narvaez. Il avait révélé son programme au sénat sous la forme d'un discours, et c'était assez. Le général Pavia se mit donc à l'œuvre en homme peu étonné de sa

fortune, ne doutant de rien, et il rassembla facilement quelques noms; mais on s'aperçut bien vite que ce n'était là qu'un ministère modéré, moins les personnages qui sont l'autorité de ce parti, et lorsque le général Pavia tenait déjà ses collègues sous les armes, c'est-à-dire en uniforme, pour aller prêter serment, la reine, informée peut-être du médiocre effet de cette combinaison déjà ébruitée, ajourna poliment, — puis elle finit par laisser entendre que les nouveaux ministres ne répondaient peut-être pas à tout ce qu'exigeaient les circonstances. Il fallait se tourner ailleurs : cette fois ce fut vers M. Isturiz, vieillard fort respectable, utilité des plus souples et des moins gênantes, qui se laissa aisément persuader, et fit partager sa bonne volonté par MM. Bermudez de Castro, Salaverria, Arrieta, Ibarra, Ardanaz; mais on s'aperçut aussitôt que c'était l'*union libérale* moins ses représentans les plus désignés, moins O'Donnell, et il en fut de la combinaison Isturiz comme il en avait été de la combinaison Pavia. La reine fit appeler bien d'autres personnages, notamment le général don Francisco Lersundi, dont elle aime l'indépendante loyauté, mais qui déclina, quant à lui, toute mission officielle, et se contenta de faire entendre la parole d'un soldat fidèle, attristé et sans illusions.

Enfin, durant ces quatre jours d'hiver où la neige tourbillonnait sur la ville et où l'effervescence gagnait les esprits, il y avait à Madrid des collections de ministres en permanence, occupés à revêtir ou à dépouiller l'uniforme; ils se succédaient d'heure en heure, et comme en Espagne une crise ministérielle devient aisément l'affaire de tout le monde, c'était un vrai bourdonnement de rumeurs étranges, de bruits contradictoires qui grossissaient et prenaient des proportions fantastiques en se répandant. On s'abordait dans les rues, dans les réunions en se demandant : « Que se passe-t-il au palais? Qui a été appelé? Quel est le cabinet d'aujourd'hui? — Est-ce Pavia? — Non, c'est Isturiz. — C'est peut-être Espartero. » Si ce n'eût été que cette excitation de curiosité dans un monde de fonctionnaires attendant ou redoutant tous les changemens d'administration, passe encore. Par malheur, pendant ce temps rien ne marchait et les intérêts prenaient l'alarme. Le change sur Paris montait d'une façon inquiétante. La foule se pressait à la banque pour échanger les billets qui n'étaient pas remboursés et que le commerce ne recevait plus. Le trésor était vide, et on était bientôt obligé, pour attirer l'argent, d'élever à 9 pour 100 l'intérêt des sommes remises à la caisse des dépôts. En un mot, la situation finissait par devenir tout à la fois ridicule et désastreuse. C'était une comédie qui pouvait d'un instant à l'autre se changer en drame, si les passions publiques, déjà vivement excitées, entraient en scène, lorsque, de guerre lasse, et le sentiment de la gravité des circon-

stances se réveillant, une vue plus nette des choses ramenait à une solution des plus inattendues, quoique pourtant assez naturelle : la démission de l'ancien cabinet ne fut point acceptée. Et en effet quel autre ministère d'un caractère un peu sérieux pouvait se former en présence d'un parlement inconnu, élu sous d'autres auspices, avec la perspective d'une dissolution nouvelle? C'était au contraire le ministère Narvaez qui avait présidé aux élections, qui avait travaillé à s'assurer une majorité dont il ne doutait pas; il était donc tout simple qu'il attendît au moins la réunion des chambres pour paraître devant elles, pour leur soumettre son programme et leur déférer les questions qui, une fois posées, ne pouvaient plus être ajournées. La reine sentit la force de ces considérations aussi bien que le général Narvaez et ses collègues, qui après tout ne demandaient pas mieux que d'être convaincus, et après quatre jours d'étourdissement, de fièvre et de bruit, Madrid se réveilla avec un ministère tout ensemble vieux et nouveau. Quant aux conditions, elles se résumèrent naturellement dans des concessions mutuelles. Le ministère n'était pas en état de gagner beaucoup sur la question intime; sur ce qui avait été le prétexte transparent, il fut entendu que, dans son discours aux chambres, la reine, — sans prononcer le mot cruel d'abandon de Saint-Domingue, après s'être glorifiée de l'annexion, — se bornerait à annoncer la proposition prochaine de mesures « d'une importance et d'une gravité considérables. »

Je m'arrête ici un instant, et je me tourne vers un des élémens essentiels de cette crise, une des plus singulières qui aient étonné et passionné Madrid depuis longtemps. La politique de l'Espagne, — et n'est-ce pas l'histoire de la politique de tous les pays? — n'est pas assurément une simple abstraction. A Madrid comme partout, plus que partout, la politique ne se compose pas seulement de principes; elle se compose bien plus encore des passions, des faiblesses, des caprices de ceux qui la font. Que les influences contre lesquelles se démenait le général Narvaez et dont il demandait l'exclusion existent réellement, c'est bien certain, et elles sont même de diverse nature. Il y a des influences auprès de la reine, il y a des influences auprès du roi; elles ont un nom et se mêlent à tout, jouant quelquefois un rôle des plus actifs. A la veille même de la crise de décembre, un écrivain hardi, progressiste il est vrai, M. Jose Maria Diaz, publiait dans le journal *la Iberia* une lettre qu'on se hâta de poursuivre et qui n'était au fond qu'un résumé de tout ce qui se dit à Madrid, une sorte de photographie de personnages dont tout le monde parle, qui ont plus ou moins un rôle. « Le frère Cirilo de La Alameda, général des franciscains, disait-il, jouissait d'une grande influence à la cour de Ferdinand VII. Conseiller du prétendant durant la guerre civile, il prêta plus tard serment à la reine.

Il ne prit aucune part à la conjuration de San Carlos de La Rapita, à en juger du moins par un écrit dans lequel il qualifie les fils infortunés de celui qui fut son bienfaiteur et son roi de *bande de gens perdus.* » Le frère Cirilo est aujourd'hui cardinal-archevêque de Tolède, et il est fort écouté à la cour. « Le père Claret de soldat devint ecclésiastique, puis missionnaire, puis évêque. Il a acquis une certaine célébrité par ses sermons et par la publication d'un livre, *la Clé d'or,* — *la Llave de oro,* — opuscule peu digne de l'homme et du prêtre par l'impudeur de la pensée et la grossièreté du langage... » Le père Claret est aujourd'hui confesseur de la reine.

La plus curieuse de ces influences assurément, celle qui fait le plus parler d'elle et autour de laquelle peut-être toutes les autres se groupent, c'est une religieuse, sœur Maria-Dolorès Patrocinio, abbesse du couvent de San-Pascual d'Aranjuez. Comment une religieuse qui a été condamnée autrefois par les tribunaux pour imposture, parce qu'elle se donnait comme l'objet d'un miracle permanent et montrait les plaies du Christ sur ses mains, comment cette religieuse a-t-elle pu devenir un personnage? Elle a passé pour avoir été un moment autrefois la dépositaire d'un document d'une certaine importance que les ministres d'alors auraient été obligés de racheter à prix d'argent. On paya le document et on exila la religieuse. Elle a été ainsi exilée plus d'une fois, et ce qui est curieux, c'est qu'elle l'a été le plus souvent par les modérés; mais elle est toujours revenue. On dit à Madrid, — que ne dit-on pas? — qu'un jour, il y a bien des années, le roi, par qui cette influence s'exerce principalement, avait pressé la reine d'aller à un sermon, au couvent de sœur Patrocinio. Il y avait là un prédicateur qui se livra à de tels excès d'éloquence, que la jeune souveraine en fut toute saisie et se retira malade. La reine Christine, qui était à cette époque à Madrid, sut la cause de cette indisposition, et elle intervint pour qu'une scène de ce genre ne se renouvelât point. Depuis il y a eu toujours une certaine antipathie entre la religieuse et la reine-mère. Malgré tout, sœur Patrocinio n'a pas moins prospéré, assez forte pour survivre aux ministères et même pour ne pas obéir au pape, qui s'est prêté quelquefois sans succès à l'appeler à Rome. Aujourd'hui, outre le couvent de San-Pascual d'Aranjuez, elle a plusieurs maisons de son ordre élevées avec l'argent qu'elle tient de la cour, et il est arrivé parfois au général O'Donnell, pendant son premier ministère de cinq ans, de s'entendre reprocher en pleines cortès ses ménagemens pour la nonne.

Ces influences, sans parler de quelques autres, peuvent certainement être gênantes autant qu'elles sont irrégulières; elles sont peu prévues par le mécanisme constitutionnel, quoiqu'elles soient toujours prévues pour celui qui sait bien qu'il y a inévitablement

à compter avec cette grande capricieuse, cette grande improvisatrice de l'inattendu qui s'appelle la nature humaine. Il ne faut cependant rien exagérer. Ces influences existent, elles ne devraient point exister; mais elles ne suppriment pas l'essence politique d'une situation; elles ne sont fortes qu'avec ceux qui sont faibles. Elles avaient été la cause première, elles restaient peut-être l'embarras de cette crise de décembre. Ce n'est point par elles toutefois que le ministère se trouvait dans une condition ébranlée et moralement diminuée. Elles n'eussent point existé que le ministère n'eût pas moins ressenti dans sa marche, dans son action, l'effet du travail de conversion qui se faisait en lui. Et puis, s'il ne se rencontrait pas des hommes toujours disposés à accepter toutes les situations, se piquant d'émulation dans la complaisance, déguisant souvent leur impatience du pouvoir sous la forme d'un dévouement sans conditions, si la reine n'avait pas été accoutumée à trouver toujours des combinaisons toutes prêtes, des présidens du conseil plus qu'elle n'en désire, ces crises produites par des influences irrégulières n'arriveraient pas, ou du moins elles seraient circonscrites et neutralisées. Sœur Patrocinio ou d'autres auraient peu d'importance.

Il faut dire en toute franchise un mot dont se plaindront peut-être les hommes publics de l'Espagne. Presque tous, plus ou moins, beaucoup si l'on veut, se servent de ces influences ou s'accommodent avec elles; ce n'est que lorsqu'ils sentent le terrain se dérober sous leurs pieds qu'ils songent à protester, à se plaindre, ce qui équivaut de leur part à dégager leur responsabilité au dernier moment, à se faire un titre de leur retraite en laissant la reine à découvert, — lorsqu'un peu de fermeté et d'indépendance chez les hommes de tous les partis à l'heure voulue suffirait pour arrêter la politique espagnole sur cette pente périlleuse. La reine Isabelle d'ailleurs n'est rien moins qu'opiniâtre dans ses volontés. Avec de la finesse naturelle d'esprit, de la pénétration, un sentiment très espagnol, elle n'est nullement insensible à ce qui peut la servir en servant le pays. Elle peut se laisser aller à des influences, céder à des obsessions; mais quand on lui parle sérieusement, — plus d'un ministre l'a éprouvé, — elle écoute, et même elle s'arrête. Il y a des hommes à qui elle se fie et dont elle recherche volontiers les conseils. Le général Lersundi, je le disais, est un de ces hommes; c'est lui peut-être qui contribua le plus à hâter la solution de la crise de décembre. Plus que tout autre, par son passé, le général Narvaez est certainement fait pour avoir de l'ascendant auprès de la reine. Il n'y a qu'un malheur : toutes les fois que le général Narvaez revient au pouvoir, il lui semble qu'il doit procéder d'autorité, que tout doit plier devant lui, et avec des qualités reconnues il finit par avoir moins d'influence qu'on ne le croirait dans les choses les plus

délicates. Là est peut-être la clé de cette facilité avec laquelle la reine avait accepté la retraite d'un cabinet qui, à tout prendre, était seul en mesure pour le moment de rester au pouvoir. Là est peut-être l'explication de cette crise mêlée de politique et de questions intimes.

III.

Quoi qu'il en soit, c'est à travers ces insaisissables péripéties que le ministère reconstitué pouvait arriver à l'ouverture des chambres. L'embarras n'était point dans un vote : il y avait dans le congrès une majorité ministérielle décidée, plus que suffisante. Les progressistes étaient absens. L'*union libérale* était représentée sans former un faisceau bien redoutable. Les autres groupes, sur lesquels on ne pouvait compter que conditionnellement, si on se rapprochait d'eux, les néo-catholiques avec M. Nocedal, la fraction dirigée par le comte de San-Luis, ces groupes, dangereux, il est vrai, par leurs affinités, étaient peu nombreux. En un mot, l'opposition existait sans être inquiétante. Le péril n'était pas là; il était dans le ministère lui-même, qui s'était relevé de la crise de décembre avec une apparence d'ascendant, mais qui n'avait pas moins reçu une sérieuse atteinte, qui restait incertain dans des conditions plus que jamais incertaines. Il fallait s'affirmer, se mouvoir entre les partis, dérouler toute une politique, et c'est là que commençait l'épreuve décisive. Ne rien faire n'était pas même une ressource : il y a des momens où la force des choses contraint invinciblement les situations à se dessiner, à prendre leur vraie couleur. C'est ce qui arrivait par degrés, à mesure que les circonstances se développaient et qu'on s'avançait sur ce terrain mal affermi, travaillé par toutes les passions. Une question s'est élevée et a enflammé toutes les polémiques dans ce que j'appellerai cette seconde période du cabinet Narvaez, une question dans laquelle viennent se confondre toutes les autres. En restant tel qu'il avait été primitivement constitué, moins M. Llorente, le ministère était-il le même qu'aux premiers jours? N'avait-il pas sensiblement changé au contraire? Sa politique, après avoir pris tous les dehors du libéralisme, ne tendait-elle pas incessamment à revenir, comme par une aimantation secrète, vers la réaction? N'était-ce pas tout simplement la résurrection graduelle d'un ministère modéré quelconque d'autrefois, dépaysé dans des circonstances nouvelles? M. Gonzalez Bravo, qui est de force à soutenir toutes les luttes de parole et à y briller, mettait toute son éloquence à prouver que rien n'était changé, que le ministère, libéral à son origine, n'avait pas cessé de l'être, que tout était pour le mieux. Il ne voyait pas qu'un gouver-

nement n'a pas précisément le caractère qu'il prétend lui-même s'attribuer; il a le caractère que lui donnent les faits, les choses, même les mouvemens des partis, qui, dans leur travail incessant, se rallient à lui ou s'en détachent.

Un fait bien simple éclairait cette situation singulière : c'était justement cette évolution universelle des partis et des opinions à mesure que la politique ministérielle se déroulait ou se dégageait. La transformation était complète. Au commencement, le ministère trouvait son appui le plus chaud et le plus efficace parmi les esprits libéraux, surtout dans ce jeune groupe du parti modéré où comptent M. Albareda, M. Valera, et dont M. Gonzalez Bravo avait été longtemps un des guides tant qu'il ne s'agissait que de tenir la campagne contre l'*union libérale* et O'Donnell. Dès le début de la session, le général Narvaez, pressé par les modérés purs, désavouait nettement les jeunes libéraux, et les rejetait dans une réserve qui allait se changer en opposition. Au contraire, le général Pezuela, dont les opinions monarchiques touchent à l'absolutisme, et qui avait refusé dans les premiers temps une des grandes directions de l'armée, finissait par accep'er, tout comme son frère, le marquis de Viluma, qui a les mêmes opinions, avait été appelé à remplacer le duc de Rivas à la présidence du conseil d'état. M. Nocedal et les néo-catholiques avaient commencé par une grande méfiance, si ce n'est pas de l'hostilité, à l'égard du cabinet, et peu après ils lui prêtaient leur compromettant appui. Pour eux, ils n'avaient sûrement pas changé. Il en était de même du comte de San-Luis, qui d'une attitude expectante était passé à une alliance presque intime, et qui à la fin avait reçu comme gage de son appui sa nomination à l'ambassade de Londres, tenue provisoirement secrète.

Comment s'était donc opéré ce déplacement singulier? Que s'était-il passé? Bien des choses sans doute. Je n'en veux citer qu'une seule, parce qu'elle touche à une question qui depuis longtemps est le grand champ de bataille des partis. Le ministère avait fini par se décider, au mois de février 1865, à présenter une nouvelle loi sur la presse, qui, bien avant d'être connue, avait été la cause de la retraite de M. Llorente, une loi qui, sous le prétexte libéral de soumettre les journaux au droit commun, rétablissait en fait la censure avec une complication de plus. Le projet créait un délit d'une espèce nouvelle, — comment dirai-je? — le délit déjoué, empêché, *delito frustrado*, en d'autres termes le délit non commis, non connu du public, constaté et arrêté au passage par l'autorité chargée de recevoir le dépôt, comme si en affaires de presse la publicité n'était pas l'élément constitutif du délit. On n'avait pas imaginé jusqu'ici, je cro s, de chercher un délit dans un article qui n'a pas vu le jour, connu seulement de celui qui l'a écrit. Ce n'est

pas tout : à côté des délits multipliés et énumérés avec un luxe inquiétant, il y avait un autre genre d'infractions, les *fautes*, qui, elles aussi, passaient sous le droit commun, c'est-à-dire sous l'arbitraire commun d'un gouverneur ou d'un simple alcade pouvant infliger sommairement, administrativement, des amendes de 400 à 2,000 réaux. On était décidément en progrès, et il y avait bien de quoi rassurer M. Nocedal et les modérés purs en simplifiant, en éclairant la situation.

Ce n'était pas, je le crois bien, de la part du général Narvaez un système prémédité; c'était plutôt le réveil d'une nature qui s'embarrasse aisément au milieu des difficultés, qui a pris l'habitude de les trancher par la répression ou par la force, et qui ne peut arriver à se transformer. Placé entre deux politiques, l'une de libéralisme, l'autre de réaction, le général Narvaez avait bien vu tout d'abord avec les lumières de son esprit que la première seule était possible, qu'elle répondait à une nécessité, et c'est là l'explication des actes qui avaient signalé le commencement de son ministère; par instinct inavoué, par passion, il cédait à la seconde. L'excitation du pouvoir le ramenait à la lutte, à la résistance. Au fond, l'année 1848, avec ses souvenirs d'émeutes domptées, de factions dispersées, d'ordre vigoureusement maintenu, est restée pour lui l'idéal du gouvernement, un idéal que le moindre obstacle ravive, et c'est là d'un autre côté l'explication de ses entraînemens aussi bien que de ses embarras dans des circonstances qui n'étaient plus les mêmes. Une fois sur ce terrain, ce n'était plus de la politique, c'était la guerre; mais, la guerre une fois acceptée ou provoquée, c'était inévitablement la réaction à outrance dans le régime intérieur, la continuation des expédiens dans les finances; en d'autres termes, c'était se hasarder, sans possibilité de retour, dans une voie où le ministère allait attester son impatience et son impuissance par ces deux faits, qui révèlent sa politique sous un double aspect : — les événemens d'avril 1865 et l'emprunt du mois de mai.

Voyons un instant. Il est vrai qu'à la veille des événemens du 10 avril, qui allaient à l'improviste ensanglanter Madrid, un prétexte venait de lui-même s'offrir au ministère; mais justement les gouvernemens sensés sont faits pour ne pas saisir les prétextes qu'on leur donne de commettre des fautes. Il y a en Espagne, je le disais, un parti démocratique; il y en a même deux, qui se font aujourd'hui la guerre : l'un créé, dirigé par un homme d'un talent énergique, orateur parlementaire des plus brillans, avocat et directeur du journal *la Discussion*, M. Nicolas Rivero, — l'autre formé et conduit par un jeune écrivain de savoir et d'imagination, M. Emilio Castelar, qui n'a jamais été député, mais qui est professeur à l'université de Madrid, et qui a, lui aussi, son journal, *la Démo-*

cracia. M. Emilio Castelar avait écrit, sous le titre d'*El Rasgo*, un article d'une véhémence singulière sur le don que la reine venait de faire de son patrimoine pour aider le trésor dans ses détresses. C'est là le prétexte. Aussitôt le ministère, s'armant de sa circulaire du 28 octobre, voulant à tout prix atteindre le professeur dans le journaliste, se hâte, non-seulement de déférer l'article aux tribunaux, ce qui était tout simple, mais encore de provoquer une procédure académique conduisant à la suspension d'abord, puis à l'exclusion définitive de M. Castelar. Le recteur de l'université de Madrid, homme de sens et de rectitude, qui a longtemps enseigné le droit, M. Montalvan, se dit que les cas pour l'exclusion des professeurs sont prévus, légalement précisés, que M. Castelar n'est point visiblement dans un de ces cas, et il élude. De là emportement du ministère, brusque révocation du recteur lui-même, et remplacement de M. Montalvan par un autre recteur, le marquis de Zafra, appelé de Grenade. C'est ici que tout se complique et se précipite. Au premier moment, les étudians de Madrid, prenant parti pour leur recteur destitué, veulent donner une sérénade à M. Montalvan, et cette jeunesse n'agit pas vraiment trop en étourdie : elle se met en règle avec l'autorité publique, elle demande une autorisation, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'autorisation est accordée, — pour être bientôt retirée, il est vrai. Voilà justement où le ministère aggravait un danger qu'il avait d'ailleurs créé lui-même. Avait-il agi simplement avec légèreté en permettant une démonstration publique? Ne s'était-il arrêté et ne se mettait-il en défense que parce qu'il avait vu que sous cette ovation d'étudians se cachait une manifestation politique, que c'était une occasion attendue par les passions extrêmes? Toujours est-il qu'offrir le spectacle de ces fluctuations, de cette action saccadée, donner une autorisation pour la retirer au dernier moment, c'était aller au-devant de la nécessité de réprimer, assigner un rendez-vous à tous ceux qui ont le goût de l'agitation, laisser s'allumer le feu pour l'éteindre; c'était, pour tout dire, renouveler quelque chose des incidens du 24 février 1848 à Paris avec la confiance d'être plus heureux.

Et ce qui devait arriver arriva en effet. Le 7 avril, le jour fixé pour la sérénade, la foule se pressait dans les rues de Madrid. Ce soir-là cependant il n'y eut rien de grave, rien, si ce n'est des cris, des huées et des attroupemens bientôt dissipés; mais les esprits se montaient et s'échauffaient visiblement. Deux jours après, le 10 avril, à l'occasion de l'installation du nouveau recteur, la démonstration recommençait plus nombreuse, plus animée, plus hostile, quoique la multitude fût sans armes. Cette fois les choses se passèrent moins pacifiquement. Ce n'était pas un conflit sans doute, c'était ce que les Espagnols appellent une *asonada*, une série de

rassemblemens tumultueux coupés et disséminés par la force militaire lancée contre eux. Sur ce triste champ de bataille, on releva une douzaine de morts et plus de cent blessés. Parmi les victimes, la plus notable, le jeune Alfonso de Nava, était un ami du gouvernement lui-même, et il y avait eu jusqu'à des sénateurs qui, assaillis dans les rues par la garde vétérane, avaient été obligés de se réfugier dans des bouges. Le duc de Veragua, peu connu pour ses fantaisies séditieuses, était du nombre. Comme il n'y avait d'ailleurs ni plan, ni chefs, ni armes, ni la moindre trace d'une insurrection organisée, c'était fini presque aussitôt que commencé, en quelques heures : il n'y avait plus qu'à laver en toute hâte le pavé rougi de ce sang inutilement versé; mais, en disparaissant de la rue, la question restait comme un poids sur l'opinion. Elle allait se réveiller dans les chambres, où elle était portée en quelque sorte par l'émotion publique, où elle suscitait les débats les plus passionnés, et où, malgré les efforts, malgré l'habileté de M. Gonzalez Bravo, l'opposition finissait par réunir dans un vote 105 voix, — 40 voix de plus qu'elle n'avait pu en réunir au commencement de la session.

Tout ce que peut une souple et ardente fécondité de parole, M. Gonzalez Bravo l'avait prodigué; il avait prononcé dix discours au moins. Après avoir conduit lui-même sur le terrain la répression du 10 avril, il avait fait face à toutes les attaques dans le parlement en homme qui aurait pu, certes, jouer un autre rôle dans un ministère mieux inspiré, mais qui cédait visiblement à la fascination du pouvoir, et qui, une fois engagé dans cette voie, soutenait une défense désespérée. Un vote, M. Gonzalez Bravo pouvait sans doute l'obtenir encore d'une majorité diminuée. Ce qu'il ne pouvait changer, c'est ce fait, que dans toute cette crise la politique du gouvernement n'avait été qu'un enchaînement de fautes depuis la brutale destitution du recteur accomplie par une impatience d'autorité jusqu'à cette espèce de chasse à travers les rues contre une population désarmée. Ce qu'il ne pouvait changer surtout, c'est qu'en fin de compte, morts et blessés étaient du côté de la foule, tandis que les soldats n'avaient reçu que quelques blessures légères. Je voudrais ajouter, comme épilogue, qu'au lendemain de ces tristes scènes, le ministre de l'instruction publique, M. Alcala Galiano, mourait avec cette obsession du sang versé, en répétant, dit-on, cette date du 10 avril, qui lui rappelait une autre journée sen b able de sa jeunesse libérale, et que peu après le ministère avait le désagrément de trouver devant lui au congrès le recteur destitué, M. Montalvan, que les électeurs venaient de relever de sa disgrâce pour en faire un député. Après cela, le ministère aurait eu beau se débattre, il était sous le poids d'une logique invincible,

il ne pouvait plus quitter l'attitude de résistance et de combat. Il en était là politiquement après une durée de six mois.

La réaction d'un système de force et de tension sur les finances était inévitable. Sur quoi reposait la confiance de M. Barzanallana quand il était entré au pouvoir avec le général Narvaez au mois de septembre? Elle s'appuyait évidemment sur cette pensée d'un système de libérale conciliation faisant marcher ensemble l'apaisement politique et la réorganisation financière. En fait d'expédiens, on était, on semblait être au bout; de l'excès du mal naissait la nécessité d'un remède radical et décisif. Dès l'origine, en faisant face de son mieux aux plus pressans besoins du trésor, en rassemblant péniblement les moyens de vivre, M. Barzanallana s'était préoccupé avant tout de reconnaître cette situation, dont il recevait le lourd héritage, et il avait trouvé le crédit intérieur épuisé, le crédit extérieur détruit par les difficultés survenues avec les créanciers anglais et français, le déficit enraciné dans les budgets. Sa première pensée était donc de faire d'une large et sincère liquidation le préliminaire d'un rétablissement des finances et du crédit; il en réunissait les élémens pour les soumettre aux chambres. Il portait du reste dans ce rude travail une sincérité d'aveux poussée presque jusqu'à la crudité; mais voyez comme tout se tient entre la politique et les finances! Quelque temps se passe, la politique se trouble, et les embarras de celui qui est chargé de l'administration financière augmentent. Les difficultés sont les mêmes, elles s'aggravent, et les moyens diminuent, le cercle de l'action se resserre. Chercher un secours dans le rétablissement du crédit extérieur par quelque transaction avec les créanciers de France et d'Angleterre! M. Barzanallana y eût songé peut-être, il ne le pouvait plus : il eût rencontré autour de lui, même dans le parti modéré, surtout dans ce parti, une opposition acharnée prête à exploiter cet acte de hardie prévoyance comme une trahison. Je ne parle pas du don fait par la reine Isabelle du patrimoine royal, parce que ce don, qui offre sans doute une ressource réelle et considérable pour l'avenir, était pour le moment plutôt une charge en grossissant la masse des propriétés nationales à vendre et en imposant d'abord à l'état l'obligation de payer à la reine le quart de la valeur de ses biens; c'était plutôt un acte retentissant destiné à exercer une influence politique. Il ne restait donc qu'à recourir encore une fois à tous ces moyens de négociations, d'émissions de titres. Émettre de la dette! M. Barzanallana s'expliquait sur ce point avec une rare franchise. « Une émission de titres, disait-il devant les chambres, quel gouvernement peut la faire dans les conditions actuelles? Je ne ferai cette émission que dans des circonstances économiques qui la rendront acceptable et honorable, et qui n'en feront pas, comme cela serait

aujourd'hui, une immense perte de capital national, perte pour le trésor, perte pour le commerce, perte pour les classes productives, perte qui ne serait pas au-dessous de 2 milliards!... » C'est alors que M. Barzanallana proposait avec plus de hardiesse que de succès une anticipation d'impôts de 600 millions de réaux représentée par des obligations hypothécaires remises aux contribuables. Contre cette proposition tous les partis se soulevaient, et M. Barzanallana, d'ailleurs peu soutenu par le ministère, se retirait plutôt que de se laisser enfermer dans un cercle d'impossibilités.

Autre étape dans l'administration économique du cabinet Narvaez. Cette fois c'est M. Alejandro Castro, la veille encore président du congrès, compagnon de M. Gonzalez Bravo dans son opposition contre le général O'Donnell, qui est ministre des finances. Les circonstances politiques sont déjà fort aggravées; que va faire M. Alejandro Castro? Celui-là est un modéré assez emporté, c'est un ministre des finances un peu fier et glorieux, qui ne veut pas se laisser mettre en état de siége par les créanciers étrangers. L'administration de M. Castro, sans parler de quelques économies de détail par lesquelles il a pensé rétablir l'équilibre dans le budget, cette administration se résume dans deux faits qui se passaient au mois de mai, — un placement de billets hypothécaires et une émission de titres de la dette. M. Castro ne reprenait pas le projet de M. Barzanallana, il le transformait ou il le gâtait en réduisant la somme de 600 millions à 300 millions, en présentant l'opération sous la forme d'un emprunt volontaire pour la moitié ou pour le tout, avec la faculté, si la souscription volontaire était insuffisante, d'imposer le surplus aux contribuables les plus haut taxés; mais, hélas! voici où est la déception cruelle. Le jour où l'opération s'ouvrait, quoique le gouvernement eût réduit le prix de négociation de ses billets à 88 au lieu de 100, il ne s'est trouvé de souscripteurs volontaires que pour 55 millions; le reste va peser sur les contribuables, de telle sorte que cette opération est, à tout prendre, l'idée de M. Barzanallana forcément reprise, appliquée seulement dans des conditions plus mauvaises, incomplètes et inefficaces. Notez qu'avec une confiance un peu précipitée dans l'affluence inévitable des capitaux, M. Castro avait annoncé fièrement qu'il n'aurait sûrement pas besoin de recourir à l'imposition forcée. Quant à l'émission de titres de la dette qui se faisait peu après et devant laquelle M. Barzanallana avait reculé comme devant un expédient ruineux, elle était l'application d'une loi du 25 juin 1864 autorisant le gouvernement à se procurer par cette voie 600 millions, et elle a eu tout juste autant de succès que le placement des billets hypothécaires, qui devait, disait-on, dispenser de cette mesure extrême. En réalité, l'état se trouve avoir émis ses titres à un

prix tel que, pour avoir 600 millions effectifs, il a dû assumer la charge d'une dette perpétuelle de 1 milliard 400 millions. — Un milliard 400 millions ajoutés à la dette, sans compter 300 millions de billets hypothécaires qui ne trouvent pas de souscripteurs et qui vont s'abattre sur les contribuables, ainsi marchaient les finances sous l'heureuse administration de M. Castro! Et ce que j'en dis du reste n'est que pour montrer comment les finances à leur tour payaient la rançon d'une politique de lutte et de répressions à outrance.

IV.

Ainsi engagée et devenue en quelque sorte la proie d'une fatalité qu'elle se créait de ses propres mains, cette politique n'était plus assurément la même qu'aux premiers jours; elle changeait à vue d'œil, elle subissait cette espèce de métamorphose que décrit si merveilleusement Jocrisse lorsqu'il trouve dans une cage un chat qui vient de dévorer un serin, et qu'il explique à son maître que l'oiseau est devenu un chat. En un mot, elle se transformait absolument. Et voyez comme les conséquences de deux politiques se dégagent invinciblement dans l'ensemble de la situation d'un pays! Au premier moment, le ministère a l'air de se rallier à un système de libéralisme sincère et pratique; il commence par des actes qui sont plus que des promesses, qui paraissent inaugurer une ère nouvelle. Il semble vraiment porter au pouvoir un esprit d'équité et de tolérance, une bonne volonté sérieuse, et tout aussitôt l'apaisement se fait sentir, la situation se détend, une certaine confiance renaît. Le pays ne demande pas mieux que de suivre un pouvoir décidé à relever la direction des affaires sans violenter l'opinion, en marchant au contraire d'intelligence avec elle. Les partis, sans désarmer entièrement, sont déconcertés et impuissans; les plus hostiles se bornent à une incrédulité ironique : ils craignent que cela ne dure. Toutes les difficultés n'ont point disparu, il s'en faut; mais la première condition pour les résoudre est à demi réalisée, — la paix, — et c'est M. Gonzalez Bravo lui-même qui le constate, comme le signe de l'influence heureuse d'une administration conciliante. Changez la politique, laissez entrevoir le réveil de l'esprit de réaction, et tout change aussitôt. Le malaise reparaît, les animosités se ravivent, les partis reprennent leurs armes envenimées en retrouvant des griefs. Les inquiétudes et les méfiances se traduisent par des accidens lugubres, comme ceux du mois d'avril. Le trouble pénètre dans le parlement lui-même et conduit aux scènes les plus violentes entre M. Rios Rosas et le gouvernement, entre M. Alejandro Castro et un membre de l'*union libérale*, M. Ar-

danaz. Les assemblées locales se mettent de la partie, et la députation provinciale, le conseil municipal de Madrid, par leurs protestations après le 10 avril, vont au-devant d'une dissolution qui ne manque pas de les frapper. En un mot, le trouble et le doute sont partout, absorbant et irritant les esprits, embarrassant plus que jamais la solution des questions sérieuses. Pendant qu'on s'excite ou qu'on se querelle, on met quatre mois à décider comment s'accomplira l'abandon de Saint-Domingue; on se traîne en discussions sur les finances, pour en revenir à des expédiens qui ne font qu'aggraver la situation du trésor, en lui donnant le moyen de ne pas mourir pour le moment d'inanition.

Voilà le bilan net et clair des deux systèmes, de la politique libérale et de la politique de réaction : d'un côté un commencement de paix, de l'autre plus que jamais l'incertitude. Et comme la logique gouverne plus qu'on ne croit les affaires des hommes, même en Espagne, il y a une sorte d'intime et profond enchaînement dans le développement de cette situation qui s'aggrave de jour en jour durant quelques mois. Chaque pas qu'on fait dans la réaction ajoute au malaise du pays, et chaque progrès du malaise public pousse le gouvernement à s'avancer encore, à s'armer de quelque mesure nouvelle de défense. Les scènes du 10 avril conduisent à une tentative d'échauffourée militaire à Valence dès le mois de juin, et cette échauffourée à son tour devient un stimulant de répression. Le ministère n'a plus le temps d'attendre que les chambres discutent le projet de loi sur la presse présenté au mois de février : il demande l'autorisation sommaire de rétablir en fait et immédiatement la censure. Il n'a plus assez des mesures ordinaires de vigilance auxquelles est soumis le droit de réunion : il fait en toute hâte une circulaire (12 juin) par laquelle il donne l'ordre aux gouverneurs des provinces de dissoudre immédiatement « tous les casinos, *tertulias*, réunions ou sociétés, quelle que soit leur dénomination, où l'on s'entretiendrait d'affaires politiques... » La censure pour les journaux et l'interdiction de dire un mot de politique dans un casino, dans une *tertulia*, qu'y avait-il au-delà? Je n'en sais, ma foi, rien. Seulement le ministère ne s'apercevait pas que dans cette voie d'aventures déjà il touchait à cette alternative en face de laquelle M. Rios Rosas venait de le placer d'une façon saisissante, — l'impossibilité de gouverner ou la dictature, c'est-à-dire des deux côtés infailliblement une révolution à court terme. C'était bien la peine d'avoir commencé par la politique du désarmement et de la conciliation! Cette politique, suivie jusqu'au bout avec résolution, ne pouvait assurément en aucun cas conduire le cabinet Narvaez à un dénoûment plus triste, et j'ajouterai que si M. Gonzalez Bravo, soutenu par le général Narvaez, eût mis à la pratiquer, à l'imposer au

besoin, la moitié de l'énergie et de l'habileté de parole qu'il mettait dans la défense d'une politique opposée, il eût vraisemblablement réussi.

Ce qu'il y avait de réellement dangereux pour le ministère à cette extrémité vers les premiers jours de juin, c'est qu'il ne pouvait en vérité aller plus loin dans aucun sens, et c'était là sa faiblesse, qui s'était accrue tout juste dans la même proportion où il avait amassé les difficultés autour de lui. Il était à ce moment où un prétexte est à peine nécessaire. Le prétexte, ce fut le choix du comte Ezpeleta pour une des grandes charges du palais : encore un conflit sur les choses intimes de cour! — Le choix d'un majordome, la question était grave et de puissante considération! Après tout, ce n'est pas encore cette épreuve qui eût tué le ministère, si depuis quelque temps il n'avait pris le soin d'accomplir sur lui-même le plus étrange suicide. Il ne mourait pas pour le choix du comte Ezpeleta, il ne mourait pas non plus pour l'échauffourée de Valence, qui l'eût peut-être servi, si elle eût été un peu plus sérieuse; il mourait le 21 juin parce qu'il était à bout, parce qu'il ne pouvait plus rien, parce que des deux politiques entre lesquelles il s'était débattu l'une avait été abandonnée après avoir été à peine essayée, l'autre était impossible ou conduisait au seuil d'une révolution. Voilà de quoi il mourait réellement, et jamais ministère en Espagne, il faut le dire, n'avait laissé fuir une occasion plus belle d'identifier sa fortune, la fortune de son parti, avec une œuvre de pacification morale. Le ministère Narvaez avait trouvé à son avénement une situation tendue, il laissait à sa chute une situation plus tendue encore, plus violente, plus menacée surtout : dernier résultat de ce travail de neuf mois d'où allait sortir, — quoi donc? — tout simplement une résurrection de l'*union libérale*, qui un an auparavant eût soulevé l'opposition la plus vive, et qui cette fois s'accomplissait presque spontanément, sans effort, accueillie par d'anciens adversaires, considérée par tous comme une garantie. Au 16 septembre 1864, c'est le général Narvaez qui était l'homme du moment, le grand pacificateur; au 21 juin 1865, c'est le général O'Donnell qui devient l'homme nécessaire, le seul qui réunisse à la fois une force d'ascendant sur le pays, sur l'armée, et une force d'intimidation vis-à-vis des partis révolutionnaires, le seul enfin qui puisse rallier tous les élémens d'un libéralisme modéré.

Chose curieuse que cette reproduction périodique d'une même situation! Depuis quelques années en Espagne, chaque ministère arrive pour tout apaiser et se retire après avoir tout troublé, laissant au ministère qui lui succède ce rôle de réparateur, de conciliateur, qu'il n'a pas su remplir. C'est ainsi que le général O'Donnell s'est trouvé ramené au pouvoir pour reprendre à son tour cette œuvre

de pacification sans cesse interrompue. Ce n'était pas, à vrai dire, un ministère très nouveau, qui eût le prestige de l'inconnu. Si on n'eût pas vécu si vite depuis un an, si les crises ne s'étaient pas multipliées de façon à faire disparaître les griefs anciens sous les griefs nouveaux, on se serait souvenu sans doute que ce cabinet du 21 juin, principalement représenté par le général O'Donnell et par M. Posada Herrera, avait déjà existé pendant cinq ans, de 1858 à 1863, qu'il avait éludé les questions les plus pressantes pour se livrer à des entreprises comme celle de Saint-Domingue, que c'était lui qui avait le plus engagé les finances espagnoles, et qu'en fin de compte il était mort pour n'avoir rien fait, surtout dans le sens libéral. La vérité est que malgré tout, après le ministère du 16 septembre, le général O'Donnell semblait encore l'homme le mieux fait pour la situation. A qui aurait-on pu s'adresser? Aux modérés de la résistance outrée et absolutiste? C'était aller droit à une explosion inévitable le lendemain. — Aux progressistes? On en a parlé, je le sais bien, et on parle encore d'une combinaison de ce genre comme d'une ressource héroïque. Malheureusement le parti progressiste, beaucoup moins redoutable par ses idées que par ses procédés, se met toujours dans des situations d'où il ne peut sortir qu'avec effraction : tant qu'il ne s'est pas fait un programme légal, fût-il le plus large, et qu'il ne s'est pas rallié avec un peu d'ensemble à ce programme, son avénement risque de devenir une révolution qu'il ne serait même pas très apte à gouverner. Le général O'Donnell restait donc le seul qui pût faire face aux complications du moment, à cette nécessité souveraine d'un gouvernement doué de bonne volonté libérale et de force conservatrice. Un cabinet de l'*union libérale*, il est vrai, a contre lui ce passé d'il y a trois ans qui se relève comme une ombre peu rassurante; il a justement aussi pour lui, comme préservatif, le souvenir de ses propres fautes, de ses propres déceptions, le souvenir plus récent encore et plus vif de l'expérience du général Narvaez. Il sait pour l'avoir éprouvé, et pour avoir vu d'autres l'éprouver cruellement, ce qu'il en coûte de lever un drapeau de libéralisme sans être libéral, pour tomber dans l'impuissance ou les réactions, et de plus le général O'Donnell a eu cette fois la clairvoyance de fortifier un peu les élémens de son parti, de prendre dans diverses nuances des hommes dont quelques-uns ont même été ses adversaires : M. Manuel Bermudez de Castro, qui est ministre d'*état*, M. Canovas del Castillo, qui s'est fait depuis quelque temps une certaine importance dans le parlement, M. Alonso Martinez, qui passe pour porter au ministère des finances un esprit sensé, ayant le goût de l'ordre et des réformes.

La politique du cabinet du 21 juin était d'ailleurs toute simple. Ce que le ministère Narvaez avait fait au 16 septembre 1864 en

recevant une situation compromise, le cabinet O'Donnell, à bien plus forte raison, avait à le faire après le ministère du 16 septembre : réparer, pacifier. De là ce programme des premiers jours, tout tracé par les circonstances, puisé en quelque sorte dans les fautes de la veille : amnistier encore une fois les journaux poursuivis, retirer immédiatement les lois répressives sur la presse et proposer l'établissement du jury, faire cesser l'exil de quelques généraux, rétablir la municipalité de Madrid dissoute après le 10 avril, rendre à ses fonctions le recteur destitué, M. Montalvan, désavouer les doctrines d'état dans le haut enseignement. Et tout comme après le 16 septembre 1864 il y avait eu un apaisement, après le 21 juin 1865 il s'est produit une trêve, — non, certes, une paix sans orages et sans luttes intimes, mais un acheminement à un régime moins menacé à travers des difficultés toujours renaissantes.

Deux faits ont servi jusqu'ici à caractériser plus particulièrement cette phase nouvelle de la politique à Madrid : la reconnaissance du royaume d'Italie, qui dégage l'action extérieure de l'Espagne, et une réforme électorale qui est, si l'on me passe le mot, un coup de fouet donné à la situation actuelle, qui tend à dissoudre, à renouveler en même temps les cadres d'une représentation étroite et dépendante par l'extension du droit de suffrage et par un système de circonscriptions plus larges. Si la reconnaissance de l'Italie n'avait eu qu'un caractère international, sans doute elle aurait gardé toujours encore l'importance d'un acte faisant disparaître une anomalie bizarre, remettant la diplomatie espagnole au pas des événemens européens, rapprochant deux nations liées par les souvenirs du passé aussi bien que par les intérêts contemporains. La vérité est que dans les conditions actuelles, telle qu'elle se présentait, cette question des rapports avec l'Italie n'avait plus seulement une importance extérieure, elle avait encore et par-dessus tout un caractère intérieur; elle était devenue la pierre de touche des partis. Ni le général O'Donnell pendant son premier ministère, ni le général Narvaez à son passage plus récent au pouvoir, n'avaient osé, il est vrai, aborder résolûment la difficulté; ils s'étaient arrêtés parce qu'ils se trouvaient en face d'une multitude de scrupules, de susceptibilités, d'inquiétudes religieuses, de craintes dynastiques, de préjugés habilement excités. L'un et l'autre cependant avaient senti que la reconnaissance de la révolution italienne se liait intimement à tout essai de gouvernement libéral. Aussi le général Narvaez ne s'était-il point montré dès l'origine opposé en principe à cette reconnaissance, et le général O'Donnell s'est-il hâté, dès sa rentrée au pouvoir, de l'inscrire dans son programme.

Pour une politique libérale en effet, c'était une nécessité d'en

finir, aujourd'hui plutôt que demain, avec cette attitude d'une puissance constitutionnelle cherchant des exemples dans l'histoire de Louis XIV pour entretenir des ambassadeurs auprès d'un roi fugitif, et renouvelant à l'égard de l'Italie les procédés de l'Europe du nord à l'égard de l'Espagne elle-même pendant la guerre civile. Pour les passions et les velléités absolutistes de toute nuance au contraire, cette abstention hostile où l'Espagne restait enfermée était une attestation permanente d'influence, un dernier moyen de reconquérir l'ascendant à l'intérieur : on l'a bien vu à leur déchaînement le jour où la question a été tranchée. Tant qu'elles ont gardé une espérance, elles se sont bornées à répéter : On n'osera! Le jour où il n'y a plus eu de doute, elles ont fait explosion, elles ont proféré des menaces, elles ont juré, elles aussi, qu'elles n'obéiraient pas; jusqu'au dernier moment, elles ont assiégé la reine, et peut-être ont-elles réussi un instant à l'ébranler. Si elles avaient triomphé et que le général O'Donnell se fût retiré, je ne sais trop ce qui serait advenu; les idées absolutistes auraient peut-être vu le lendemain leur victoire écrite dans des ruines : de telle sorte que, par elle-même et par les circonstances au milieu desquelles elle s'accomplit, cette reconnaissance de l'Italie est certainement le pas le plus décisif que le libéralisme ait fait depuis quelques années en Espagne, — d'autant plus décisif qu'il a été plus disputé. Elle tranche du moins la situation, et scelle de ce côté la rupture du ministère avec la politique de réaction.

Quant à la réforme électorale, ce n'est pas d'aujourd'hui que la question s'est élevée entre les partis, que s'est révélée la nécessité de chercher un milieu entre le système modéré, qui, en rétrécissant les districts, livre les élections au gouvernement, et le système progressiste du scrutin de liste, qui les livre aux hasards d'une direction arbitraire en annulant toutes les influences locales. La loi nouvelle que le gouvernement a été autorisé à établir a précisément la prétention de concilier les deux systèmes en les transformant, — en augmentant d'abord le corps électoral par une réduction du cens et en combinant ensuite quelque chose comme les bourgs d'Angleterre avec des circonscriptions d'un caractère moins local. Que vaudra cette loi à l'épreuve? On le verra. Pour le moment, elle rompt avec un système visiblement usé; elle change assez sensiblement les conditions de l'élection pour qu'il puisse sortir du scrutin un parlement moins prévu d'avance, composé d'élémens nouveaux, plus favorable peut-être à de nouvelles agrégations des partis. Au demeurant, le ministère du 21 juin 1865 a donc fait acte de vie en reconnaissant l'Italie, en réalisant une réforme électorale souvent réclamée et toujours ajournée, en accélérant d'un autre côté le désamortissement des biens ecclésiastiques, et ce sont ces

premiers actes qui ont fait sa force; mais d'un autre côté, il ne faut pas s'y tromper, il a aussi sa faiblesse secrète, la faiblesse de toutes les combinaisons qui ne reposent pas sur un ensemble coordonné de principes, qui vivent par une large satisfaction d'intérêts personnels, par un ralliement perpétuel d'adhésions éparses, et finissent par se réduire aux proportions d'une coterie. L'*union libérale*, qui a trouvé là son écueil une première fois, qui a péri par là, n'est pas sans être menacée encore d'être envahie par cet esprit de coterie. Elle a, elle aussi, ses *historiques* ou sa cohue de prétendans qui revendiquent les emplois, qui crient lorsqu'on ouvre les rangs aux travailleurs de la onzième heure. Les choix de l'*union libérale* témoignent manifestement quelquefois d'excellens sentimens de famille. Les ministres, comme ce bon maire de France qui trouvait que M. le préfet ne pouvait être mieux représenté que par son gendre, les ministres se disent qu'ils ne peuvent être mieux représentés que par leurs frères. Il reste à savoir si on va loin par ce chemin. Si le général O'Donnell se laissait aller à cet esprit, il rencontrerait bientôt devant lui une opposition dont on peut déjà distinguer les élémens, à laquelle il s'occupe lui-même de donner des chefs, — sans compter l'opposition de ses adversaires naturels et toute cette agitation de partis, de fractions de partis, acharnés à se disputer la prépondérance, au risque de sentir à tout instant le sol s'effondrer sous leurs pieds.

Qu'est-ce donc que le ministère actuel? C'est évidemment une halte entre des crises qui se succèdent; mais ce n'est évidemment que cela au milieu d'une situation qui sous une apparence de calme matériel reste livrée à d'incessantes perturbations. Au fond, il n'y a point à s'y méprendre, l'Espagne est dans un de ces états presque indéfinissables où la veille encore on dit qu'une révolution est impossible, parce qu'on n'aperçoit pas un but précis, et où le lendemain, lorsqu'elle a éclaté, on se demande comment elle n'est pas arrivée plus tôt, parce que tout le monde y travaillait. Je ne veux point dire assurément que cet état, si grave qu'il paraisse lorsque les crises deviennent plus aiguës, que cet état soit sans remède. L'Espagne possède sans doute en elle-même tous les élémens d'un développement moral et politique régulier, comme elle a tous les élémens de fortune matérielle, comme elle a enfin tous les élémens d'une puissance extérieure proportionnée à sa situation, à ses intérêts et à ses ambitions légitimes; mais ce qui est vrai aussi, c'est que les hommes, les partis, ont à secouer bien des préjugés, bien des illusions, bien des passions, dont la trace est visible dans la politique contemporaine, et qui ne sont point étrangères aux crises actuelles. Ils ont à se pénétrer tout d'abord de cette vérité d'où découlent toutes les autres, qui éclate dans l'histoire la plus récente, —

que tout ce qui favorise l'absolutisme accélère la décomposition et le péril, qu'une politique libérale n'est pas même seulement une condition de progrès, qu'elle est plus encore peut-être aujourd'hui, une stricte garantie d'ordre et de préservation. S'ils veulent en même temps faire de leurs finances les auxiliaires de leur politique, ils ont aussi à comprendre que le premier moyen est de répudier tous ces expédiens sans efficacité, d'en venir à réaliser hardiment de larges réformes. Sans doute, comme on dit quelquefois pour se rassurer, l'Espagne n'est point autant en danger qu'elle le paraît. Elle a entre les mains pour plus de trois milliards de réaux de propriétés nationales, c'est-à-dire une fortune excédant ses charges. Qu'arrivera-t-il cependant si on continue? On se trouvera un jour au bout sans que le crédit et les finances de l'Espagne soient reconstitués, sans que la ressource extraordinaire des biens nationaux ait servi à créer un ordre régulier et durable, et c'est bien réellement cette fois qu'on aura jeté les fondemens de ce « grand édifice » que M. Bravo Murillo appelait « une banqueroute nouvelle. » Et si les hommes, les partis en Espagne veulent enfin assurer à leur pays le rôle naturel que lui assignent son passé, ses intérêts et ses instincts, ils ont à se guérir de cette passion d'isolement qui les jette quelquefois dans une abstention hostile, de cette méfiance qui se tourne principalement contre la France. Il y a des partis en Espagne qui se nourrissent de ce sentiment stérile et suranné. Ils voient déjà, — ils le voient depuis quinze ans sans que cela vienne! — la serre de l'aigle sur leurs provinces du nord. Qu'il soit question d'un chemin de fer à travers les Pyrénées, c'est une porte qu'on veut ouvrir pour aller surprendre l'indépendance espagnole. Qu'on reconnaisse l'Italie, c'est la France évidemment qui l'impose. Les partis vaincus se déguisent à eux-mêmes leurs fautes en représentant leurs échecs comme l'œuvre des influences étrangères. Le moins que puisse méditer ce terrible étranger, c'est à coup sûr de mettre la main sur la couronne de la reine Isabelle! Croirait-on qu'il y a peu de jours à peine, au moment de la dernière échauffourée de Valence, au mois de juin, on s'est amusé à dire à Madrid, — quoi donc? je vous le donne à deviner, — que le prince Napoléon pouvait bien n'être pas étranger à l'échauffourée, qu'il attendait peut-être l'issue en croisant quelque part! Et c'est ainsi qu'on finit je ne dis point par ébranler, — les intérêts communs sont trop puissans, — mais par fatiguer, par énerver l'alliance la plus simple, la plus naturelle, celle qui plaît le mieux à la France, et qui est aussi la moins incompatible avec la grandeur de la nation espagnole, avec toute cette régénération libérale dont la bonne volonté des hommes pourrait si aisément faire plus qu'un *rêve* en Espagne.

CHARLES DE MAZADE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août 1865.

Naguère tout ce qu'il y avait en Europe de diplomates corrects, rengorgés dans leur sagesse, fidèles aux bonnes traditions, se piquant de belles manières et de savoir-vivre, souriait et haussait les épaules au nom de M. de Bismark. C'était un casse-cou, un brise-raison, un rêveur loquace et vantard qui avait usé d'avance ses utopies à force de les divulguer à tout propos et à tout venant, et à qui l'on ne faisait pas l'honneur de le croire dangereux parce qu'on le trouvait ridicule. Nous voudrions bien savoir s'il y a en ce moment parmi les diplomates confits et déconfits des grandes et des petites cours quelqu'un qui pense encore que M. de Bismark soit *moquable*.

M. de Bismark a pour lui le succès. Il a remporté la victoire de Gastein, il s'approprie le Lauenbourg, il a Kiel sous le nom et sous le prétexte de la fantastique marine fédérale; il a Rendsbourg, il a le Slesvig et les routes militaires du Holstein, il aura le canal qui doit joindre la Baltique à la Mer du Nord; il est moralement et presque matériellement maître des duchés de l'Elbe. On peut en effet, quoiqu'elle soit en apparence destinée à ne régler encore qu'une situation provisoire, considérer la convention de Gastein comme consacrant l'ascendant définitif de la Prusse dans la question des duchés. L'Autriche a cédé, l'Autriche abandonne la protection des états moyens; une grande tradition allemande est ainsi détruite. La vieille diète est mise de côté, elle enregistrera passivement, sous la double pression de la Prusse et de l'Autriche, les arrangemens concédés par l'Autriche à la Prusse. La Prusse enfin voit s'accomplir le plus impatient de ses vœux; elle s'agrandit par un procédé qui fait planche pour l'avenir, suivant une méthode qui indique et détermine la voie de ses agrandissemens futurs.

Malgré le peu d'attention qu'on prête à la politique dans cette saison de l'année, il est impossible de relever par un simple badinage ce qui vient de se passer en Allemagne. Ce qu'il y a de plus intéressant dans la comédie qui s'est dénouée à Gastein, ce n'est pas la pièce elle-même, c'est l'ensei-

gnement qu'elle donne sur la situation générale de l'Europe. La pièce a été curieuse sans doute : elle a eu tout d'abord et elle a conservé jusqu'au bout l'air d'un anachronisme. Après le fait accompli, on en est réduit à répéter un aveu que l'on a eu souvent l'occasion d'exprimer depuis quelques années : nous ne pensions pas que ces choses fussent possibles de notre temps! — Eh bien! oui, cela est encore possible de notre temps, et cela devrait nous engager à nous préoccuper de ce qu'est en effet notre époque. L'escamotage des duchés peut nous aider à comprendre certains faits de l'histoire, et nous rendre plus indulgens par exemple pour nos pères, qui ont laissé faire le partage de la Pologne, si nous ne voulons point être trop sévères envers nous-mêmes. On ne se figurait pas, il y a quelques années, que l'Europe, au point de vue des frontières des divers états, fût encore en voie de formation; on pensait du moins que, si la carte devait être remaniée, c'était sous l'influence de certaines aspirations d'indépendance nationale et de certains principes de liberté politique. Il nous semblait que notre siècle eût ainsi donné son empreinte à la politique internationale : la configuration des états, leur extension ou leur diminution nous paraissaient devoir être la conséquence de la lutte engagée entre les principes anciens et les principes modernes, entre les idées de légitimité et de conservation et les idées de liberté et de nationalité, entre l'ancien régime et la révolution. La question était posée dans ces termes par les gouvernemens conservateurs aussi bien que par les partis libéraux. Ces gouvernemens avaient relevé leur cause d'une prétention de doctrine; ils s'appelaient, en face de la propagande révolutionnaire, la sainte-alliance. Aussi les accidens de la lutte entre la révolution et l'ancien régime depuis 1815, si douloureux qu'ils aient pu être parfois, ont été moins surprenans pour l'esprit moderne que le présent épisode des duchés de l'Elbe. Quand à la suite des congrès de la sainte-alliance l'Autriche envahissait l'Italie ou la France entrait en Espagne, on ne voyait là que les conséquences naturelles de l'immense duel engagé en Europe. La contre-révolution abusait de ses forces et commettait des usurpations iniques; mais on connaissait du moins son ennemi, et l'on attendait du prochain triomphe révolutionnaire la réparation de ses injustices. Ce qu'une victoire contre-révolutionnaire avait accompli au point de vue des arrangemens territoriaux, une victoire révolutionnaire pourrait le détruire. La politique prussienne dans les duchés rompt pour nous cette habitude d'esprit; le coup de partie de M. de Bismark nous fait sortir de notre siècle.

C'est bien en effet, et sous tous les aspects, un échantillon de l'histoire politique du XVIII[e] siècle que nous venons de voir. Ici aucun intérêt de haute doctrine sociale et politique, aucune maxime de droit, n'ont été mis en avant par le facile vainqueur. Le gouvernement prussien n'a eu en vue que son intérêt, et s'est servi de prétextes si futiles et si promptement désavoués par lui-même qu'il n'a dû son succès qu'à son adresse et à l'imbécillité des autres états européens. La Prusse brûle d'étendre son terri-

toire; la Prusse, qui est la plus petite et la moins peuplée des grandes puissances, la Prusse, qui se trouve géographiquement mal faite, veut porter ses ressources matérielles au niveau des prétentions de grand état que son ambition et son histoire lui ont inspirées. Elle a trouvé une occasion de satisfaire cette tendance; elle l'a saisie avec autant de fermeté que d'habileté. Il n'est pas même question en cette circonstance des intérêts d'hégémonie allemande qui pourraient se confondre avec une aspiration de la race germanique à l'unité de gouvernement. Pour le cabinet prussien, la politique de nationalité est hors de cause; il s'agit purement et simplement pour lui du développement du royaume dans l'ancien sens du mot. Sa politique de 1865 se rattache directement à la politique de 1765 : M. de Bismark n'entend procéder que du diabolique Frédéric II, il a mené l'affaire des duchés comme Frédéric avait conduit le rapt de la Silésie et la conspiration contre la Pologne. Aussi ce sont les vieux procédés qui ont été mis en œuvre : on a joué au plus fin, au plus hardi, au plus cynique; on s'est fait un art et une gloire de la dissimulation et de la tromperie. On a commencé l'entreprise en se servant de certains prétextes, on l'a conclue en désavouant ces mêmes prétextes. On a fait la guerre au Danemark au nom du droit fédéral allemand, on en recueille les résultats au nom des intérêts prussiens. On a contesté les droits de succession du roi de Danemark au Slesvig-Holstein, on a mis en avant ceux du duc d'Augustenbourg, on a pris une conférence des puissances européennes à témoin des principes de droit public qu'on entendait faire prévaloir; puis, du moment où le roi de Danemark a été dépouillé des provinces qu'on l'accusait de posséder injustement, on l'a reconnu comme seul légitime propriétaire de ces provinces que l'on se faisait céder par lui. Des droits de nationalité, des droits des duchés à se prononcer sur la forme de leur gouvernement, sur le choix de leur souverain, sur leur participation à l'administration de leurs affaires, il n'en a plus été question; des droits du *Bund* à régler ces graves matières, il n'en a plus été question. Une fois entrée dans la maison, la cour de Berlin a fermé la porte au nez de ceux à qui elle avait annoncé qu'elle y entrait pour leur compte, et, se retournant vers eux, elle leur a dit : Chassez-m'en! Dans le cours de ces belles transactions, on a eu d'ailleurs l'agrément de mettre à profit le concours reconnaissant de la Russie, de jouer la politique anglaise personnifiée dans l'empressé et candide lord Russell, d'exploiter un dépit de la France caché sous le platonique amour des nationalités, de forcer la main à l'Autriche humiliée. La gloire est aussi complète que le succès, et M. de Bismark peut demander aux détracteurs et aux jaloux si jamais partie fut mieux jouée.

C'est déjà beaucoup qu'un pareil tour de force diplomatique ait pu être exécuté de notre temps. Il serait extraordinaire, il nous paraîtrait impossible que cet événement n'eût point de graves conséquences. Cette solution de l'affaire des duchés ne réveillera-t-elle point en Allemagne cette conscience publique qui doit y représenter les principes et les tendances

de l'esprit moderne? Ce succès du cabinet prussien est-il bien un succès allemand? Est-ce ainsi que les patriotes au-delà du Rhin entendent le progrès de la cause nationale et l'acheminement vers l'unité? Consentent-ils à une abdication par laquelle ils confieraient l'exécution de la politique nationale au dehors à un cabinet qui résiste à l'intérieur à l'expansion des idées libérales? Ne sont-ils point confus d'avoir fourni par l'agitation imprévoyante à laquelle ils se sont emportés contre le Danemark, d'avoir fourni à M. de Bismark l'occasion d'un tel succès et de s'être préparé à eux-mêmes de tels désappointemens? En présence de la situation nouvelle créée par l'ascendant du cabinet prussien, que devient d'ailleurs la confédération germanique? Les petits états peuvent-ils être plus longtemps les dupes de la comédie qu'ils ont jouée dans ces dernières années? Des hommes d'esprit et d'imagination, M. de Beust, M. von der Pfordten, s'étaient figuré qu'ils étaient de force à constituer une troisième Allemagne, qui ferait compter avec elle la Prusse et l'Autriche. Nous voyons aujourd'hui ce que devient cette troisième Allemagne quand la Prusse et l'Autriche sont d'accord. Où est maintenant cette jactance que montrait M. de Beust à la conférence de Londres? Lui qui mettait un si naïf orgueil à passer des notes à lord Russell, au grand ministre d'un grand pays, aura-t-il l'audace de passer des notes à M. de Bismark, appuyé sur sa petite Saxe, que la Prusse broierait en fermant ses mâchoires? Nous le demandons encore une fois, ces faits, cette situation nouvelle ne remueront-ils rien dans la conscience germanique? L'Allemagne réagira-t-elle contre les empiétemens de la cour de Berlin, ou bien, abattue par la déception qu'elle vient de subir, cherchera-t-elle ailleurs, comme toujours, des diversions? Renoncera-t-elle à l'ambition de former des hommes politiques libéraux? Se consolera-t-elle en produisant des gymnastes et des exégètes? Voudra-t-elle toujours qu'on lui applique la vieille épigramme d'Érasme : *Germani corporum proceritate et magiæ cognitione sibi placent?*

Il ne nous est point permis, à nous autres Français, d'assister avec une indifférence frivole à ce qui vient de se passer, à ce qui va se passer peut-être en Allemagne. Depuis la fin de 1863, nous avons été surpris de l'indifférence singulière manifestée par notre gouvernement à propos de la question danoise. Ce fut une grande erreur, on doit commencer à s'en apercevoir aujourd'hui, de croire que l'Angleterre était plus intéressée que la France dans l'affaire des duchés. La France n'est point une île, elle ne peut avoir une politique insulaire et se mettre à l'écart de l'Europe quand en Europe on dédaigne ses conseils. Puissance continentale, tous les mouvemens qui s'accomplissent sur le continent touchent de près ou de loin à sa sécurité. Elle a beau feindre de les ignorer ou de n'en pas tenir compte, elle est nécessairement atteinte par les accidens de la politique continentale. C'est la première fois peut-être dans notre histoire que nous aurons laissé rompre l'équilibre du Nord, comme si nous n'avions nul intérêt à la conservation des monarchies scandinaves, qui ont toujours été des gardes avancées de

la France, soit du côté de l'Allemagne, soit du côté de la Russie. Le coup porté à la monarchie danoise ne pouvait manquer de retentir sur nos intérêts, puisqu'il devait déterminer en Allemagne un changement de situation et d'influence. Or, depuis François Ier jusqu'à Napoléon, il est sans exemple que la France ait assisté à un changement de cette nature sans en être affectée. L'évolution allemande déterminée par l'affaire des duchés commence à s'accomplir aujourd'hui, et, nous le demandons, de l'Angleterre et de nous qui est le plus directement intéressé à cette situation nouvelle? L'ascendant de la Prusse, accepté par la complaisance intéressée de l'Autriche, subi par l'impuissante faiblesse des états secondaires, modifie nécessairement notre position relative envers l'Allemagne. L'esprit remuant de M. de Bismark n'est point fait pour nous inspirer une entière sécurité; les besoins et les tendances politiques de la Prusse nous avertissent qu'un succès tel que celui qui vient d'être obtenu par le cabinet de Berlin est le commencement de quelque chose. Les liens qui unissent maintenant les cours de Pétersbourg, de Berlin et de Vienne n'ont plus besoin d'être dévoilés par des indiscrétions de chancellerie, ils apparaissent dans les faits et dans la nécessité des choses. Le vieux faisceau est reformé; la convention de Gastein le serre d'un nouveau nœud. Quel prix l'Autriche obtiendra-t-elle de ses complaisances? On parle déjà d'une garantie qui, avec l'accord de la Prusse, serait donnée par la confédération germanique aux possessions allemandes et non allemandes de l'Autriche. Une telle mesure, quoiqu'elle n'eût qu'un caractère défensif, n'eût point été soufferte par le gouvernement républicain de 1848; elle serait moins tolérable encore aujourd'hui, car elle serait offensante et menaçante pour la France et pour des intérêts que nous protégeons. Il n'est pas même nécessaire que des rapprochemens semblables soient inscrits dans des actes officiels pour que nous ayons à nous en préoccuper; c'est bien assez qu'ils nous soient révélés dans les faits. Un changement très grand est opéré dans la proportion des forces de la France vis-à-vis de l'Allemagne, si une alliance active et durable comme les intérêts qui l'ont produite se forme sous nos yeux entre la Prusse et l'Autriche, et si la confédération germanique est destinée à être entraînée activement elle-même et dominée par cette alliance. Une grande force de coalition s'organise ainsi, et cette force ne peut menacer que la France. Voilà les conséquences qu'il eût fallu prévoir et prévenir dès le commencement de l'affaire danoise, et qui maintenant se présentent à nous avec le caractère d'un fait. Puisque les cours allemandes se sont remises à faire ainsi de la vieille politique, de la politique d'où les principes moraux sont exclus, et qui ne poursuit que des combinaisons de force par des tours d'adresse, deux voies sont ouvertes à la France : ou bien il faut qu'elle aussi elle demande des garanties matérielles contre les agglomérations de forces qu'on prépare en face d'elle, ou bien, et c'est quant à nous la direction que nous préférerions, il faut qu'elle oppose à ces combinaisons l'ascendant de la force libérale et révolutionnaire, il faut

qu'elle réalise chez elle les libertés que la révolution de 1789 lui a promises, il faut que par son exemple et par sa propagande elle crée en sa faveur une vaste et profonde diversion morale au sein des états qui reprennent le jeu périlleux des alliances d'ancien régime.

Tout le monde est d'accord que, si en 1863 la France et l'Angleterre se fussent unies avec une confiance mutuelle dans un commun effort, l'affaire des duchés eût reçu une solution plus équitable, et l'on eût prévenu la pensée même des alliances qui se sont formées depuis en Allemagne. Il serait oiseux de récriminer sur un passé fâcheux; il suffit pour le présent qu'il soit démontré qu'il n'y a rien de juste et de rassurant à attendre dans la politique européenne que de l'entente des deux puissances occidentales. C'est cette pensée qui semble présider aux courtoisies échangées en ce moment entre les marines de France et d'Angleterre. D'ailleurs la coïncidence est curieuse : c'est lorsque les deux plus puissans souverains d'Allemagne viennent de cimenter leur union par des arrangemens qui blessent à la fois l'équité envers le Danemark, envers les duchés et envers la confédération germanique, que la France et l'Angleterre se montrent l'une à l'autre leurs escadres cuirassées et réunissent dans un esprit d'amitié cordiale ces engins de guerre qu'elles n'eussent pas même eu besoin d'employer pour calmer efficacement, il y a trois ans, l'effervescence germanique et pour s'épargner le désagrément que les négociations de Gastein et l'entrevue de Saltzbourg doivent aujourd'hui causer à chacune d'elles. Ces fêtes navales de Brest et de Portsmouth offrent un autre contraste plus agréable à l'esprit. Ces terribles escadres cuirassées sont nées d'une émulation, d'une rivalité naturelle entre la France et l'Angleterre; elles étaient le moyen d'attaque ou de défense que chacune des deux nations préparait contre l'autre. Aussi, pendant qu'on les construisait, quelle surveillance des deux côtés et quelle jalousie! Que de controverses sur l'excellence de tel ou tel modèle de vaisseau, sur la force des armures, sur la puissance des canons! Quels rêves se dressaient devant l'imagination quand on se représentait le choc épouvantable de ces navires, l'explosion des canons monstrueux, le craquement des plaques épaisses! La première action de ces vaisseaux créés et mis au monde pour s'entre-détruire est au contraire de servir de décor et de théâtre à de joyeuses fêtes internationales. Nous ne leur demandons point quant à nous d'autres services; ils ont coûté cher sans doute, et, comme on l'a montré récemment ici, l'expérience de la guerre des États-Unis ne permet guère de croire qu'ils jouent longtemps le rôle d'instrumens efficaces dans la tactique navale; cependant ni la France ni l'Angleterre n'auront à regretter les dépenses que leur a imposées ce luxe naval, si elles ont le bonheur de n'employer jamais leurs vaisseaux de fer que comme des *yachts* de plaisance et des salles de danse où se rétablit gaîment l'entente cordiale.

La nouvelle Italie est un exemple instructif du bien que peuvent produire la France et l'Angleterre quand elles s'intéressent à une même cause

politique en suivant chacune les procédés qui lui sont propres. On peut considérer l'Italie comme n'ayant encore à s'occuper pendant longtemps que des questions intérieures. Ce ne sont aussi que des questions de cette nature qui excitent en ce moment en Italie un certain émoi. Il y a d'abord l'affaire des élections générales, qui auront lieu au mois d'octobre, des tiraillemens ministériels et une crise de cabinet, le tapage que fait la circulaire adressée aux chefs de corps par le général Petitti. Ce dernier document a créé en Italie une sorte de conflit entre la presse et l'armée. Le ministre de la guerre, ému par les attaques dirigées par un journal contre les sévérités imputées à un colonel, s'est laissé aller à un mouvement de susceptibilité militaire, et a fait appel en termes un peu vifs à l'esprit de corps de l'armée. La circulaire ministérielle a été suivie de quelques manifestations militaires qui semblaient hostiles à la presse et de violentes récriminations des journaux du parti avancé. C'est un conflit regrettable où des deux côtés on peut avoir manqué de prudence et de modération, mais qu'il serait absurde de vouloir éterniser en l'envenimant. On peut adresser aux organes importans de la presse en Italie l'éloge que les Italiens ont mérité depuis leur émancipation : ils ont montré un véritable esprit politique. Nous espérons que l'esprit politique ne les abandonnera point en cette circonstance. C'est un des plus difficiles problèmes politiques des temps modernes que de faire vivre des institutions libres avec de grandes armées permanentes. Pour réussir dans cette conciliation de l'esprit militaire et de la liberté, il faut une adresse et un bonheur que la France elle-même n'a pas toujours possédés. L'Italie a besoin d'avoir une armée, et il n'y a pas d'armée sans esprit militaire. L'armée est la condition de l'indépendance future de l'Italie. Contre un retour offensif de l'Autriche, les journaux auraient malheureusement moins d'efficacité que des soldats et des officiers animés d'un vigoureux esprit militaire. La presse italienne doit donc respecter avec une patriotique sollicitude tout ce qui touche aux sentimens d'honneur et à l'esprit de discipline de l'armée. Les organes élevés de la presse comprennent cela en Italie, et ils ne consentiront point à soulever un funeste antagonisme entre les libertés, — qui sont la garantie intérieure, — et l'armée, — qui est la garantie extérieure de l'indépendance nationale. Peut-être cet incident eût-il excité une animosité moins vive si l'on n'eût été à la veille des élections, et si l'on n'eût cherché dans la circulaire du général Petitti une arme de parti. Nous ne pensons point que les élections qui vont avoir lieu puissent être pour l'Italie une épreuve difficile. Il n'y a eu parfois de dissentimens graves dans la péninsule qu'entre le parti d'action et le parti modéré, qu'on ferait mieux d'appeler le parti politique. Les chances du parti d'action n'ont jamais été bien grandes dans le corps électoral; l'immense majorité des électeurs italiens appartient au parti politique. La situation générale de l'Europe diminue encore aujourd'hui les chances du parti d'action, à qui les événemens font défaut. Au sein de la majorité des politiques, il n'y a point

de dissidences profondes, et on les a toujours vus dans les chambres se réunir avec un louable esprit de conduite toutes les fois qu'un intérêt vital de l'Italie était en jeu. Les divisions ne commencent que sur des questions secondaires, et les changemens ministériels dépendant des variations des situations personnelles n'altèrent point la suite de la politique générale. La retraite annoncée de M. Lanza, motivée, dit-on, par des dissentimens sur la nomination de deux secrétaires-généraux, nous paraît donc devoir être considérée, à la veille des élections, plutôt comme un contre-temps que comme l'éclat d'une crise ministérielle dangereuse. Personne en Italie ne regardait le ministère actuel, dont M. Lanza était le personnage politique important, comme pouvant avoir une longue existence. C'était un cabinet de transition, qui, sous la direction loyale du général Lamarmora, s'était chargé, après les tristes événemens de Turin, d'exécuter la convention du 15 septembre et d'opérer la translation de la capitale. Le ministère Lamarmora a honnêtement rempli cette mission patriotique. On voulait lui laisser faire les élections; mais on s'attendait à ne point le voir survivre à la réunion du prochain parlement. C'est un embarras sans doute qu'un ministre de l'intérieur se retire un mois avant les élections générales, mais ce n'est qu'un embarras. On nomme divers successeurs possibles de M. Lanza : M. Cantelli, ancien vice-président de la chambre des députés et actuellement préfet de Florence; M. Vigliani, préfet de Naples, ou M. Natoli, qui passerait du ministère de l'instruction publique à celui de l'intérieur. Dans tous les cas, le général Lamarmora paraît bien décidé à faire les élections, qui auront lieu dans les premiers jours d'octobre, et à convoquer la chambre pour le commencement de novembre.

Le projet de décentralisation élaboré à Nancy, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, et les nombreuses et remarquables adhésions données à cette étude par les principaux hommes politiques du pays commencent à occuper sérieusement l'attention publique. Il n'y a rien de plus simple et de plus digne d'applaudissement que l'œuvre modestement essayée par la réunion de Nancy. Quelques citoyens épris du bien public et dévoués au progrès politique de la France ont eu la pensée de faire sortir du vague cette idée de décentralisation caressée par tous ceux qui ont été frappés des obstacles que le développement de la liberté rencontre chez nous dans l'excès de la centralisation administrative. La France, depuis la révolution, cherche à fonder son gouvernement sur le système représentatif, c'est-à-dire à faire participer les citoyens par le mandat électoral au gouvernement du pays; elle cherche en un mot à se gouverner elle-même. Ce que l'esprit de nos institutions dérivées de la révolution française a voulu faire pour le gouvernement général, il l'a voulu faire aussi pour l'administration. Le pays a été divisé et subdivisé en groupes administratifs; à la tête de chaque groupe a été placé un agent du pouvoir central avec un organe représentatif formé par l'élection. Depuis la révolution française, les cadres du pouvoir et de ses agens et les cadres des assemblées représentatives

demeurant les mêmes, toute notre politique constitutionnelle a roulé sur deux points : sur le partage des attributions entre le pouvoir exécutif et les assemblées représentatives, et sur le système électoral d'après lequel ces assemblées devaient être formées. Nous le répétons, toute notre histoire constitutionnelle depuis soixante-dix ans a porté sur ces deux points, et chacune de nos révolutions secondaires n'a fait que déplacer la limite des attributions entre le pouvoir et les assemblées représentatives ou déplacer la limite du droit électoral. On peut considérer désormais un de ces points comme résolu et définitivement écarté du débat. La révolution de 1848 a fondé le suffrage universel, la lutte sur le droit électoral est terminée; mais il n'en est point de même du partage des attributions entre le pouvoir exécutif et les corps représentatifs nommés par le suffrage universel; ici la lutte continue, et s'il y a en France au point de vue constitutionnel un parti libéral et un parti qui n'est pas libéral, c'est qu'il y a un parti qui pense que les attributions des assemblées représentatives doivent être augmentées et un parti qui pense le contraire, un parti qui réclame le couronnement de l'édifice et un parti qui accepte l'édifice tel qu'il est. Ce qu'on peut appeler les malheurs de la liberté dans notre histoire depuis la révolution forme la série des restrictions qui ont été imposées à l'action des assemblées représentatives. Cette histoire nous apprend qu'à plusieurs reprises les assemblées représentatives ont succombé sous les empiétemens du pouvoir exécutif, et que cette défaite des assemblées a été la conséquence de l'inexpérience ou des défaillances des corps électoraux de qui elles émanaient, et qui ont manqué ou de l'intelligence ou de la force nécessaire pour les soutenir. Cette histoire nous apprend encore que tout pouvoir exécutif triomphant a trouvé dans l'organisation de ses agens le moyen assuré de composer les fantômes d'assemblées représentatives dont il avait besoin pour faire consacrer ses empiétemens. Cette longue expérience a donc démontré à tous ceux qui ont réfléchi sur la destinée politique de notre pays que la liberté ne serait fondée en France que lorsqu'on l'aurait fortement assise aux premiers degrés de la hiérarchie représentative en limitant à ces degrés mêmes, conformément aux intérêts de la liberté, le partage des attributions entre les agens du pouvoir exécutif et les assemblées destinées à représenter les groupes de la commune, de l'arrondissement, du département. C'est cette pensée d'étendre autant que possible, dans une mesure compatible avec les intérêts généraux du pays, l'action des citoyens et des assemblées qui les représentent dans la sphère de la commune, de l'arrondissement ou du canton, du département, — c'est cette pensée essentiellement libérale, inhérente aux principes de 1789, conforme aux constitutions votées par nos premières assemblées révolutionnaires, que l'on exprime par le mot de décentralisation, — mot impropre peut-être, parce que tout ce qui peut mêler davantage les citoyens à la délibération et à la direction de leurs affaires, tout ce qui peut leur apprendre à se gouverner

doit au contraire assurer et fortifier la centralisation morale et matérielle, la centralisation vivante du pays.

La question que nos volontaires de Nancy ont mise à l'étude et ont proposée à une enquête d'opinion est si conforme au progrès de la vie politique en France, aux traditions libérales, à l'idée de 1789, qu'elle ne pouvait être accueillie qu'avec une loyale sympathie par les libéraux démocrates auxquels elle était soumise. Pour notre compte, nous avions pensé que ce projet serait pris en considération par tous les organes des opinions libérales et n'était exposé qu'aux attaques de la presse officieuse. Nous nous étions trompés : le projet de Nancy a eu l'étrange fortune d'être rejeté sur une fausse étiquette du sac par une partie de la presse démocratique, à laquelle nous avions prêté jusqu'à présent plus d'ouverture d'esprit, plus d'intelligence politique, un zèle plus éclairé pour l'éducation de notre pays. Les écrivains dont nous parlons ont traité, à ce propos, avec un sans-façon plaisant les représentans de la démocratie libérale qui ont adhéré au projet de Nancy. Ces démocrates égarés ont manqué, suivant leurs censeurs, à la vraie tradition révolutionnaire, ils n'ont pas compris ce qu'ils faisaient, ils ont été dupes d'un malentendu, et ont côtoyé la trahison parce que les idées pratiques et désintéressées qu'ils ont approuvées ont eu la mauvaise chance de ne pas déplaire à M. de Montalembert et à M. de Falloux! Là-dessus on a ressuscité le souvenir de nos vieilles luttes révolutionnaires; on a fulminé l'anathème contre les néo-fédéralistes, on a dénoncé les décentralisateurs comme ceux qui fraient la voie aux restaurations. Ç'a été un émoi, un bruit, ce que les Irlandais appellent un *row*. Ce qui rend cette excommunication plus amusante qu'irritante, c'est qu'elle tombe sur des esprits éminens qui sont l'honneur et l'action vivante du libéralisme démocratique de notre époque, sur des penseurs élevés et désintéressés tels que MM. Vacherot et Jules Simon, sur des hommes jeunes et zélés tels que MM. Lanfrey, Ferry, Hérold; nous ne nommons point MM. Jules Favre, Pelletan et les autres. Nous croyons n'être pas plus suspects de tendresse que les écrivains auxquels nous faisons allusion pour la politique de MM. de Montalembert et de Falloux, et parce que ces messieurs penseront comme nous sur les excès de la centralisation en France, nous ne nous préparons point à penser comme eux sur les avantages de la centralisation catholique à Rome. Nous ne saisissons point le rapport qui peut exister entre des décentralisateurs et des artisans de restaurations. Cette horreur des restaurations ne sied d'ailleurs à personne en France. Des restaurations, tout le monde en a fait, et après la restauration de la république nous avons celle de l'empire. Nous éprouvons pour notre part une sincère sympathie pour tous ceux qui se réclament de la révolution française, même lorsqu'ils nous paraissent se tromper; mais nous avertissons ceux qui cherchent à la centralisation une origine conventionnelle et qui oublient qu'elle date de la consti-

tution consulaire, que parmi les vieilles choses qu'on peut avoir la fantaisie de restaurer celle qui a le moins de chance de plaire à la France de l'avenir est la résurrection du jacobinisme mâtiné d'absolutisme.

Jacobinisme à part, nous ne pensons point que ceux qui se sont intéressés aux travaux intellectuels et à l'élaboration des systèmes politiques de notre époque puissent laisser passer sans un témoignage de regret la mort récente de M. Buchez. Quand on étudiera avec calme les variations de la pensée française à notre époque, on ne s'arrêtera point sans une sympathie respectueuse devant les images de ces curieux chercheurs de notre temps parmi lesquels M. Buchez a occupé un rang distingué. Il y a eu un moment singulier dans notre siècle où de belles âmes ont apporté une sorte de flamme religieuse dans la poursuite de la vérité politique. Il y a eu de nos jours des hommes qui ont été des chercheurs désintéressés et dévoués de vérités morales et sociales. M. Buchez a été de ceux-là. Il avait été, avec son ami Bazard, un des fondateurs du carbonarisme en France. Il fut ensuite frappé du *nouveau christianisme* de Saint-Simon. Plus tard, les tendances morales de la doctrine saint-simonienne le rebutèrent; la réhabilitation de la chair répugnait à cette âme austère. Alors deux attractions s'emparèrent de son esprit : le christianisme et la révolution française. La démocratie évangélique et la ferveur épurée du génie révolutionnaire lui parurent se réconcilier. Il s'habitua bientôt à regarder la révolution française comme la réalisation du christianisme en politique. Ce travail d'idées, qui a fait depuis bien du chemin, était accompli et exposé par lui plusieurs années avant que M. de Lamennais en donnât la formule éclatante et populaire dans les *Paroles d'un croyant*. Ce zèle touchant de la vérité, ce génie de charité politique, allèrent sans doute se heurter à bien des erreurs; mais peu importe : il y avait là une noble droiture de conscience, un admirable désintéressement, et en apprenant la mort de l'ancien président de la constituante, nous nous rappelions avec émotion le temps où au collége nous nous cotisions pour souscrire entre camarades un abonnement au journal de M. Buchez, *l'Européen*.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LA CHAMBRE DES COMMUNES D'APRÈS UNE STATISTIQUE ANGLAISE (1).

Tout récemment, l'attention publique se portait vers les élections anglaises et les agitations qui en sont inséparables. Dans la plupart des bourgs et dans plusieurs comtés, le débat électoral a roulé sur la réforme parle-

(1) *Tableaux de la distribution actuelle de la chambre des communes en Angleterre par comtés, villes et bourgs* (*equitable Distribution of members of parliament*, etc.), par David Chadwick, 1859-1865.

mentaire; les candidats ont dû fournir à ce sujet des explications précises et dans beaucoup de cas prendre des engagemens. Les incidens politiques qui avaient servi de prétexte à un atermoiement n'existent plus; en Europe, les difficultés graves ont disparu, et les chancelleries n'échangent que des notes insignifiantes depuis le triste abandon de la Pologne et du Danemark. En Amérique, la guerre civile a heureusement cessé, et les susceptibilités de puissance à puissance y sont contenues par les ruines à réparer. L'Inde est florissante et tranquille; ses finances, grâce au coton, n'ont jamais été sur un meilleur pied. Dégagée des soucis extérieurs, l'Angleterre a donc une heure de pleine trêve pour réfléchir à son mécanisme constitutif et y apporter telles modifications qu'il lui conviendra avec une entière liberté d'esprit.

Les partis, sur cette question de réforme parlementaire, sont tous liés par des promesses dont il leur serait bien difficile de se dégager. Ni lord Derby ni lord Russell n'en ont contesté la nécessité; tous deux ont déclaré à diverses reprises qu'ils avaient leurs plans et qu'ils en saisiraient les communes dès que l'opinion publique s'y montrerait moins indifférente. M. Bright a aussi le sien, et l'a introduit dans le parlement par voie de motion. Entre ces plans connus ou inconnus, il y a nécessairement de grandes distances; mais le mot de réforme leur est commun, et c'est déjà beaucoup. Il s'agit toujours d'avancer plus ou moins, de porter la hache dans des priviléges caducs d'où la vie se retire pour faire place à des droits plus légitimes et doués de plus de vie. Une répartition plus équitable des siéges au parlement, telle est la formule qui prévaut à travers des modes variés et des intentions qui ne sont pas toutes sincères. On convient d'ailleurs qu'avec les déplacemens de la richesse et de l'activité la représentation du pays ne peut pas rester seule immobile. Il semble qu'il est temps d'agir ou du moins de préparer le terrain pour l'action. La chambre qui vient d'être être nommée serait ainsi appelée à abréger elle-même l'exercice de ses pouvoirs par un changement dans les conditions de son mandat, et à ouvrir aux institutions en vigueur un lit plus large et mieux approprié au temps où nous vivons.

Cette circonstance ajoute un intérêt de plus à une épreuve qui est toujours critique. Aussi les projets ne manquent-ils pas. Nous avons sous les yeux celui de M. David Chadwick, nous verrons bientôt en quoi il consiste; mais ce qu'il a de plus précieux pour nous, ce sont des tableaux très exacts de la composition de la chambre des communes, rapprochée du chiffre de la population et de celui du revenu territorial. On voit ainsi d'un coup d'œil les disparates qui régnent dans la distribution des siéges et les inégalités qui de comté à bourg et de bourg à ville altèrent l'équilibre du droit de suffrage. C'est le legs des anciens temps qui s'en va lambeau par lambeau, mais qui n'en demeure pas moins le canevas sur lequel toutes les réformes s'opèrent.

L'acte de 1832 avait porté à ce régime des atteintes profondes qu'il est bon

de rappeler. Il avait enlevé leurs franchises, c'est-à-dire la disposition d'un siége, à 56 bourgs d'une population de 1,200 à 3,961 âmes, réduit 30 autres bourgs entre 2,525 et 8,915 âmes à un siége au lieu de deux, et un bourg de 7,700 âmes à deux siéges au lieu de quatre. En même temps il avait investi 22 bourgs nouveaux, entre 23,129 et 359,864 âmes, du droit de nommer deux membres au parlement, et 26 bourgs, entre 10,339 et 40,786 âmes, du droit de nommer un membre. Même remaniement dans les comtés : l'un d'eux, le Yorkshire, avait à disposer de six siéges au lieu de deux; 26 comtés, de quatre au lieu de deux; 7 comtés, de trois au lieu de deux; 1 comté, de deux au lieu d'un. Enfin un siége nouveau était créé pour l'île de Wight. En plus ou en moins, il y avait, dans cette nouvelle répartition, 172 modifications fondamentales. Le nombre total des siéges restait le même, — 658 après comme avant.

Voici trente-trois ans que cet acte de 1832 est en vigueur, et la chambre des communes de 1865 a été nommée d'après les règles qu'il a prescrites. Jusqu'à quel point cette façon d'opérer répond-elle au chiffre de la population et à l'état des fortunes? Le tableau suivant va l'indiquer.

	NOMBRE des membres du parlement.	POPULATION d'après le recensement de 1851.	NOMBRE des électeurs légaux.	REVENU territorial.
		Comtés.		
Angleterre et pays de Galles...	159	10,495,930	506,654	60,564,288 l. st.
Écosse....................	30	1,726,620	50,403	7,937,063
Irlande....................	64	5,960,109	149,354	9,825,190
	253	18,182,659	706,411	78,326,541 l. st.
		Bourgs et villes.		
Angleterre et pays de Galles...	337	7,443,822	435,604	42,898,247 l. st.
Écosse....................	23	1,136,122	49,668	4,636,715
Irlande....................	41	878,430	29,633	2,089,191
	401	9,458,374	514,905	49,624,153 l. st.
		Total des comtés, bourgs et villes.		
Angleterre et pays de Galles...	496	17,939,752	942,258	103,462,535 l. st.
Écosse....................	53	2.862.742	100,071	12,573,778
Irlande....................	105	6,838,539	178,987	11,914,381
	654 (1)	27,641,033	1,221,316	127,950,694 l. st.

Dans un second tableau, M. David Chadwick dégage le sens du premier et fixe par le calcul le nombre moyen de population, de revenu territorial et de votans légaux, ou, comme nous disions autrefois en France, de censitaires que représente chaque membre de la chambre des communes. L'unité du second tableau que nous offre M. Chadwick est donc le siége

(1) Sudbury (deux membres) et Saint-Albans (deux membres) ont perdu leur franchise depuis l'acte de 1832. Quatre siéges restent donc vacans.

au parlement; les autres quantités qui se rapportent à la population, au revenu et au vote démontrent l'irrégularité des proportions actuelles.

	RAPPORT de 1 membre du parlement au chiffre de la population.	RAPPORT de 1 membre du parlement au chiffre des électeurs légaux.	RAPPORT de 1 membre du parlement au chiffre du revenu territorial.
Comtés.			liv. st.
Angleterre et pays de Galles.....	66,012	3,186	380,907
Écosse........................	57,554	1,680	264,568
Irlande.......................	93,126	2,333	153,518
Moyenne............	71,828	2,792	309,591
Bourgs et villes.			
Angleterre et pays de Galles.....	22,028	1,292	127,294
Écosse........................	49,396	2,159	201,596
Irlande.......................	21,425	722	50,955
Moyenne............	23,586	1,284	123,751
Total des comtés, bourgs et villes.			
Angleterre et pays de Galles.....	36,168	1,899	208,593
Écosse........................	54,014	1,888	237,241
Irlande.......................	65,128	1,704	113,470
Moyenne............	42,264	1,867	195,643

Les inégalités de proportions contenues dans ce tableau se signalent d'elles-mêmes. Il n'y a d'accord pour les nombres ni entre les trois parties du royaume, ni entre les comtés, les bourgs et les villes, pris collectivement ou séparément; ce ne sont que des chiffres de hasard, sans concordance, et qui ne relèvent d'aucune règle uniforme.

La représentation moyenne de chaque membre de comté est :	Population.	Revenu territorial.
En Angleterre......................................	66,000	380,000 l. st.
En Écosse..	57,000	264,000
En Irlande...	93,000	153,000
La représentation moyenne de chaque membre de bourg ou de ville est :		
En Angleterre......................................	22,000	127,000
En Écosse..	49,000	201,000
En Irlande...	21,000	50,000
La représentation moyenne de chaque membre portant sur la totalité de la chambre des communes est...	42,000	195,000

Ces chiffres exposés, M. David Chadwick se demande s'il y a un motif vraiment valable pour que la représentation du comté ne dérive pas du même principe et ne soit pas placée sur le même pied que celle du bourg. Pour remédier à cette inégalité comme à tant d'autres qu'il signale, et dont se préoccupent les personnes en quête de réformes, il propose un plan des plus simples. Il voudrait que le droit d'élire un membre au parlement résultât d'une prescription fixe et uniforme, qui serait 10,000 âmes de population et 50,000 livres sterling de revenu territorial ou immobilier, en y compre-

nant les terres, les maisons, les ateliers, les chemins de fer, les canaux, en un mot tout ce qui est assujetti à une taxe foncière. Il fournit à l'appui une échelle de proportion jusqu'à 500,000 âmes de population et 5 millions de revenu, lesquels permettraient de disposer de six siéges. Au-dessous du premier de ces termes (10,000 âmes et 50,000 livres de revenu), le droit s'éteindrait; au-dessus du second (500,000 âmes et 5 millions de livres), ce droit ne pourrait dépasser sept siéges, qui seraient la limite des grandes agglomérations. Sur cette base, M. Chadwick a fait le calcul des modifications que son procédé entraînerait, et il arrive à 205 retranchemens sur la composition de la chambre actuelle, dont 175 pour l'Angleterre et le pays de Galles, 3 pour l'Écosse et 25 pour l'Irlande. Ces vides seraient comblés par un renfort équivalent de 205 membres, renfort qui serait obtenu si l'on ajoutait 133 nouveaux siéges aux anciens siéges des comtés, 60 aux bourgs ayant déjà qualité pour élire, et si l'on créait 12 siéges en faveur de bourgs qui n'ont pas aujourd'hui de représentation.

Dans ces conditions, la réforme indiquée comprendrait 410 changemens, c'est-à-dire plus du double des changemens réalisés en 1832. Il est douteux que le parlement se prête désormais à de telles coupes réglées. Il est moins probable encore qu'il consente à asseoir la représentation sur des bases numériques qui seraient invariables, et ne tiendraient compte que de la population et du revenu en faisant abstraction de la qualité des hommes. La simplification d'ailleurs ne serait qu'apparente; on ne coupe pas facilement en cases de damier un pays qui a des divisions déjà faites, et qu'on s'accorde à respecter. Certains priviléges résisteraient, ceux d'Oxford et de Cambridge entre autres, qui, avec quelques milliers de docteurs et maîtres ès arts réunis en comité électoral, envoient quatre membres au parlement. Le moyen imaginé par M. Chadwick est donc condamné d'avance; il pèche par excès d'équilibre. Celui de M. Bright a une tout autre autorité, et pourtant il n'a réuni dans la chambre des communes qu'un nombre très limité de voix. M. Bright n'a pas procédé mathématiquement; il a étudié un à un les comtés, les bourgs et les villes, et les a un peu arbitrairement réduits ou relevés dans leurs attributions respectives. Tandis que M. Chadwick s'attache à donner plus de poids aux comtés dans la balance des forces, c'est vers les grandes villes et les centres populeux que M. Bright incline plus volontiers. Pour n'en citer que deux exemples, il porte à 38 membres le contingent des villes et bourgs du Lancastre, au lieu de 22 membres, qui sont le chiffre actuel, et réclame 28 membres en place de 12 pour les paroisses du Middlesex qui font partie de l'agglomération de Londres. La combinaison n'est plus numérique, elle est ouvertement politique, et M. Bright ne s'en cache pas; il entend fortifier son parti et affaiblir ses adversaires. C'est au nom des radicaux qu'il parle, ce sont les élémens favorables aux radicaux qu'il enrégimente et cherche à mettre en ligne pour un combat d'influences. Quand la réforme sera vraiment mûre, les conservateurs et les whigs feront le même calcul et déploieront le

même zèle pour la défense de leurs commettans. Chacun plaidera pour son comté, son bourg ou sa ville; sur tout détail, les positions comme les opinions seront en jeu. Pour les individus, il y va de leurs siéges; pour les partis, de la puissance.

De toute façon, ce remaniement sera le premier et le principal objet de la réforme parlementaire, si on l'entreprend. Il faut ajouter qu'une chambre une fois nommée en perd volontiers le goût; elle aime mieux durer que se congédier de ses propres mains. Celle dont les pouvoirs viennent d'expirer en est la preuve; elle s'est séparée sans avoir fait un effort proportionné aux engagemens pris. L'élan de 1832 ne s'est pas reproduit; il est vrai que les circonstances ne sont plus les mêmes. Le scandale était alors flagrant. Quelques bourgs ne comptaient que 13, 12, 8 électeurs; deux, Gatton et Old Sarum, n'en avaient qu'un. Dans les villes, les choix appartenaient aux maires et aux aldermen assistés de quelques bourgeois au nombre de 12 ou 16. Lord Grey avait pu dire en pleine chambre que la majorité, alors de 330 membres, était le produit de 15,000 suffrages, et lord John Russell ajoutait, en défiant les démentis, que 7 pairs faisaient arriver sur les bancs des communes 63 de leurs créatures. Aujourd'hui l'abus est moins criant et n'a plus cet excès d'impudeur. Il ne s'agirait que de faire un triage dans les bourgs et les villes dont la population flotte entre 3,000 et 8,000 âmes, et qui disposent encore d'un ou de plusieurs siéges. C'est une besogne de détail, presque nominative, délicate par conséquent. Il n'en est pas moins urgent qu'elle s'achève. On ne peut pas toujours se couvrir du motif, assurément fondé, que la représentation actuelle, telle qu'elle est, réfléchit avec assez d'exactitude les opinions sensées du pays et les intérêts démontrés de toutes les classes. Ce fait ne prouverait qu'une chose, c'est que les hommes valent mieux que le mécanisme d'où ils procèdent. Il y a d'ailleurs des ombres au tableau, ce sont les actes de corruption et l'achat direct ou indirect des suffrages. Dans un pays scrupuleux à beaucoup d'égards, on s'étonne que de telles traditions persistent, et que tant de membres des communes se résignent, pour atteindre leurs siéges, à passer par ce marchepied déshonoré. C'est dans les petits bourgs, ceux qu'on nommait des bourgs pourris, que la contagion est née. Tout bourg qu'on raie de cette catégorie est un foyer d'infection de moins. A mesure que les nombres s'élèvent, les entreprises sur les consciences sont plus coûteuses, et par suite deviennent plus rares. Les bons exemples feront le reste, et il est opportun de rappeler celui qu'a donné M. John Stuart Mill. Sur l'offre qui lui avait été faite d'une candidature dans l'une des circonscriptions de Londres, il n'a consenti qu'à la condition d'être affranchi des servitudes et des charges qui enlèvent à un mandat son caractère le plus précieux, le mouvement libre et spontané des mandataires. Cette hardiesse l'a bien servi, et la voie est ouverte à ceux qui voudront, au prix de quelques risques, concourir à cette révolution morale.

Cette nécessité d'augmenter les nombres des votans pour diminuer les

vénalités est le grand argument des radicaux et de la fraction des whigs qui s'en rapproche par les opinions. A leurs yeux, il n'y a qu'un moyen sûr d'y aboutir, c'est l'élargissement des cadres électoraux. Le royaume-uni ne compte que 1,221,000 électeurs, qui font une assez médiocre figure auprès des 10 millions qui couvrent nos listes. Nous avons à peu près 1 électeur pour 4 habitans; les Anglais n'en ont qu'un sur 23 : ils ne seront à notre niveau que lorsqu'ils auront 7 millions d'électeurs. Comme on le voit, les distances sont grandes. Les conditions de l'électorat sont pourtant assez larges chez nos voisins; on y peut arriver de diverses manières. Tous les anciens francs-tenanciers qui jouissent d'un revenu annuel de 40 shillings sont inscrits de droit; c'est un legs de la conquête normande que l'acte de 1832 a respecté. Il existe aussi une clause connue sous le nom de clause Chandos, qui confère le droit d'élire à tout citoyen justifiant qu'il est propriétaire d'une maison ou d'un bien valant 40 livres sterling. Ces deux catégories relèvent de l'ancienne coutume, qui n'est guère applicable qu'aux élections de comtés. Pour les bourgs et les villes, la formalité se réduit à une clause très simple. Est électeur tout propriétaire ou locataire d'une maison ou partie de maison qui représente 10 livres sterling de loyer. Le droit est donc inhérent à un certain minimum de valeur locative. C'est là-dessus que le débat peut se rouvrir. Cette base est-elle la meilleure, ou bien convient-il de lui en substituer une autre, par exemple les taxes auxquelles toutes les classes de la communauté sont assujetties, et qui feraient descendre le droit d'élire dans des masses plus profondes? Il y a plusieurs projets dans ce sens; il y en a d'autres qui, en conservant le loyer comme étalon, abaissent de quelques livres sterling le minimum de quotité exigé par la loi actuelle. De ces projets prématurés il n'y a rien à conclure; de tels actes ne sont sérieux que quand ils prennent une forme régulière et se produisent sous la responsabilité du gouvernement ou des grands partis : nous les verrons à l'œuvre; mais on peut prévoir d'avance que le droit d'élection, quoi qu'il arrive, sera placé où il doit l'être pour être exercé avec discernement. Les portes ne seront pas ouvertes sans mesure ni réserve. L'Angleterre attache au suffrage politique un certain prix et n'est pas d'humeur à le jeter à tous les vents; elle ne jouera pas sur un coup de dés, comme de bien des côtés on l'y invite, l'économie entière d'un régime d'où elle a tiré une bonne partie de sa grandeur.

LOUIS REYBAUD.

RECHERCHES NOUVELLES SUR LE SYSTÈME PÉNITENTIAIRE (1).

Lorsque nous disions récemment dans la *Revue* (2) que tout semblait annoncer le réveil de la question pénitentiaire, nous étions loin de penser qu'à l'instant même, et comme par enchantement, cette question allait

(1) *Observations sur le système pénitentiaire*, par M. N. Alfaro, envoyé par le gouvernement espagnol (1862-1864) en mission scientifique à Londres et à Paris.

(2) Du 1er juin.

être ravivée et rajeunie. Chacun sait d'où lui vient cette bonne fortune, simple et rapide effet d'un premier mouvement d'une grâce et d'nue bonté d'autant plus souveraines qu'il s'agissait de la population si intéressante des jeunes enfans détenus. Rien de mieux assurément, rien de plus heureux; il nous sera cependant bien permis de dire que c'est surtout aux amis de la réforme pénitentiaire qu'il appartient de s'en réjouir. Ils savent en effet, et de vieille date, qu'autant ils ont à redouter l'indifférence et l'oubli, autant ils sont autorisés à beaucoup attendre de l'examen et de la discussion. C'est là qu'est en définitive leur force véritable. N'est-ce pas ainsi que, quand il s'est agi de montrer tout d'abord le vice incurable et l'insuffisance avérée des modes actuels de répression, la discussion a fini par exercer un tel empire qu'après de trop longues incertitudes on peut affirmer que l'unanimité s'est faite? N'oublions pas cependant, pour être juste, que nul autre sur ce point n'a mené la démonstration aussi vaillamment que M. le conseiller Bonneville, particulièrement dans son dernier ouvrage sur l'amélioration de la loi criminelle (1). Toutefois, lorsque, ce premier point vidé, on dut songer à déterminer quel était entre les divers systèmes celui qui pouvait le plus efficacement agir au point de vue de l'intimidation préventive et de l'amendement moral des détenus, les avis furent longtemps partagés. Dès lors, comme il arrive à peu près toujours en pareil cas, on en vint à essayer de nombreuses combinaisons mixtes ou intermédiaires, participant à la fois de la détention en commun et de l'isolement. Ces tentatives, il faut le dire, ne furent pas heureuses : aussi, après cette première phase de doute et d'hésitation, très laborieusement traversée, fut-on conduit, irrésistiblement en quelque sorte, à chercher dans la détention cellulaire un refuge contre des tâtonnemens sans résultat et des expériences en somme fort malencontreuses.

C'était donc un pas en avant; on en retrouve partout la trace, mais on ne la rencontre nulle part aussi profonde et aussi vive que dans les délibérations de la grande assemblée de 1857 qui s'appela depuis le « congrès de Francfort. » On y vit accourir de tous les pays civilisés, et en très

(1) En parlant de cet ouvrage dans la *Revue* du 1er juin, je signalais l'abolition des circonstances atténuantes facultatives comme l'un des moyens les plus expédiens de réforme proposés par l'auteur; il est vrai cependant que mon affirmation sur ce point a pu d'abord paraître trop absolue. M. Bonneville croit utile (je reproduis son observation), non d'abolir le droit conféré aux juges et aux jurés par l'article 463 du code pénal, mais de le soumettre à une simple réglementation. Rien de plus vrai. C'est ainsi d'ailleurs que je l'entendais moi-même lorsque j'ajoutais, quelques pages plus loin, que, lorsque M. Bonneville se rapprochait davantage de la difficulté, il en revenait à la simple réglementation des circonstances atténuantes, et que peut-être même n'en regarderait-il finalement l'abolition comme utile qu'envers les récidivistes. Il me semble que dans ces termes le malentendu aurait bien pu être sans grande conséquence pour tout lecteur un peu attentif. Quoi qu'il en soit, je me réjouis de l'occasion qui m'est donnée de reconnaître avec le plus sincère et le plus cordial empressement que, même pour le travail qui a suscité l'observation de M. le conseiller Bonneville, rien ne m'a été plus utile et plus profitable que son ouvrage.

grand nombre (quatre-vingts au moins), les hommes les plus compétens : des membres de diverses assemblées représentatives, des magistrats éminens, de hauts fonctionnaires de l'ordre administratif, des directeurs ou employés supérieurs des prisons, des médecins spécialistes, des aumôniers appartenant à toutes les communions chrétiennes. L'assemblée fut présidée par M. Mittermayer, sans contredit l'une des gloires de l'Allemagne : elle se prononça énergiquement en faveur du régime cellulaire. Un trait qu'il est bon de noter, c'est que l'illustre président du congrès, jusque-là l'adversaire du système de Philadelphie, en devint à Francfort le défenseur ardent et convaincu. Le principe semblait conquis sans retour : il ne s'agissait plus que de l'application; aussi est-ce de ce côté que se tournèrent très vivement les esprits. M. Mittermayer fut un des premiers à entrer dans cette voie, et immédiatement après le congrès de Franfort il publia un écrit très remarquable où il résumait en douze points les conditions que doit réunir une bonne prison cellulaire.

Bien avant cette époque, le vénérable président de la société néerlandaise pour l'amélioration des prisonniers, M. W.-H. Suringar, annonçait, dans un discours qui eut un grand retentissement, que les régens de la prison d'état à Leeuwarde avaient reconnu unanimement, à la suite de vingt ans d'études, qu'il y avait lieu de préférer le régime de l'isolement. Depuis, et en 1860, il exprimait encore sa conviction avec un redoublement d'énergie dans un écrit où le système cellulaire est considéré à tous les points de vue et apprécié par chacun de ses effets. Avec M. Suringar, nous sommes cependant, qu'on y songe bien, en Hollande, pays de bon sens et d'honnêteté proverbiale, où l'on ne se paie pas de mots, où les chimères et les visions fantastiques n'ont jamais, dit-on, beaucoup hanté les esprits. C'est encore de ce pays que nous viennent ces paroles écrites d'hier dans l'avant-propos de la traduction française du discours de M. Suringar par M. Camille Ramperti, ancien consul-général de Hollande à Milan, esprit très sérieux et depuis longtemps préoccupé de la question. « Quatorze ans se sont écoulés depuis que ce discours a été prononcé; beaucoup de bien a été acquis et obtenu depuis dans de nombreuses conférences et délibérations. L'échange des diverses opinions touchant le meilleur système pénitentiaire a été fréquent, et le résultat d'une haute importance, c'est la conviction presque unanime qu'au *système cellulaire pur* doit décidément être accordée la préférence. »

Tandis que le mouvement de la réforme s'accréditait ainsi dans le nord, le midi ne pouvait y demeurer à son tour absolument étranger. Le livre d'un observateur compétent et zélé du régime des prisons dans divers pays de l'Europe, M. N. d'Alfaro, en est un curieux témoignage, et certes ce fut une bonne inspiration du gouvernement espagnol que de lui confier cette grave étude. Du moins peut-on dire, et ce ne sera pas un faible éloge, que M. d'Alfaro l'a entreprise et accomplie sans parti-pris, avec un profond désintéressement d'esprit et le plus sincère amour de la vérité. On

voit bien qu'il n'a eu d'autre préoccupation que celle de la difficulté de la tâche et de la responsabilité qu'elle comporte. Du commencement à la fin, le problème n'a pas cessé un moment d'être présent à sa pensée avec ses plus légitimes et ses plus sérieuses exigences. Pour lui comme pour tous ceux qui veulent y bien regarder, ce problème se résume dans les termes suivans : d'une part, il faut réduire de plus en plus le nombre des crimes et des délits; d'autre part, il faut rendre les condamnés à la liberté dans des conditions telles que la peine subie constitue préventivement un obstacle véritable à de nouveaux méfaits, si même elle n'est point par sa nature et ses effets le principe et, dans une certaine mesure, le gage du retour au bien.

Voilà bien la question posée on ne peut plus correctement. Pour chercher la vraie solution, M. d'Alfaro a vu de près tous les établissemens pénitenciers, particulièrement en Suisse, en Allemagne, en Angleterre et en France : il a examiné tous les systèmes, il a étudié toutes les hypothèses, et c'est après ce grand et long travail qu'il conclut, dans sa plus intime conviction, pour la détention cellulaire. A l'égard des simples prévenus, sa conclusion est péremptoire et absolue : dans ce cas, la détention en commun serait, à ses yeux, un odieux oubli de la protection qui leur est due. Quant aux condamnés, il admet également la détention cellulaire, — à deux exceptions près cependant. Il suppose d'abord que, dans ce régime, la surveillance intérieure, combinée avec l'action du patronage, pourrait, dans beaucoup de cas, permettre la concession plus ou moins prompte de la liberté provisoire en faveur de ceux qui en seraient jugés dignes, sauf leur réintégration s'ils trompaient ces espérances : ce serait là une première exception. La seconde serait celle-ci : lorsqu'il s'agirait des peines à perpétuité ou d'une très longue durée, les condamnés jusque-là les plus endurcis et les plus dangereux pourraient être non pas rendus, même provisoirement, à la liberté sur le sol continental, mais admis au bénéfice de la transportation coloniale, et encore dans le cas seulement où leur mauvaise nature semblerait soit modifiée et vaincue par la rude épreuve de la cellule, soit amollie par ses influences régénératrices.

C'est ici que commence à poindre, à travers ces premières indications du régime de la cellule, la notion trop peu aperçue ou très imparfaitement appréciée de la réduction notable, sous ce régime, de la durée de la détention : cette réduction en est cependant le corollaire obligé et comme le couronnement. M. d'Alfaro ne s'y est pas trompé : aussi insiste-t-il beaucoup, et en toute occasion, sur cette circonstance essentielle et vraiment fondamentale, essentielle surtout en ce sens qu'elle tend directement à ramener à des conditions vraiment peu inquiétantes cette éternelle objection que ce régime aurait pour résultat de ruiner la santé de ceux qui y sont soumis, ou tout au moins d'altérer profondément leurs facultés intellectuelles. Ce n'est pas que M. d'Alfaro néglige pour cela de rechercher, même en l'état actuel des choses, ce qu'il peut y avoir de vérité dans cette

objection. Eh bien! envisagée de la sorte, elle a si peu de consistance qu'il n'hésite pas à déclarer, après le plus mûr examen, que, sous ce rapport, le régime de la cellule peut, en ce moment et sans l'ombre de désavantage, soutenir la comparaison avec les autres systèmes. Que serait-ce donc lorsque ce régime, assis enfin sur ses véritables bases, aurait été successivement doté des diverses améliorations qu'il comporte? N'est-ce pas ici le lieu de faire remarquer que depuis un demi-siècle les anciens modes de répression ont reçu des modifications de toute nature pour lesquelles rien n'a été épargné, tandis que le système cellulaire, ballotté entre des essais incomplets tour à tour repris et abandonnés, n'a jamais été l'objet d'une expérience sérieuse? Et de ceci il y a plusieurs raisons, très justement relevées par M. d'Alfaro. Il importe d'en dire quelques mots.

La première, c'est qu'à l'apparition de ce système les esprits, soit ignorance, soit surprise profonde, n'en envisagèrent le trait principal, l'isolement, qu'avec une sorte de terreur. Aussi, sur cette première impression et sans autre examen, se hâtèrent-ils de le rejeter; puis bientôt on se prit à croire que l'on pourrait suffire à tout, moyennant les combinaisons mixtes ou intermédiaires dont nous avons parlé tout à l'heure : il fallait donc aller au bout de cette autre déception. Peut-être aussi alors, comme encore aujourd'hui, aurait-on difficilement trouvé dans le commun des âmes et des caractères une suffisante énergie pour envisager, humainement sans doute, mais froidement et sans sourciller, la nature même du devoir à remplir. Grande et rare qualité en effet que celle-ci, plus rare peut-être de jour en jour! — Comment se flatter d'ailleurs que de prime abord, et à l'origine précisément de l'une des questions les plus ardues de l'ordre social, on aurait l'heureuse fortune de rencontrer, parmi ceux qui administrent ou gouvernent, un de ces esprits à la fois compréhensifs, lumineux et méthodiques qui, après avoir résolûment admis le principe même du système et en avoir saisi l'ensemble et les traits principaux, saurait et voudrait entrer dans l'examen détaillé des moyens d'exécution? Cela ne se voit guère, et dans tous les cas, ici du moins, ne s'est pas encore vu.

Peut-on s'étonner maintenant que le système cellulaire, pressé entre tant d'obstacles et de difficultés, n'ait pas réussi à frayer sa voie? et ne doit-on pas admirer au contraire comment il a pu encore, et malgré tout, conserver tant de puissance et de vitalité? C'est que sans doute il a eu pour lui le temps et l'expérience; c'est que de plus, sous l'impulsion directe et impérieuse de l'intérêt social, qui domine ici tous les systèmes, les âmes se sont retrempées, les esprits se sont raffermis, et que, de proche en proche, le vrai même des choses, dégagé enfin des idées préconçues qui trop longtemps l'avaient obscurci, a fini par se montrer sous un jour plus vif. Peut-être aussi convient-il de dire que ce n'est pas absolument en vain que les amis de la réforme pénitentiaire sont restés inébranlables dans leur foi, et qu'ils n'ont pas cessé un seul jour de multiplier leurs efforts. Il est bien rare en effet qu'un zèle aussi pur et aussi persévérant ne

soit pas bien près de la vérité, et que même il n'aide pas un peu à ses progrès et à son triomphe.

S. AYLIES.

LA SŒUR DE HENRI IV (1).

Les ressources innombrables que présente l'étude du XVIe siècle sont encore loin d'être épuisées. C'est une mine féconde qui ne saurait être trop exploitée aussi bien par les arts que par l'esprit de critique et d'investigation de la science moderne. Déjà quelques œuvres remarquables ont montré les trésors qu'on peut retirer de pareils travaux. M. Mérimée dans sa *Chronique sous Charles IX*, M. Vitet dans ses *Scènes de la Ligue*, ont mis en pleine lumière le côté pittoresque de ce temps, qui aurait été digne d'inspirer un Shakspeare. Un grand musicien en a rendu par la puissance des sons les contrastes et la poésie. Les romanciers, moins heureux, ont exagéré la peinture de ces mœurs si curieuses. Au lieu d'imiter Walter Scott, qui ne prend à l'histoire que le cadre et l'esprit du temps où se passe l'action, ils se sont emparés des personnages historiques eux-mêmes, et en surchargeant les couleurs, en grossissant les vices et les crimes d'un siècle déjà si vicieux et si criminel, ils ont dépassé le but et altéré non-seulement la vérité, mais même la vraisemblance.

A quoi bon d'ailleurs le roman, quand l'histoire est déjà si riche en incidens, en péripéties de tout genre, quand, pour donner aux récits l'intérêt le plus pathétique, il suffit de remonter aux sources, quand il reste tant de portraits à tracer, tant de vieilles chroniques à faire revivre? Ne serait-il pas à désirer, par exemple, que M. Cousin eût des émules, et que la vie des femmes des guerres de religion fût aussi bien décrite que celle des femmes de la fronde? Ce ne sont pas les matériaux qui manquent. Ce qu'il faut, c'est la patience de l'investigation. « Je me suis cent fois étonné et émerveillé, dit Brantôme, de tant de bons écrivains que nous avons vus de notre temps en France, qu'ils n'aient été curieux de faire quelque beau recueil de la vie et gestes de la reine-mère, Catherine de Médicis, puisqu'elle en a produit d'amples matières, et taillé bien de la besogne, si jamais reine en tailla. » Cette judicieuse réflexion de Brantôme n'a rien perdu aujourd'hui de son opportunité. Pour ne citer que quelques noms illustres, Jeanne d'Albret, Marguerite de Valois, la duchesse de Montpensier, ne mériteraient-elles pas, elles aussi, de longues biographies? Les femmes du XVIe siècle ont un attrait exceptionnel. Elles jouent un rôle actif dans tous les événemens de cette époque à la fois élégante et brutale, où, selon la remarque de Montaigne, la nature humaine était secouée dans tous les sens. Elles sont mêlées à toutes les intrigues politiques. Elles savent par cœur les vers de Baïf et de Ronsard. Elles écoutent avec intérêt les disputes des théologiens. Elles protégent les arts et les lettres. Chrétiennes par certains côtés de leur caractère, païennes par certains autres, elles mêlent

(1) *Catherine de Bourbon*, par Mme la comtesse d'Armaillé.

l'Évangile à la mythologie et sortent de l'église pour aller consulter les devins et les astrologues. Aussi courageuses que savantes, elles montent à cheval, bravent la fatigue, supportent avec énergie les plus cruelles épreuves de la guerre civile; mais la plupart d'entre elles joignent le vice à l'élégance. Cependant au milieu de cette cour voluptueuse, dont Jeanne d'Albret disait : « Ce ne sont pas les hommes ici qui prient les femmes, ce sont les femmes qui prient les hommes, » on rencontre des types exemplaires. La femme de Charles IX, Élisabeth d'Autriche, celle de Henri III, Louise de Vaudemont, épouses irréprochables, ornées de toutes les vertus de leur sexe, vécurent et moururent comme des saintes, et les écrits du temps, si prodigues en révélations scandaleuses, respectent tous la sœur de Henri IV, Catherine de Bourbon.

Cette figure intéressante et sympathique a trop longtemps été laissée dans l'ombre. La digne compagne des dangers et des épreuves de Henri IV mérite pourtant, comme femme et comme princesse, l'attention de la postérité : on ne peut en douter après avoir lu la récente publication dont elle a été le sujet. Elle avait les qualités de son frère, le courage, l'affabilité, la haute intelligence, avec des mœurs plus pures et une franchise de caractère plus véritable. Tourmentée d'abord dans son amour, et ensuite dans sa foi religieuse, elle résista aux obsessions dont elle était environnée, et la lutte qu'elle soutint pour ne pas renier le culte de son enfance indique bien tout ce qu'il y avait de fermeté dans son âme. Son esprit était cultivé. Élève de Théodore de Bèze, elle savait le latin, et prouvait une fois de plus que, pour montrer des talens politiques, il ne manque souvent aux femmes que l'occasion. Elle partagea toutes les vicissitudes de la carrière de Henri IV. Elle était avec lui au Louvre, dans cette nuit terrible où Charles IX criait : « Messe, mort ou Bastille! » Elle administrait avec sagesse le petit royaume de Navarre pendant que le vainqueur d'Arques et d'Ivry devenait roi de France par droit de conquête. Au siége de Dreux, elle faillit périr à ses côtés pour être venue imprudemment visiter la tranchée, et les balles effleurèrent sa robe. Henri IV sentait bien tout ce qu'il devait d'estime et de reconnaissance à cette sœur vertueuse et fidèle. Cependant les exigences de la politique lui imposèrent la nécessité de la rendre souvent malheureuse. Quand elle mourut, il écrivit à M. de Beaumont, ambassadeur de France en Angleterre : « Je ne pouvais faire perte plus grande et plus sensible. Elle avait été compagne de toutes mes aventures bonnes et mauvaises, et avait plus constamment supporté celles-ci qu'elle n'a eu loisir de participer aux autres. » Mme la comtesse d'Armaillé a été fort bien inspirée de choisir une pareille héroïne; elle en a parfaitement compris le caractère, et en recueillant des documens peu connus, en puisant aux archives de Paris, de Rouen, de Pau, de Nancy, de Florence, elle a retracé la vie de cette femme d'élite avec autant d'exactitude que de charme et de délicatesse.

Catherine de Bourbon naquit à Paris le 7 février 1559 d'Antoine, duc de

Vendôme, et de cette vaillante Jeanne d'Albret, « reine n'ayant de femme que le sexe, comme dit d'Aubigné, l'âme entière aux choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires et le cœur invincible aux adversités. » En 1563, Jeanne d'Albret, déjà veuve, embrassa le calvinisme et fit élever ses deux enfans dans la religion réformée. Tout le monde connaît la rude et vigoureuse éducation qu'elle donna à son fils, « nourri en lieux âpres, tête nue et pieds nus. » Ce fut à lui qu'elle confia en mourant la défense de sa fille. « Je supplie mon fils, écrivit-elle dans son testament, de prendre sa sœur Catherine sous sa protection, d'être son tuteur et son défenseur, de lui servir après Dieu de père. » Catherine n'avait encore que treize ans, et l'exécrable trahison de la Saint-Barthélemy se préparait. La jeune princesse était au Louvre dans cette nuit funèbre et sanglante dont les mémoires de Marguerite de Valois tracent un tableau si saisissant. Henri de Navarre fut obligé d'abjurer, pour lui et pour sa sœur, et tous deux restèrent à la cour dans une sorte de captivité qui dura de 1572 à 1576. Tandis que son frère, pour tromper les soupçons, se faisait un masque de frivolité bruyante, d'inoffensive jovialité, et que les seigneurs catholiques traitaient cavalièrement « ce petit prisonnier de roitelet qu'on galopait à tous propos de paroles et de brocards, » la jeune Catherine, à qui la vue de scènes terribles avait fait perdre la confiance et l'enjouement de son âge, s'abstenait de figurer aux fêtes de la cour des Valois. Malgré son abjuration forcée, elle était restée calviniste dans le cœur; lorsqu'en 1576 elle rejoignit son frère, qui, pendant une partie de chasse à Saint-Germain, avait trouvé moyen de s'évader et de gagner son gouvernement de Guyenne, la première chose qu'elle fit fut de se rendre au prêche et de chanter les psaumes des huguenots. A partir de ce jour, elle se dévoua de toute son âme aux intérêts de son frère. Gouvernante et lieutenante-générale du Béarn à l'âge de vingt ans, elle publiait des ordres militaires et veillait à la défense des places fortes.

Elle fut demandée en mariage par le roi d'Espagne, Philippe II, en 1580. Le puissant souverain promettait à Henri de Navarre des secours suffisans pour fonder une monarchie indépendante dans le sud de la France. La Gascogne, augmentée du Languedoc et réunie aux deux Navarres, au comté de Foix, au Béarn et au Bigorre, devait former ce royaume. En outre Philippe II se faisait fort d'obtenir du pape la rupture du mariage de Marguerite de Valois et de Henri, à qui était destinée la main de l'infante Clara-Eugenia, fille de la sœur de Charles IX, Élisabeth de France. Quoi de plus dangereux qu'un tel projet pour l'unité française, dont les débuts avaient été si laborieux et si sanglans, et qui devait encore traverser de si rudes épreuves? L'avenir de la France se trouvait suspendu à la résolution d'une jeune fille; son refus préserva sa patrie des plus grands malheurs, et l'Espagnol ne franchit pas les Pyrénées.

Cependant la jeunesse de Catherine se passait calme et pure. Elle présidait avec tact et sagesse la petite cour de son frère, à Nérac ou à Pau; pen-

dant ses nombreuses absences, Henri lui confiait le gouvernement de son petit royaume, et ce pays privilégié demeurait tranquille, tandis que toutes les provinces françaises étaient en proie aux dissensions et à la guerre. Calviniste rigide, Catherine observait avec une sévérité rigoureuse les pratiques de son culte; mais elle se préservait de l'intolérance, qui avait été la tache principale du caractère de Jeanne d'Albret. Active et intelligente, elle s'occupait à la fois de littérature et de gouvernement. C'est pour elle que l'austère Mornay avait composé ses méditations sur l'Évangile. Palma Cayet était son lecteur. Elle traduisait des psaumes en langue française et faisait quelques poésies religieuses. Tout le monde l'honorait en Béarn, car elle n'oubliait ni les châteaux ni les chaumières, et remplissait ses devoirs de régente avec autant de justice que de bonté. On admirait « sa bouche expressive, son teint délicat, son regard doux et vif, ses yeux du même bleu que celui de Henri, ses cheveux blonds encadrant un front ouvert et pur. » De nombreux prétendans aspiraient à sa main, et, il faut le dire, son frère n'était que trop disposé à la promettre successivement aux princes et même aux simples gentilshommes dont il réclamait les services. Le cœur de Catherine avait parlé cependant : elle ne voulait pas d'autre époux que le jeune comte de Soissons, de la maison de Condé. Ce fut par amour pour elle que le comte amena sous les drapeaux de Henri de Navarre une partie de la noblesse de Beauce et de Normandie, et décida le gain de la bataille de Coutras. Sully, qui n'aimait pas le comte de Soissons, le traite mal dans ses mémoires. Il le représente comme un esprit naturellement froid, remarquable par sa dissimulation, par son flegme, par une conduite extérieure qui n'était que « cérémonial et formalité. » C'était l'opposé même du caractère de Catherine, vive et affable comme son frère; mais l'amour se plaît aux contrastes, et la princesse était subjuguée par l'éclat de ce jeune et brillant seigneur, dont la comtesse d'Armaillé nous trace un remarquable portrait. Le comte de Soissons avait sept ans de moins que Catherine. A l'époque de la bataille de Coutras, il n'avait que vingt ans, et déjà il était célèbre par ses succès et sa vaillance. « Aimant la gloire comme un Bourbon, l'intrigue comme un Valois, les arts comme un Médicis, » il exerçait dans ses châteaux de Nogent et de Blandy une hospitalité splendide. Il était aimé par le peuple, qui le disait en rapport avec les esprits invisibles, fêté et admiré par la cour, qui voyait en lui l'un des hommes les plus élégans de son siècle. Il avait la richesse et la bravoure, la jeunesse et la beauté. Ajoutez à cela une ambition ardente, un amour insatiable des grandeurs. Frère catholique d'un prince huguenot, courtisan de Henri III, ami du duc de Guise, compagnon d'armes et proche parent du roi de Navarre, il passait d'un parti à l'autre suivant son intérêt ou son caprice, et L'Estoile l'appelle le « Protée de son temps. » Henri de Navarre lui avait promis la main de Catherine, mais il n'avait pas tardé à se repentir de cette promesse. Il ne put s'habituer à l'humeur inquiète et arrogante du comte, à ses manières orgueilleuses et froides pour les gen-

tilshommes pauvres de la petite cour béarnaise. Il prit donc le parti de se dégager de sa parole. Le comte en fut indigné, et Catherine, aussi constante que son frère était volage, resta fidèle au fiancé que son cœur avait choisi. C'est à lui que s'adressaient toutes ses pensées et tous ses vœux alors qu'elle contemplait avec mélancolie, sur la terrasse du château de Pau, les vallées de Gan et de Lestelle, les coteaux de Jurançon et de Gélos.

Un jour, le comte de Soissons arrive à Pau à l'improviste pendant que les troupes royales assiégeaient Rouen, il avait brusquement quitté l'armée. Avec douze cavaliers, il entre fièrement dans le vieux palais de Gaston de Foix; mais Henri IV, qui est prévenu, a déjà écrit à M. de Ravignan : « J'ai reçu du déplaisir de la façon que le voyage de mon cousin le comte de Soissons s'est entrepris. Je ne vous en dirai autre chose, sinon qu'il ne se passe rien où vous consentiez ou assistiez contre ma volonté; votre tête en répondra. » M. de Ravignan n'hésite point. Il fait cerner le château par les troupes. Les magistrats en robe rouge pénètrent auprès de Catherine, et le comte de Soissons est obligé de rendre son épée.

La princesse, profondément affligée de ces rigoureuses mesures, s'en plaignit amèrement à son frère. « Vous m'avez toujours aimée, lui écrivait-elle. Je n'ai assurance ni support que de vous; pour Dieu! mon roi, faites paraître à ce coup que vous m'êtes bon roi et bon frère. Quand je ne serais que la moindre demoiselle de votre royaume, vous ne me dénieriez pas la justice. Si, par l'importunité de cet outrage, je me vois abandonnée de vous, je ne veux plus vivre. Je vous en supplie très humblement, les mains jointes. Ce n'est pas sans pleurer, et plût à Dieu que ce fût en votre présence! » Peu de temps après, Catherine quittait pour toujours la ville de Pau, où s'était écoulée sa jeunesse. « Je reviendrai pour vous, » disait-elle, en partant, aux vieilles paysannes béarnaises. Les paysannes répondaient : « Nous voyons bien votre départ, comme celui de votre mère, mais nous ne verrons pas votre retour. » Lorsque Henri IV fut sacré à Chartres en 1594, sa sœur, assise sous le même dais que lui, occupait la place que l'étiquette réservait à la reine de France. Cependant, malgré ses prières, malgré tous les services qu'elle lui avait rendus, elle ne put décider son frère à permettre le mariage qui était son plus ardent désir. Henri IV resta inflexible dans ses refus.

De nouvelles douleurs attendaient Catherine de Bourbon. Cette princesse dont tant de prétendans avaient recherché la main, et qui avait dû épouser le duc d'Alençon, Henri III, le vieux duc de Lorraine, Philippe II, le duc de Savoie, le roi d'Écosse Jacques VI, le duc de Montpensier, cette princesse approchait de la quarantaine, sans conserver aucun espoir d'être unie au comte de Soissons. Henri IV, dont toute la politique consistait alors à effacer le souvenir des anciennes dissensions, prit la résolution de marier sa sœur au duc de Bar, héritier présomptif de Charles III, duc de Lorraine. C'était là une satisfaction donnée à la France catholique et aux anciens ligueurs. Catherine finit par consentir à cette union, mais elle ne

voulut pas abjurer la foi protestante. « L'exemple du roi, disait-elle, est une loi pour moi, mais en ce qui ne touche pas la loi de Dieu. Je sais sur ce point où doit aller mon obéissance. » Elle partit pour la Lorraine avec son époux, mais l'on raconte qu'elle s'évanouit en disant adieu à son frère, « qui pleura fort aussi. »

C'était le moment où, arrivé après la plus aventureuse carrière au terme de ses espérances et monté, comme il le disait lui-même, « sur son char triomphant, » Henri IV, malgré ses succès, se sentait moins heureux qu'aux jours troublés de sa jeunesse. Ce grand souverain, si profondément national de cœur et de pensée, ne faisait que des mécontens et des ingrats. Entouré de courtisans ambitieux et brouillons, il ne se conciliait ni les ligueurs, péniblement ramenés aux devoirs de l'obéissance, ni les calvinistes, ses anciens compagnons d'armes. La petite phalange protestante, qui avait si vaillamment combattu sous le panache blanc, s'attristait de voir le Béarnais accorder sa faveur aux hommes de la journée des barricades, traiter avec considération la duchesse de Montpensier, recevoir le fougueux curé Lincestre, Lincestre l'apologiste de Jacques Clément, le prédicateur-tribun qui, du haut de la chaire, avait appelé Catherine de Bourbon « la Jézabel française, le démon sorti des montagnes. » Tourmenté dans sa vie privée et environné de trahisons, Henri IV était souvent atteint d'une tristesse silencieuse. Il perdait chaque jour cette verve de bonne humeur, ces saillies spirituelles qui lui avaient fait tant d'amis. La gaîté béarnaise était remplacée par la gravité castillane. Le plus français de nos rois demandait à Antonio Perez des leçons d'espagnol et endossait le costume sombre de Philippe II. Parvenu au faîte des grandeurs, il regrettait les glorieuses misères de sa jeunesse, les jours où, « roi sans royaume, mari sans femme, capitaine sans argent, » il se plaignait de son pourpoint percé au coude et de ses souliers ressemelés. Souvent il s'entretenait de l'ingratitude humaine. « Je mourrai un de ces jours, disait-il, et quand vous m'aurez perdu, vous connaîtrez tout ce que je valais. »

Cependant, au milieu de ses inquiétudes et de ses soucis, l'affection de sa sœur lui restait. Elle lui adressait des lettres empreintes d'une respectueuse tendresse. « Mon Dieu! mon brave roi, lui écrivait-elle, que j'ai envie de vous voir, et quand aurai-je cet honneur et ce contentement de pouvoir vous embrasser, les yeux aussi gais que je les avais pleins de larmes quand je pris congé de vous? » Une sorte de fatalité obligeait Henri IV à troubler le repos de cette sœur si noble et si dévouée, sa plus digne, sa plus fidèle amie. Les foudres du Vatican n'étaient pas émoussées, et le roi, qui avait courbé la tête devant Rome, s'étonnait qu'une femme résistât. Il usait de tout son pouvoir pour essayer d'arracher à Catherine une abjuration, et la malheureuse princesse, tourmentée à la fois par le cri de sa conscience, par la crainte d'encourir la disgrâce de son frère et de causer le malheur de son époux, était plongée dans le désespoir. Son mari, le duc de Bar, lui témoignait une affection sincère; mais il était si profondé-

ment inquiet des censures de l'église qu'il parlait quelquefois d'échanger son titre de duc contre l'existence d'un disciple de saint François d'Assise. Aux premiers jours du XVIIe siècle, un jubilé s'ouvrait à Rome. Le prince s'y rendit comme un simple pèlerin, dans l'espoir de fléchir Clément VIII; mais le pape refusa la dispense tant désirée. Lorsque Catherine vint à Fontainebleau pour la naissance du dauphin, il y eut encore des conférences de théologiens qui essayaient de la convertir. « Je sais bien que ma religion vous est préjudiciable, dit-elle alors à Henri IV; laissez-moi donc retourner en Béarn, où du moins je n'importunerai personne et vivrai tranquille. » Un jour que les théologiens venaient de parler de Jeanne d'Albret: « sire, s'écria-t-elle, ils veulent que je croie que notre mère est damnée. » Henri se détourna pour cacher ses larmes. « C'en est assez, mon frère, dit-il au duc de Bar, je renonce à la dompter. »

Peu de temps après, les dispositions du saint-siége parurent plus favorables; mais le chagrin avait détruit la santé de Catherine de Bourbon. « Ah! mon cher roi, écrivait-elle dans sa dernière lettre à son frère, je crois que la cruelle douleur que je ressentis en vous disant ce mot d'adieu est cause du mal que j'ai. » Le pape venait enfin d'accorder cette dispense si longtemps sollicitée; mais au moment où le bref arriva en Lorraine, Catherine avait cessé de vivre. Elle n'était âgée que de quarante-cinq ans. L'historien de Thou raconte que, le nonce exprimant à Henri IV les craintes du pape sur le salut de cette princesse, morte hors du sein de l'église, Henri IV répondit qu'il fallait croire, pour penser dignement de Dieu, que le moment même où l'on rend le dernier soupir suffit à la grâce divine pour que « le pécheur, quel qu'il soit, devienne en état d'entrer dans le ciel. — Je ne mets point, dit-il, le salut de ma sœur en doute. »

La tolérance était encore bien loin de l'esprit de l'époque. Ils étaient rares alors, les hommes qui disaient, comme le chancelier de L'Hôpital: « Otons ces mots diaboliques, noms de partis et de séditions, luthériens, huguenots, papistes; ne changeons le nom de chrétiens. » Henri IV devançait son temps aussi quand il écrivait : « Ceux qui suivent tout droit leur conscience sont de ma religion, et moi je suis de celle de tous ceux-là qui sont braves et bons. » Sans doute, les passions religieuses ne furent pour la plupart des acteurs principaux de ces luttes violentes que le masque de l'ambition et de l'intérêt, et la réforme n'oublia que de se réformer elle-même. Cependant, parmi les catholiques comme parmi les protestans, il y avait de nombreux exemples de convictions profondes, par conséquent respectables, et bien des consciences eurent à subir les mêmes tortures morales que Catherine de Bourbon. Nous qui vivons dans un siècle où la liberté de conscience paraît être une conquête définitive de l'esprit humain, nous ne devons oublier ni les luttes secrètes ni les angoisses intimes qui firent à d'autres époques le tourment de certaines âmes.

IMBERT DE SAINT-AMAND.

V. DE MARS.

